Bookbinders.
SAN JOSE, - - CAL

ALMA COLLEGE
FATHERS' LIBRARY
LIBRARY
ST. JOSEPH'S CHURCH,
SAN JOSE, CAL.
Alma, California

EXERCICES SPIRITUELS

A. M. D. G.

EXERCICES

SPIRITUELS

D'APRÈS SAINT IGNACE

PAR

LE P. MARIN DE BOYLESVE, S. J.

TOME PREMIER

ALMA COLLEGE
060.32
LIBRARY
B698
Alma, California

ALMA COLLEGE
FATHERS' LIBRARY
LIBRARY
ST. JOSEPH'S CHURCH
SAN JOSE, California

PARIS

RENÉ HATON, LIBRAIRE

35, RUE BONAPARTE, 35

1890

6358

PRÉFACE

Tous les enseignements et toutes les méditations que renferme le livre des Exercices spirituels de saint Ignace sont reproduits et commentés dans cet ouvrage.

On y retrouvera des sujets déjà présentés dans les volumes que nous avons publiés sous les titres de *Dieu et ses œuvres* et *Jésus-Christ et son règne*. Leur place y était marquée aussi bien que dans la série des Exercices.

Un coup d'œil sur *Saint Ignace* servira de frontispice au présent ouvrage, et fera connaître l'auteur des Exercices, son esprit, son caractère, sa mission et son œuvre.

Le premier volume correspond à la première semaine.

Viennent d'abord les *Annotations* dont le commentaire offrira une série de lectures ou de considérations très pratiques.

Le *Principe et Fondement* sera le sujet de deux grandes méditations.

L'une, sous ce titre : *D'où venez-vous ? Où allez-vous ?* rappelle l'origine et la fin de l'homme.

L'autre est le développement de la considération même que saint Ignace propose précisément comme Principe et Fondement.

La pratique de l'*Examen particulier* et de l'*Examen général* est exposée dans tous ses détails ainsi que les avertissements sur l'usage de la *Confession* et de la *Communion*.

Les *exercices du premier jour* sur le *Péché* et sur l'*Enfer* sont largement développés.

Un commentaire sur les *additions* complète les enseignements de la première semaine.

Jusque-là nous avons suivi exactement l'ordre du livre des Exercices, sans y rien intercaler qui en interrompît la marche.

Un supplément offrira les sujets réclamés pour compléter la semaine de purification.

D'abord un exercice sur le *Décalogue*, d'après la première manière de prier, correspond à l'examen général.

La transgression des commandements constitue le *péché*. Nous le considérons ici de nouveau sous divers aspects.

Puis nous méditons sur le *Péché véniel*, sur la *Tiédeur* et sur la *Mort*.

Cette dernière contemplation est suivie d'une série de pieux exercices sur les *Agonisants*.

Les personnes qui choisissent tous les mois un jour pour se préparer à la mort trouveront ici matière abondante à leurs méditations.

Le *Dies iræ*, chant de la mort et du jugement, amène la contemplation du *Jugement dernier* divisée en plusieurs tableaux.

D'autres sujets pourront être ajoutés en faveur de ceux qui voudraient demeurer plus longtemps dans les exercices de la vie purgative.

Le second volume correspond à la seconde semaine.

Nous y groupons d'abord les avertissements spéciaux à la seconde semaine.

Suit l'exposition des sujets proposés dans le livre des Exercices : L'*Appel du roi* ou règne de Jésus-Christ, l'*Incarnation*, la *Visitation* et le *Magnificat*, la *Naissance du Sauveur* et les mystères de la vie cachée.

Après la contemplation des *deux Étendards* nous considérons les *trois degrés d'Humilité* et les *trois Classes*.

Un coup d'œil sur les *États de vie* prépare à l'*Élection* dont nous exposons la théorie et la pratique.

Ici vient une série de méditations sur la vie publique de Notre Seigneur Jésus-Christ, d'après saint Matthieu et d'après saint Jean.

Une méditation sur le disciple bien-aimé précédera la série des sujets empruntés à son évangile.

Comme saint Marc et saint Luc, à partir du baptême de Notre-Seigneur, redisent à peu près les mêmes faits et les mêmes enseigne-

ments que saint Matthieu, nous ne leur avons pas demandé de sujets de méditation sur la vie publique.

La troisième semaine s'ouvrira par l'explication des avertissements qui s'y rapportent.

La passion sera proposée, en trois tableaux, dont chacun l'embrasse tout entière à divers points de vue et présente une série de méditations.

I^er^ tableau : les *personnes* qui paraissent dans le cours de la passion soit comme adversaires, soit comme auxiliaires, et enfin Jésus lui-même considéré comme Sauveur et Christ, prophète, roi et prêtre.

II^e^ tableau : l'*action*. — Le sacerdoce de Jésus amène le sacrifice qui, dans ce mystère, est l'*action* par excellence.

La méditation sur les *paroles* est fondue dans celle des personnes et dans le tableau suivant :

III^e^ tableau : Après avoir médité en détail sur les personnes et sur l'action, nous reprenons le *drame* de la passion. Chaque circonstance y offre un sujet de méditation.

La quatrième semaine s'ouvre, comme les précédentes, par l'exposé des avertissements qui lui sont propres.

La *Résurrection* et les *Apparitions* du Sauveur offriront à la méditation une série de sujets.

Les exercices proprement dits se terminent par la *Contemplation pour obtenir l'amour de Dieu.*

Viennent ensuite les *trois Manières de prier*, suivies d'une application de la seconde au *Credo*, au *Pater* et à l'*Ave*.

On trouvera enfin les secrets de la vie spirituelle dans l'explication des *Règles* sur le *discernement des esprits*, sur la *distribution des aumônes*, sur les *scrupules*, sur les *repas* (3e semaine), sur la *conformité de sentiment avec l'Église.*

Ces trois volumes contiennent donc un ensemble de méditations et de lectures ou considérations pour tout le cours de l'année. Nous proposons ici un plan d'après lequel on pourra les mettre en harmonie avec le cycle liturgique.

ORDRE DES EXERCICES

EN HARMONIE AVEC LE CYCLE LITURGIQUE

(D'après l'esprit de la 19e Annotation.)

Octobre. Préparation aux Exercices par la lecture méditée des *Annotations*. (T. I, page 1 et suiv.)

Novembre. Méditations : *D'où venez-vous? Où allez-vous ?* (page 51, etc.), *Principe et Fondement*, (page 83, etc.)

Lectures : L'*Examen particulier* (page 111, etc.), l'*Examen général* (page 135, etc.), le *Décalogue* (page 259, etc.), *Confession* et *Communion* (page 159, etc.), les *Additions* (page 237, etc.), premières *Règles sur le discernement des esprits* (Voir T. III).

Méditations : Le *Péché* (page 187, etc.), l'*Enfer* (page 224, etc.), le *Péché* : ses effets; le *Pécheur ;* le *Péché*, mal social (page 295, etc.), le *Péché véniel* (page 315, etc.), la *Tiédeur* (page 337, etc.), la *Mort* (page 343, etc.), les *Agonisants* (page 371, etc.), *Dies iræ* (page 409, etc,), le *Jugement dernier* (page 419, etc.), et autres sujets.

Du 1er dim. de l'Avent a la septuagésime. — L'*Appel du Roi*, l'*Incarnation*, la *Visitation* et le *Magnificat*, l'*Épiphanie*, la *Purification* et les autres mystères de la vie cachée de N. S. J.-C. (T. II.)

De la Septuagésime a la Quinquagésime. — Méditations : Les *deux Étendards*, les *trois degrés d'humilité*, les *trois classes* (T. II.)

Ces exercices prépareront à la considération des mystères de la Passion. On prendra la vie publique après la Pentecôte.

De la Quinquagésime a Paques : Troisième semaine. Mystères de la Passion (T. III.)

Temps pascal : Quatrième semaine. La *Résurrection* et les *apparitions*. (T. III.)

De l'Ascension a la Pentecote : *Contemplation pour obtenir l'amour de Dieu.* (T. III.)

Pentecote. — L'Esprit-Saint est l'*Amour* et le *Don*. Son action sur les âmes y produit l'esprit de *prière;* elle s'exerce par des motions et des inspirations dont saint Ignace donne le secret dans les *règles* qu'il propose à la fin de son livre.

1° *Prière.* Après la contemplation sur l'amour saint Ignace indique *trois manières de prier* (T. III). On pourra s'y exercer pendant quelque temps en les appliquant : 1° au *Décalogue* (revoir T. I, page 259, etc.) ; 2° au *Credo*, au *Pater* et à l'*Ave*. (T. III.)

2° *Règles.* On pourra faire une lecture méditée sur ces règles qui jointes aux Annotations, aux Additions et aux Avertissements épars dans le livre des Exercices, contiennent tous les secrets de la vie spirituelle. (T. III.)

JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE. Reprendre les exercices de la seconde semaine interrompus par le Carême.

Répéter d'abord les *deux Étendards*, les *modes d'humilité*, les *trois classes*. (T. II.)

Lecture : *État de vie*, *Élection*. (T. II.)

Méditations : Vie publique de N. S. J.-C. (T. II.)

D'après ce plan chaque année on aura parcouru par la méditation et par la lecture tous les exercices de saint Ignace, suivant le cycle de l'année liturgique.

SAINT IGNACE

D'un mot Dieu pourrait réduire ses ennemis à l'impuissance ; d'un souffle il pourrait renverser tous les oppresseurs de son peuple, tous les persécuteurs de son Église. Mais il se plaît à partager sa gloire avec les siens. Dès qu'il s'élève un adversaire contre ses desseins, au lieu de l'abattre d'un seul coup, il laisse à ses amis l'honneur du combat et du triomphe.

LE GRAND COMBAT

Lucifer a refusé d'adorer d'avance le Verbe fait chair et se dressant de toute sa hauteur, il s'est écrié : Je serai semblable au Très-Haut ; Michel a répondu : Qui est semblable à Dieu ? *Quis ut Deus ?* Et alors entre les anges rebelles et les anges fidèles s'est engagé un grand combat. Ce combat dure encore, mais il ne sert qu'à mul-

tiplier les victoires de Michel et de sa glorieuse milice.

La femme a été vaincue par le serpent ; une femme écrasera la tête du serpent.

Toute chair a corrompu ses voies ; le juste Noé bâtira l'arche qui, en le sauvant lui et sa petite famille, sauvera le genre humain.

« Tout est Dieu, sur la terre, excepté Dieu lui-même ; » Abraham par sa foi sera le père des croyants : en lui toutes les nations seront bénies.

Pharaon a juré d'exterminer le peuple de Dieu ; Moïse paraît : sa verge brise Pharaon et délivre Israël.

Chaque fois qu'un ennemi nouveau se lève contre son peuple, Dieu suscite un nouveau libérateur : tels les Gédéon, les Jephté, les Samson.

Goliath fait trembler Israël ; David s'avance avec sa fronde et renverse le géant.

Aux rois impies d'Israël et de Juda Dieu oppose les prophètes : les Élie, les Élisée, les Isaïe, les Jérémie.

La fureur des Antiochus se brise contre l'héroïsme des Machabées.

Enfin, voici Jésus-Christ en personne.

A cette tourbe infernale qui s'appelle le monde, Jésus oppose l'Église.

A la violence des princes du monde, l'Église oppose la patience des martyrs.

A chaque hérésie nouvelle répond un docteur nouveau. Arius rencontre Athanase et Hilaire, Basile et Grégoire de Nazianze.

Manès, Pélage, Donat tombent sous les coups d'Augustin, Nestorius sous les anathèmes de Cyrille, Eutychès sous les foudres de Léon-le-Grand.

Le barbare s'est élancé ; Léon-le-Grand s'avance, Attila recule.

Ces guerriers farouches ne comprennent et n'estiment que la force du corps ; Benoît, par la prière et par le travail, domptera ces natures farouches et en fera des hommes, des chrétiens, des saints.

Grégoire-le-Grand les soumettra aux lois de l'ordre et de l'harmonie.

Enfin, par ses lois plus encore que par ses armes, Charlemagne assure l'empire du Roi des rois.

Après avoir purgé la terre de la corruption romaine, la barbarie devient la civilisation chrétienne.

La liberté de l'Église et la dignité du sacerdoce sont menacées par les prétentions des césars et des légistes ; Grégoire VII soutiendra les droits et réformera les mœurs.

Encore un peu l'Alcoran va remplacer l'Évangile ; les chevaliers chrétiens se croisent contre les enfants de Mahomet.

L'ignorance et la corruption envahissent toutes les classes de la société. Dominique et François se lèvent. Et tandis que les Frères Prêcheurs et l'Ange de l'École illuminent les esprits, les Frères Mineurs, par l'austère pauvreté de leur vie, purifient et embrasent les cœurs.

Coup sur coup trois sinistres éclairs ont sillonné la nue : Wiclef, Jean Huss, Luther.

Les peuples et les rois ont frémi, une immense protestation a retenti contre le Vicaire de Jésus-Christ.

Du haut des cieux Dieu regarde. Son œil semble chercher, et ses lèvres semblent dire : Qui enverrai-je ? qui se lèvera pour nous ? *Quem mittam et quis ibit nobis ?*

LE GUERRIER

Voyez-vous sur ces remparts écroulés ce jeune héros qui s'obstine à défendre les ruines d'une place démantelée ? Tant qu'Ignace de Loyola sera debout, Pampelune ne se rendra pas.

Mais un boulet part et renverse le guerrier. Terrassé comme saint Paul, puis guéri par saint Pierre, mais condamné à une longue convalescence, l'impatient jeune homme, pour charmer les ennuis d'un loisir forcé, demande un roman de chevalerie.

Par un hasard que la Providence a ménagé, dans le château de Loyola on ne put trouver alors que la vie de Jésus-Christ et celle des saints.

Faute de mieux le chevalier se met à lire. Surpris d'abord, puis ravi d'un genre d'héroïsme et de grandeur qu'il ne soupçonnait pas, Ignace, comme autrefois Augustin, s'écrie : Quoi ! ce que ceux-ci et celles-là ont pu faire, je ne le pourrai pas ?

Et alors dans cette âme qui jusque-là n'a rêvé que la gloire il s'engage un combat plus

terrible que celui de Pampelune. Tantôt le jeune héros se voit encore sur son cheval de guerre, au fort de la mêlée, abattant les ennemis, puis salué par ses soldats, acclamé par les peuples, exalté par les rois, laissant à la postérité un nom qui le dispute à ceux du Cid et d'un Gonzalve de Cordoue.

Mais ces brillantes rêveries ne laissent dans son cœur qu'un vide, un trouble, un ennui désolant.

Revenant au souvenir des saints, tantôt il admire les Paul ermite, les Antoine, les Benoît trouvant dans la solitude, dans la pénitence et la prière un avant-goût du ciel. Il reconnaît que par le mépris du monde et de ses honneurs, l'âme s'élève au-dessus de toutes les gloires et de toutes les grandeurs d'ici-bas.

Tantôt il se plaît à suivre un Paul apôtre, un François d'Assise, un Dominique, un Vincent Ferrier parcourant les campagnes et les villes pour y prêcher Jésus-Christ et pour y arborer la croix. A cette vue il lui semble que les conquêtes apostoliques sont plus nobles et plus glorieuses que toutes les conquêtes guerrières des Alexandre et des César.

Or ces souvenirs si opposés aux rêves de la

gloire humaine ramènent dans son âme la paix, le calme, la force, la liberté.

La lutte fut longue. Mais afin vainqueur du monde avec le secours de Marie qu'il invoquait sans cesse, Ignace a pris son parti. Il quitte le château de ses pères. Après une veillée d'armes devant la Vierge de Montserrat, il suspend son épée à la muraille du sanctuaire béni, puis, revêtant les livrées de la pauvreté, le nouveau chevalier de Marie s'enfonce dans la solitude de Manrèze.

MANRÈZE

La solitude est la mère des grandes pensées. Dès qu'Ignace se trouva seul en présence de lui-même et de Dieu, la lumière se fit dans son âme, il prit ses tablettes et il écrivit :

L'homme a été créé pour louer Dieu, pour l'honorer, pour le servir et par là sauver son âme.

Le reste a été créé pour l'homme, pour l'aider à louer Dieu et à se sauver lui-même.

Qu'importe donc les biens et les maux d'ici-bas ?

Tout ce qui mène à Dieu est bon : quand ce serait la pauvreté, la douleur, l'opprobre.

Tout ce qui éloigne de Dieu est mauvais : quand ce serait l'opulence, le plaisir, la gloire.

Le mal, le souverain mal, l'unique mal, c'est le péché.

Le péché a précipité l'ange du haut des cieux ; le péché a crucifié l'homme-Dieu ; le péché a engendré la mort et allumé l'enfer.

Saisi d'effroi Ignace contemplait ces feux éternels qui brûlent le pécheur sans le consumer, lorsqu'il entendit une voix qui l'appelait : Mon dessein, disait la voix, est de conquérir le monde sur mes ennemis, et d'entrer ainsi dans la gloire de mon Père ; suis-moi au combat, tu me suivras dans la victoire.

A ces mots le héros de Pampelune a senti se réveiller son ardeur guerrière : Quoi ! s'est-il écrié, pour un roi de la terre j'ai bravé le fer et la mort, et je serai sourd à l'appel du Roi du ciel ! Créé par vous, ô Verbe éternel, délivré par vous de cet enfer que j'ai mérité, ô Verbe incarné, me voici, mon Seigneur et mon Roi, me voici, mon Sauveur et mon Jésus, me voici, envoyez-moi : Que

voulez-vous que je fasse? *Ecce ego mitte me* (Isaie); *Domine, quid faciam?* (Paul.)

Un grand spectacle s'offre alors aux regards du chevalier. Le monde lui apparaît comme un vaste champ de bataille. Deux étendards flottaient sur deux cités rivales. L'une s'appelait Babylone; son chef, ennemi capital de l'homme, se nommait Lucifer. Jérusalem était l'autre cité. Là Ignace a reconnu le Roi universel des élus, le Roi Jésus.

Entre ces deux cités, entre ces deux camps, entre ces deux étendards, entre ces deux chefs il n'est pas de milieu.

Celui qui n'est pas avec l'un est avec l'autre. Celui qui ne combat pas avec Jésus combat contre Jésus. Celui qui avec Jésus ne combat pas le faux et les sophistes, le mal et les méchants, par là même combat avec Lucifer le vrai et le bien.

Sur l'étendard de Lucifer Ignace a lu trois mots : Richesses, honneurs, orgueil.

C'est Lucifer s'écriant : *Similis ero Altissimo,* je serai semblable au Très-Haut. Telle est aujourd'hui encore la devise de la Révolution.

Sur l'étendard de Jésus Ignace a lu aussi trois mots : Pauvreté, abjection, humilité.

C'est Jésus fait obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix. *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* C'est la contradiction formelle de la devise infernale.

A cette vue le solitaire de Manrèze n'hésite pas, il écrit sur ses tablettes :

Plutôt tout perdre et tout souffrir que de me séparer de mon Roi, de mon Dieu, de mon Jésus, par le péché mortel.

Cette résolution suffit pour le salut. Aux yeux d'Ignace ce n'est pas assez. Il écrit encore :

Plutôt tout perdre et tout souffrir que de m'éloigner un instant de mon Jésus par le péché véniel.

Et ce n'est pas encore assez :

Plutôt la pauvreté avec Jésus pauvre, plutôt les opprobres avec Jésus rassasié d'opprobres, que l'opulence et les honneurs.

Durum ! C'est dur ! La croix est cruelle, la croix est infâme. Mais aux souffrances et aux humiliations de la croix succèdent les délices et les gloires de la résurrection ; en face du Calvaire s'élève le mont des Oliviers.

Après avoir suivi Jésus dans sa vie, dans sa

passion, dans sa résurrection, Ignace a compris que l'amour ne consiste pas seulement dans les sentiments et dans les paroles, mais qu'il se montre surtout par les œuvres : *Amor ab operibus.*

Nouveau Moïse, il sort du désert ; sa verge sera la croix : avec cette arme il combattra Pharaon, le prince du monde, il délivrera Israël.

LES ÉTUDES

Mais ses premiers essais lui ont fait reconnaître la nécessité des lettres et des sciences pour exercer l'apostolat. Il ira donc ce noble chevalier, ce guerrier que nous avons vu si fier sur le rempart de Pampelune, il ira s'asseoir à trente-trois ans sur les bancs de l'école, confondu avec les petits enfants qui sourient de son âge et de son ignorance.

Cependant, et tout en s'y préparant lui-même par l'étude, il poursuivait son dessein. Dans ses plans il embrasse le monde entier. Il lui faut donc des compagnons.

La catholique Espagne a donné le chef de la milice nouvelle, mais c'est au sein de la

France très chrétienne que se fera la première levée des soldats de l'armée naissante.

Fameuse alors parce que, comme la France elle-même, elle était très chrétienne, l'Université de Paris attirait l'élite de la jeunesse européenne.

Ignace y vint compléter ses études. Tout en étudiant il cherchait des associés.

LES COMPAGNONS D'ARMES

Quel est ce jeune homme qui s'avance dans la vie le front haut, l'œil brillant, le sourire sur les lèvres? Fier jusque dans l'indigence, ardent, généreux, intelligent, Xavier, c'est le nom de ce jeune homme, Xavier n'a renoncé à la gloire militaire que pour chercher dans les hautes sphères de la science une gloire plus solide et plus réelle.

Ah! Ignace, s'il vous était donné de vous associer ce jeune homme, tous deux vous vous partageriez le monde!

Mais Xavier ne songe qu'à se faire un grand nom.

Cependant Ignace l'abordera. Xavier, lui dit-il, Dieu vous a doué d'un beau et sublime

génie, vos nombreux disciples admirent vos leçons, la postérité admirera vos œuvres.

Xavier écoutait. Ignace poursuit : Mais que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ? *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ?*

Ignace se retire. Il a enfoncé le trait dans l'âme de Xavier.

Un autre jour Ignace reparaît. Xavier, Dieu vous a doué d'un grand et noble cœur. Avec cette volonté puissante, avec ce caractère résolu vous ferez de grandes choses. Votre nom étonnera les âges à venir.

Xavier frémissait. Ignace reprend : Mais que sert à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme ? *Quid prodest ?*

Le trait s'enfonce et pénètre jusqu'au plus intime de la grande âme de Xavier.

Vaincu enfin, terrassé par le foudroyant *Quid prodest ?* Xavier tombe aux pieds de Loyola.

Ignace, Xavier est à vous ; Ignace, vous avez conquis à Jésus-Christ les Indes, le Japon et la Chine.

MONTMARTRE

Transportons-nous sur le flanc du mont des Martyrs, (Montmartre). Là dans une crypte modeste sept hommes, jeunes encore, se sont réunis. L'un des sept, le seul qui soit prêtre, célèbre la messe. Au moment de la communion le plus âgé prononce un serment. Il s'engage par vœu à la pauvreté, à la chasteté, à l'obéissance, spécialement à l'égard du Vicaire de Jésus-Christ. Les six autres redisent cet engagement.

Ces sept hommes se nommaient Ignace de Loyola, Pierre Lefèvre, François Xavier, Nicolas Bobadilla, Jacques Laynez, Alphonse Salmeron, Simon Rodriguez.

La Compagnie de Jésus venait de naître dans l'église de Notre-Dame de Montmartre. C'était au jour de l'Assomption de la Vierge Marie, le 15 août 1534.

La France très chrétienne a donc vu naître la petite Compagnie dont l'Espagne catholique a donné le père.

ROME

L'âme remplie du souvenir des croisades ou plutôt de l'Évangile et des Exercices spirituels qui lui ont été inspirés à Manrèze, Ignace voit l'étendard de Jésus-Christ, la croix, arborée sur les tours de Jérusalem. A ses yeux, là est le centre de la bataille, là doit être le camp de la Compagnie.

Bientôt il saura que désormais la vraie Jérusalem, la cité sainte, c'est Rome. Ce sera donc à Rome, ce sera aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ qu'il donnera rendez-vous à la nouvelle armée.

Lui-même il ira le premier dans la ville éternelle. Il approchait. Sur sa route il rencontre une chapelle solitaire. Il y entre pour appeler le secours divin sur son entreprise.

Jésus lui apparaît chargé de sa croix et ne lui dit que ces mots : Je te serai propice à Rome, *Romæ tibi propitius ero.*

Pour la Compagnie nouvelle, comme jadis pour Constantin, la croix sera l'étendard et le signe de la victoire.

Rassuré par cette vision, prévoyant les con-

tradictions, mais entrevoyant le succès, Ignace entre à Rome.

Il s'est prosterné aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ ; il a obtenu pour son œuvre la bénédiction du pontife. Il s'est relevé plein de confiance.

Ses compagnons l'entourent.

De Rome, centre de l'Église, et à ce point de vue, centre du monde, il regarde.

Il regarde le nord, il regarde l'orient, il regarde le midi, il regarde l'occident.

Au nord, l'hérésie domine triomphante.

A l'orient, le schisme et le Coran ont dégradé les régions que le christianisme avait rendues jadis si florissantes.

Au delà, les immenses contrées de l'extrême-orient sont aux pieds des Lamas, des Brames et des Bonzes.

Au sud, Mahomet règne sur les côtes africaines.

Les indigènes, sous le coup de la malédiction de Cham, croupissent dans un fétichisme grossier.

A l'occident, un monde nouveau, découvert par le génie audacieux de Christophe Colomb, s'ouvre au zèle des apôtres de l'Église. Errants

dans leurs forêts les sauvages des Amériques n'attendent qu'une parole pour se ranger sous la croix de Jésus-Christ.

Ignace alors ramène son regard sur sa petite Compagnie. Son cœur se dilate, son front s'épanouit, son œil s'illumine. Allez, s'est-il écrié, allez, embrasez tout. *Ite, incendite omnia.*

LE PLAN

Mais que de choses à faire ! Ici, les catholiques qu'il faut soutenir dans la foi et qu'il faut ramener à la vertu.

Là, l'hérésie dont il faut arrêter puis refouler le flot envahisseur.

Au delà, des millions et des millions d'infidèles qu'il s'agit d'évangéliser et de soumettre à la croix.

Ignace a tout prévu, et dans ses plans il embrasse tout.

Et d'abord les catholiques.

LE CATÉCHISME

L'œuvre première et principale qu'Ignace recommande à sa Compagnie sera la doctrine

chrétienne sous sa forme la plus simple, la plus catholique, qui est le catéchisme.

Après les derniers vœux tout jésuite, et à son entrée en charge tout supérieur devra ouvrir la carrière par quarante jours de catéchisme continus ou interrompus.

Les docteurs, les prédicateurs, les missionnaires les plus célèbres et les plus saints de la Compagnie seront en même temps des catéchistes. Tels Xavier aux Indes, Edmond Auger en France, Pierre Canisius en Allemagne, le cardinal Bellarmin en Italie, Ripalda en Espagne.

Aux yeux d'un critique célèbre, le plus grand orateur que la Compagnie ait produit en France ne serait qu'un catéchiste. Bourdaloue assurément ne fut pas un simple catéchiste. S'il en eut la clarté et la solidité, il eut aussi la profondeur du théologien consommé, le raisonnement du logicien le plus invincible, le mouvement de l'orateur le plus entraînant. Mais, reconnaissons-le avec Laharpe, qui du reste s'est repris et s'est corrigé lui-même, Bourdaloue fut en effet un catéchiste, mais un catéchiste éminent, complet. Ce titre le place à la tête des prédicateurs.

Ignace, ces flots de lumière répandus sur les nations par la parole et par la plume de vos catéchistes ont jailli de votre cœur ; ils y retournent comme les fleuves retournent à l'Océan : *Omnia flumina intrant in mare.* Ignace êtes-vous content ? — Oui, répond Ignace, mais cela ne suffit pas. *Omnia flumina intrant in mare, sed mare non redundat.*

LES COLLÈGES

Ce n'est pas assez d'éclairer les ignorants par l'exposition de la doctrine chrétienne, il faut former des hommes capables de défendre la religion par la parole et par la plume. Or pour former des orateurs et des écrivains capables de réfuter l'erreur et le sophisme, pour appliquer toutes les forces de la raison à l'explication des vérités de la foi, les lettres et les sciences sont nécessaires.

Ignace l'a compris. Par son ordre la Compagnie enveloppe le monde par ses collèges, comme dans un vaste réseau destiné à retirer la jeunesse de cet océan d'erreurs dans lequel l'hérésie et l'impiété cherchent à la perdre.

Ignace, ces collèges sont votre œuvre. C'est à vous que tant de générations devront la fa-

veur d'une éducation chrétienne et savante ; à vous l'honneur et la reconnaissance : *Omnia flumina intrant in mare ;* mais le cœur d'Ignace ne déborde pas plus que l'océan après avoir reçu les fleuves : *Omnia flumina intrant in mare, sed mare non redundat.*

LA PRÉDICATION

Non, il ne suffit pas d'instruire l'enfance et de former la jeunesse. Voyez ces milliers d'hommes qui ont oublié ce qu'ils avaient appris en fait de religion, qui indifférents et à la gloire de Dieu et au salut de leur âme, ne songent qu'aux plaisirs ou aux affaires.

Ignace a parlé. Aux collèges s'ajoutent les résidences d'où rayonnent sur les villes et sur les campagnes des légions d'infatigables missionnaires. Nommons seulement les François Régis, les François de Hiéronymo, les Julien Maunoir, les Paul Segneri, les Lanuzza, et tant d'autres.

Ignace, c'est à vous que des milliers de pécheurs devront leur conversion et leur salut. Ignace, est-ce assez ? *Omnia flumina intrant in mare, et mare non redundat.*

Ces enfants que vous avez catéchisés, ces jeunes gens que vous avez instruits dans vos collèges, ces pécheurs que vous avez convertis dans vos missions, maintenez-les, conservez-les dans la foi et dans la vertu, assurez leur persévérance.

LES CONGRÉGATIONS

Et rempli de l'esprit de son bienheureux Père, Canisius forme en Allemagne de pieuses ligues qui bientôt, sous le nom de Congrégations de la Sainte Vierge, et grâce à l'exemple du jeune professeur Jean Van der Leeuw, se répandront des collèges dans les villes pour enrôler toutes les classes de la société sous la bannière de Marie et pour affermir les jeunes gens et les hommes dans la foi et dans la vertu.

Inspirées de votre esprit et calquées sur votre institut, ô Ignace, ces congrégations procèdent de votre cœur : c'est à vous que ces milliers d'âmes fidèles doivent leur persévérance et leur ferveur. *Omnia flumina intrant in mare.* Est-ce assez ? Pas encore : *Omnia flumina intrant in mare, et mare non redundat.*

LES EXERCICES

Ignace tenait en main un petit livre, le livre des Exercices spirituels, ce livre qui, aux yeux de saint Charles Borromée, vaut toute une bibliothèque, ce livre qui, à entendre saint François de Sales, a converti plus d'âmes qu'il ne renferme de lettres.

Avec ces Exercices la Compagnie transforme en apôtres tous les hommes de cœur, les prêtres, les religieux, les simples fidèles même.

Ignace, ce livre est votre ouvrage, ou du moins c'est à vous que Marie l'a dicté ; à vous donc, après Marie, l'honneur des merveilles opérées par la pratique des Exercices spirituels.

Omnia flumina intrant in mare. Mais le cœur d'Ignace ne déborde jamais, toujours il dit : *Plus ultra. Et mare non redundat.*

LES LIVRES

Le catéchiste, le prédicateur, le professeur, l'instructeur ne peuvent pas atteindre tous les temps, tous les lieux. Pour retentir partout et

toujours leur parole doit s'universaliser, s'éterniser par l'écriture et se multiplier par la presse.

Et la Compagnie s'est mise à l'œuvre. On ferait des bibliothèques immenses avec les seuls livres sortis de la plume de ses écrivains.

Ignace, ces volumes sans nombre vous les avez inspirés par votre esprit, vous les avez marqués de votre caractère. A vous l'honneur. *Omnia flumina intrant in mare.*

Et le cœur d'Ignace ne déborde pas : *Et mare non redundat.* Et que demandez-vous donc encore de vos enfants ?

LES CONFESSIONS

Et Ignace arrêtait un doux regard sur les vétérans de sa Compagnie, sur ces vieillards cassés par les travaux plus encore que par les années. Heureux de ce regard qui les rappelle au combat, ces vénérables anciens ne veulent plus d'autre repos que le travail du confessionnal, que l'œuvre des retraites, ou la composition de livres pieux ou savants.

Pour un fils d'Ignace il n'est de repos que sur la croix, sur le lit de douleur et au ciel.

Catéchisme, éducation de la jeunesse, prédication, congrégations, exercices spirituels, livres, confessions, autant de fleuves qui sortis du cœur d'Ignace comme d'un océan de charité y retournent sans cesse. Ainsi les fleuves de la terre, tirant leurs eaux de l'océan, ne cessent d'y rentrer pour en repartir encore et pour reprendre leur cours. *Omnia flumina intrant in mare.* Et la mer ne déborde pas : *Et mare non redundat : ad locum, unde exeunt, flumina revertuntur ut iterum fluant.* (*Eccle.*, 1, 7.)

Ignace que désirez-vous encore ?

Courage, enfants, répond le général, confiance, petite Compagnie, vous n'avez encore accompli que le tiers du programme. Vous avez soutenu la foi des chrétiens et réformé leur vie : restent et l'hérésie dont vous devez les préserver, en même temps que vous devez ramener les hérétiques eux-mêmes à la foi et à l'Église, et les nations infidèles que vous devez conquérir à Jésus-Christ.

LES HÉRÉTIQUES

Et d'abord l'hérésie. Le flot monte et monte encore. Je ne parle plus de l'époque où parut

saint Ignace. Aujourd'hui même, en ce siècle, regardez et voyez. Commencée par Luther, continuée par Voltaire, la Révolution, dont la réforme protestante ne fut que le signal et le coup d'essai, la Révolution se dresse de plus en plus menaçante.

Contre cette puissance nouvelle qu'a fait saint Ignace ?

Ce qu'il a fait ? — Sa Compagnie.

Qu'est le protestantisme ? Une hérésie ? Oui et plus que cela. Un schisme ? Oui et plus que cela. Par le libre examen le protestantisme est le principe de toutes les hérésies ; par son nom seul le protestantisme est la protestation contre l'autorité de l'Église, et le principe de tous les schismes. Le protestantisme est la révolution, ce qui veut dire le renversement et la négation de tout principe et de tout dogme, de toute autorité et de toute liberté, de toute société religieuse, civile et domestique, c'est la servitude universelle et complète sous la tyrannie du nombre et de la force brutale, c'est la souveraineté du peuple, c'est chaque homme se proclamant son propre maître, son propre roi, son propre prêtre, son propre Dieu, et s'écriant avec Pharaon : Quel est le Seigneur ? quel est

ce maître ? Je ne le connais pas. *Quis est Dominus ? Nescio Dominum.*

A cette universelle souveraineté, qui n'est que la servitude universelle sous le nom menteur de liberté, Ignace n'oppose qu'une chose : son Institut, sa Compagnie fondée sur l'obéissance, mais l'obéissance à Dieu et à Dieu seul représenté dans la personne du supérieur, et principalement dans la personne du Vicaire de Jésus-Christ.

En d'autres termes, le protestantisme devait aboutir à ce qu'on appelle aujourd'hui le rationalisme et le libéralisme : Le rationalisme, indépendance de la raison rejetant toute autorité doctrinale ; le libéralisme, indépendance de la volonté rejetant toute autorité sociale : Liberté de toutes les opinions, et par suite de toutes les erreurs ; liberté de toutes les passions, et par suite de tous les vices et de tous les crimes.

Or l'Institut d'Ignace, la Compagnie de Jésus est l'obéissance à Dieu, à Jésus-Christ, au Vicaire de Jésus-Christ.

Obéissance doctrinale par la foi : la Compagnie fait profession de suivre et de défendre la doctrine la plus commune dans l'Église, la

doctrine la plus universellement reçue et enseignée dans l'Église, en un mot la doctrine la plus catholique, s'il est possible d'admettre ici des degrés.

Obéissance pratique, obéissance d'action : la Compagnie s'engage spécialement à obéir à Dieu et à Jésus-Christ dans la personne de son Vicaire, et chaque membre s'engage à obéir au supérieur comme au représentant de Jésus-Christ.

Ignace a voulu que cette obéissance fut comme la caractéristique de sa Compagnie.

C'est précisément le contrepied de la révolution protestante et libérale qui, si fière contre l'autorité des représentants de Dieu, se prosterne et rampe si humble aux pieds de la souveraineté du nombre.

Orgueil insensé qui pour ne pas obéir à un seul, à Dieu, représenté dans la personne du prêtre, du prince, du père, se fait l'esclave de tous, l'esclave de la majorité, l'esclave de ce qu'il y a de plus vil dans l'ensemble du genre humain : *Stultorum numerus infinitus !*

Ignace fut plus fier : sa raison et sa liberté ne s'inclinent que devant Dieu, et pour s'incli-

ner devant l'homme il faut que cet homme représente la majesté de Dieu.

Tel est l'esprit de son Institut : cet esprit est diamétralement opposé à l'esprit protestant et libéral.

Inutile donc d'énumérer les travaux des enfants d'Ignace contre le protestantisme. Inutile de nommer un Canisius, marteau de l'hérésie en Allemagne, un Bellarmin et ses controverses si redoutées des protestants, des gallicans et des libéraux, et tant d'autres écrivains qui ont combattu et brisé les audaces des fils de Luther et de Calvin.

Inutile de rappeler les martyrs sans nombre de la fureur protestante, en Angleterre, en Allemagne et jusque sur les mers où en un seul jour quarante jésuites, sous la conduite du Bienheureux Ignace d'Azévédo, furent immolés par le Calvinisme.

Quand il s'agit du protestantisme et de son fils naturel le libéralisme, c'est la Compagnie entière qui se présente, c'est l'Institut même qui se dresse comme une digue contre le flot révolutionnaire de cette double hérésie.

Nommons seulement en passant et pour

mémoire le Jansénisme, qui n'est au fond qu'une contrefaçon du Protestantisme.

Créée pour combattre les nouvelles erreurs, le jour où la Compagnie garderait le silence, comme le chien muet qui n'ose pas signaler le voleur par ses aboiements, elle trahirait sa mission et n'aurait plus de raison d'être. Mais rassurez-vous ; elle ne faillira pas plus dans l'avenir que dans le passé.

LES INFIDÈLES

Reste le monde païen à convertir. On compte aujourd'hui sur la terre environ quatorze cent millions d'habitants. Les chrétiens, y compris les schismatiques et les hérétiques, dépassent à peine quatre cents millions. C'était autrefois la même proportion.

Sur un signe de son père, Xavier part, il va ouvrir à ses frères la carrière des missions. C'est par mille et par cent mille que se comptent les infidèles gagnés à Jésus-Christ par cet infatigable courrier du grand Roi. Dix ans lui ont suffi pour rendre à l'Église, en Orient, plus d'âmes que Luther ne lui en a enlevées en Occident. Mais à ses yeux les Indes et le Japon

sont trop étroits. Son cœur embrasse le monde. Il évangélisera la Chine, puis ces régions peu connues qui s'étendent jusqu'à la Perse. Traversant la Perse, puis la Turquie, il prêchera Jésus-Christ aux enfants du faux prophète. Après avoir remplacé le Coran par l'Évangile, il attaquera le schisme grec qu'il poursuivra jusque dans les steppes de la Russie. De là redescendant vers Rome, il se mêlera en passant aux combats que ses frères livrent à l'hérésie dans les pays allemands. Il s'arrêtera dans l'Université de Paris pour y prêcher la guerre sainte, et à la tête d'une légion nouvelle il ira se jeter aux pieds de son père, prêt à traverser les océans et à porter la foi aux sauvages errants dans les forêts des Amériques. On dirait que c'est pour lui que Vasco de Gama a doublé le cap des Tempêtes et que Christophe Colomb a découvert un nouveau monde.

Mais Dieu l'arrête à Sancian. Xavier meurt aux portes de la Chine.

Il est mort ; mais sur ses traces dix mille apôtres de la Compagnie se sont successivement élancés, et deux mille sont tombés martyrs.

Qu'ils sont beaux, ô Ignace, qu'ils sont agiles, qu'ils sont rapides les pieds de vos fils!

Aucun obstacle n'arrêtera leur élan. Ni les fleuves, ni les mers, ni les montagnes, ni les déserts, ni les glaces, ni les sables brûlants, ni la griffe du tigre, ni le venin du serpent, ni la dent du cannibale, ni la rage du corsaire hérétique, ni la faim, ni la soif, ni le froid, ni le chaud, rien n'étonne leur courage, rien ne déconcerte leur audace.

Détruisez cent fois leurs œuvres, cent fois ils recommenceront. Seule la mort sera le terme de leur course, mais pour un qui tombe dix se lèvent disant : Me voici, envoyez-moi, *Ecce ego, mitte me.*

CONCLUSION

Ignace a donc réalisé son plan : soutenir et ranimer les catholiques ; combattre et convertir les hérétiques ; évangéliser les infidèles et les conquérir à Jésus-Christ : tel était son triple dessein, tel est aujourd'hui encore le triple but que poursuit sa Compagnie.

Qu'il nous soit donc permis d'adresser à Ignace l'éloge que Jérôme adressait jadis au grand Augustin : Courage, Rome vous vénère, les catholiques vous acclament comme le

conservateur de la foi ; et ce qui surtout vous honore, tous les hérétiques, tous les ennemis de l'Église vous détestent : *Et quod signum majoris est gloriæ, omnes hæretici detestantur.*

Les méchants, ajouterai-je avec saint Bernard, les méchants vous fuient, les bons vous recherchent, et il ne serait pas facile de dire lequel des deux prouve plus clairement votre sainteté, la faveur de ceux-ci ou la terreur de ceux-là. *Et mali fugitant et frequentant boni. Nec facile dixerim quid vitam astruat sanctiorem, horum favor aut pavor illorum.* (Serm. 2 de S. Victore.)

LE TESTAMENT D'IGNACE

Et maintenant il me semble qu'avant de couronner son soldat Jésus lui demande ce qu'il désire laisser à sa Compagnie comme souvenir et comme héritage. O Jésus, ô mon Roi, répond Ignace, donnez à votre Compagnie pour étendard votre croix, pour couronne vos épines, pour vêtement la robe blanche dont vous revêtit Hérode, et le lambeau de pourpre que les soldats jetèrent sur vos épaules : ajoutez-y la robe de votre sang. Que vos

faiblesses soient sa force, vos opprobres sa gloire ; qu'un jour, après avoir passé comme vous en faisant le bien, comme vous aussi, pour prix de ses services, elle soit sacrifiée, qu'elle meure pour votre Église, immolée, comme vous, de la main de son propre père.

Vos vœux, Ignace, ont été accomplis. Jamais la persécution ne fit défaut à votre Compagnie. Son nom même est devenu comme une injure.

Abraham a levé le glaive sur Isaac, mais l'ange n'a point arrêté son bras. Jephté a immolé sa fille, Jonas a été jeté à la mer pour le salut de la barque de Pierre. En vain le Pontife redisait : Mais quel mal a-t-elle fait, la Compagnie de Jésus ? *Quid enim mali fecit ?* Les voix devenaient de plus en plus menaçantes, et le Pontife céda.

Mais Jésus a fait plus qu'Ignace n'avait demandé.

D'abord, il a préparé un monstre, (la Russie schismatique, et une amie de Voltaire, l'impératrice Catherine), pour recueillir Jonas au fond des eaux et pour le rapporter vivant lorsque la tempête de la Révolution serait apaisée.

Jésus voulait que l'existence de sa Compagnie fut jusqu'au bout une imitation de la sienne,

et s'il a permis qu'elle fût sacrifiée, c'est qu'il voulait quelle ressuscitât.

MISSION DE LA COMPAGNIE

Dieu soit loué! L'œuvre d'Ignace n'est pas achevée, sa Compagnie n'a pas encore terminé sa mission. Ce n'est pas sans de hautes et profondes raisons que Dieu a voulu qu'elle revînt à la vie. La haine de l'impiété démontre du reste que la nouvelle Compagnie est toujours l'ancienne, que les nouveaux fils d'Ignace n'ont pas dégénéré et qu'ils sont bien les frères de leurs aînés.

La Compagnie de Jésus a été instituée par Ignace, et son Institut lui a été inspiré, surtout pour combattre le protestantisme.

La Compagnie de Jésus a été rétablie, je ne dis pas exclusivement, mais spécialement, pour combattre le libéralisme, c'est-à-dire la Révolution.

Le protestantisme fut la révolte de l'esprit et de la chair, de la raison et des sens, de l'orgueil et de la volupté contre l'autorité et la loi divine, vivante et présente dans la personne du Vicaire de Jésus-Christ.

La Révolution est la révolte de l'esprit et de la chair, de la raison et des sens, de l'orgueil et de la volupté contre toute autorité, contre toute loi surnaturelle et naturelle, divine et humaine : c'est la liberté sans l'autorité, sans la loi ; c'est la licence entière, absolue ; la Révolution, c'est le renversement complet de toute autorité, de toute loi, de tout ce qui humilie l'orgueil et gêne la passion.

La Compagnie de Jésus par l'obéissance, et par l'obéissance jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix, signe de l'opprobre et de la souffrance, ne cessera de combattre l'orgueil et la volupté, le libertinage de l'esprit et de la chair : Le combat sera rude. Qu'importe ! La croix assure la victoire : *In hoc signo vinces.*

Mais où trouveront-ils des armes, les vaillants qui voudront s'enrôler sous l'étendard du divin capitaine ! Qui leur enseignera l'art de combattre et de vaincre ?

Ouvrez le livre des *Exercices Spirituels.* Le défenseur de Pampelune devenu le solitaire de Manrèze les écrivit sous l'inspiration de Marie. Or, quand il s'agit de défendre ses enfants, la Vierge immaculée n'est pas seulement une mère,

elle est reine, elle est terrible comme une armée rangée en bataille.

Tolle, Lege. Prenez ce petit livre : c'est la théorie du soldat chrétien ; lisez-le, méditez-le, et surtout *exercez-vous*.

TABLEAU DRAMATIQUE

Luther. — Non serviam.

Les peuples. — Venite, dirumpamus vincula, et projiciamus à nobis jugum.

Dieu. — Quem mittam ? Et quis ibit nobis ?

Récit. — Et erat vir, nomine Ignatius, vir consilii et fortis viribus.

Satan à Ignace. — Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.

Dieu à Satan. — In gloriam meam creavi eum, formavi eum et feci eum.

Dieu à Ignace. — Vocavi te nomine tuo, meus es tu.

La volupté. — Venite, fruamur bonis quæ sunt. Coronemus nos rosis antequam marcescant.

Dieu. — Vincenti dabo manna absconditum.

L'orgueil. — Venite, faciamus nobis civitatem et turrim, et celebremus nomen nostrum.

Dieu. — Veni, faciamque te in gentem magnam, et magnificabo nomen tuum.

Ignace. — Domine, quid me vis facere ?

Dieu. — Vade in hac fortitudine tua et liberabis Israel de manu Madian. Scito quod miserim te.

L'hérésie. — Non serviam.

Les peuples rebelles. — Dirumpamus vincula.

Ignace. — Nunc vadam, et auferam opprobrium populi.

Les Fidèles. — Transiens adjuva nos.

Ignace. — Si qui est Domini, jungatur mihi.

Xavier et les autres compagnons du Saint. — Tui sumus, ô Pater, et tecum, Ignati.

Ignace. — Ite, incendite, inflammate omnia.

Les Anges. — Quam pulchri pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona !

Dieu. — Et annuntiabunt gloriam meam gentibus, et adducent omnes fratres vestros ad montem sanctum meum Jerusalem.

Récit. — Omnia flumina intrant in mare, et mare non redundat.

Ignace mourant à sa Compagnie. — Postula quod vis ut faciam tibi antequam tollar a te.

La Compagnie. — Pater mi, Pater mi, obsecro ut fiat in me duplex spiritus tuus.

SAINT IGNACE

ET LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Non, non, je ne servirai pas,
A dit une voix menaçante,
Venez, brisons le joug. En vain Rome impuissante
Redira désormais le refrain des combats :
Dieu ! quand il s'agit de ta gloire,
Nous voguerons contre les flots ;
La croix assure la victoire :
Courage, en avant, matelots.

Dieu, cependant, du haut des cieux
Laissait s'amasser le tonnerre
Et son regard semblait demander à la terre
Une voix qui redit le chant victorieux :
Dieu ! etc.

Quel est ce jeune et beau guerrier ?
Le voyez-vous comme il s'avance
Le front haut, l'œil ardent ; comme il court et s'élance
Partout où le péril lui promet un laurier ?
Dieu ! etc.

Pourquoi faut-il que ce grand cœur
Soit épris des gloires du monde ?
Arrête, Ignace, entends la tempête qui gronde,
Et du souffle infernal va briser la fureur.
Dieu ! etc.

Regarde ces deux étendards :
Deux chefs promettent la couronne ;
Mais l'un règne à Sion, et l'autre à Babylone :
Ignace sur Jésus, arrête ses regards.
Dieu ! etc.

Son œil mesure l'univers,
Son œil embrasse les deux mondes,
Par sa puissante voix, il plane sur les ondes :
Compagnons de Jésus, allez, couvrez les mers.
Dieu ! etc.

Courage, rameurs vigoureux !
Le pavillon de la nacelle
Sera toujours la croix ; et vous, troupe fidèle,
Toujours vous redirez le refrain généreux :
Dieu ! etc.

Vogue, vogue, au nom de Jésus,
Vogue, petite Compagnie !
Ne crains pas ? Va toujours ; ton étoile est Marie !
Va par toutes les mers recueillir les élus.
Dieu ! etc.

Croisez ensemble vos drapeaux,
Benoît, Guzman, François, Ignace.
Le siècle contre vous a vomi la menace,
Unissez contre lui vos voix et vos travaux.
Dieu ! etc.

A M. D. G.

LES

Exercices Spirituels

ANNOTATIONS

Le livre des *Exercices spirituels* s'ouvre par vingt annotations qui, écrites sans doute après la composition de l'ouvrage, semblent avoir été jetées suivant le souffle de l'inspiration. On y recueillera toutefois dans un ordre parfaitement rationnel les secrets les plus importants de la vie spirituelle.

Voici, dans toute sa simplicité, le titre qui les annonce :

Annotations pour *prendre quelque intelligence* dans les Exercices qui suivent et pour aider aussi bien celui qui doit les donner que celui qui doit les recevoir. En d'autres termes : Annotations pour faciliter l'intelligence des Exercices qui vont suivre.

Annotations. — On note ordinairement ce qui demande à être remarqué, observé, bien compris et retenu. Ces avertissements ont donc pour but d'attirer l'attention sur des points importants.

Annotation *pour prendre quelque intelligence...*

Le livre des *Exercices* est simple, mais il est profond. Heureux celui qui parvient à le comprendre pleinement et parfaitement ! Heureux même celui qui parviendrait seulement à en avoir *quelque intelligence*, à l'entendre, à le pénétrer, ne fût-ce que *quelque* peu. C'est une mine d'or. Lors même que vous ne découvririez qu'un filon, c'en serait assez pour vous assurer une immense fortune spirituelle. Chaque fois que l'on ouvre ce petit livre, pour peu qu'on le creuse par la méditation et surtout par la pratique, on y rencontre des trésors nouveaux.

J'ai dit : surtout par la pratique. Il ne suffit pas, pour bien entendre ces pages, de les lire seulement et de les méditer. Notez bien le titre : *Exercices*. L'exercice ne s'apprend pas par la simple lecture : pour être compris, il doit être *fait*. On remet aux militaires un petit livre intitulé, je crois : Théorie du soldat. Vous n'êtes pas soldat pour l'avoir lu, compris, et même appris par cœur. En vain vous sauriez parfaitement *dire* tous les mouvements qu'il faut exécuter pour le maniement des armes et pour les manœuvres : si jamais vous n'avez mis la main sur un fusil ou sur un sabre, si jamais vous n'avez marché au pas et en rang avec les autres soldats, vous n'êtes pas un militaire. La théorie sans la pratique, sans l'exercice, et sans l'exercice souvent et constamment répété, ne fera jamais un guerrier.

Il en est ainsi des *Exercices Spirituels*. Tant que vous ne vous serez pas *exercé*, tant que vous n'aurez pas *fait* et répété les exercices dont le procédé est enseigné dans ce petit livre, ne dites pas que vous êtes le soldat de Jésus-Christ.

Il est toutefois, pour le combat spirituel, comme pour le combat matériel, des exceptions. Certains hommes naissent guerriers ; chez eux le génie et le courage militaires suppléent aux leçons de l'art et aux exercices préparatoires. Mais ceux-là même suivent, sans y penser, et comme par un secret instinct, la théorie et la pratique qui font le militaire.

De même, il se rencontre certaines âmes que l'Esprit-Saint forme lui-même à la prière, à la méditation, à la perfection ; on se trouve alors homme d'oraison et homme de Dieu, sans avoir eu besoin de passer par l'enseignement des maîtres de la vie spirituelle ; mais, bien que sans le savoir, ces personnes suivent les procédés indiqués dans le livre des *Exercices*. Du reste ce sont des exceptions.

M'adressant donc à l'ensemble de ceux qui aspirent à devenir chrétiens parfaits et vrais disciples de Jésus-Christ, je leur dirai : Ouvrez ce livre et *faites* ce qu'il indique, *faites* les *exercices ;* chaque lecture nouvelle, chaque *exercice* fait et répété sera pour vous un nouveau rayon de lumière.

Or, pour donner l'intelligence de ces Exercices, les annotations ajoutées en tête du livre seront d'un grand secours. Vous y trouverez, redisons-le, un précis des secrets de la perfection chrétienne. Et comme la grâce purifie la nature, la redresse et l'élève, au lieu de la détruire ou de la combattre ; comme la perfection chrétienne renferme éminemment la perfection humaine de l'ordre simplement naturel : comme le chrétien est tout ce que doit être l'homme, rien de moins, mais beaucoup plus, on peut dire que ces avertissements renferment

aussi les secrets principaux de la perfection, même simplement naturelle, et qu'ils ne s'appliquent pas seulement à la vie spirituelle, mais aussi à la conduite de la vie humaine en général.

1re *Annotation.* — « Sous le nom d'exercices spirituels, on entend toute manière d'examiner sa conscience, de méditer, de contempler, de prier vocalement ou mentalement, et toute autre opération spirituelle. »

Par l'examen de conscience nous rentrons en nous-même, et nous apprenons à nous connaître. La connaissance de soi-même est le premier degré de la sagesse.

Il est deux manières de se connaître soi-même : l'une spéculative ou psychologique, l'autre pratique et morale.

Quand je me replie sur moi-même, je reconnais mon existence, ma nature, mon intelligence, ma volonté, ma liberté, ma spiritualité ; je distingue en moi l'âme et le corps, je constate l'union de l'âme et du corps ; je constate et je sens en moi la vie, la sensibilité. De cette connaissance que j'ai de moi-même et de ce que je suis, de ce que j'ai, de ce que je puis, je conclus à l'existence d'un être premier, à sa sagesse, à sa bonté, à sa puissance, à toutes les perfections dont j'ai reconnu en moi quelques traits. Ainsi la connaissance de moi-même m'élève à la connaissance de Dieu, mon Créateur, mon premier principe et ma première cause.

Or, la sagesse est précisément la science des choses par leur cause la plus haute.

La connaissance de soi-même est donc pour l'être intelligent le premier degré de la sagesse.

Mais cette conscience de soi-même est purement intellectuelle, spéculative et philosophique. Ce n'est pas un exercice spirituel, dans le sens moral et pratique.

L'examen de conscience dont il est ici question consiste à rechercher et à reconnaître la nature morale de nos actes, leur bonté ou leur malice au point de vue pratique. Sous ce rapport l'examen de conscience nous donne de nous-même une connaissance d'où résulte l'humilité. A la vue de nos imperfections, de nos fautes, de nos péchés, nous reconnaissons notre faiblesse, notre misère, et alors au lieu de nous estimer au-dessus de notre valeur, au lieu de nous élever au-dessus de nous-même et au-dessus des autres, nous reprenons tranquillement et modestement notre place et notre rang, et par là nous rentrons dans l'ordre.

Nous connaissant nous-même par l'examen de conscience, et ne connaissant le prochain que par les dehors qui sont trop souvent trompeurs, nous devons penser que, généralement, les autres sont, intérieurement du moins, meilleurs que nous : cette pensée nous confirme dans l'humilité qu'a dû nous inspirer la conscience de notre misère. Or l'humilité est la base et le fondement de toutes les vertus. L'examen de conscience, considéré au point de vue moral et comme exercice spirituel, est donc le premier degré de la sagesse pratique.

Ce n'est pas au hasard que saint Ignace a désigné d'abord l'examen. Cet exercice est le premier qui tout naturellement se fait lorsqu'on vient de se séparer du monde. A peine vous trouvez-vous seul avec vous-même que votre première sollicitude est de repasser ce que

vous avez vu, ce que vous avez entendu, ce que vous avez dit, ce que vous avez fait. L'examen sera donc la première opération qui se présentera au début d'une retraite.

On indique ensuite la méditation. Méditer vient peut-être du mot *medium*, moyen. La méditation serait alors un exercice par lequel on chercherait les moyens de parvenir à un but, d'obtenir un résultat, d'accomplir un dessein, d'arriver à une fin. Cette fin quelle est-elle ? Que voulons-nous, que cherchons-nous dans tout ce que nous entreprenons ? Le bonheur. — Le bonheur est la possession et la jouissance d'un bien. Le bien, le seul du moins, comme nous le verrons, le seul qui puisse nous satisfaire, c'est Dieu. Méditer, c'est donc chercher les moyens d'arriver à Dieu, d'obtenir Dieu, de posséder Dieu.

Par la méditation, l'esprit cherche, il *discourt*, il *court*, pour ainsi parler, de divers côtés, jusqu'à ce qu'il ait trouvé ce qu'il cherche ; il passe d'une vérité à une autre, d'une pensée à une autre, jusqu'à ce qu'il ait découvert et reconnu le moyen d'atteindre le but qu'il se propose. Alors, comme Archimède après la solution du problème qu'il poursuivait, l'âme s'écrie : εὕρηκα, j'ai trouvé. A ce moment l'esprit suspend sa course, il s'arrête pour se reposer dans la vue de la vérité découverte et pour en jouir. Cette vue calme et tranquille s'appelle la contemplation.

La contemplation sera donc, pratiquement, le troisième exercice. Par la contemplation l'esprit embrasse d'un seul regard l'ensemble des vérités qu'il a parcou-

rues et reconnues dans la méditation, et il jouit de ce spectacle.

Le mot *contempler* est emprunté à la langue des augures païens. Lorsque l'augure voulait interroger le ciel sur les secrets de l'avenir, il déterminait dans la voûte céleste une étendue facile à embrasser d'un seul regard et comprise entre certaines constellations faciles à reconnaître. Cet espace était appelé le *temple*. Tranquillement assis, l'œil fixé sur cette enceinte céleste, l'augure observait les phénomènes qui s'y produisaient. Ce regard soutenu, continu sur un ensemble d'étoiles déterminé, prenait le nom de *considération*. (Considérer de *sidus*, *sideris*, astre.) La considération successive constitue la méditation, la considération de l'ensemble est la contemplation.

Examen, méditation, contemplation, tels sont donc les trois principaux exercices spirituels. L'examen est le point de départ ; la méditation est le trajet, la course, le *discours ;* la contemplation est le terme, le point d'arrivée, le repos.

L'examen a pour objet le moi ; la méditation a pour objet la voie, le milieu entre moi et Dieu, le moyen d'aller de moi à Dieu, fin dernière et suprême, terme final de toutes mes opérations. — Or, la voie est Jésus-Christ, *médiateur* nécessaire et unique entre l'homme et Dieu : *Ego sum via.* Jésus-Christ devra donc être l'objet le plus habituel de la méditation. — Enfin, la contemplation a pour objet Dieu, Dieu possédé par l'intelligence et par la volonté, Dieu connu et aimé, Dieu présent à l'esprit et au cœur.

Saint Ignace désigne encore parmi les exercices spi-

rituels la prière vocale et mentale. Le mot *prier* offre plusieurs sens. La prière est l'élévation de l'âme à Dieu ; en ce sens la méditation et la contemplation sont une prière. Mais dans le sens propre et strict, prier c'est demander, ou si l'on veut un sens plus large et emprunté au mot latin (*orare* de *os*, *oris*, bouche), prier c'est parler. Dans ces deux derniers sens, l'examen, la méditation et la contemplation semblent différer de la prière proprement dite. Quand je m'examine, je me considère, mais je ne demande pas, je ne parle pas ; quand je médite, je cherche la vérité, je déduis les conclusions spéculatives et les applications pratiques d'un principe ou d'un fait, mais je ne demande pas, je ne parle pas ; quand je contemple, je considère une vérité ou un ensemble de vérités, mais je ne demande pas, je ne parle pas.

Toutefois, après avoir reconnu par l'examen ma misère et mon impuissance, après avoir découvert par la méditation ce que je dois faire pour parvenir à Dieu, après m'être arrêté par la contemplation dans la vue de la vérité, dans la pensée de Dieu, je comprends la nécessité d'un secours divin pour sortir de la misère que j'ai reconnue en moi par l'examen, pour accomplir les résolutions que j'ai prises dans la méditation, pour jouir de la possession de ce Dieu dont j'ai entrevu la grandeur par la contemplation, je me sens porté à demander ce secours, et je prie... J'expose à Dieu mes besoins, mes désirs : tantôt je lui parle en usant du langage extérieur et sensible, comme si j'éprouvais le besoin d'associer le corps et les sens aux élans de mon âme, ou bien comme si je tenais à m'entendre moi-même et à

m'assurer que je demande en effet ce que je désire ; tantôt je lui parle, en usant du langage intérieur et purement spirituel qui est aussi une parole, mais une parole dégagée de tout signe sensible et souvent même de toute image.

De là deux sortes de prière : la prière vocale, qui se fait au moyen des mots prononcés à haute voix ou à basse voix, la prière mentale qui se fait aussi au moyen des mots, mais des mots seulement pensés et nullement prononcés, ou même sans le concours des mots, mais par la simple pensée, par le simple désir, par la simple aspiration vers Dieu. Ce dernier mode de la prière mentale se produit au plus profond, au plus intime de l'âme, et en raison même de son intimité et de sa spiritualité il s'adresse plus directement et plus immédiatement à Dieu, soit que je le considère comme présent au plus profond et au plus intime de mon âme, soit que je le contemple dans les profondeurs de son immensité, dans les hauteurs de son infinité ou dans les splendeurs de sa gloire.

Puis, saint Ignace insinue qu'il existe d'autres opérations spirituelles, mais il ne les désigne pas. C'est sans doute qu'elles sont comprises dans les exercices qu'il vient de nommer, et qu'elles n'en sont que des nuances ou des combinaisons diverses. Telles, par exemple, les trois manières de prier qui seront indiquées plus tard, et dont la première est un mélange de l'examen, de la méditation et de la prière mentale et vocale, tandis que les deux autres sont une combinaison de la prière vocale avec la méditation.

De même, les divers degrés et les dons les plus su-

blimes de l'oraison mystique, jusqu'à l'extase inclusivement, rentrent dans la contemplation dont ils sont comme les divers échelons.

Aussi les Exercices se termineront par une contemplation qui, au quatrième point surtout, doit élever à un degré d'union avec Dieu, tel qu'en cette vie il paraît difficile d'atteindre plus haut : nous avons ici en vue la *Contemplation pour obtenir l'amour*.

Les exercices spirituels peuvent être comparés aux exercices corporels. Le monde matériel et sensible est en effet un symbole du monde spirituel et intelligible. Ce qui se fait dans l'un est une figure de ce qui se fait dans l'autre.

Ainsi se promener, marcher, courir, correspondent à s'examiner, à méditer et à contempler.

On se promène, dans un jardin, dans la campagne, allant çà et là, regardant à droite, à gauche, examinant ceci et cela, admirant ce qui plaît, blâmant ce qui déplaît : la promenade est un véritable examen des lieux où se fait cet exercice.

Entrons ainsi dans notre conscience, promenons-nous dans le parterre de notre âme, comme un chef de maison se promène dans son jardin pour s'assurer que tout y est en ordre, pour faire sarcler les allées, pour faire arracher les herbes nuisibles ou simplement inutiles, pour faire semer ou planter les fleurs, les légumes, les arbres qui peuvent être utiles ou agréables. Cette comparaison s'applique facilement aux défauts et aux vertus.

La marche peut figurer la méditation. Marcher, cheminer, c'est diriger ses pas vers un but marqué, c'est se rendre à un endroit déterminé. Dans la méditation on

se propose un but, un sujet. Tous les pas, tous les actes de la mémoire, de l'imagination, de l'entendement, de la volonté, sont dirigés sur un point précis, sur un terme voulu, sur une vérité déterminée. Dans la méditation on suit une méthode, une voie tracée, et sans se détourner ni à droite ni à gauche, comme le ferait un simple promeneur, le voyageur spirituel suit la route qui mène au terme qu'il a en vue, il suit la série des points fixés d'avance, jusqu'à ce qu'il soit parvenu au but proposé.

La course répond à la contemplation. Au premier abord il semble que, au contraire de la course, la contemplation serait plutôt le terme et le repos. Contempler, en effet, nous l'avons reconnu, c'est arrêter le regard de l'intelligence sur un point, sur une vérité qui a été découverte par le travail de la méditation. — Cela est vrai, mais il est vrai aussi que ce regard, en apparence immobile, exige la concentration de toutes les puissances de l'âme sur un point unique, ou sur un ensemble qu'il faut saisir et embrasser d'un seul coup d'œil. Or cette concentration, et surtout la permanence de cette vue déterminée, sur un point ou sur un ensemble, suppose l'application simultanée et prolongée de toutes les forces spirituelles; c'est le suprême effort des plus hautes facultés de l'âme, qui alors domine toutes les facultés inférieures pour se maintenir au plus haut degré qu'elle puisse atteindre ici-bas par l'intelligence et par la volonté pures.

La comparaison, d'ailleurs, entre la course et la contemplation n'est pas aussi étrange qu'elle le paraîtrait d'abord. Rien ne semble plus tranquille qu'un char

lancé à toute vitesse, ou qu'un cheval au galop. Mais si le char apparaît comme immobile, c'est que les roues tournent avec une telle célérité que l'œil ne peut en suivre le mouvement, c'est que les rayons se succèdent dans l'espace avec une telle rapidité qu'ils semblent n'en faire qu'un. Si le cheval au galop paraît immobile, et s'il l'est en effet, considéré en lui-même pendant la durée de chacun de ses bonds pris à part, c'est qu'à ce moment tous ses membres, tous ses muscles sont tendus ou ramassés par un effort suprême qui les concentre dans un grand et unique élan.

De même, jamais les facultés de l'âme ne sont plus actives qu'au temps où, par la contemplation, elles sont toutes concentrées dans un seul acte, dans une seule pensée, dans une seule affection, dans une seule résolution. Durant le cours de la méditation les actes se multiplient comme les mouvements du cheval quand il ne fait que marcher plus ou moins vite. On peut alors suivre et distinguer chacun de ses pas. Ainsi, pendant la méditation, on peut suivre les pensées, les désirs, les propos, parce qu'ils se succèdent l'un après l'autre avec une lenteur qui permet de les distinguer. Mais lorsque l'âme, accélérant son mouvement ascensionnel, s'élève jusqu'à la contemplation, la succession n'existe plus dans les actes, dans les pensées, dans les désirs. Il n'y a plus *discours* ou passage d'une vérité à une autre, d'un point à un autre, d'une affection à une autre; il n'existe plus entre les pensées ni pause, ni repos qui permettent de placer un point et de distinguer une idée d'une autre idée. L'âme tout entière est en acte, tenant la mémoire, l'imagination, l'intelligence, la volonté, la

sensibilité même, concentrées sur un seul point, sur un seul principe, dans une seule idée, dans une seule affection, dans une seule résolution qui saisit et embrasse à la fois tout l'ensemble des détails que la méditation parcourait et découvrait l'un après l'autre. Par la contemplation tous ces détails sont considérés dans le principe qui les contient ; tous les points ne sont plus qu'un seul point fixe sur lequel convergent et s'arrêtent toutes les puissances de l'âme concentrées en un seul acte.

Reste à indiquer le but des exercices spirituels. Les exercices spirituels sont à l'âme ce que les exercices corporels sont au corps. Quel est le but et l'effet des exercices corporels ? C'est d'entretenir la santé, la force, la vigueur du corps. L'exercice active la circulation du sang. Ce précieux liquide, que les naturalistes ont appelé la chair coulante, contient tout ce qui entre dans la composition du corps, il porte à chaque membre, à chaque organe les éléments réparateurs devenus nécessaires, il entraîne dans son cours les parcelles devenues inutiles, et par là il ne laisse pas aux humeurs mauvaises et aux affections funestes le temps de se localiser et de s'accumuler.

De même, les exercices spirituels mettent en mouvement les diverses facultés de l'âme, ils dissipent les affections désordonnées, ils entretiennent l'activité qui purifie et l'énergie qui vivifie.

Tel est donc le but et l'effet des exercices spirituels : « Préparer et disposer l'âme à se défaire de ses affec- « tions déréglées », de toutes les attaches et de toutes les répugnances contraires à la raison et à la grâce.

Après cette purification, l'homme ayant recouvré le

libre et facile usage de ses forces et de ses facultés, est en état de chercher et de trouver la volonté divine pour l'ordonnance et la disposition de sa vie. Or, dès que vous aurez ordonné et disposé votre vie selon la volonté divine, il ne vous reste plus qu'à suivre la voie : c'est la voie du salut, de la perfection et du bonheur.

Découvrir la volonté divine, règle suprême de toute sagesse, de toute justice, de toute bonté, de toute vertu, et sauver son âme par l'accomplissement de cette volonté très sage et très sainte, tel est donc le premier et le dernier mot des exercices spirituels. Or, tel est aussi le premier et le dernier mot de la création, de l'incarnation, de la rédemption, de cette triple opération divine qui se résume en cette parole : *Fiat.*

Dieu a dit : *Fiat*, que cela se fasse, et cela s'est fait. *Fiat lux, et facta est lux.* C'est le premier *fiat*, le *fiat* de la création. Dieu a voulu, Dieu a parlé : c'est fait. *Quæcumque voluit fecit ; Dixit et facta sunt.*

Marie a dit : *Fiat.* Qu'il me soit fait, ô ange, selon votre parole, qui est aussi la parole de Dieu dont vous êtes le messager fidèle : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* Et le Verbe se fait homme dans le sein de la Vierge docile : c'est le *fiat* de l'Incarnation.

Jésus a dit : *Fiat :* Que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, ô mon Père, mais la vôtre : *Non mea voluntas sed tua fiat.* Et il accepte la passion et la mort de la croix : c'est le *fiat* de la Rédemption.

A notre tour disons : *Fiat.* O Dieu, ô Père, que votre volonté se fasse au ciel comme sur la terre, et sur la terre comme au ciel. C'est pour nous le *fiat* du salut;

c'est le *fiat* de la gloire, de la gloire de Dieu et de la nôtre.

Par ce *fiat* continu, la fin de la création est réalisée, le but de l'incarnation est obtenu, l'effet de la rédemption est accompli.

Entrez donc dans les exercices spirituels en disant avec saint Paul : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? *Domine, quid me vis facere ?*

Ce mot donne l'unité du livre admirable des Exercices ; ce mot assure l'unité de notre vie.

2e *Annotation.* — « Celui qui propose le mode et l'ordre à suivre pour méditer ou contempler doit raconter fidèlement l'histoire du fait qui sera le sujet de cette méditation ou contemplation, indiquant seulement les points avec une déclaration courte et sommaire. »

1. Le *mode* et l'*ordre* de la méditation. Tout doit être prévu, réglé, ordonné d'avance. N'entrons pas dans la prière comme un homme qui tente Dieu. S'agit-il de paraître devant un personnage important, on se prépare. On se fait instruire avec un soin minutieux de la manière dont il convient de se présenter, de l'ordre du cérémonial exigé par la politesse ou par l'usage. On prévoit ce que l'on doit dire. Et pour ne rien oublier, on se fixe à soi-même des points de rappel que l'on repasse jusqu'à ce qu'ils soient bien assurés dans la mémoire.

Dieu, il est vrai, est moins exigeant que l'homme. En lui la bonté est inséparable de la grandeur. Du reste telle est notre bassesse, notre misère, notre indignité que toutes nos préparations seraient encore insuffisantes si ce grand Dieu ne consentait pas à se relâcher de ses

droits et à oublier sa majesté et sa justice pour ne plus penser qu'à sa miséricorde.

Aussi est-ce surtout pour nous-mêmes que cette préparation est nécessaire. Si le sujet n'a pas été prévu et déterminé, à quoi penserons-nous pendant le temps consacré à l'oraison mentale ? Vous proposez-vous de faire un discours ou de donner une leçon ? Vous choisissez un sujet, vous dressez un plan, vous ordonnez d'avance la suite des pensées, et la manière de les présenter. Voulez-vous tenir votre esprit occupé pendant un certain laps de temps, commencez par déterminer et par ordonner un ensemble de vérités qui offrent un aliment à votre entendement et une matière à vos réflexions. Faute de cette prévision, l'heure destinée à l'exercice s'écoulera le plus souvent dans le vague, dans les distractions et dans l'ennui.

2. Quel doit être ordinairement le *sujet* de la méditation, je ne dis pas précisément pour le fond, mais pour le genre ? — Saint Ignace désigne le sujet sous le nom d'*histoire :* On devra, dit-il, raconter fidèlement l'histoire de la contemplation, c'est-à-dire l'histoire du sujet à contempler. Par cette expression, le Saint semble insinuer que le sujet de la méditation devra être plutôt un fait qu'une vérité abstraite. Par exemple, au lieu de proposer directement une vertu ou un vice, tels que seraient l'humilité ou l'orgueil, rappelez-vous quelque fait de l'Ancien ou du Nouveau Testament, surtout quelque trait de la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ où vous puissiez considérer l'humilité en action et la condamnation de l'orgueil, *Exempla trahunt.*

Dans le cours des Exercices, saint Ignace ne pré-

sente peut-être pas une seule vérité au point de vue abstrait. Tout y revêt une forme historique. Même le principe et le fondement ou la fin de l'homme, le péché, l'amour de Dieu y sont proposés comme des faits. Tel est, du reste, le procédé le plus ordinaire des prophètes de l'Ancien Testament ; telle est, dans le Nouveau, la méthode de Notre Seigneur Jésus-Christ. C'est par les faits surtout que l'instruction religieuse et morale est présentée dans la Bible, et quand les faits manquent l'Esprit-Saint et le divin Sauveur y suppléent par des allégories ou par des paraboles.

3. Les *points*. On devra se borner à indiquer les traits saillants du fait proposé pour la méditation. La surface du globe offre çà et là des points élevés d'où l'œil embrasse toute une contrée. Pareillement dans chaque fait, il se rencontre des détails plus saillants qui dominent l'ensemble et qui aident à en retenir les circonstances. Ce sont ces traits que l'on signalera en proposant le sujet. Lorsqu'un voyageur demande le chemin qu'il doit suivre, on se borne à lui indiquer les endroits plus singuliers qui se rencontrent sur la route, par exemple un accident de terrain, une colline, un cours d'eau, un édifice, un monument ; en un mot on lui donne quelques signes peu nombreux et faciles à distinguer et à retenir. La multiplication ou la description détaillée des divers points de repère jetterait la confusion dans son esprit et le trouble dans sa mémoire. Suivez le même procédé pour préparer la méditation, soit que vous donniez les points à un autre, soit que vous vous les donniez à vous-même. Ne proposez pas à un autre et ne cherchez pas pour vous-même une méditation toute faite. Autrement

il ne restera rien à faire pendant l'heure de l'oraison, et au lieu d'un *exercice* d'intelligence et de volonté, la méditation ne sera plus qu'une *leçon* de mémoire. L'exercice de la méditation suppose que l'on parcourt seul et par soi-même les détails du sujet, que l'on réfléchit, que l'on raisonne, que l'on cherche et que l'on trouve, par un effort personnel, les applications pratiques qui peuvent convenir. Une courte déclaration, une explication sommaire suffiront donc pour mettre sur la voie.

Ce qu'on trouve par soi-même, ajoute saint Ignace, que ce soit par le raisonnement personnel, ou en vertu d'une illumination particulière de l'Esprit-Saint, procure à l'âme plus de saveur, plus de jouissance, plus de fruit que ce qui nous est suggéré par un autre. — Pourquoi ? — Ce que nous trouvons par nous-mêmes est plus conforme à notre génie particulier, à notre caractère spécial, à notre nature, à nos besoins actuels. On peut en dire autant des lumières que Dieu daigne nous communiquer soit immédiatement et par lui-même, soit par les inspirations des bons anges. Mieux que personne, mieux que nous-même, Dieu sait ce qui nous convient. Nul ne peut mieux que lui accommoder les illuminations de la vérité et les mouvements de la grâce à notre nature personnelle et à nos intérêts spirituels.

Pour nous connaître les uns les autres, il existe deux procédés. Vous pouvez me connaître d'après mon intérieur, d'après ma façon de parler ou d'agir, d'après ma conversation ou ma conduite ; mais l'extérieur est souvent trompeur, rarement il est un miroir fidèle de l'intérieur. Vous pouvez aussi me connaître d'après vous-même : car au fond rien ne ressemble plus à un homme

qu'un autre homme. Cependant, même entre ceux qui se ressemblent le plus, que de différences, surtout pour ce qui concerne l'esprit et le caractère ! Souvent donc ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre. Cette pensée qui vous frappe ne dit rien à mon esprit, ce sentiment qui vous touche me laisse froid et insensible, cette résolution qui vous semble à vous nécessaire et pratique, pour moi serait inutile et impraticable.

Bornez-vous donc à me signaler les principes, les vérités générales, les faits surtout, et laissez-moi tirer les conséquences et les applications pratiques qui sont à ma portée. Faites-moi grâce de vos réflexions, de vos affections, de vos résolutions, et permettez-moi de penser, de vouloir et de me déterminer par moi-même.

Il en résultera peut-être que doué d'un esprit moins élevé, moins étendu, moins subtil, d'une volonté moins énergique et moins généreuse, je ne découvrirai qu'un petit nombre de vérités, je ne déduirai que quelques applications pratiques, je ne prendrai que peu de résolutions, et des résolutions moins généreuses que celles qui m'eussent été suggérées par vous ; mais, comme le remarque saint Ignace, « ce qui satisfait l'âme ce n'est « pas de beaucoup savoir, c'est de sentir et de goûter « les choses intérieurement ». Ce n'est ni l'abondance, ni la multiplicité, ni la variété des mets qui rassasient le corps et qui lui conservent la vie et la vigueur : quelques aliments bien goûtés, bien mastiqués, bien digérés sont plus salutaires que cette plénitude qui charge et embarrasse l'estomac. Quelques bonnes pensées bien ruminées, bien goûtées, produiront plus de lumière dans l'esprit, plus de chaleur dans le cœur et plus de fruit

dans l'âme qu'une multitude de vérités rapidement parcourues et à peine effleurées.

3° *Annotation.* — Par les actes de l'entendement nous discourons sur les vérités proposées à notre méditation, par les actes de la volonté nous nous attachons aux vérités que l'entendement a reconnues.

Il est des vérités purement spéculatives dont la considération n'excite aucun mouvement dans la volonté : telles sont, par exemple, les vérités mathématiques. Il est des vérités qui n'intéressent pas seulement la raison, mais qui exercent sur la volonté une influence d'attraction ou de répulsion : telles sont les vérités de l'ordre moral dont l'objet est un bien ou un mal. A la pensée ou au souvenir du bien, la volonté est attirée par le désir de posséder ce bien et d'en jouir ; à la pensée et au souvenir du mal, la volonté éprouve un mouvement de répulsion qui la détourne et l'éloigne de ce mal.

Si le mal paraît difficile à éviter, si le bien semble difficile à obtenir, l'âme se sent portée à implorer le secours divin pour échapper au mal qu'elle redoute, pour parvenir au bien qu'elle désire.

L'entendement provoque donc dans la volonté l'affection ou l'aversion, selon qu'il lui présente le bien ou le mal. De cette affection et cette aversion procède le recours à Dieu ou la prière.

La prière est vocale ou mentale, ou vocale et mentale en même temps. Elle s'adresse à Dieu directement et immédiatement, ou médiatement et par l'intercession des Saints.

Quelle que soit la personne que l'on prie, quelle que

soit la manière de prier, cet acte réclame de notre part une attention plus respectueuse que la simple considération intellectuelle. Quand je pense, quand je réfléchis, je m'entretiens avec moi-même ; quand je prie, je m'entretiens avec Dieu ou avec les Saints. Je dois assurément me respecter moi-même, surtout quand je pense à Dieu et que je m'occupe des vérités saintes, mais je dois beaucoup plus encore respecter Dieu et ses Saints. Lors donc que je parle directement, soit aux Saints, soit à Dieu lui-même par la prière, je suis tenu à un respect beaucoup plus profond que lorsque je me parle à moi-même par la simple méditation.

4e *Annotation.* — Les Exercices se divisent en quatre parties désignées par saint Ignace sous le nom de *Semaines*. C'est que sans doute il convient, généralement parlant, de consacrer environ une semaine à chaque série. Mais cette durée n'est pas invariable. A chaque semaine répond un but spécial, un résultat à obtenir. Si l'effet voulu se produit en moins de sept jours, la semaine pourra s'abréger. Si au bout de sept jours le but proposé n'est pas encore atteint, la semaine sera prolongée.

Cette annotation est d'une application universelle. En toutes choses il importe de se tracer d'avance un plan et de déterminer le temps qui devra être consacré à tel travail, à telle étude, à telle œuvre. Cependant ne soyez pas l'esclave de l'ordre et du règlement que vous vous êtes imposé, au point de vous interdire les modifications que pourrait demander la bonne exécution du plan que vous aviez fixé et le parfait accomplissement du

dessein que vous aviez conçu. Revenons au plan des Exercices.

La première semaine a pour objet la considération et la contemplation des péchés et de leurs conséquences.

D'après cette indication il paraît évident que si, dans le plan de saint Ignace, la considération de la fin de l'homme présentée sous ce titre : le Principe et le Fondement, ouvre la première semaine, elle est en même temps la base de l'édifice entier des Exercices.

La seconde semaine présente la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, jusqu'à la Passion.

La troisième semaine considère la Passion ou la vie souffrante.

La quatrième contemple la résurrection, l'ascension et la vie glorieuse.

Cet ordre est parfaitement logique. Il correspond au symbole des Apôtres, au cycle liturgique des fêtes de l'année ecclésiastique, et aux trois voies de la vie spirituelle : voie purgative, voie illuminative, voie unitive.

La raison rappelle et reconnaît d'abord la fin pour laquelle l'homme a été créé. Cette vérité, ce fait sera le principe et le fondement de l'édifice. J'ai été créé par Dieu et pour Dieu, j'ai été créé à l'image de Dieu. Mais le péché m'a détourné de Dieu, le péché a défiguré en moi les traits de la ressemblance divine. Je dois commencer par me retourner vers Dieu, je dois d'abord purifier mon âme afin d'y retrouver les traits de l'image de Dieu, je dois enlever les taches dont le péché avait souillé ce portrait. Ce travail est l'œuvre de la purification. Il appartient à la voie purgative.

La considération de la fin de l'homme correspond au

premier article du symbole, par lequel nous croyons au Dieu créateur. Le monde créé pour l'homme et l'homme créé pour Dieu, mais se détournant de Dieu pour jouir du bien créé, telle est la doctrine de ce premier article dont les exercices de la première semaine sont le développement et l'application.

Cette première semaine peut aussi se rapporter à l'époque de l'année liturgique qui précède l'Avent et qui pourrait s'ouvrir au jour de la Toussaint par la considération de la fin de l'homme et du bonheur éternel, pour se terminer avec le dernier dimanche de la Pentecôte par la méditation du jugement dernier.

Cette dernière méditation, répétée au premier dimanche de l'Avent, s'harmoniserait parfaitement avec la méditation sur le règne de Jésus-Christ qui ouvre la seconde semaine et en même temps la voie illuminative.

Ici commencerait la contemplation des mystères de la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ qui est la vraie lumière et l'illuminateur suprême.

A l'époque du Carême on peut entrer dans la troisième semaine. La contemplation des mystères de la Passion achèvera d'éclairer l'âme et la disposera par le sacrifice à entrer dans la voie de l'union et dans la quatrième semaine.

La voie unitive s'ouvre pour nous avec la résurrection du Sauveur qui est le gage et le modèle de la vie parfaite, de la gloire et de la béatitude éternelle, en un mot de notre union irrévocable avec Dieu par la vision intuitive, de cette union dont l'idéal nous est proposé dans la *Contemplation pour obtenir l'amour*.

Cette quatrième semaine correspond au temps pas-

cal et conduit jusqu'à la Pentecôte. C'est en ce jour que l'Esprit d'amour se répandit sur les Apôtres et sur le monde entier par l'Église. On peut la prolonger jusqu'à la fête de la Trinité qui rappelle qu'un jour nous entrerons en société avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit, dans la participation de la lumière de gloire et de la joie éternelle des Saints, unis par Jésus-Christ et en Jésus-Christ aux trois personnes de l'auguste Trinité.

Il est facile de reconnaître avec quelle fidélité ces trois dernières semaines correspondent aux articles du symbole qui concernent la vie, la mort et la résurrection de Notre Seigneur Jésus-Christ.

La *contemplation pour obtenir l'amour*, et les diverses règles données par saint Ignace à la fin des Exercices pour la direction de la vie spirituelle se rapportent à cette partie du symbole où les Apôtres proposent à notre foi la personne du Saint-Esprit et les œuvres qui lui sont spécialement appropriées comme au sanctificateur des âmes.

La sanctification s'opère par la grâce. L'Esprit-Saint envoyé par le Père et le Fils nous communique la grâce par l'Église et par les Sacrements qui nous préparent à la résurrection glorieuse et à la vie éternelle.

A cette action de l'Esprit-Saint correspond la direction spirituelle dont les secrets nous sont communiqués d'abord dans les règles du discernement des esprits, puis dans celles qui, à l'occasion de la distribution des aumônes, nous enseignent comment on doit appliquer la méthode de l'élection au règlement de la vie, puis dans les avis sur les scrupules qui si souvent sont un obstacle

aux œuvres de zèle aussi bien qu'à la perfection personnelle, enfin dans les règles si sages qui nous sont données pour accorder nos pensées et nos sentiments avec l'esprit de l'Église, c'est-à-dire avec l'esprit de Jésus-Christ, qui est l'Esprit-Saint lui-même.

5e *Annotation.* — « Il sera très avantageux à celui qui reçoit les exercices d'y entrer avec un grand courage et avec une grande libéralité envers son Créateur et Seigneur, lui offrant toute sa volonté et sa liberté pour que la divine Majesté se serve de sa personne, ainsi que de tout ce qu'il a, conformément à sa très sainte volonté. »

Peut-être, certainement même, dans le cours des Exercices, Dieu demandera des sacrifices. Pour sacrifier, surtout pour se sacrifier soi-même, il faut du courage et de la grandeur d'âme, il faut de la générosité et de la libéralité.

Or Dieu est le créateur : il est d'abord *mon* créateur : tout ce que je suis, je le tiens de lui, je le lui dois, tout ce que je suis lui appartient ; puis, il est le créateur de toutes choses : tout ce que j'ai, tout ce que je possède, je le tiens de lui, je le lui dois, tout cela est à lui plus qu'à moi. Il est donc le Seigneur, le maître universel et absolu ; son droit s'étend sur tout ce que je suis, sur tout ce que j'ai.

Cependant il ne me demande qu'une chose. Cette chose, il est vrai, est précisément ce qui est le plus à moi ; car cette chose que Dieu demande avant tout, par dessus tout, et qu'il demande et qu'il exige absolument, c'est ma liberté. Il est vrai aussi que tout en ne deman-

dant que cette chose, il demande tout. Car tout le reste de ce que je suis et de ce que j'ai n'est en ma puissance qu'en vertu de ma liberté. Tout ce que je puis sur mon âme et sur mon corps, sur mon intelligence, sur ma mémoire, sur ma volonté, sur mes sens, sur mes membres, sur les objets extérieurs, sur les choses et sur les personnes, je ne le puis que par un exercice et une application de mon libre arbitre.

Donc offrons à Dieu toute notre liberté, et par là même nous lui aurons donné tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons.

Alors la divine Majesté pourra disposer de nous et de tout ce qui est à nous, conformément à sa très sainte volonté. Mais cette conformité de notre personne et de notre vie avec la volonté divine constitue précisément pour nous-même la perfection, la gloire et le bonheur.

En raison de sa bonté et de sa sainteté absolue, la volonté divine aime nécessairement le bien et hait nécessairement le mal. Conformez votre volonté à celle de Dieu; et avec lui vous aimerez le bien, vous haïrez le mal, et par là même vous serez bon, vous serez saint, vous serez parfait, vous serez heureux.

Vous voulez ce que Dieu veut, tout ce qu'il veut, rien que ce qu'il veut. Cela suffit. Vous voulez d'abord Dieu lui-même qui est le bien souverain et infini; puis vous voulez votre propre bien : car voulant tout ce que Dieu veut, vous voulez tout ce qu'il veut; or Dieu vous veut tout le bien dont vous êtes capable, et comme il vous a fait capable de vouloir le bien infini, de le posséder et d'en jouir, et que ce bien infini c'est Dieu, il s'en suit que Dieu *se veut à vous*, il veut se donner à vous et

s'unir à vous. Quand il vous presse de vous donner à lui, c'est pour se donner lui-même à vous, pour vous unir à Lui et pour s'unir à vous. Or, l'union à Dieu qui est le souverain bien, est l'union au bien suprême et par là même le bonheur souverain. Vouloir ce que Dieu veut et ce qu'il vous veut, c'est donc vous vouloir à vous-même Dieu, bien souverain, Dieu dont la possession et la jouissance est pour vous la béatitude suprême, et la seule béatitude qui vous puisse satisfaire.

Comprenez-vous maintenant comment dans ce don de vous-même à Dieu, comment dans cette offrande de tout ce que vous êtes et de tout ce que vous avez, tout est pour vous gain, profit et avantage ? Non, saint Ignace ne vous trompe pas lorsque, au début de cet avertissement, il déclare qu'il sera *très avantageux* d'entrer dans les exercices avec un cœur grand, large, libéral, généreux envers Dieu notre Créateur et Seigneur.

6e *Annotation.* — Lorsque dans le cours de la retraite, ou même dans le cours de l'année, nous n'éprouvons ni consolations ni désolation, examinons avec quelle fidélité nous observons les prescriptions et les additions qui concernent les exercices. Ce calme pourrait bien venir de notre négligence.

Et d'abord la consolation : Dieu la refuse justement à une âme qui se met peu en peine de lui plaire et de le servir. Or, comme on le verra, tous les exercices qui seront proposés, la méthode qui sera indiquée, les conseils, qui, sous le nom d'additions, seront ajoutés à ces sages prescriptions, tout cela est emprunté à la foi, à la

raison, à l'expérience, pour dégager l'âme des entraves qui l'empêcheraient de s'élever vers Dieu. Tous ces conseils, du reste, toutes ces règles sont très pratiques et très faciles à observer. Si vous les négligez, si vous ne faites pas ce que vous pouvez et ce qui dépend de vous pour aller à Dieu, ne soyez pas surpris que Dieu ne vienne pas à vous et qu'il ne s'empresse pas de vous consoler et de vous réjouir.

Quant à la désolation, il n'est pas surprenant que celui qui fait négligemment les exercices n'éprouve aucune de ces agitations qui troublent et qui affligent. Le démon se garderait bien d'inquiéter une âme indifférente à ses intérêts spirituels. La désolation serait peut-être pour elle un avertissement et un réveil.

Défions-nous donc du calme, et craignons qu'il ne vienne de notre insouciance et de notre inertie.

Si, cependant, après un sérieux examen, vous reconnaissez que vous n'avez rien négligé de ce qui dépendait de vous pour bien faire les exercices, rassurez-vous. Ce calme n'est pas un châtiment, c'est une épreuve : et l'épreuve ne durera pas.

Dieu, enfin touché de votre bonne volonté et de la constance de vos efforts, vous prodiguera ses consolations.

Le démon, à son tour, irrité de votre fidélité, ne tardera pas à vous créer des embarras et à troubler vos opérations.

Suivez donc votre marche, soyez fidèle, soyez ferme; attendez, prêt à recevoir la consolation et à en profiter pour avancer, prêt à recevoir la désolation sans vous laisser ni abattre ni déconcerter.

7e *Annotation.* — « Si celui qui donne les exercices reconnaît que celui qui les reçoit est désolé ou tenté, il ne doit pas se montrer à son égard dur et sévère, mais doux et suave ; lui inspirant du courage et des forces pour aller en avant, lui découvrant les pièges de l'ennemi de la nature humaine, et l'avertissant de se préparer et de se disposer à la consolation qui ne tardera pas à venir. »

Appliquez-vous cette règle à vous-même. Êtes-vous désolé ou tenté, ne vous irritez pas contre vous ; à la désolation qui vous trouble n'ajoutez pas une désolation nouvelle en vous désolant inutilement et vous attristant sans mesure et sans fin. Soyez patient et doux à votre égard, comme vous le seriez pour un autre, et comme vous voudriez, sans doute, qu'on le fût envers vous. Rappelez-vous que l'épreuve est passagère, et que toute épreuve est une préparation à la consolation, pourvu toutefois que vous soyez fidèle à faire du moins ce que vous pouvez et que vous ne vous laissiez pas surprendre par les ruses de l'ennemi. Mais comment échapper à ces pièges ? C'est ce qui sera indiqué dans les trois annotations suivantes.

8e *Annotation.* — Saint Ignace recommande au directeur des Exercices d'appliquer les règles, pour le discernement des esprits, selon l'état du retraitant, afin de l'empêcher de tomber dans les pièges de l'ennemi.

Quelle que soit, en effet, la situation de notre âme, qu'elle se trouve dans la consolation ou dans la désolation, tenons-nous sur nos gardes et défions-nous des ruses du démon. Saint Ignace donnera les signes auxquels on

distinguera la consolation de la désolation et les règles à suivre dans ces deux états. Il suffit au début de rappeler combien il est nécessaire de veiller sur les divers mouvements qui peuvent se produire dans l'âme et de bien discerner de quel esprit procèdent ces diverses influences.

9e *Annotation.* — Au début de la conversion les tentations sont plus grossières. Elles portent aux plaisirs sensuels, aux choses terrestres. L'ennemi remet sans cesse sous les yeux les difficultés, les obstacles, les ennuis et les dégoûts, les présentant comme inséparables du service de Dieu. Les voies du salut, et à plus forte raison celles de la perfection, apparaissent rudes, escarpées, couvertes de ronces et de rocailles qui rendent la marche impossible ou du moins intolérable. L'avenir ne promet que travaux, souffrances, humiliations. La crainte du qu'en-dira-t-on, le respect humain suffit souvent pour déconcerter des hommes qui, pour le reste, seraient prêts à tout braver et qui, en face des menaces de tout un peuple, se montreraient inébranlables.

Saint Ignace avertit que, durant les épreuves de ce genre, les âmes doivent être dirigées d'après les règles du discernement des esprits qui se rapportent à la première semaine, à la semaine de purification. Il est d'autres règles plus subtiles et plus élevées et qui conviennent à la seconde semaine. En raison même de leur subtilité et de leur élévation, elles seraient plus nuisibles qu'utiles à une âme encore novice dans la pratique de la perfection.

10e *Annotation.* — Lorsqu'une âme avance dans la perfection et qu'elle commence à se dégager des affections terrestres et sensuelles, le démon, pour l'aborder, se transforme en ange de lumière. Au lieu de présenter directement le mal, il propose le bien ; au lieu d'incliner vers les choses basses, il pousse vers les choses élevées. Il entre dans les bons et grands desseins de cette âme pure et généreuse, mais c'est pour la détourner peu à peu de la voie droite.

On peut étudier le double jeu de l'esprit mauvais dans la série des tentations que Jésus lui-même, pour notre instruction, a bien voulu permettre à son égard. D'abord Satan propose les choses de la terre et des sens : Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent du pain. Repoussé sur ce point, l'ennemi reconnaît qu'il se trouve en présence d'une âme supérieure. Soudain il change ses batteries. A ce noble cœur il propose l'extraordinaire. Il transporte Jésus sur le pinacle du Temple : Jetez-vous en bas, lui dit-il, car il est écrit que les anges du ciel vous recevront dans leurs mains et ne permettront pas qu'il vous arrive le moindre mal. Ce fait éclatant n'eût-il pas été pour Jésus un merveilleux début dans la vie publique ? Au bruit de ce prodige, une foule immense se serait groupée autour de lui, et l'aurait sans doute acclamé comme un homme descendu des cieux. Satan donc désespérant de toucher Jésus par la sensualité, se flattait de le séduire par les illusions de la gloire.

On sait comment cette seconde tentation fut déjouée ; on sait aussi comment un troisième assaut fut repoussé et comment le tentateur fut confondu.

Cet exemple, que nous ne faisons ici qu'indiquer, suffit pour faire comprendre la souplesse de l'esprit mauvais et la variété de ses procédés. Défions-nous aussi bien des inspirations qui flattent l'esprit que de celles qui flattent les sens.

Pour dévoiler plus complétement la tactique de l'ennemi, donnons quelques exemples qui puissent s'appliquer plus directement à nous-mêmes.

Vous avez résolu de vous adonner à la prière. Le démon s'efforcera d'abord de vous en détourner en vous inspirant l'ennui, le dégoût, en vous accablant de distractions, ou même en faisant intervenir le respect humain. Vous tenez bon, vous vous obstinez contre ces obstacles : la tactique change. L'esprit de ténèbres entre dans vos vues, il se plaît à vous inonder de lumières, il vous suggère dans l'oraison les pensées les plus belles, les plus élevées ; il remplit votre cœur d'une tendresse ineffable pour Dieu et pour tout ce qui tient à Dieu. Ce ne sont que douceurs, que joies sensibles. Vous ne pouvez retenir les larmes dont la dévotion remplit vos yeux. Aussi êtes-vous prêt à tout abandonner pour goûter les douceurs de l'oraison. Et bientôt la prière remplacera pour vous les devoirs mêmes et les obligations que l'obéissance ou votre profession vous impose. Mais une fois lancé hors de la voie que la volonté divine vous avait tracée, vous serez à la merci de Satan qui fera de vous tout ce qu'il voudra.

Est-ce le travail que vous vous proposez ? Vous avez entrepris une œuvre de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. En vain les obstacles se sont multipliés devant vous, rien n'a pu vous décourager. Le

démon alors seconde vos desseins. Sous prétexte que votre œuvre réclame tout votre temps, et qu'il est mieux de travailler et de se dépenser au service de Dieu que de rester assis à ses pieds et tranquillement occupé à le contempler, il vous pousse d'abord à abréger, puis à négliger, et enfin à omettre tout à fait la prière et les exercices spirituels sans lesquels il sait bien que toute votre ardeur et toute votre activité deviendront impuissantes et stériles pour le bien et ne serviront qu'à satisfaire votre nature et à enfler votre orgueil.

Êtes-vous porté à la mortification ? L'esprit pervers vous représentera d'abord la faiblesse de votre complexion, la nécessité de conserver vos forces pour les consacrer au service de Dieu, et autres raisons de ce genre. Mais, sourd aux objections, vous entrez résolûment dans la voie des austérités. Le procédé change. L'esprit de ténèbres abonde en votre sens et vous pousse à des excès qui, en ruinant votre santé, vous rendront incapable d'accomplir les obligations de votre état. Et alors, de l'excès des mortifications il vous jettera dans l'excès des ménagements et des délicatesses, qu'il saura encore justifier par la nécessité de recouvrer une vigueur qui vous permette de reprendre les travaux et les règles de votre état.

Inutile de poursuivre et de multiplier les exemples. Ceux-là suffisent pour faire sentir combien il importe aux âmes généreuses de bien discerner les inspirations du mauvais esprit. Les règles que saint Ignace a données à ce sujet se rapportent surtout à la seconde semaine.

II^e *Annotation.* — Durant la première semaine on ne doit pas chercher à savoir ce que l'on fera pendant la seconde, mais on s'appliquera dans la première à obtenir ce que l'on y cherche, comme si l'on n'espérait rien trouver dans la seconde.

Cette règle, évidemment, s'étend à toutes les semaines, et même à chaque méditation en particulier, et même, dans une certaine mesure, à chacune des actions de la vie. En un mot, cet avertissement est d'une application universelle.

Il en est qui pensent perpétuellement à l'avenir, rêvant mille projets, mille entreprises, mais négligeant le présent et ne songeant pas même à ce qu'ils ont sous la main. Ces gens-là vivant toujours dans l'avenir où ils ne sont pas, et jamais dans le présent où ils sont, ne font jamais ce qu'ils ont à faire, et finalement ils arrivent au terme de la vie sans avoir rien fait.

Age quod agis : Soyez tout entier à ce que vous faites. Assurément si vous n'êtes pas sous la direction d'un autre qui vous indique tout ce que vous avez à faire, vous devrez prévoir et ordonner la suite de vos exercices et de vos occupations ; mais une fois les choses réglées, soyez tout entier au moment présent, au travail présent, à l'emploi présent, à cette prière, à cette méditation, à cette étude, à cette œuvre. Faites ce que vous avez à faire en ce moment comme si vous deviez mourir immédiatement après, employez cette heure comme si elle devait être la dernière de votre vie, comme si de cette heure et de cette action dépendait votre éternité. Méditez, priez, travaillez, comme si de cette méditation, de cette prière, de ce travail devaient résulter la perfec-

tion de votre vie tout entière, le salut de plusieurs milliers d'âmes et la plus grande gloire de Dieu.

Suivez l'exemple de Jésus dont les peuples résumaient l'éloge dans ces trois mots : *Bene omnia fecit.* Il a bien fait toutes choses.

Age quod agis : Faites ce que vous faites, sans vous préoccuper d'un avenir qui n'existera peut-être pas pour vous, qui certainement n'existera pas tel que vous l'avez rêvé.

12e *Annotation.* — Soyez exact : consacrez à chaque méditation l'heure entière qui lui est assignée, et plutôt que d'en retrancher une minute, ajoutez-en plutôt deux ou trois. Par cette fidélité on s'habitue à l'ordre et à la constance. Or, en tout, la constance est la condition du succès. Ajoutons que par cette fidélité vous montrez à Dieu votre bonne volonté et vous méritez son secours et sa faveur.

Cet avertissement, comme le précédent, peut s'appliquer à toutes les actions, surtout à celles qui offrent des difficultés, des ennuis, des dégoûts, comme seraient certains travaux pénibles pour le corps, certaines études arides et fastidieuses, certaines œuvres et certaines entreprises qui semblent ne promettre aucun succès, aucune consolation. Obstinez-vous alors, luttez avec Jacob contre Dieu même et dites-lui : Je ne vous laisserai pas partir, ô mon Dieu, que vous ne m'ayez béni ; cet exercice, cette étude, ce travail, cette œuvre que j'ai entreprise pour votre gloire, je ne l'abandonnerai pas que vous ne m'ayez accordé le succès.

13e *Annotation.* — Cette annotation complète la précédente. Au temps de la consolation, il est facile de passer une heure entière en contemplation. Il n'en est pas ainsi au temps de la désolation. Alors on est tenté d'abréger l'exercice. Alors, cependant, il faut plus que jamais s'obstiner. Alors il faut tenir ferme et réagir. Au lieu donc d'écourter la méditation, prolongez-la quelques instants. Par cette insistance, vous ne résisterez pas seulement à l'ennemi, mais vous le débusquerez et vous le renverserez.

Faut-il encore répéter que cette observation s'étend à tout, et que cette sainte obstination doit s'appliquer à toutes les résolutions que l'on prend pour le service de Dieu.

14e *Annotation.* — Le vœu ajoute au mérite des bonnes œuvres, par la raison que plus on s'oblige étroitement envers Dieu, plus on se lie à son service, plus par là-même l'union que l'on contracte avec la divine bonté devient étroite et intime ; cependant on ne doit pas s'engager et s'obliger trop facilement par des promesses ou des résolutions de ce genre. Cette réserve et cette prudence sont plus nécessaires encore dans les moments de consolation et de ferveur. Alors rien ne paraît impossible, tout semble facile. Aussi les engagements pris sous cette impression pourraient bien se trouver supérieurs aux forces de la nature et même à la mesure de la grâce que Dieu nous réserve.

Sans doute il nous est permis, et c'est un devoir, de compter jusqu'à un certain point sur la bonne volonté que Dieu lui-même nous inspire, et l'un des moyens

les plus efficaces pour nous affermir dans nos bonnes dispositions est de nous unir à Dieu par des liens plus étroits; sans doute il est juste et raisonnable de compter sur la grâce divine qui ne saurait nous abandonner dans les bons desseins que nous avons formés pour la gloire et le service de la souveraine bonté.

Toutefois il serait imprudent et téméraire de s'imposer un fardeau qui exigerait constamment l'emploi de toutes nos forces. Par un suprême effort vous avez pu soulever une lourde pierre et la porter pendant quelques instants, n'en concluez pas que tous les jours vous serez capable de cet effort, et que vous pourrez le continuer pendant des heures entières.

Pour ce qui concerne la grâce, ne tentez pas Dieu en vous imposant des engagements que vous ne sauriez tenir habituellement sans un secours extraordinaire et perpétuel qui ne vous a été accordé que dans des circonstances exceptionnelles.

Cette règle que saint Ignace donne ici pour le vœu, on peut l'étendre même aux simples résolutions. Aux heures de calme et de ferveur, on oublie souvent ce qu'on est et ce qu'on vaut aux instants de trouble ou de langueur. Pendant une retraite, par exemple, on perd de vue les embarras de la vie ordinaire. On se trace donc un règlement impossible; on se charge de pratiques, on forme des projets qui ne pourront se poursuivre. Cette observation peut s'appliquer aux prières, aux dévotions, aux études, aux œuvres de zèle.

Donc lorsque nous goûtons les douceurs de la retraite et que nous vivons dans les transports de la ferveur, rappelons-nous, je le répète, ce que nous avons été dans

le courant de la vie ordinaire et surtout durant la désolation. Tout en élevant sans cesse, mais peu à peu, le niveau de la perfection, mettons nos engagements, nos résolutions, notre règlement particulier en harmonie avec notre génie personnel, avec notre caractère, avec nos occupations présumées, et surtout avec l'esprit de notre vocation et avec les règles de notre condition.

15e *Annotation.* — En dehors de la retraite il est utile d'exhorter les fidèles à la pratique des conseils évangéliques. D'abord, parce que tout chrétien peut, dans une certaine mesure, en rapprocher sa conduite ordinaire ; puis, afin d'éveiller dans les âmes que Dieu appelle à un état plus parfait, une vocation qu'elles soupçonnaient à peine, ou même dont elles n'auraient pas eu l'idée sans cette intervention extérieure.

Mais durant les exercices, il convient de laisser Dieu agir lui-même dans les âmes. Le directeur évitera donc de pousser le retraitant aux vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance. Qu'il se borne à diriger, sans pousser ; à surveiller le mouvement, sans le donner.

Supposé, par exemple, que le retraitant vienne à se proposer une résolution ou à choisir un genre de vie, d'après des motifs conformes aux maximes et aux exemples du monde, le directeur l'avertira ; il lui signalera l'erreur et le vice de ce choix, il le rappellera aux principes de la raison, aux vérités de la foi, aux leçons et aux exemples de Jésus-Christ et des Saints.

Suivons aussi cette règle pour notre direction personnelle, laissons Dieu agir sur nous et en nous ; suivons Dieu, ne le précédons pas. *Sequere Deum.* Atten-

dons son inspiration, son impulsion ; ne cherchons pas à lui imposer la nôtre. Permettons à Dieu de nous conduire, et n'ayons pas la prétention de nous conduire nous-même, bien moins de conduire Dieu d'après nos idées. C'est à nous de vouloir ce que Dieu veut, non à Dieu de vouloir ce que nous voulons. Il y va, du reste, de notre propre intérêt autant que de la gloire de Dieu. Mieux que nous Dieu sait, et plus que nous il veut ce qui nous convient, non seulement pour l'éternité, mais encore pour le temps de la vie présente. S'il veut de nous ceci ou cela, ce n'est pas pour lui-même ; il n'a aucun besoin ni de nous ni de nos services ; c'est pour nous-même, c'est pour notre bonheur qu'il nous propose tel ou tel sacrifice.

Lors même que le sacrifice demandé aurait pour objet l'intérêt des autres hommes, soit dans l'ordre temporel, soit dans l'ordre spirituel, ce serait encore notre avantage personnel, autant que celui du prochain, que Dieu aurait en vue. Ce bien qu'il désire procurer à nos frères par notre entremise, ne pourrait-il pas le leur faire ou par lui-même, ou par d'autres que nous ? Quand il nous appelle à l'honneur de concourir à ses desseins pour le salut et la perfection des hommes, c'est donc pour nous associer à sa bonté, à sa puissance, à sa gloire ; c'est, je le répète, dans notre intérêt, ce n'est pas qu'il ait besoin de nous,

En trois mots : savoir, vouloir et faire ce que Dieu veut de nous : là est pour nous le secret du succès, de la perfection, du bonheur et de la gloire.

16e *Annotation.* — Lorsqu'on éprouve une affection ou une répugnance trop vive pour une personne ou une chose, pour un genre de vie, pour un emploi, on doit se remettre dans l'équilibre et s'établir dans l'indifférence, afin que Dieu puisse opérer librement dans l'âme et que son action ne soit pas arrêtée par cette inclination trop naturelle.

Quand un jeune arbre prend un mauvais pli, on l'incline dans le sens contraire et on l'y tient assujetti jusqu'à ce qu'il redevienne droit. De même, inclinez votre raison, votre volonté, votre imagination, vos désirs dans le sens opposé à ces affections trop vives, ou dans le sens de ces répugnances trop humaines ; insistez même auprès de Dieu, par la prière et par la méditation, pour obtenir la purification et la rectification de votre cœur et la sainte liberté de votre esprit, et persistez dans cet effort jusqu'à ce que vous puissiez vous rendre le témoignage que la raison qui vous fait désirer la chose et qui vous engage à y tenir est uniquement le service, l'honneur et la gloire de la divine Majesté.

17e *Annotation.* — « Il sera très avantageux que celui qui donne les exercices, sans chercher à savoir quelles sont les pensées et les péchés du retraitant, soit fidèlement informé des divers mouvements et des pensées que les différents esprits excitent dans son âme, afin qu'il puisse mettre les exercices en rapport avec ses progrès et lui proposer ceux qui conviennent le mieux à ses besoins selon les impressions qu'il éprouve. »

Cette règle doit encore s'étendre à toute la vie. Il est bon de s'ouvrir à un sage directeur et de lui manifester

les pensées, les lumières, les sentiments, les impulsions que l'on reçoit dans l'oraison et même en dehors de l'oraison. Nous sommes souvent aveugles dans notre propre cause. Un autre verra d'un œil plus désintéressé ce qui est de Dieu, et ce qui est pour Dieu, dans nos vues et dans nos désirs. Cette humilité, d'ailleurs, attire la grâce. Dieu se plaît souvent à manifester ses intentions par le ministère de ceux qu'il a chargés de nous diriger. C'est ainsi qu'il se servit d'un ange pour proposer à Marie l'honneur de la maternité divine, et Marie crut sur la parole de l'ange : *Fiat mihi secundum verbum tuum*. Qu'il me soit fait, ô ange, selon votre parole, selon votre parole à vous, ô céleste envoyé de Dieu : votre parole est pour moi la parole même de la divine Majesté : je crois et j'obéis.

18e *Annotation*. — Saint Ignace ne veut pas qu'on donne les exercices complets à ceux qui ne sont pas capables d'en profiter. Il veut qu'on ait égard aux dispositions physiques et morales, à la santé, aux occupations des personnes. Mais quelle que soit la capacité et la situation du sujet, on peut lui proposer quelques jours de retraite. Or voici les points qui devront surtout lui être recommandés : l'examen particulier, l'examen général et la méditation, pendant une demi-heure chaque jour, sur les commandements et sur les péchés mortels : allusion à la première manière de prier qui est à la portée de toutes les intelligences. Enfin on conseillera la confession hebdomadaire et la communion tous les quinze et même tous les huit jours.

Tels sont les conseils qui doivent être donnés aux

chrétiens même ordinaires, à ceux dont l'ambition spirituelle se borne à régler leur conscience et à opérer simplement leur salut personnel, à ceux qui ne sentent en eux ni le désir de s'élever à une haute perfection, ni le zèle pour se consacrer au service de Dieu et au salut du prochain.

Parmi les exercices qui doivent être conseillés, même au simple chrétien, se trouvent et l'examen particulier et la méditation d'une demi-heure chaque jour. A plus forte raison devrait-on conseiller ces mêmes exercices à un prêtre, à un religieux et aux laïques fervents et zélés qui se consacrent aux bonnes œuvres.

19e *Annotation.* — On indique ici comment une personne très occupée, mais qui aurait à sa disposition une heure et demie chaque jour, pourrait faire les exercices spirituels dans toute leur étendue en quelques mois. D'après ce procédé, chaque jour une heure serait consacrée à la méditation, et un quart d'heure à chacun des deux examens dont l'un se fait au milieu du jour et l'autre le soir. Pendant trois jours de suite on méditerait le même sujet, poursuivant ainsi jusqu'à la fin de la quatrième semaine.

Cette méthode peut être suivie, pendant l'année, même par ceux qui ont le temps de faire chaque jour une retraite en règle. Nous avons insinué, à l'occasion de la quatrième annotation, comment on pourrait adapter les exercices des quatre semaines aux diverses périodes de l'année liturgique.

20e *Annotation.* — Mais le mieux est, quand on le peut, de suivre les exercices selon l'ordre indiqué dans le livre, de se séparer pendant un certain temps de toutes les personnes de sa connaissance, de laisser là toutes les sollicitudes, pour ne penser qu'à Dieu et à son âme.

D'abord, le seul fait de cette séparation est déjà un sacrifice très méritoire. Vous quittez tout pour Dieu, Dieu ne peut pas se laisser vaincre : il se donnera lui-même à vous par l'effusion de ses lumières et de ses grâces.

En outre, lorsque l'entendement, au lieu d'être distrait par une foule de préoccupations, se trouve concentré avec toutes ses forces sur un seul objet, sur le service de Dieu et sur l'affaire du salut, l'âme use plus librement de toutes ses puissances pour trouver ce qu'elle veut et ce qu'elle désire uniquement. *Nemo plus agit quam qui unum agit :* Personne, a dit quelque part saint Ignace, personne ne fait plus que celui qui ne fait qu'une chose.

Enfin, plus l'âme se trouve seule et séparée des créatures, plus elle devient capable de s'approcher de son Créateur et Seigneur et d'arriver jusqu'à lui; plus elle s'allège, plus elle se décharge et se vide de tout ce qui est créé, mieux elle se trouve disposée à recevoir les grâces et les dons de la divine et souveraine bonté.

EXERCICES SPIRITUELS

« *Pour se vaincre soi-même et pour ordonner sa vie sans* « *se déterminer d'après quelque affection qui serait dé-* « *sordonnée.* »

Les exercices spirituels sont à la guerre spirituelle ce que les exercices militaires sont à la guerre corporelle. On s'examine, on médite, on contemple, on prie pour apprendre à vaincre.

Mais ici l'ennemi, c'est moi, et c'est moi que je dois vaincre. Il s'agit pour l'âme de vaincre le corps, de le réduire, de le soumettre, de le régler, de le plier aux ordres de la raison.

Ce n'est pas assez. Il s'agit pour l'âme de se vaincre elle-même, de se surmonter elle-même, de s'élever au-dessus d'elle-même.

A cet effet il faut d'abord que les facultés supérieures reprennent l'empire sur les inférieures, que la raison règle la liberté, que la volonté, éclairée par la raison, domine l'imagination, la sensibilité et toutes les passions.

Puis, il faut que, s'élevant au-dessus d'elle-même, la raison s'élance dans les sphères de la foi par une hum-

ble soumission à la parole de Dieu, et que la volonté se laisse enlever par la divine charité, par une docile soumission aux impulsions de la grâce ; il faut enfin que l'amour propre se fonde dans l'amour divin, que l'amour de soi cède à l'amour de Dieu.

Se vaincre soi-même, se dompter soi-même, se dominer soi-même, se rendre maître de soi, puis s'élever au-dessus de soi, au-dessus de ce qu'il y a en soi de plus haut, de plus fier, de plus libre, de plus sublime, au-dessus de sa propre intelligence et de sa propre volonté, au-dessus de sa propre nature, par la foi et par la charité, en un mot par la grâce : voilà le premier but, et tel doit être le premier effet des exercices spirituels.

Alors, et alors seulement, on pourra ordonner sa vie : ce qui est le but principal et ce qui doit être le résultat final de ces mêmes exercices.

Les choses sont en ordre, quand elles sont chacune à leur place. Une chose est à sa place, quand elle est là où elle peut servir, là où elle peut répondre à sa destination. La vie de l'homme est ordonnée, lorsque tous les actes, toutes les pensées, toutes les paroles, toutes les œuvres se rapportent au service et à la gloire de Dieu, lorsque les sens sont gouvernés par la volonté, la volonté par la raison, la raison par la foi.

Se déterminer, c'est se proposer un terme, un but. Le terme que l'homme doit atteindre, c'est Dieu. Penser à Dieu, vouloir Dieu, savoir et vouloir ce que Dieu veut : telle est la détermination qui assure l'ordre de la vie, et la victoire ainsi que la domination de l'homme sur lui-même. Mais pour se déterminer selon cet ordre,

la volonté doit être libre de toute affection déréglée, sensuelle et terrestre. Aussi les exercices spirituels s'ouvriront par le travail de la purification de l'âme.

Avant d'entrer dans les exercices, saint Ignace donne encore un avertissement d'une grande portée, et qui devrait servir de règle en tout temps et en toute occasion.

Prendre en bonne part ce que l'on entend, ce que l'on voit, interpréter dans le sens le plus favorable les paroles et les actions des personnes avec lesquelles on se trouve en relation : tel est le conseil qui nous est donné ici, probablement pour établir de bons rapports entre celui qui donne la retraite et celui qui la reçoit.

C'est le moyen le plus assuré de conserver la paix et la charité. Ne vaut-il pas mieux, en effet, ménager ses forces et les réserver contre l'erreur et le vice ? Pourquoi perdre son temps et son esprit en disputes et en querelles sur des points où l'entente et l'accord seraient si faciles, si l'on ne se hâtait pas, d'une part, de condamner et de critiquer, et si de l'autre on voulait bien s'expliquer et faire disparaître toutes les équivoques ?

Il en est qui ont la fâcheuse manie de prendre tout du mauvais côté ; dans la conversation et dans la conduite d'autrui, ils ne remarquent que les points répréhensibles. Ces éternels contradicteurs, ces perpétuels critiques, ces caractères intolérants finissent par se rendre eux-mêmes intolérables, et l'on en vient à ne tenir aucun compte de leur jugement et de leur parole.

Bientôt même leurs censures passent plutôt pour un éloge. Habitué que l'on est à les entendre blâmer tout, dénigrer tout, et même le plus souvent ce qu'il y a de plus digne et de plus vénérable, on finit par croire que ce qu'ils condamnent et ce qu'ils blâment doit être vrai et bon, précisément parce qu'ils l'ont blâmé et condamné.

Accoutumez-vous, au contraire, à chercher le vrai et le bien dans tout ce qui se dit et tout ce qui se fait. Vienne une parole ou une action qui ne soit pas susceptible d'être justifiée, la valeur de votre protestation en faveur de la vérité et de la justice sera en raison de la réputation de prudence et de charité que vous vous serez acquise par la bienveillance habituelle de vos jugements et de vos appréciations. Il faut, dira-t-on, que ce langage, que cette conduite soit tout-à-fait inexcusable pour qu'une personne qui trouve toujours le secret d'interpréter favorablement, se voie enfin forcée de condamner.

Mais dans le cas même où la vérité et la justice sont sérieusement en cause, la prudence, la justice, la charité prescrivent un certain ordre et une certaine gradation.

Adressez-vous d'abord, s'il se peut, à celui qui a dit ou fait ce qui vous paraît répréhensible ; exposez-lui vos doutes, vos difficultés, et priez-le de vous expliquer en quel sens on doit prendre sa doctrine ou sa conduite.

S'il peut expliquer et justifier sa manière de parler ou d'agir, ou si, ne pouvant la justifier, il consent à corriger ce qui s'y rencontre de défectueux, vous aurez rendu

service à tout le monde : au public d'abord, en amenant celui-là même qui avait mal édifié à réparer le scandale, et à la personne qui avait pu scandaliser, en lui procurant l'honneur de se corriger elle-même ou de se justifier.

Mais si l'auteur d'une proposition erronée refuse de se corriger, et s'il s'obstine à enseigner l'erreur ; si celui qui a donné un mauvais exemple persiste dans sa conduite, n'épargnez rien pour défendre la vérité, la justice, la vertu ; avertissez les supérieurs qui ont la charge de veiller au bien public et qui ont autorité sur le délinquant : car il faut que le sophiste soit réduit au silence et le méchant à l'impuissance.

PREMIÈRE SEMAINE

D'OU VENEZ-VOUS? OU ALLEZ-VOUS?

Il y a cent ans le soleil brillait, la terre tournait sur son axe ; et sur la terre on voyait, comme aujourd'hui, des montagnes et des vallées, des forêts et des champs, des animaux et des hommes. Il y avait, comme aujourd'hui, des peuples et des rois, des petits et des grands, des riches et des pauvres.

Et vous, il y a cent ans, étiez-vous riche ou pauvre ? étiez-vous grand ou petit ? — Vous n'étiez pas même.

Sur les bords de l'Océan le grain de sable servait de limite à la dernière lame du flot de la tempête. Et vous, il y a cent ans, à quoi serviez-vous ? que valiez-vous ? que pesiez-vous ? Pas même la valeur ou le poids d'un grain de sable. — Vous n'étiez pas.

Aujourd'hui vous êtes ! et vous êtes plus que ce grain de sable que vous foulez du pied, plus que ce globe qui vous porte, plus que ce soleil qui vous éclaire, plus que le lion qui règne dans le désert, plus que l'aigle qui plane dans les airs.

Vous êtes, et non seulement vous êtes, mais vous vivez, et vous vivez d'une vie qui, supérieure aux sens et à la matière, vous élève au-dessus de toute la création visible et vous place un peu au-dessous des esprits purs. Vous êtes intelligent et libre, vous êtes homme.

Vous êtes, mais d'où êtes-vous ? Vous qui, il y a cent ans, n'étiez pas, d'où venez-vous ? Vous qui, il y a cent ans, n'étiez pas, dans cent ans où serez-vous ?

Double question également capitale : D'où venez-vous ? Où allez-vous ? En d'autres termes, quel est votre principe ? quelle est votre fin ?

D'OU VENEZ-VOUS ?

DU NÉANT ?

D'où venez-vous ? — Du néant ? — Oui, quelque fier que vous puissiez être de votre naissance, de votre fortune, de votre rang, de votre force, de votre beauté, de votre caractère, de votre génie ; vous venez du néant. A tous vos titres, ajoutez celui-là : Et du néant. Car, il y a cent ans, vous n'étiez pas.

Et cependant, non, vous ne venez pas du néant. Le rien ne peut rien. Ce n'est pas le néant qui vous a fait.

DE VOUS-MÊME ?

D'où venez-vous donc ? qui vous a fait ce que vous êtes ? — Vous-même ? — Vous n'étiez pas. Ce qui n'est pas ne peut rien faire. Vous n'étiez rien. On ne

donne pas ce qu'on n'a point. Comment auriez-vous pu vous donner à vous-même une existence que vous n'aviez pas ?

Inutile d'insister, dites-vous, je sais que je ne me suis pas fait moi-même. — Vous le savez ! Et pourquoi donc pensez-vous et agissez-vous comme si vous ne releviez que de vous-même, comme si vous ne dépendiez que de vous-même ? Pourquoi avez-vous dit par vos actes, sinon par vos paroles, pourquoi avez-vous dit avec Pharaon : Je ne connais pas de maître : *Nescio Dominum ?* Pourquoi vous êtes-vous laissé dire et pourquoi avez-vous cru que tous les hommes naissent libres, indépendants, et que, ne relevant que de vous-même, vous êtes souverain, votre propre et unique souverain ?

De trois choses l'une : ou vous avez toujours existé, ou vous vous êtes donné vous-même l'existence, ou vous l'avez reçue d'un autre.

Vous savez fort bien que vous n'avez pas toujours existé, qu'il fut un temps où vous n'étiez pas ; vous comprenez parfaitement que vous n'avez pu vous donner l'existence. Vous l'avez donc reçue d'un autre.

Eh bien ! ne dites pas que vous ne relevez que de vous-même, ne dites pas que vous ne dépendez que de vous-même, ne dites pas que vous êtes indépendant, libre, souverain. Vous dépendez, et vous relevez de Celui qui vous a fait, qui vous a donné l'existence et tout ce que vous êtes, à vous qui n'étiez rien. Celui-là, encore un coup, je le demande, quel est-il ?

DES AUTRES HOMMES ?

Vos parents ? — Je ne sais, disait une mère à ses fils, je ne sais comment vous êtes apparus dans mon sein. Ce n'est pas moi qui ai formé les membres de votre corps, ce n'est pas moi qui vous ai donné l'esprit et la vie.

Ces parents, d'ailleurs, d'où viennent-ils eux-mêmes ? Quelque haut que vous puissiez remonter, il vous faut bien cependant arriver à un premier homme qui ne s'est pas fait lui-même.

On raconte, je le sais, qu'un certain Prométhée ayant façonné une statue d'homme avec un peu de boue, parvint à lui donner la vie ; mais on ne dit pas qu'il ait produit cet homme avec rien ; on ne dit pas non plus que ce Prométhée se soit fait lui-même. Il paraît du reste que le secret de Prométhée est perdu, et si bien perdu qu'il faut le laisser au compte de la fable. Sinon, en ce siècle où pour la science, on l'assure du moins, il n'est plus de mystère, en ce siècle où l'on découvre et où l'on invente tout, le secret de donner la vie à des statues aurait été certainement retrouvé.

L'homme peut ôter la vie à ses semblables, il peut se l'ôter à lui-même, mais il ne peut ni la donner ni la rendre, pas même à un brin d'herbe.

Le maréchal de Luxembourg était sur le point de mourir. On l'avait surnommé le tapissier de Notre-Dame, parce qu'avec les drapeaux qu'il avait conquis sur l'ennemi, on aurait pu tapisser l'immense cathédrale. Louis XIV vint voir le mourant. Que puis-je faire pour

récompenser vos services, demanda le grand roi ? que demandez-vous ? — Ah ! Sire, répondit le maréchal, un quart d'heure de vie pour mettre ordre aux affaires de ma conscience. — Hélas ! reprit le puissant monarque, vous me demandez l'impossible. — Infortuné que je suis, répond le vieux guerrier, j'ai combattu soixante ans pour mon roi, et ce roi, tout grand qu'il est, ne peut pas me donner un quart d'heure de vie. Qu'ai-je fait pour Celui qui m'a donné l'existence et qui va m'en demander compte ?

Non, ce ne sont pas les hommes qui vous ont donné l'existence et la vie, et vous le savez: pourquoi donc, par une contradiction assez peu explicable, pourquoi après vous être déclaré libre et souverain comme si vous étiez vous-même votre propre auteur, pourquoi vous voit-on si souple, si dépendant, si rampant, aux pieds de ces hommes qui ne vous ont donné ni le corps, ni l'âme, ni la vie, ni l'intelligence, ni la volonté. Ils peuvent vous ôter la vie du corps, mais ils ne peuvent rien sur votre âme.

Pourquoi donc seriez-vous le serviteur des caprices et des folies les plus méprisables ? Pourquoi vous incliner si humblement devant la force matérielle du nombre, qui mené lui-même par l'opinion et entraîné par la passion (*Stultorum infinitus est numerus*) (Eccl., 1, 15), est l'esclave du premier déclamateur venu ? Depuis quand l'autorité ne serait-elle que la résultante du nombre et des forces matérielles ? (60e assertion condamnée dans le *Syllabus*.)

Et quand tous les hommes se réuniraient pour vous imposer leur volonté, de quel droit prétendraient-ils

vous faire la loi ? Que vous ont-ils donné qui puisse leur faire trouver en vous quelque chose qui leur appartienne ? Ils ne vous ont donné ni votre âme, ni votre corps, ni la vie, ni le sens, ni la raison, ni la liberté. Isolés ou réunis, tant qu'ils n'ont pas reçu de Celui qui vous a tiré du néant le pouvoir de vous commander, ils n'ont aucun droit sur vous.

DES ÉLÉMENTS ?

D'où venez-vous donc enfin ? Écoutez : la science va parler. Il y avait des atomes ; les atomes se sont groupés en molécules ; les molécules se sont réunies en corps ; les corps se sont organisés ; et cette organisation est devenue la vie.

Ce ne fut d'abord que la vie végétale qui constitue la plante ; mais peu à peu la vie se développa et devint le sens, le tact, le goût, l'odorat, l'ouïe, la vue.

Enfin, à force de s'exercer, le sens est devenu l'intelligence et la volonté ; le singe est devenu l'homme.

Telle est la loi du progrès : l'atome, la pierre, la plante, la bête, l'homme, en d'autres termes, le minéral se faisant végétal, le végétal se faisant animal, l'animal se faisant homme.

Voilà ce qui a été enseigné, écrit et imprimé au XIX^e^ siècle par des hommes qui posent en maîtres, et qui imposent leur enseignement à toute la jeunesse d'un peuple dont ils ne cessent d'acclamer la liberté, l'indépendance et la souveraineté.

Tel est le dernier mot de ce que ces hommes appellent

la science. Il n'est qu'un malheur : c'est qu'ici l'impossible et l'absurde est élevé à la plus haute puissance.

On ne donne pas ce qu'on n'a pas. Comment le sens a-t-il pu se donner l'intelligence qu'il n'a pas ?

Comment la vie réduite au simple mouvement intime dans la plante, comment a-t-elle pu se donner la sensibilité qu'elle n'a pas ?

Comment l'organisation, la simple disposition matérielle des éléments d'un corps a-t-elle pu se donner ce mouvement intérieur et spontané qu'on nomme la vie, et qu'elle n'avait pas, pas plus que la machine de vos locomotives ne possède la force de se mouvoir en vertu de sa seule organisation ?

Comment les corps, les molécules, les atomes ont-ils pu s'organiser, s'ordonner, se rassembler, s'unir, se grouper, se mouvoir dans un sens plutôt que dans un autre, ou même simplement se mouvoir, sans un moteur et sans un ordonnateur ?

Ces atomes enfin, ces premiers éléments, qui les a faits ? qui leur a donné l'existence ?

Mais ils existaient, avez-vous dit ! Ils existaient nécessairement, éternellement.

A cela je réponds : Celui-là seul existe nécessairement qui ne peut pas ne pas exister ; or il n'est pas un atome qui ne puisse ne pas exister ; il n'en est pas un dont l'existence soit nécessaire. L'atome n'a donc pas en lui-même la raison suffisante de son existence, et chacun d'eux vous crie à sa manière : Je n'existerais pas, je serais même à jamais impossible, s'il n'y avait pas un être premier existant nécessairement et par lui-même : ce premier être, on le nomme Dieu. *Ipse fecit nos, et*

non ipsi nos. C'est lui qui nous a faits, nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes. (Ps. XCIX, 3.)

DE DIEU

Vous n'étiez pas, ô homme, et vous êtes ; vous venez du néant, donc vous venez de Dieu. Pour franchir la distance qui sépare ce qui n'est pas de ce qui est, pour donner l'être à ce qui ne l'a pas, il ne faut rien de moins que l'intelligence de Celui qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est : *Qui vocat ea quæ non sunt tanquam ea quæ sunt.*. (*Rom.*, IV, 17) ; il ne faut rien de moins que la puissance de Celui pour qui vouloir et dire c'est faire : *Quæcumque voluit fecit* (Ps. CXIII, 3.) — *Dixit et facta sunt.* (Ps. CXLVIII, 5.)

Et maintenant, relevez-vous et portez haut le front et le regard. Je vous disais : Quel que vous soyez, quelque riche, quelque puissant, quelque grand que vous soyez, humiliez-vous, car vous venez du néant ; à présent je vous dis : Quelque pauvre, quelque petit que vous soyez, relevez-vous : vous venez de Dieu.

Le problème est donc résolu, la première question a trouvé sa réponse : votre principe est découvert et reconnu. Vous venez de Dieu, vous êtes de Dieu.

Vous êtes de Dieu ! Donc vous êtes à Dieu. La conséquence est rigoureuse. Cette moisson est à moi, avez-vous dit, c'est moi qui ai semé ce blé. Cependant ce n'est pas vous qui avez donné l'existence aux éléments, à la matière que vous avez travaillée ; ce n'est pas vous qui avez produit le sol que vous avez labouré, ni ce blé que vous avez semé, ni cette eau, cet air, cette chaleur

dont le concours a été nécessaire pour développer la semence que vous aviez jetée en terre. Jouissez toutefois de cette moisson, personne ne conteste votre droit et votre domaine; mais aussi soyez conséquent, et reconnaissez le droit de Dieu sur vous.

Sans Dieu, en effet, qu'êtes-vous? Cherchez dans votre corps une goutte de sang, une fibre qui existe et qui subsiste sans Dieu; cherchez dans votre âme une faculté, une puissance, une force que vous teniez de vous-même.

L'œuvre de vos mains subsiste même après que vous vous êtes retiré; ce grain de blé que vous avez semé, il se développe, il grandit, il se multiplie sans vous. Mais que Dieu retire sa main, qu'il cesse un instant de vous conserver l'être, la vie, le sens, l'intelligence, la volonté, à cet instant-là même vous retombez dans le néant : car au second et au troisième instant de votre existence, vous n'êtes pas plus votre principe, vous n'avez pas plus en vous-même la raison suffisante de votre existence qu'à l'instant où vous n'étiez pas encore et où vous n'étiez rien.

Il n'est donc pas un degré de votre être, pas un moment de votre existence, pas une fibre de votre corps, pas une goutte de votre sang, pas une puissance de votre âme, pas un acte de votre raison et de votre liberté qui n'appartienne à Dieu plus encore qu'à vous-même.

Vous êtes de Dieu, je le répète, donc vous êtes à Dieu : *Ego sum Dominus Deus tuus.* Je suis, c'est Dieu qui parle, je suis ton maître. (*Exod.*, xx, 2.)

Tel est le droit de Dieu, tel est ce droit divin, contre

lequel vous vous révolteriez en vain. Ce droit, vous ne pouvez pas plus le nier que vous ne pouvez vous y soustraire. Car Dieu n'est pas seulement votre principe, il est aussi votre fin, il est ce bien suprême dont la perte serait pour vous le malheur éternel. Ce qu'il faut maintenant méditer.

OU ALLEZ-VOUS ?

AU NÉANT ?

Vous venez de Dieu : mais où allez-vous ? Vous qui n'étiez rien il y a cent ans, dans cent ans, que serez-vous ? Retournez-vous au néant d'où vous sortez ? Dieu qui vous a créé de rien, vous a-t-il créé pour rien ? Cette supposition serait une injure, injure à Dieu, injure à vous-même.

Injure à Dieu. Souverainement sage Dieu ne peut rien faire sans un but digne de lui-même. Il n'a pas pu vous créer pour rien.

Injure à vous-même. La dernière insulte que l'on puisse adresser à un homme, c'est de lui dire qu'il n'est bon à rien : *Serve nequam.*

Non, Dieu ne vous a pas créé pour rien. — Mais peut-être, après s'être servi de moi comme d'un jouet, *ludens in orbe terrarum*, il me laissera retomber dans le néant ? — Non, vous n'allez pas au néant.

SENTIMENT DE L'IMMORTALITÉ

Voyez-vous ce jeune homme qui s'élance au devant des traits ennemis. Où courez-vous, imprudent, arrêtez. Vous allez à la mort. Non, répond-il, je vais à l'immortalité.

Voyez-vous ce misérable qui, après une vie passée dans le crime, est étendu sur un lit de douleur. Approchez et dites-lui : Patience, mon frère, encore un peu tout sera fini : tu vas mourir ! — Mourir ! à ce mot, il a frissonné ! Ah ! c'est qu'il redoute plus encore ce qui l'attend en l'autre vie que toutes les souffrances de celle-ci. Si pour le méchant tout finissait au dernier soupir, ce dernier soupir serait aussi tranquille que celui de la bête.

Ainsi et le mépris de la mort et la crainte de la mort prouvent également la certitude intime que nous avons tous de notre immortalité.

S'agit-il d'accomplir un devoir qui demande le sacrifice de la vie ? Levez-vous, allez, mourez. Vous êtes immortel !

Mais vous, méchant, vous, libertin, vous, tyran, vous, persécuteur, tremblez : vous êtes immortel !

Ce sens de notre immortalité serait-il trompeur ? Serait-ce une de ces illusions que le temps emporte et qui se dissipent avec l'âge ? Non, ce sens est commun à tous les hommes, il est inhérent à notre nature : dès lors il vient de Dieu qui ne peut pas nous tromper.

L'IDÉE ET LE DÉSIR DE L'INFINI ET DE L'ÉTERNEL

Saint Augustin rapporte qu'un philosophe annonça un jour aux Athéniens qu'il se faisait fort de leur dire quelle était leur pensée la plus intime et leur désir le plus secret. Une foule immense se rassembla. Athéniens, dit le philosophe, voici votre pensée, voici votre désir le plus intime : lorsque vous vendez, votre pensée est de vendre le plus cher possible; lorsque vous achetez, votre désir est de payer le moins cher possible. Et les Athéniens d'applaudir. Et saint Augustin s'indigne et contre le prétendu philosophe, et contre ce peuple frivole qui n'a pas compris que dans son sein il se trouvait encore des hommes honnêtes et incapables de violer les lois de la probité. Mais moi, m'inspirant de la pensée du saint docteur, je vais vous révéler votre pensée et votre désir les plus intimes et vous ne me démentirez pas.

Vous pensez à être heureux, vous voulez être heureux, heureux le plus possible, heureux toujours. Quoi que vous fassiez, vous ne pensez qu'au bonheur, vous ne voulez que le bonheur, vous ne cherchez que le bonheur, mais un bonheur le plus grand possible, un bonheur qui dure toujours et qui ne finisse jamais; vous voulez un bonheur infini, éternel. Essayez de me démentir. Essayez de ne pas vouloir être heureux : Vains efforts.

Cette idée d'un bonheur infini, éternel, ce désir dont vous ne pouvez vous déprendre, sont en vous quelque chose de nécessaire et d'essentiel; ils appartiennent

donc à votre nature même : donc c'est Dieu, auteur de votre nature, qui a mis cette idée dans votre esprit et ce désir dans votre cœur.

Or cette idée et ce désir comprennent un double objet : l'être et le bonheur. Vous voulez être toujours afin d'être toujours heureux. Être toujours, voilà ce qui ne dépend pas de vous, mais de Dieu, qui seul est l'auteur de l'être et du vôtre en particulier. Être heureux, voilà ce qui dépend de vous : Dieu a mis votre sort entre vos mains.

En vertu de sa sagesse, Dieu ne peut rien faire d'inutile; le désir d'être toujours que Dieu a mis en vous serait inutile s'il était frustré. Ce désir ne sera donc pas vain. Vous serez toujours.

A vous maintenant d'assurer votre bonheur. Dieu vous a créé libre : Devant vous il a placé le bien et le mal, choisissez.

Dans cent ans, dans mille ans, que vous le vouliez ou non, vous serez. Serez-vous heureux? C'est votre affaire.

OU EST LE BONHEUR ?

Le bonheur est la possession et la jouissance du bien. Tous les biens peuvent se résumer dans ces trois objets : Dieu, moi, ce qui n'est ni Dieu ni moi; appelons cela : le monde. De ces trois biens quel est celui dont la jouissance peut vous assurer ce bonheur éternel et infini que nécessairement vous voulez? Telle est la question.

En d'autres termes, Dieu vous a créé pour un bonheur éternel et infini; ce bonheur, où le trouverez-vous? En vous-même? Dans le monde? ou en Dieu?

EN VOUS-MÊME ?

Dieu vous a-t-il créé pour vous-même, uniquement pour vous-même ?

J'ai parcouru l'échelle des êtres créés, je n'en ai pas rencontré un seul qui existât pour lui seul. Ce n'est pas pour lui que le soleil brille et qu'il brûle, il ne se voit pas, il ne se sent pas; ce n'est pas pour lui que le sol produit des plantes; ce n'est pas pour lui que l'arbre se pare de fleurs et se charge de fruits; ce n'est pas pour lui que le bœuf laboure, que le ver à soie file, que l'abeille vole de fleur en fleur.

Dans le monde matériel comme dans le monde social il n'est qu'une voix pour flétrir l'égoïsme et pour exterminer l'être qui ne serait bon que pour lui seul : *Ut quid terram occupat?* Dès lors qu'il ne sert pas, il nuit. Car il occupe la place d'un autre qui servirait. Le Maître condamne au feu le serviteur inutile aussi bien que l'arbre stérile.

Tout en ce monde est subordonné : ce qui est simplement existe pour ce qui vit ; ce qui vit pour ce qui sent ; ce qui sent pour ce qui sait ; le sol, l'eau, l'air, la lumière existent pour la plante, pour l'animal et pour l'homme ; la plante pour l'animal et pour l'homme ; l'animal pour l'homme, qui est le centre de ce monde.

Mais dans cet immense alphabet vous n'êtes pas l'Ω, car vous n'êtes pas l'A. Vous n'êtes pas la fin dernière, car vous n'êtes pas le premier principe.

Or, il n'est que le premier principe qui puisse et qui doive agir pour lui-même et pour lui seul, parce qu'exis-

tant seul par lui-même et étant le premier il ne peut pas être déterminé par un autre que lui-même, il ne peut pas trouver en dehors de lui-même sa raison d'agir.

Du reste, j'y consens, supposons que vous n'existiez que pour vous-même. Trouverez-vous en vous-même et en vous seul ce bonheur que vous cherchez ? La possession et la jouissance de vous-même suffiraient-elles à vous rendre heureux comme vous le voulez être ?

Ah ! si vous vous suffisiez à vous-même, il y a longtemps que vous seriez heureux. Il vous suffirait de rester en vous-même, de rentrer en vous-même, de penser à vous et de ne penser qu'à vous, de vous aimer vous-même et de n'aimer que vous. Mais, hélas ! quelque estime que vous ayez de vous-même, il vous faut bien convenir que pour vous le suprême ennui, et j'allais dire le pire supplice, serait d'être condamné à ne penser qu'à vous, à n'aimer que vous, à ne vivre qu'avec vous-même.

Pour vivre seul, a dit un philosophe païen, (Aristote) il faut être une bête ou un Dieu. N'objectez pas les solitaires de la Thébaïde, un Paul, ermite, par exemple. Ces hommes-là ne vivaient pas seuls avec eux-mêmes, ils ne pensaient pas uniquement à eux-mêmes, ils ne s'aimaient pas uniquement eux-mêmes. Mais n'anticipons point.

Non, vous ne pouvez pas trouver en vous le bonheur que vous cherchez. Il vous faut le bien éternel et infini : vous ne le trouverez pas dans votre corps si borné, si variable, si périssable ; vous ne le trouverez pas dans votre âme qui précisément cherche et appelle ce bien

par toutes les pensées de son intelligence, par tous les désirs de sa volonté.

Où donc est-il ce bien qui seul peut me rendre heureux? Serait-il dans ce monde qui m'environne? Cherchons.

DANS LE MONDE?

Le monde nous offre le bonheur sous trois aspects ou sous trois noms différents : richesses, plaisirs, honneurs. Richesses, possession des biens matériels; plaisirs, jouissance des satisfactions sensibles; honneurs et gloire, possession et jouissance de l'estime des hommes, surtout élévation et puissance. Examinons l'une après l'autre ces trois promesses si éblouissantes.

LES RICHESSES?

Le monde présente d'abord les richesses sans lesquelles on ne peut se procurer ni les plaisirs, ni les honneurs.

Voyez ce pauvre qui s'arrête pensif devant cet équipage doré, devant ce palais splendide, et qui soupire : Ah! si j'étais riche! — Tu ne sais donc pas que dans ce char et sous ces lambris dorés, le riche lui aussi soupire : Ah! si j'étais plus riche! — Et le voilà plus riche. Ses terres ont donné deux fois plus que de coutume. Et il s'est dit : Que ferai-je? Mes greniers sont trop étroits?... Je sais ce que je ferai, j'abattrai mes greniers, j'en construirai de plus vastes et je dirai à mon âme : Réjouis-toi, tu as des vivres pour des années. *Stulte, hac nocte...* Insensé, cette nuit même on va te redemander ton âme. Et ces biens pour qui seront-ils? (Luc, XII, 20.)

Comment la richesse donnerait-elle ce bonheur éternel et infini que vous voulez ? Quelle que soit l'abondance de vos biens, on peut les compter, les mesurer ou les peser. Ils ne sont pas infinis, et il vous faut l'infini. Quelle que soit la solidité de votre fortune, à la mort, du moins, il faudra la quitter. Elle n'est pas éternelle, et il vous faut l'éternel.

Et puis, entre vous et la richesse qu'y a-t-il de commun ? La richesse est un composé de terres, de champs, de prés, de vignes, de forêts, de maisons que vous appelez châteaux ou palais, de troupeaux, de brebis, de bœufs, de chevaux, de métal surtout, d'or et d'argent. Or, sauf le peu qui se mange et qui se boit, tout cela est et demeure hors de vous ; et sauf ce qui vous habille, tout cela ne vous touche même pas ; et sauf ce que votre oreille peut entendre, sauf ce que votre œil peut apercevoir, tout cela est hors de votre portée.

Vous êtes composé d'un corps et d'une âme, lequel des deux réclame la richesse ! Le corps ou l'âme ?

Le corps réclame la santé, la vigueur. Comparez les riches et les pauvres, et dites de quel côté se trouve le plus ordinairement la vigueur et la santé, la souffrance et l'infirmité.

La richesse engendre le luxe, la mollesse, la faiblesse, l'infirmité, la langueur, la maladie et une mort cruelle et prématurée. On peut affirmer qu'en moyenne le riche souffre plus au sein de son abondance, pendant une seule journée, que le pauvre ne souffre au sein de son indigence pendant toute une année.

L'âme demande la sagesse et la vertu. Comme elle est douée d'intelligence et de volonté, son bonheur

consiste à savoir et à pouvoir, à jouir de la science et de la liberté.

Or la richesse ne donne ni l'une ni l'autre.

Et d'abord, ils sont rares les riches qui mettent leurs ressources au service de la science et qui en profitent pour se procurer à eux-mêmes les moyens de s'instruire. Ils sont très communs, au contraire, et très nombreux les riches qui semblent n'avoir d'intelligence, de science et de sagesse que pour s'enrichir de plus en plus par l'industrie et par le commerce : âmes dégradées qui ne comprennent, qui n'entendent, qui ne goûtent que les choses de la terre. Et ces hommes se disent positifs, comme si le matériel était le positif, et le spirituel le négatif!

Or, il faut le dire, la plupart des riches n'ont pas même cette intelligence toute matérielle, cette science et cette sagesse toute terrestre, mais ne songeant qu'à jouir des trésors amassés par leurs pères, ils consument une vie totalement inutile dans une fainéantise et dans une paresse qui les annule et les abrutit.

Trop souvent aussi les richesses détruisent la liberté et surtout la vertu sans laquelle il n'est pas de liberté, et qui elle-même ne peut exister sans la liberté. On a dit : *Pecuniæ obediunt omnia.* Tout obéit à l'argent : oui, tout, à commencer par le maître, par le possesseur de ce métal : c'est celui-là surtout qui est l'esclave de son argent.

Voyez ce riche qui tient à son or. Faites briller à son œil effaré le fer ou le feu : il est à vous ; pour retenir son or, il vendra tout : sa conscience, sa foi, son honneur, ses amis, sa famille, sa patrie, son âme et son

Dieu. C'est l'histoire, histoire ancienne et histoire contemporaine.

Voyez ce pauvre qui voudrait être riche. Faites briller à son œil quelques pièces d'or : il est à vous. Pour obtenir un peu d'or, il se fera votre esclave, il se fera, s'il le faut, traître et apostat.

Relisez l'histoire. Contemplez les pays et les siècles riches. C'est là que se rencontre l'abaissement des intelligences avec l'abaissement des caractères.

La Perse pauvre a produit Cyrus ; la Perse riche a produit Xerxès. Rome pauvre a produit les Camille, les Fabius, les Marcellus, les Scipion ; Rome riche a produit les Catilina et cette série de Césars qui se poursuit dans la personne des Tibère, des Néron, des Héliogabale et dans toutes les infamies impériales.

Vantez encore l'aristocratie d'argent, la puissance de l'argent, l'empire de l'argent ; dites encore que tout obéit à l'argent : *Pecuniæ obediunt omnia* .. Oui, je le répète, tout, et d'abord celui qui croit posséder cet or dont il est lui-même possédé.

Les richesses ne procurent donc le bonheur ni à l'âme ni au corps. Supposé même qu'elles puissent concourir au bonheur de l'âme ou du corps, ce ne serait qu'à la condition d'être dépensées. Ce ne serait donc pas la richesse elle-même qui constituerait le bonheur.

On connaît ce trait d'un fils rebelle et féroce, de Siroès, qui fit enfermer son père, roi de Perse, dans une tour où ce prince avait entassé tous ses trésors : S'il a faim, dit le parricide, qu'il mange son or !

L'or n'est un bien qu'à la condition d'être échangé pour quelque autre objet, mais avec l'or on n'achète

que de la matière. L'esprit ne se vend pas, le cœur ne se vend pas. On en voit, il est vrai, qui vendent leur esprit, leur parole, leur plume, qui vendent leur cœur, leur vertu, leur foi, leurs affections les plus saintes. Mais si l'esprit et le cœur se vendent et s'achètent de la sorte, on ne se procure pas à soi-même, on n'acquiert pas à prix d'or de l'esprit et du génie, du cœur et du caractère.

Il n'est qu'une chose qui se puisse acheter à prix d'or, il n'est qu'une chose que les biens terrestres puissent procurer, c'est ce qui flatte la chair et les sens, c'est le plaisir. Mais le plaisir est-il le bonheur ? C'est la seconde question.

LES PLAISIRS ?

Le plaisir des sens donne-t-il le bonheur ? Écoutez dans un seul trait l'histoire de tous les plaisirs.

Un jour le roi David, pressé par la soif, s'écria : Qui me donnera de l'eau de la citerne de Bethléem ? Mais entre Bethléem et David se trouvait une armée ennemie, celle des Philistins. Cependant trois guerriers ont entendu le soupir du roi David. Ils partent, traversent les rangs ennemis, puisent de l'eau dans la citerne de Bethléem, traversent de nouveau l'armée des Philistins, et ils offrent au roi cette eau qu'ils ont été chercher au péril de leur vie. David lève les yeux au ciel et s'écrie : Dieu me garde de boire le sang des braves ! et il verse à terre cette eau si désirée.

Voyez ce riche qui, dans une seule soirée, a dépensé ce qui aurait suffi pour nourrir cent familles. Malheu-

reux ! c'est le sang des pauvres que tu bois en approchant de tes lèvres la coupe du plaisir. Et ce plaisir te donnerait le bonheur !

Voyez ce pauvre qui, dans une seule orgie, a bu le salaire d'une semaine entière de travail. Malheureux ! c'est le sang de ta femme et de tes enfants, le sang de ton vieux père et de ta vieille mère que tu bois ! Cette orgie te donnerait le bonheur !

Le plaisir d'ailleurs ne peut procurer le bonheur ni à l'âme ni au corps.

Le plaisir passe et ne dure pas plus que la sensation même, comment répondrait-il à l'idée et au désir que nous avons d'un bonheur éternel ?

Le plaisir sensuel est nul pour l'intelligence, et de plus, il empêche, il embarrasse l'usage de la raison.

Le plaisir est nul pour la volonté, et de plus, il entrave l'usage de la liberté.

Le plaisir ne donne même pas au corps la satisfaction que réclament les sens, et le plus souvent, au lieu de la jouissance, il ne procure que la souffrance. Le moindre excès est funeste au sens même qu'il affecte. Or, il est difficile d'observer la mesure. Aussi l'homme de plaisir ne tarde pas à perdre vigueur, beauté, santé ; souvent une vie de langueur et de souffrance lui fait rudement expier une vie de mollesse et de jouissance qui n'a fait que passer. Il est dit que la bouche tue plus d'hommes que le glaive : *Gula plures occidit quam gladius.* Ce qui est vrai de la gourmandise l'est bien plus encore du libertinage.

LA GLOIRE?

Donc laissons et les richesses et les plaisirs; montons, élevons-nous, et, dociles à la voix de l'honneur, demandons à la gloire cette immortalité, cette infinité de bonheur qui seule peut nous satisfaire. La gloire assure un nom immortel; elle prolonge la vie en l'éternisant dans le souvenir des hommes; elle étend la vie et nous fait vivre dans tous les esprits et dans tous les cœurs. Aussi je ne m'étonne pas que la gloire soit la passion des grandes âmes.

Il y eut jadis un jeune homme qui, à dix-huit ans, conçut le plus vaste dessein que la gloire puisse inspirer. A vingt ans, il put commencer la réalisation de son plan; à trente ans, il avait dépassé les rêves de sa jeune imagination de dix-huit ans, et le voilà qui pleure! A ses pieds, je vois la grande Babylone, la reine de la civilisation de ce temps-là; d'une main il tient le sceptre du monde, de l'autre la coupe du plaisir. La terre en sa présence s'est tue d'admiration... Son nom est dans toutes les bouches, et il vivra autant que les siècles. Et il pleure! Pourquoi donc?

Son maître, qui lui enseigna tout ce qu'alors les hommes pouvaient savoir, vient de lui apprendre que probablement les astres qui roulent sur nos têtes sont des mondes habités. Et le vainqueur de la Grèce et de l'Asie s'est écrié : Quoi! en dix ans à peine ai-je pu conquérir une portion du globe que je foule aux pieds, et il reste encore des mondes entiers que je ne puis pas même aborder!

Donnez-lui donc des ailes et qu'il aille conquérir tous les astres du firmament. Hélas ! quand tous les soleils seraient devenus autant de reflets, autant d'échos du nom d'Alexandre-le-Grand, Alexandre pleurerait encore ! Car, après tout, qu'est-ce que la gloire ?

La gloire est vaine. Que les hommes vous connaissent ou qu'ils vous ignorent, qu'ils vous admirent ou qu'ils vous méprisent, qu'ils vous aiment ou qu'ils vous haïssent, que vous importe ? Tout cela ne peut ni ajouter ni ôter un cheveu à votre tête, une ligne à votre taille, une idée à votre intelligence, une vertu à votre volonté, une minute à votre existence.

La gloire ici-bas est impossible. Le nombre de ceux qui vous ignorent dépassera toujours le chiffre de ceux qui vous connaissent. Retranchez d'abord les générations qui vous ont précédé. Retranchez la majorité des contemporains. Au temps même d'Alexandre, en dehors de la Grèce et d'une partie de l'Asie, qui donc le connaissait ? Retranchez la posterité presque toute entière. Aujourd'hui, à l'exception de ceux qui étudient (or, dans les pays même les plus civilisés, le nombre de ceux qui étudient constitue une très faible minorité), qui donc connaît Alexandre-le-Grand ? et parmi ceux qui le connaissent combien n'y pensent presque jamais, combien surtout, loin de l'admirer, n'ont pour lui qu'un profond sentiment de pitié !

La gloire est fausse. Malheur à vous si votre nom obtient le suffrage universel de l'admiration ! Malheur à vous si vous avez conquis l'estime du nombre ! Malheur, si vous êtes acclamé par la majorité ! car le nombre des sots, le nombre de ceux qui se laissent conduire

par l'opinion, par les sens, par les passions, étant infini, la majorité ne peut donner que l'expression de la sottise et de l'imbécillité. Ici-bas la gloire universelle ne peut être que la honte et l'infamie. Il faut être bien misérable pour plaire à cette multitude qui n'estime et qui n'aime que d'après les entraînements du vice. La gloire, si elle est universelle, est donc une fausse gloire, et cependant si elle n'est pas universelle, elle n'est pas la gloire.

Du reste, il est un nom, qui mieux que celui d'Alexandre, vous dira combien la gloire ici-bas est vaine, impossible et fausse.

S'il est un nom au-dessus de tout nom, c'est assurément le nom de Jésus. On dit qu'il existe aujourd'hui près de quatorze cent millions d'hommes sur la terre. Sur ce nombre combien connaissent Jésus? Quatre cents millions à peine. C'est le chiffre des chrétiens, y compris, avec les catholiques, les schismatiques et les protestants. Sur ces quatre cents millions, il en est près de la moitié qui refusent de croire et d'obéir à son vicaire. Sur l'autre moitié, je veux dire parmi les catholiques, comptez si vous le pouvez, ceux qui l'insultent, ceux qui rougissent de son nom, ceux qui l'oublient; et parmi ses plus fidèles, combien pensent à peine à lui durant le cours de la journée!

Si telle est, ici-bas et parmi les hommes, la gloire du nom qui efface tous les noms, n'est-ce pas folie d'aspirer à la gloire?

C'en est donc fait; je méprise le monde et ses honneurs, la chair et ses plaisirs, la terre et ses trésors.

DANS LA SCIENCE ?

Il est une autre manière de posséder le monde et d'en jouir, ce procédé est tout spirituel ; il se nomme la science. Donc, désormais renfermé en moi-même, je contemplerai le vrai, le bon et le beau, et je jouirai d'une jouissance supérieure, pure, libre, indépendante de la matière, des sens et de l'opinion. Je serai heureux !

Mais hélas ! quel travail demande l'acquisition de la science ! Que de doutes, que d'erreurs se mêlent aux vérités connues ! Et puis telle est la connexion de tous les êtres et de toutes les vérités que l'esprit ne peut pas être satisfait tant qu'il ne sait pas tout. Or cent vies d'hommes ne suffiraient pas à tout savoir.

Et quand par un prodige inouï, vous sauriez le nom, la nature, les propriétés, les relations de tous les éléments, de tous les soleils, de toutes les plantes, de tous les animaux, de tous les hommes, de tous les anges ; quand vous connaîtriez tous les faits de l'histoire, toutes les lois de l'ordre matériel ; quand les sciences métaphysiques et mathématiques vous auraient livré tous leurs secrets ; quand tous les arts vous seraient devenus familiers ; fussiez-vous à la fois un Mozart, un Raphaël, un Michel-Ange, un Homère, un Démosthène, un Newton, un Aristote, un Platon, un Augustin, un Thomas, un Bossuet,.. pensez-vous qu'il ne manquerait plus rien à votre bonheur ?

Il ne suffit pas de savoir, il faut posséder, il faut jouir. Le savoir ne sert qu'à augmenter le désir de posséder, et avec la science du vrai la soif du bien ne fait que

s'accroître. Plus vous savez, mieux vous savez, et plus vous désirez posséder ce bien qui vous apparaît et dans le vrai que vous connaissez et dans le beau que vous contemplez.

CES BIENS ENSEMBLE

Richesse, volupté, gloire, science ; quatre gouttes d'eau jetées sur un incendie et qui ne l'éteindront pas. Votre cœur est un gouffre toujours béant qui crie : *Affer, affer*, encore, encore, et qui jamais ne dit : C'est assez, *Sufficit*.

Encore une affaire, a dit l'homme d'argent, je me repose et je commence à jouir ; encore une jouissance, a dit l'homme de plaisir, je m'arrête et je me range ; encore un pas, a dit l'ambitieux, et je m'assieds au sommet de la grandeur ; encore une découverte, encore un problème, a dit le savant, et j'ai trouvé le nœud, la clef, le principe de la science universelle.

Et l'homme d'argent recommence toujours ses spéculations, et l'homme de plaisir s'enfonce toujours de plus en plus dans les voluptés, et l'ambitieux aspire toujours à de nouveaux honneurs, et le savant cherche toujours de nouveaux horizons, et pas un ne dit : C'est assez.

Si du moins ces quatre choses, la richesse, la volupté, la gloire et la science pouvaient s'accorder et se réunir, peut-être la possession simultanée de tous ces biens produirait-elle le bonheur complet. Mais le plus souvent ils sont incompatibles ; et ordinairement il est très difficile, presque impossible, de réunir à

la fois les richesses, les plaisirs, les honneurs et la science.

Aspirez-vous aux richesses ? Renoncez au plaisir qui prodigue l'argent et l'or, et condamnez-vous à un travail rude et constant ; renoncez à la gloire : le monde lui-même n'a que mépris pour ce qu'il nomme la sordide avarice ; renoncez à la science dont les spéculations n'ont rien de commun avec celles de l'industrie et du commerce.

Aspirez-vous au plaisir ? Versez l'or à pleines mains, méprisez la gloire qui, de son côté, réprouve vos infamies, méprisez surtout la science que vous êtes incapable d'entendre et de goûter : *Animalis homo non percipit.* (I *Cor.*, II, 14.)

Aspirez-vous à la gloire ? La gloire est le reflet de la grandeur. Faites donc de grandes choses. Dès lors il ne vous restera plus de loisir ni pour les tranquilles spéculations de la science, ni pour les molles jouissances de la volupté, ni pour les vulgaires sollicitudes de l'industrie et du commerce.

Est-ce à la science ou aux arts que vous demandez le bonheur ? Dégagez-vous de l'embarras des richesses, de la servitude des sens, du fracas de la gloire, pour vous ensevelir dans l'obscurité du silence et de la solitude.

Richesses, plaisirs, gloire, science, ces quatre choses sont incompatibles : telle est du moins la loi générale. Toutefois, sans doute pour en démontrer la vanité, même lorsque par une exception rare elles se rencontrent réunies, Dieu s'est plu à les rassembler toutes autour d'un seul homme. Cet homme se nomma Salomon. Il

posséda tous les genres de richesses, de plaisirs, de gloire et de science. Écoutez-le plutôt lui-même. J'ai amassé des monceaux d'argent et d'or : *Coacervavi mihi argentum et aurum ;* par mon opulence, j'ai surpassé tous ceux qui m'ont précédé : *Supergressus sum opibus omnes qui ante me fuerunt ;* ce que mes yeux ont désiré, je le leur ai accordé, je n'ai refusé à mon cœur aucune jouissance, aucune volupté : *Omnia quæ desideraverunt oculi mei non negavi eis, nec prohibui cor meum quin omni voluptate frueretur.* J'ai entrepris de grandes œuvres : *Magnificavi opera mea ;* je suis devenu grand : *Magnus effectus sum ;* la sagesse m'est demeurée fidèle : *Sapientia quoque perseveravit mecum ;* j'ai vu, j'ai su tout ce qui se fait sous le soleil : *Vidi cuncta quæ fiunt sub sole.* (*Eccle.*, I et II *passim.*)

Science universelle, gloire universelle, volupté universelle, fortune universelle : voilà Salomon.

Et c'est du sein de tant d'opulence, de tant de jouissance, de tant de gloire, de tant de sagesse qu'est sorti ce cri désolant : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas.* Vanité des vanités, et tout n'est que vanité. Et ce cri est devenu le refrain obligé de tous les riches, de tous les voluptueux, de tous les grands, de tous les sages, en un mot, de tous les heureux de la terre et du temps : *Vanitas vanitatum*, vanité des vanités, et tout n'est que vanité.

Omnia fui, disait en mourant un autre grand, un autre heureux du siècle, j'ai été tout, s'écriait l'empereur Sévère sur son lit de mort, et cela ne sert à rien : *Et nihil expedit.*

Comprenez donc enfin que, pour vous, il n'est pas

de bonheur sans la possession du seul bien qui réponde à l'idée et au désir que vous en avez. Vous avez l'idée d'un bien éternel et infini ; et dès lors vous ne pouvez pas vous empêcher de vouloir ce bien éternel et infini. Rien de tout ce qui est fini, rien de tout ce qui passe ne saurait vous satisfaire. Mais quel est ce bien éternel et infini ?

DIEU SEUL

Ego sum : C'est moi, et moi seul, a répondu Celui qui est. Je suis, *ego sum*, je suis celui qui est et par qui est tout ce qui est : *Ego sum qui sum. (Exode*, III, 14.) Je suis cet être éternel, infini, dont j'ai imprimé l'idée dans ton esprit, dont j'ai allumé le désir dans ton cœur.

Ego sum Dominus. (*Exod.*, XX, 2.) Je suis le maître. Tout ce que tu es, tout ce que tu as, tout ce que tu peux, c'est de moi et par moi, c'est de moi seul et par moi seul que tu le tiens. Et il en est ainsi de tout ce qui est, de tout ce qui vit, de tout ce qui sent, de tout ce qui pense : Je suis donc ton maître et le maître de tout ce qui est : *Ego sum Dominus.*

Je suis ton Dieu : *Ego sum Dominus Deus tuus.* Dieu! c'est dire tout ce qu'il y a de grand, tout ce qu'il y a de vrai, tout ce qu'il y a de bon, tout ce qu'il y a de beau. Je suis cet éternel, cet infini que tu connais sans le voir, que tu veux, que tu cherches en tout et partout, que tu ne rencontres nulle part, et que tu ne trouveras qu'en moi.

Tuus : Je te suis nécessaire, et le seul nécessaire : tu peux te passer de tout le reste ; je te suffis et seul je

te suffis. Et je veux me donner à toi, je veux être à toi : *tuus.*

Ego sum Dominus Deus tuus : Je suis, *ego sum ;* je suis le maître : *ego sum Dominus,* je suis ton maître : *ego sum Dominus tuus ;* je suis Dieu : *ego sum Deus* ; je suis ton Dieu, je suis à toi : *ego sum... tuus.*

Non habebis deos alienos coram me. (*Exode,* XX, 3.) Tu n'auras pas d'autres dieux que moi. C'est une défense, c'est une menace, c'est une prédiction.

Jeune, vous avez dit : Couronnons-nous de roses. Le plaisir fut votre dieu ; mais le plaisir vous a trahi. Le traître vous a blessé à mort, et il s'est enfui vous laissant la honte et le remords. C'était prédit : *Non habebis deos alienos coram me.*

Homme, vous avez dit : Travaillons, gagnons. L'or fut votre dieu ; mais les piles d'or se sont écroulées et avec elles vous avez roulé dans les bas fonds de l'avarice et de l'iniquité. De tout cet or, il ne vous reste que le remords et la honte. C'était prédit : *Non habebis deos alienos coram me.*

Alors vous avez dit : Faisons-nous un nom, et que la gloire efface la honte de nos trafics injustes et de nos débauches infâmes ! *Celebremus nomen nostrum.* (*Genèse*, XI, 4.) Déjà Babel menaçait les cieux. Mais soudain le vertige vous a saisi. Vos pensées et vos paroles se sont confondues. Et vous êtes tombé.

Quomodo cecidisti de cœlo Lucifer qui mane oriebaris. (Isaïe, XIV, 12.) C'est Lucifer s'écriant : Je serai semblable au Très-Haut, et roulant au fond de l'abîme ; c'est Nabuchodonosor contemplant sa grande Babylone, et soudain changé en bête ; c'est Xerxès perçant les

monts et flagellant les flots, puis s'estimant heureux dans sa fuite de trouver une barque pour traverser l'Hellespont ; c'est l'homme de Sainte-Hélène et l'homme de Sédan, hier dictant la loi aux nations, aujourd'hui oubliés dans le coin de l'exil. C'était prédit : *Non habebis deos alienos coram me.*

Dilata os tuum et implebo illud. (*Ps.* LXXX, 11.) Dilate l'ouverture de ton cœur : seul je puis le remplir ; seul je suis le bien infini, éternel. Tout le reste est borné, tout le reste passe.

Vous n'avez pas une intelligence moins haute que Salomon : pour vous comme pour lui, tout ce qui n'est pas Dieu n'est que vanité : *Vanitas vanitatum.*

Vous n'avez pas un cœur moins large que saint Augustin : pour vous comme pour lui, hors de Dieu, il n'est pas de repos : *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.*

Vous n'avez pas une âme moins vaste qu'un François d'Assise : pour vous comme pour lui Dieu seul est tout : *Deus meus et omnia.*

Vous n'avez pas l'œil moins fier qu'un Ignace de Loyola : pour vous comme pour lui la terre est vile comparée au ciel : *Quam sordet tellus cum cœlum aspicio.*

Vous n'êtes pas moins ambitieux qu'un François Xavier ; écriez-vous donc avec lui : Que sert à l'homme de conquérir le monde entier s'il vient à perdre son âme ? *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur.* (Matthieu, XVI, 26.)

Vous êtes d'une aussi noble lignée que Stanislas de Kostka, et si le monde vous offre ses trésors, ses plai-

sirs, ses honneurs, avec Stanislas vous répondrez : Je suis né pour plus que cela : *Ad majora natus sum.*

On demandait au fameux peintre Apelle pourquoi il mettait un temps si long à ses tableaux : *Æternitati pingo*, répondit-il, je peins pour l'éternité. Mais la toile qui reçut ses chefs-d'œuvre n'était pas éternelle, et avec elle les chefs-d'œuvre ont péri.

Vous, vous possédez une toile impérissable, vous avez une âme immortelle. Que chacun de vos actes soit un trait de ressemblance avec Dieu, et à chacun de ces traits répondra une gloire éternelle.

On demandait à Newton comment il avait découvert la grande loi de la gravitation universelle, il répondit : En y pensant toujours.

Vous n'avez pas à découvrir la loi de la gravitation pour les âmes. Dieu : voilà le principe, le centre, le terme de tous les mouvements de votre âme. Parti de Dieu, c'est à Dieu que vous devez retourner : c'est en Dieu seul que vous trouverez le repos et le bonheur. Il ne s'agit plus pour vous que d'accomplir cette grande loi de la gravitation des âmes. Or, comment l'accomplirez-vous ? Comment parviendrez-vous à Dieu ? En y pensant toujours. Que Dieu soit le seul objet de toutes vos pensées, de tous vos désirs, de toutes vos actions : il sera le repos de votre âme, le repos de votre intelligence, lorsqu'il se montrera tel qu'il est ; de votre volonté, lorsqu'il se donnera tout entier à vous pour l'éternité.

PRINCIPE ET FONDEMENT

Le principe est ce d'où procède une chose : qu'on nous pardonne cette traduction littérale de la définition si précise donnée par saint Thomas : *Id a quo aliquid procedit*. C'est aussi le point où une chose commence, c'est le commencement de la chose.

Du principe dépend l'unité : l'unité dans la science, l'unité dans l'art, l'unité dans la vie.

La science, l'art, la vie n'existent qu'en vertu d'un principe qui leur donne l'unité.

La science repose sur un principe, sur une vérité première qui renferme toutes les conséquences, toutes les vérités que cette science embrasse dans sa sphère. Tant que ce principe n'est pas découvert, la science n'existe pas. On peut, il est vrai, posséder un ensemble de connaissances, mais ces faits ou ces vérités sont à la science ce que sont à un édifice les matériaux rassemblés pour le construire : tant qu'ils ne sont pas disposés et joints ensemble de manière à former un tout, les pierres, le bois, le fer, offrent un amas, un monceau : l'édifice n'existe pas. De même, tant que les vérités connues ne sont pas ordonnées ensemble et enchaînées au principe,

à la vérité première qui les domine et les contient, la science n'est pas faite, elle n'est pas constituée.

L'art n'existe que là où toutes les parties d'une œuvre, d'un discours par exemple, d'un drame, d'un édifice, d'un tableau, d'une composition musicale se rapportent à un seul point, à une seule idée, à un seul sentiment, ou à un seul personnage, selon le genre du travail.

La vie résulte d'un principe simple et indivisible qui contient, dans un certain sens, l'être vivant tout entier.

Ainsi la plante et l'animal procèdent du germe, de la semence développée par un principe caché qu'on nomme la vie et qui contient, en les maintenant ensemble et en ordre, toutes les parties de la plante ou de l'animal.

Ce qui est vrai de la vie physique, l'est aussi de la vie morale. S'agit-il d'un homme, ou d'un groupe d'hommes, par exemple, d'une association humaine, d'une nation, d'un ordre religieux, ou de l'Église entière, la vie humaine, qu'elle soit individuelle ou sociale, reçoit son unité d'un principe ou d'une idée qui domine toutes les pensées, toutes les résolutions, tous les actes de l'homme, toutes les entreprises de l'association religieuse ou politique, littéraire ou scientifique, industrielle même ou commerciale. Aussi parmi les peuples, comme parmi les individus, ceux-là seulement marquent dans l'histoire qui ont poursuivi constamment une seule et même idée.

Dans un instant nous appliquerons ces notions au sujet qui nous occupe. Un mot d'abord sur le *fondement*.

Le fondement est ce qui porte l'édifice. Dans l'ordre intellectuel et moral, comme dans l'ordre matériel, le fondement s'identifie avec le principe. En quelque genre que ce soit, il faut commencer par les fondations.

Dans les sciences le fondement sera le principe sur lequel repose l'ensemble des vérités dont se compose l'édifice doctrinal.

Dans les arts le fondement sera l'idée qu'on veut exprimer soit par la parole (discours, poème), soit par l'harmonie des sons, des lignes ou des couleurs (musique, architecture, sculpture, peinture.)

Dans l'ordre social le fondement est l'autorité, celle du père dans la famille, du prêtre dans la religion, du prince dans la cité. Sans l'autorité il n'existe aucune sécurité, aucune liberté. Supposez une multitude où chacun agit comme il l'entend et où chacun fait ce qu'il veut, la lutte est universelle et continue, il n'existe ni union ni société.

Ici nous cherchons le principe et le fondement de la vie humaine prise dans son acception la plus haute et la plus étendue : ce principe sera donc aussi le fondement de la vie intellectuelle et morale, de la vie individuelle et sociale, le fondement de la science et de l'art, le fondement de la sagesse et de la justice aussi bien que de la sainteté.

Ce principe quel est-il ?

« L'homme, répond saint Ignace, a été créé pour « louer Dieu, pour l'honorer, pour le servir, et « moyennant cela sauver son âme. »

Voilà le fait dans toute sa simplicité. Et ce fait est la vérité première, le principe sur lequel repose toute sagesse, toute justice, toute sainteté, et ce principe contient la fin, la destinée de l'homme, à quelque point de vue que vous le considériez. Reprenons et méditons chaque mot.

L'HOMME

Qu'est-ce que l'homme? Un être, une substance, comme le feu, l'air, l'eau, la terre? Oui, et plus que cela. — Un être subsistant et vivant, comme la plante? Oui, et plus que cela. — Un être subsistant, vivant et sensible, comme l'animal? Oui, et plus que cela. — Un être subsistant et intelligent ou spirituel, comme l'ange? Oui, mais un peu moins : *Paulo minus ab angelis*.

L'homme subsiste, comme le feu, l'air, l'eau, la terre; l'homme subsiste et vit, comme la plante; l'homme subsiste, vit et sent, comme l'animal; il n'est pas, comme l'ange, un pur esprit subsistant, vivant, intelligent; mais il est subsistant, vivant, sensible et intelligent.

Résumant en lui-même le monde des corps et le monde des esprits, l'homme est l'abrégé de ces deux mondes; il est un petit monde dans un grand monde, ou plutôt un grand monde dans un petit : car réunissant dans sa personne tous les degrés de l'être créé, il contient plus réellement le monde qu'il n'est contenu par le monde.

Dans son corps il résume le monde matériel : il n'est peut-être pas un genre de substance, pas un genre de force et de mécanisme qui ne s'y retrouve et à un degré supérieur de perfection.

Dans son âme il réunit tous les degrés d'être : la substance, la vie, le sens, l'intelligence.

Dans l'homme tous les règnes de la nature se sont donné rendez-vous : et le règne minéral ou ce qui seu-

lement subsiste, et le règne végétal ou ce qui vit, et le règne animal ou ce qui sent, et le règne spirituel ou ce qui connaît et ce qui veut.

Si, comparé aux êtres divers de la création, il leur est souvent inférieur par quelque côté, si, par exemple, il le cède au soleil pour la grandeur et pour la splendeur matérielle, au chêne pour la force, au lion pour la vigueur, à l'ange pour l'intelligence, s'il ne peut ni s'enfoncer dans les eaux comme le poisson, ni s'élever dans les airs comme l'oiseau, il possède dans l'harmonie des propriétés de son être, dans la proportion des membres de son corps et surtout dans les puissances de son âme, un ensemble de perfections qui font de lui comme le palais et le temple de ce monde dont il est en même temps le roi et le pontife.

Et ainsi, je le répète, il comprend et il contient en lui-même le monde entier, plus réellement qu'il n'est contenu et compris lui-même dans le monde.

Ce n'est pas assez : par un seul regard de son intelligence, par une seule pensée, par un seul élan de sa volonté, par un seul de ses désirs, il dépasse toutes les limites du monde créé. A la vue de cet univers contingent, fini et temporel, il s'élève à la connaissance d'un être qui doit exister nécessairement par lui-même, d'un être principe de tout ce qui est et de tout ce qui peut être ; il reconnaît l'existence de l'être éternel et infini, de ce Dieu qu'il ne voit pas, mais qui se manifeste à sa raison par chacun des êtres de la création.

FIN DE L'HOMME

Dieu vous a créé capable de le connaître et de le vouloir. Il faut que ce dessein soit accompli. Il faut que Dieu soit connu et voulu par vous, il faut que Dieu soit loué et servi par vous : et cela se fera. Oui, librement ou forcément, bon gré ou mal gré, vous louerez Dieu et vous le servirez.

De deux choses l'une : ou vous parviendrez à la possession et à la jouissance de ce Dieu qui est et qui seul est le bien éternel et infini ; alors souverainement heureux par cette jouissance, vous exalterez pendant l'éternité et vous louerez avec un bonheur indicible sa grandeur et sa bonté souveraines.

Ou bien, par le refus de louer Dieu et de le servir, vous le forcerez à se refuser lui-même à vous. Et alors souverainement malheureux par la privation et par la perte du bien éternel et infini, vous reconnaîtrez enfin et vous confesserez malgré vous que ce grand Dieu est seul ce bien sans lequel, pour l'être intelligent, il n'est pas de bonheur.

Ainsi, librement ou forcément, bon gré ou mal gré, vous servirez Dieu, vous ferez ce qu'il veut, vous accomplirez son dessein, vous lui ferez hommage, vous lui rendrez gloire et honneur.

Au ciel, par le bonheur éternel que lui assure la possession de Dieu, le juste atteste dans un éternel *alleluia* que ce grand Dieu est le bien éternel et infini.

Aux enfers, par le malheur éternel que lui cause la perte de Dieu, l'impie confesse dans la rage même de

ses exécrables blasphèmes qu'à ce Dieu appartient la majesté souveraine et la bonté suprême.

Créé par Dieu, l'homme existe donc pour Dieu. Dieu est la fin de l'homme, comme il est son principe.

Homme, j'existe pour Dieu, mais quels sont pour moi les moyens de parvenir à Dieu !

Ces moyens, je les trouve en moi et hors de moi.

En moi je possède trois facultés principales : l'intelligence, la mémoire, la volonté.

Hors de moi, je rencontre toutes les autres créatures.

FIN DE L'INTELLIGENCE

Par l'intelligence je puis et je dois connaître Dieu et louer sa majesté ; je puis et je dois reconnaître que tout est de Dieu, que tout est en Dieu, que tout est pour Dieu.

Tout est de Dieu : il a créé tout ce qui existe ; tout est en Dieu : il conserve tout ce qu'il a créé ; tout est pour Dieu : il fait tout concourir à sa gloire, c'est-à-dire à la manifestation de sa sagesse et de sa puissance, de sa bonté et de sa justice.

Tel sera donc le cri continu de mon intelligence : Que votre nom, ô Dieu, soit connu, loué, sanctifié : *Sanctificetur nomen tuum*.

FIN DE LA MÉMOIRE

Par la mémoire je puis et je dois me rappeler que Dieu est présent en moi et autour de moi, me donnant à moi tout ce que je suis, tout ce que j'ai, tout ce que

je puis, donnant aux êtres qui m'environnent tout ce qu'ils sont, tout ce qu'ils ont, tout ce qu'ils peuvent.

Je dois donc me tenir et marcher en sa présence, je dois le révérer présent en moi et autour de moi. Par le seul fait de son action continue en moi et autour de moi, Dieu me dit, comme au patriarche : Marche devant moi, et sois parfait, *Ambula coram me et esto perfectus*. Avec le prophète, je dois sans cesse redire : Vive le Seigneur en présence duquel je me tiens, *Vivit Dominus in cujus conspectu sto*.

Or, par sa présence, par son action sur toute créature, Dieu gouverne tout ce qui existe, et du gouvernement divin dépend l'ordre, la perfection, le bien de la création entière.

Soumis et abîmé dans un profond respect devant la majesté suprême dont le souvenir me sera sans cesse présent à la mémoire, je redirai : Que votre règne arrive, ô mon Dieu, et que votre royauté s'exerce sur toute créature : *Adveniat regnum tuum*.

FIN DE LA VOLONTÉ

Par la volonté je puis et je dois vouloir ce que Dieu veut, je dois servir Dieu. Servir c'est à la fois être utile et faire ce que veut un maître ou un ami. Dieu se suffisant à lui-même n'a aucun besoin de mes services, je ne puis lui être utile. Mais Dieu étant mon créateur, il est par là même mon bienfaiteur et mon maître souverain. Il est le bienfaiteur souverain, je dois l'aimer plus que tout autre et plus que moi-même ; Il est le maître

souverain, je lui dois obéissance parfaite, complète, universelle.

Celui qui aime se plaît à faire ce que veut la personne aimée. Si vous m'aimez, dit le Seigneur, gardez mes commandements, faites ce que je veux, ce que j'ordonne : *Si diligitis me mandata mea servate.* (*Jo.*, XIV, 15.) Or quand celui qui est aimé est en même temps le maître, l'obéissance, tout en restant un besoin, un signe, un acte de la reconnaissance et de l'amour, devient une obligation et un devoir.

Toutes les forces de la volonté de l'homme, les forces affectives et les forces effectives doivent donc se réunir et s'exprimer dans ce mot et dans cet acte : *Servir*, et dans cette troisième demande de l'oraison dominicale : Que votre volonté se fasse, ô Dieu, notre Père, *Fiat voluntas tua.*

Telle est pour la volonté créée la règle, la loi, la perfection, le bonheur. Tel est l'idéal si complétement exprimé dans ce cri qui s'échappe du cœur et des lèvres de Jésus réduit à l'agonie : Que votre volonté soit faite, ô mon Père, et non la mienne : *Non mea voluntas, sed tua fiat ;* non ce que je veux, mais ce que vous voulez : *Non quod ego volo, sed quod tu.* Tout homme, pour peu qu'il suive les lumières, même simplement naturelles, de la droite raison, redira donc sans cesse avec l'Apôtre : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? *Domine, quid me vis facere ?*

LE SALUT DE L'AME

Voici donc les moyens que nous possédons en nous-mêmes pour accomplir notre fin, pour parvenir à Dieu. L'intelligence nous a été donnée pour connaître Dieu et le louer ; la mémoire, pour nous rappeler Dieu et le révérer ; la volonté, pour aimer Dieu et le servir. Cette triple opération constitue la perfection, la béatitude, la gloire, le salut de l'âme.

La perfection, la béatitude, la gloire, le salut de l'intelligence consistent à connaître et à louer Dieu, qui est la souveraine et infinie vérité.

La perfection, la béatitude, la gloire, le salut de la mémoire consistent à se rappeler Dieu présent en nous et hors de nous par tout et en tout ce qui est.

La perfection, la béatitude, la gloire, le salut de la volonté consistent à aimer Dieu, bien suprême et bonté souveraine, à vouloir ce que Dieu veut et à le servir par la soumission et par l'obéissance à sa volonté très sainte.

Or le salut de l'âme entraîne le salut du corps. Séparée de son corps, l'âme est incomplète en ce qui concerne une partie de ses facultés et de ses opérations ; sans le concours du corps elle ne peut pas exercer les facultés qui tiennent à la sensibilité. Pour être complet le bonheur de l'âme réclame donc sa réunion avec le corps.

Du reste, la mission du corps, sa fin, sa destinée ne diffère pas de celle de l'âme elle-même. Il a été formé tel qu'il est et il est uni à l'âme pour l'aider par les sens

à connaître et à louer Dieu, à se rappeler Dieu et à l'honorer, à l'aimer et à le servir, au moyen de ce monde visible dont la fin s'identifie avec celle de l'homme qu'il doit mener et élever à Dieu : *Cœli enarrant gloriam Dei.*

FIN DES CRÉATURES

Hors de moi, autour de moi, tout ce qui n'est ni Dieu ni moi, est pour moi un moyen pour me faire parvenir à ma fin, à Dieu.

Tout cela est créé, tout cela, de soi et par soi, n'est rien ; il fut un temps où tout cela n'était rien : tous ces êtres n'existent donc qu'en vertu de l'action toute-puissante d'un premier être existant par lui-même. Donc tout être créé me déclare et me démontre l'existence d'un premier être sans lequel rien ne serait.

Chacun de ces êtres se distingue par quelque perfection spéciale, et cette multiplicité de perfections avec leur variété indéfinie et comme infinie en puissance, annonce dans leur auteur une intelligence et une sagesse, une puissance et une bonté infinies.

La création visible existe donc pour me faire connaître et louer Dieu, pour me rappeler et me faire honorer Dieu, pour me faire aimer Dieu et pour m'aider à le servir.

Tels sont les moyens que je possède en moi et hors de moi pour accomplir ma fin et pour parvenir à Dieu.

Ces moyens sont : 1° en moi, toutes les facultés de mon âme, tous les sens de mon corps ; 2° hors de moi,

tous les êtres créés, les personnes et les choses, les anges et les hommes, les animaux, les plantes, les éléments, les astres, en un mot, tout ce que je puis atteindre par l'intelligence, par la volonté, par les sens, par mon âme ou par mon corps.

Mais quelle est la règle à suivre dans l'emploi de ces moyens ?

RÈGLE DES ACTES HUMAINS

Ce principe posé : L'homme a été créé pour Dieu, pour l'honorer et le servir ; le salut et le bonheur de l'homme consistent à louer Dieu, à l'honorer, à le servir ; tout le reste a été créé pour aider l'homme à louer Dieu, à l'honorer, à le servir, — il est facile de déterminer la règle de la bonté et de la malice des actes humains.

Tout acte par lequel l'homme loue Dieu, l'honore et le sert est bon par rapport à Dieu et par rapport à l'homme.

Bon, par rapport à Dieu, puisqu'il est conforme au dessein de Dieu sur l'homme.

Bon, par rapport à l'homme, puisqu'il concourt à le rendre bon, parfait, heureux.

En d'autres termes : Dieu est le bien souverain, et en lui-même, et pour l'homme.

Donc tout acte qui approche l'homme de Dieu, qui unit l'homme à Dieu, est bon, et en lui-même, et pour celui qui agit ; car cet acte unit l'homme au bien.

Tout acte, au contraire, qui éloigne de Dieu, qui

sépare de Dieu, est mauvais, et en lui-même, et pour celui qui agit ; car cet acte sépare l'homme du bien.

Tel est le principe de moralité des actes humains : car la moralité d'un acte n'est pas autre chose que sa bonté ou sa malice morale.

DROITS ET DEVOIRS

Ce principe : L'homme a été créé pour louer Dieu, pour l'honorer et le servir et en faisant cela sauver son âme, ce *principe* est le *fondement* de tous les droits et de tous les devoirs.

Tous les droits : les droits de Dieu, les droits de l'homme.

Les droits de Dieu : Dieu a droit à l'hommage de tout ce que nous sommes, de tout ce que nous avons, de tout ce que nous pouvons, à l'hommage de tous nos actes : pensées, paroles, actions.

Les droits de l'homme : L'homme a le droit de rendre à Dieu l'hommage de tous ses actes, — non-seulement parce que Dieu le veut, — à ce point de vue cet hommage est un devoir ; — mais aussi parce que pour l'homme lui-même le salut, le bonheur dépendent uniquement de cet hommage, et de l'accomplissement de ce devoir.

Sur ce droit essentiel, naturel, premier et principal reposent tous les autres droits : droit des parents et des supérieurs en général, droit des enfants et des inférieurs en général, fondé l'un et l'autre sur le droit, pour les premiers, de diriger à Dieu ceux que Dieu leur a con-

fiés, et pour les seconds, d'être dirigés à Dieu par ceux que Dieu a chargés de ce soin.

Droit à la vie, droit à la pureté, droit à la propriété, droit à la vérité et à la réputation, (5e, 6e, 7e, 8e commandements) : car la vie, la pureté, la propriété, la vérité, la réputation sont, à des titres et à des degrés divers, nécessaires pour louer Dieu, pour l'honorer, pour le servir, et pour conserver, développer, perfectionner en nous les moyens qui doivent nous aider à louer Dieu, à l'honorer, à le servir.

A ces droits répondent des devoirs : non pour Dieu, qui ne doit rien à personne, mais pour l'homme qui se doit lui-même à Dieu, et qui se doit à lui-même de rendre à Dieu l'hommage de tout ce qu'il est, puisque à cet hommage est attaché son propre salut et son propre bonheur.

Il nous a semblé utile d'indiquer ici comment le Décalogue entier découle de ce fait primordial et de cette vérité première que saint Ignace appelle si justement *le Principe,* et comment il repose sur ce *Fondement* de toute sagesse, de toute justice, de toute sainteté, de toute béatitude.

USAGE DES CRÉATURES

Telle est donc la règle que je dois suivre dans l'usage des créatures : L'être créé n'est bon pour moi que dans la mesure où il m'aide à louer Dieu et à le servir, et ainsi à me sauver ; l'être créé est mauvais pour moi dès lors qu'il m'empêcherait de louer Dieu et de le servir, et par là de me sauver.

Telle est donc la loi : Si une créature m'est nécessaire pour louer Dieu et le servir, je dois en user; si une créature m'empêche de louer Dieu et le servir, je dois m'en abstenir; si une créature n'est pour moi ni un moyen nécessaire pour servir Dieu, ni un obstacle absolu au service de Dieu, je puis en user, je puis m'en abstenir, mais je ne suis tenu ni à l'un ni à l'autre.

INDIFFÉRENCE

L'observation de cette loi suppose l'indifférence à l'égard de tout ce qui n'est pas Dieu, et de tout ce qui n'est ni un moyen nécessaire pour le service de Dieu, ni un obstacle absolu à ce même service.

Je dois être indifférent à l'égard de tout ce qui n'est ni commandé ni défendu par la loi de Dieu.

L'indifférence va jusque-là, pas au delà.

Ce qui est nécessaire ou commandé pour le service de Dieu, je dois le vouloir; ce qui est opposé au service de Dieu ou défendu, je dois le rejeter.

Précisons encore : Il existe trois sortes d'indifférence : l'indifférence de l'homme envers lui-même, l'indifférence de l'homme envers Dieu, l'indifférence envers ce qui n'est ni l'homme ni Dieu.

De ces trois indifférences deux sont un crime et une folie ; la troisième est absolument nécessaire, elle constitue la sagesse et la vertu.

INDIFFÉRENCE ENVERS L'HOMME

L'indifférence de l'homme envers lui-même est un crime et une folie. Quoi ! il vous serait indifférent d'être bon ou méchant ! Ce serait un crime. Il vous serait indifférent d'être heureux ou malheureux, de vous perdre ou de vous sauver ! Ce serait une folie !

Le crime et la folie s'étendent ici à l'indifférence de l'homme envers les autres hommes.

Vous n'avez pas le droit de dire : Peu m'importe que les autres hommes soient bons ou méchants, qu'ils honorent Dieu ou qu'ils l'offensent, qu'ils soient heureux ou malheureux, qu'ils se perdent ou qu'ils se sauvent. Les autres hommes étant, comme vous, créés par Dieu, pour le louer et le servir, vous devez vouloir pour eux ce que vous devez vouloir pour vous.

D'ailleurs, selon qu'ils sont bons ou méchants, ils peuvent vous aider ou vous nuire dans l'accomplissement de votre destinée, dans la poursuite de votre fin, dans l'œuvre de votre salut, dans la tendance et l'avancement vers le bonheur : vous ne pouvez donc demeurer indifférent à leur bonté ou à leur malice.

INDIFFÉRENCE ENVERS DIEU

Mais que dire de l'indifférence envers Dieu ! En vertu de ma liberté, je puis louer Dieu ou le maudire, je puis l'aimer ou le haïr, je puis respecter ses ordres et ses défenses ou les mépriser : mais cette indifférence serait une insolence et un crime.

Je puis ne faire aucun cas des menaces ou des promesses d'un Dieu qui est aussi grand et aussi juste qu'il est bon; je puis préférer le châtiment à la récompense, la perte de Dieu à la possession de Dieu, l'enfer au ciel : mais ce serait le comble de la folie.

INDIFFÉRENCE LÉGITIME ET NÉCESSAIRE

Reste ce qui n'est ni Dieu ni moi : ici je puis et je dois être indifférent.

Mon intérêt même le commande, l'amour que je me dois à moi-même l'exige.

Aucun bien créé n'est ce bien éternel et infini qui seul peut me rendre infiniment et éternellement heureux; je puis donc m'en passer, il n'est donc aucun bien créé, en particulier, que je ne puisse rejeter.

Toute chose créée, cependant, est bonne en soi, et peut être bonne pour moi. Car toute chose créée est un être, et l'être est un bien; toute chose créée est l'œuvre de Dieu, et tout ce que Dieu fait est bien; toute chose créée peut m'aider à connaître Dieu et à le louer, à l'aimer et à le servir : je puis donc en user et en tirer avantage.

Il n'est qu'une hypothèse où je sois tenu de me servir d'une chose créée : c'est dans le cas où cette chose me serait nécessaire pour louer Dieu et le servir, soit en raison de sa nature : tels, par exemple, les aliments qu'exige la conservation de la vie; soit en raison d'un commandement divin ou d'un ordre des supérieurs légitimes : telle, par exemple, l'assistance à la messe le dimanche.

Il n'est qu'une hypothèse où je sois obligé de m'abstenir d'une chose créée : c'est dans le cas où cette chose serait opposée à la gloire et au service de Dieu, soit en raison de sa nature : telle, par exemple, le blasphème ; soit en raison d'une défense portée par Dieu ou par ses représentants : tels, par exemple, certains travaux le dimanche, ou certains aliments aux jours défendus.

En dehors de ces deux hypothèses tout bien créé peut et doit être pour moi chose indifférente. Venons au détail et considérons les avantages et les inconvénients qui peuvent se rencontrer dans nos relations avec les créatures.

Ces relations peuvent se réduire à trois chefs : relations de l'âme avec le corps, relations de l'âme et du corps avec les objets matériels, relations de l'homme avec les autres hommes.

SANTÉ OU MALADIE

Les relations de l'âme avec le corps se résument dans la santé ou dans la maladie.

La santé offre des avantages : elle permet de s'employer à la gloire et au service de Dieu, de travailler à le faire connaître, honorer et servir par les autres hommes.

La santé offre des inconvénients : en cet état l'âme est exposée à trop s'attacher au corps, aux sens, à la vie présente.

La maladie présente des inconvénients : le malade est souvent réduit à l'impuissance de travailler pour

l'honneur et le service de Dieu, il souffre et fait souffrir, il est à charge à lui-même et à autrui.

La maladie procure des avantages : elle détache du corps, des sens et de la vie présente, elle reporte vers Dieu qui seul peut ou guérir le malade, ou soutenir le patient, ou compenser la souffrance ; et si le malade devient pour les autres un embarras, il leur offre aussi l'occasion de pratiquer la patience et la charité.

En fait, on a vu des malades et des infirmes faire pour Dieu et pour le prochain autant et même plus que d'autres qui jouissaient d'une santé parfaite et qui cependant étaient animés, eux aussi, d'une excellente volonté et d'un vrai zèle pour le service divin.

Ces considérations peuvent nous aider à nous tenir indifférents entre la maladie et la santé.

RICHESSE OU PAUVRETÉ

Les relations avec les objets matériels peuvent se réduire à la possession ou à la privation, à la richesse ou à la pauvreté.

Les richesses présentent des avantages : elles rendent la vie plus facile ; elles procurent des loisirs et des ressources pour servir Dieu et le prochain, par l'étude, par l'enseignement, par les bonnes œuvres.

Elles offrent des inconvénients : le riche s'attache ordinairement à la terre et à la vie présente. La facilité de la vie favorise la paresse, la mollesse, la volupté, le luxe et la débauche. Et si la fortune peut donner du loisir, elle peut aussi créer des embarras et des soucis qui détournent du service de Dieu et des exercices de

la charité. Trop souvent les intérêts du temps et de la terre remplacent dans le cœur du riche les intérêts du ciel et de l'éternité ; tout entier à ce qu'il appelle ses affaires, l'homme d'argent oublie facilement l'affaire du salut et le service de Dieu.

La pauvreté se présente avec son cortège de privations, de souffrances, d'humiliations et d'impuissances : voilà ses inconvénients.

Mais elle détache de la terre et du temps ; elle impose une vie sévère, dure, mortifiée ; elle force à reporter toute la confiance en Dieu seul. Son impuissance est plus apparente que réelle. En fait, ce sont des pauvres qui ont accompli les plus grandes œuvres pour le service de Dieu et du prochain. Il suffit de rappeler les apôtres, les religieux, les grands missionnaires ; il suffit de nommer, par exemple, un François Xavier et un Vincent de Paul.

Donc entre la richesse et la pauvreté, si l'on ne regarde, comme on le doit, que la gloire de Dieu et le salut de l'âme, il est facile de se faire indifférent.

ESTIME OU MÉPRIS

Les relations des hommes entre eux peuvent se réduire à l'estime ou au mépris.

L'estime des hommes procure une influence, un pouvoir dont on peut profiter pour défendre la religion et la justice, pour soutenir les intérêts de Dieu et des hommes : ce sont ses avantages.

Mais cette estime inspire l'orgueil ; souvent aussi elle rend esclave de l'opinion, et alors elle engendre le

respect humain. L'expérience le montre : les hommes qui craignent le plus de se compromettre pour la religion et pour la justice sont précisément ceux qui, en raison de leur position honorable, pourraient et devraient s'en déclarer les défenseurs par la parole et par l'action. La réputation, l'estime publique offre peut-être plus d'inconvénients encore que d'avantages.

Le mépris rend timide et pusillanime ; il engendre le découragement et réduit à l'impuissance : ce sont des inconvénients.

Mais le mépris des hommes enfante et conserve l'humilité, il force à mettre toute la confiance en Dieu seul, à ne chercher que Dieu, à se contenter de son approbation. Souvent donc, par une réaction salutaire, le mépris que vous recevez des hommes vous inspire le mépris de leur mépris même, aussi bien que de leur estime. Et ainsi le mépris du monde, reçu et rendu, assure l'indépendance et la liberté : ces avantages peuvent compenser les inconvénients.

Il importe donc et il est absolument nécessaire de se faire indifférent à l'égard de l'estime ou du mépris des hommes.

Les trois grandes relations que l'on vient d'indiquer se résument dans ce qu'on appelle la vie.

VIE LONGUE OU VIE COURTE

La vie est longue ou courte : l'une et l'autre offre des avantages et des inconvénients.

Une longue vie donne plus de temps pour servir Dieu,

pour sauver les âmes, pour grandir en vertu et pour amasser des mérites.

Mais trop souvent, hélas! les péchés se multiplient encore plus que les mérites : pour le pécheur obstiné, la prolongation de la vie augmente la somme des supplices de l'enfer; pour les âmes tièdes, la prolongation de la vie accroît la rigueur et la durée du purgatoire ; pour le juste, la prolongation de la vie retarde la jouissance de Dieu et le bonheur du ciel.

Si une vie courte ne laisse pas le temps de faire beaucoup pour Dieu, pour les âmes, pour la perfection personnelle, d'autre part elle conduit plus rapidement au terme, au repos, au bonheur; elle ne laisse pas au pécheur le temps de multiplier ses péchés et d'aggraver les rigueurs de l'enfer ou du purgatoire.

Pour ce qui concerne la gloire de Dieu, le salut des âmes, la perfection personnelle, on peut, par l'intensité de la ferveur, racheter la trop courte durée de la vie : *Tempus instanter operando redimentes.* Qui oserait dire qu'un saint Stanislas, un saint Louis de Gonzague ont moins fait pour Dieu, pour les âmes et pour leur propre sanctification, qu'un saint Paul, ermite, vivant un siècle presque entier dans les austérités de la pénitence et dans les exercices de la contemplation, et qu'un saint Martin travaillant pendant une longue vie au salut des âmes! En dix ans saint François Xavier et saint François Régis ont peut-être sauvé autant d'âmes que saint François de Hieronymo ou le vénérable Maunoir durant les quarante années de leur vie apostolique.

Pesons souvent et comparons les avantages et les inconvénients de ces diverses conditions de la vie pré-

sente, et nous parviendrons à ne pas plus vouloir la santé que la maladie, la pauvreté que la richesse, l'estime que le mépris, la vie longue que la vie courte.

TYPES DE L'INDIFFÉRENCE

Du reste il faut bien que l'indifférence ne soit pas aussi difficile en pratique qu'elle le paraît en spéculation, car ce ne sont pas seulement les saints, ce sont aussi les pécheurs qui nous en donnent l'exemple : les uns et les autres, il est vrai, dans un sens très différent.

LE PÉCHEUR. — L'IMPIE

Et d'abord, considérez le pécheur. Ici, c'est l'homme cupide et avare qui, pour un peu d'or, sacrifie tout : plaisir, santé, honneur ; là, c'est le voluptueux, le libertin qui, pour le plaisir d'un instant, sacrifie sa fortune, sa santé, son honneur ; ici, c'est l'ambitieux qui, pour obtenir ou pour conserver ce qu'il appelle les honneurs, sacrifie sa fortune, son repos, ses plaisirs, sa santé et surtout *l'honneur* même, qu'il ne faut pas confondre avec ce que le monde nomme *les honneurs*. Oui, le monde en est plein de ces hommes qui, pour obtenir ou pour conserver ces prétendus honneurs, se résignent à sacrifier avec leur conscience et leur devoir, avec leur âme et leur Dieu, tout ce qui, aux yeux du monde lui-même, mérite et donne seul le véritable honneur.

Mais c'est de l'impie surtout que nous recevons la leçon de l'indifférence. Pour satisfaire sa haine contre l'Église, il sacrifie son temps, son repos, sa fortune,

son honneur, sa vie, sa conscience, son âme, son éternité.

Or ces hommes, si indifférents pour tout ce qui n'est pas l'objet de leur passion, ne peuvent pas ignorer qu'ils ne réussiront pas dans leur dessein et que tant de sacrifices seront en pure perte ; l'expérience d'autrui et l'expérience personnelle leur déclarent assez que jamais ils ne parviendront à satisfaire cette soif de richesses, de plaisirs ou d'honneurs dont ils sont dévorés.

L'impie surtout, à moins qu'il ne soit complétement dépourvu d'intelligence, doit savoir combien vaine sera sa fureur contre une Église qui a vu se briser à ses pieds toutes les tyrannies et toutes les persécutions, toutes les violences et toutes les perfidies.

Et nous qui sommes assurés du succès si vraiment nous voulons la gloire de Dieu et le salut des âmes, nous hésiterions à sacrifier tout ce qui nous empêcherait d'obtenir ce bonheur que Dieu seul peut donner et qu'il donnera certainement à tous ceux qui lui seront fidèles ?

LES SAINTS

Contemplons les saints : pas un qui n'ait eu quelque grand sacrifice à faire pour répondre aux desseins de Dieu ; pas un qui n'ait eu à sacrifier précisément ce qu'il avait de plus cher : mais pas un aussi qui n'ait trouvé son bonheur et sa gloire précisément dans le sacrifice même qui lui était demandé.

Ici c'est Abraham levant le bras pour immoler son unique, son bien-aimé, son Isaac : mais Dieu l'arrête

et confirme toutes les promesses qui reposaient sur ce fils chéri.

Là c'est Job recevant avec la même sérénité les biens et les maux dont il plaît à Dieu de le combler : mais si les maux semblent un instant dépasser la mesure, les biens perdus seront rendus au double.

C'est Moïse quittant les délices et les splendeurs de la cour pour se dévouer à la délivrance de ses frères ; sa vie entière sera une lutte et une immolation : mais une gloire immortelle environnera son nom.

Ce sont les Apôtres abandonnant tout et s'exposant à tous les supplices et à la mort pour annoncer Jésus aux nations.

Ce sont les martyrs expirant dans les tourments pour le nom de Jésus.

Ce sont les religieux renonçant aux biens, aux plaisirs, aux honneurs de ce monde pour se crucifier avec Jésus.

Mais, pour les Apôtres, pour les martyrs, pour les religieux, une gloire immortelle, une béatitude sans fin est le prix du sacrifice qu'ils ont fait de leur personne et de leur vie.

Même ici-bas, même au temps de leur existence sur cette terre, ils furent grands et heureux, parce que, grâce à leur sublime indifférence, ils furent libres et indépendants. Choisissons un trait entre mille.

Le préfet Modeste, au nom de Valens, empereur arien, parcourait les provinces de l'empire, exigeant de tous les évêques la signature d'une formule de foi hérétique. Et les évêques signaient. Mais enfin il s'en rencontra un qui refusa. Vos biens seront confisqués, lui

dit le préfet. — Seuls les pauvres y perdront, répond l'Évêque. — La prison ! les fers ! reprend le préfet. — Il n'y a ni prison ni chaînes pour une âme libre. — L'exil ! — Le ciel est ma patrie, la terre entière est mon exil. — Les supplices, le feu, le fer, les bêtes féroces ! — Chaque jour je célèbre la gloire des martyrs. — La mort enfin ! — La mort est la porte du ciel. — Jamais homme ne m'a parlé de la sorte ! — C'est qu'apparemment vous n'avez pas encore rencontré d'évêque. Cet évêque se nommait Basile, et nous l'appelons saint Basile le Grand. Qui donc lui inspira cette hauteur et cette liberté de langage ? L'indifférence.

L'indifférent est cet homme sage qui a bâti sa maison sur le roc : et la pluie est tombée, et les fleuves sont venus, et les vents ont soufflé, et tous ces fléaux réunis se sont rués sur cette maison, et la maison est demeurée debout : elle reposait sur le roc.

L'indifférent défie toutes les épreuves ; avec Paul il s'écrie : Qui donc pourrait nous séparer de la charité de Jésus-Christ ? La tribulation ? l'angoisse ? la faim ? la nudité ? le danger ? la persécution ? le glaive ? Non, ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni le présent, ni l'avenir, ni la force, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour que nous avons pour Dieu en Jésus-Christ Notre Seigneur. (*Rom.*, VIII.)

L'indifférent se soucie peu des jugements humains : *Mihi autem pro minimo est ut a vobis judicer aut ab humano die.* (I *Cor.*, IV, 3.)

L'indifférent demeure impassible dans les tribulations, dans l'indigence et dans la détresse, sous les coups,

dans les fers, au plus fort des émeutes que son zèle soulève contre lui,

Les travaux, les veilles, les jeûnes : tout lui est indifférent. Par la charité, par la science, par la longanimité, par la douceur, par l'Esprit-Saint, par une sincère charité, par la parole de vérité, par la vertu de Dieu, par les armes de la justice, il surmonte et renverse tous les obstacles. Pour lui tout est égal : la prospérité et l'adversité, *a dextris et a sinistris*, la gloire et l'ignominie, l'infamie et la bonne réputation. Peu lui importe de passer pour un séducteur, ou pour un docteur de la vérité. Toujours mourant, il est toujours vivant : au sein de la tristesse il surabonde de joie ; manquant de tout, il enrichit le monde entier ; n'ayant rien, il possède tout. (II *Cor.*, VI, 4-10.)

Que peuvent le monde, la chair, l'enfer contre un homme qui se plaît dans les infirmités, dans les affronts, dans la privation des choses les plus nécessaires, dans les persécutions, dans les angoisses endurées pour Jésus-Christ ? Sa faiblesse même est sa force : *Cum infirmor, tunc potens sum.* (II *Cor.*, XII, 10.) Car alors sa force est en Dieu seul.

Concluons : Vouloir ce que Dieu veut, ne vouloir que ce que Dieu veut : Là gît le secret de la perfection, du bonheur, de la gloire ; de là dépend l'unité de la vie ; car alors toutes les pensées, tous les désirs, tous les actes tendent uniquement à la gloire de Dieu ; alors avec saint Jean Chrysostôme nous redisons sans cesse : Gloire à Dieu par toutes choses et en toutes choses : *Gloria Deo per omnia*, et avec saint Ignace de Loyola : A la plus grande gloire de Dieu : *Ad majorem Dei gloriam.*

L'EXAMEN PARTICULIER

Après la synthèse, l'analyse; après le coup d'œil d'ensemble, l'application au détail; après la spéculation, l'exécution; après la considération, la résolution.

Saint Ignace vient de proposer le *principe* et le *fondement* de la sagesse, de la vertu, de la vraie vie, de la béatitude, de la gloire; il a proposé l'idéal, ou si l'on veut, le plan général de l'édifice : il s'agit de mettre la main à l'œuvre, de réaliser l'idée et d'accomplir le plan proposé. Par où et comment faut-il commencer? C'est ce qui sera indiqué dans l'exercice suivant.

Examen particulier ou quotidien

Comprenant trois temps, dont deux consacrés à l'examen proprement dit.

Tel est le titre de cet exercice.

Par la considération du *principe* et du *fondement* j'ai reconnu ma fin; j'ai compris que mon devoir et mon bonheur, inséparables l'un de l'autre, consistent à louer Dieu, à l'honorer, à le servir; que je dois être indiffé-

rent pour tout ce qui n'est ni Dieu, ni moi, pour tout ce qui n'est ni nécessaire, ni contraire au service de Dieu et à mon salut.

Mais suis-je indifférent ? Tous mes actes tendent-ils purement à Dieu ?

Un coup d'œil suffit pour reconnaître en moi une foule d'inclinations, d'affections ou d'aversions qui, au lieu de me porter à Dieu, m'en détournent et m'en éloignent. A la vue de ce désordre universel de mes pensées, de mes désirs, de mes actes et de mes tendances, je me sens saisir par le découragement. Il me semble que jamais je ne viendrai à bout de tant de passions, de tant de défauts.

Rassurons-nous. Il ne s'agit pas d'en finir d'un seul coup avec tous les vices et toutes les imperfections.

Un vieillard avait trois fils. Se voyant près de mourir, il leur montra un faisceau de verges, et il promit d'augmenter la part de l'héritage en faveur de celui des trois qui parviendrait à rompre le faisceau. L'aîné s'en saisit aussitôt, et s'efforce de le briser : mais en vain. Le second ne fut pas plus heureux; le troisième échoua comme les aînés. Apportez-moi le faisceau, dit le vieillard. Alors de sa main défaillante il tire une verge et la brise sans effort, puis une seconde, puis une troisième : bref tout le faisceau y passa. — Eh ! dirent les jeunes gens, de cette manière la chose n'est pas difficile. — Mes chers fils, reprit le vieillard, j'ai voulu vous annoncer votre sort à venir. Si vous restez unis, aucune force, aucune malice humaine ne pourra vous nuire; si vous vous séparez, si vous vous divisez, vos ennemis vous

briseront l'un après l'autre aussi facilement que ces verges une fois séparées.

Renversons l'application de l'apologue et appliquons-le à nos défauts. Si vous prétendez briser d'un seul coup et toutes ensemble toutes vos inclinations, toutes vos habitudes vicieuses, vous ne réussirez pas. Séparez-les, n'attaquez à la fois qu'un seul défaut, mais ne cessez pas de le poursuivre que vous n'en soyez corrigé. Puis, passez à un autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'extermination soit complète. Tel est le premier secret pour assurer la victoire : Entre tous les défauts en choisir un en particulier et appliquer toutes ses forces à la correction de ce défaut spécial et déterminé.

LE DÉFAUT DOMINANT

Mais parmi toutes vos passions il en est une qui domine, parmi tous vos défauts il en est un qui prime les autres : c'est cette passion dominante, c'est ce défaut capital qu'il conviendrait d'attaquer de préférence.

Dans les séditions, les émeutes, il y a un chef : ce chef est-il arrêté et surtout exécuté, l'émeute tombe et la sédition s'évanouit.

Quand David eut renversé Goliath, les Philistins prirent la fuite, et pour les guerriers d'Israël ce fut un jeu de les achever.

Quand le roi d'Israël, Achab, eut été blessé à mort et qu'il se fut retiré du combat, la déroute de son armée fut universelle.

Quand Judith eut tranché la tête d'Holopherne,

l'immense armée des Assyriens se dispersa dans tous les sens et les soldats de Béthulie n'eurent que la peine de poursuivre et de tuer.

Exterminez le défaut dominant, il vous sera facile d'achever les autres.

Mais ce défaut dominant il s'agit de le découvrir. Souvent il est aisé de le reconnaître. S'il est fort et puissant, comme le géant Goliath, il aime à se montrer : son aspect seul suffit à vous glacer de terreur. Je m'explique : Si vous avez laissé à un défaut le temps de se développer en vous et de s'y fortifier par l'habitude, d'occuper votre cœur et de s'y établir en maître, la seule pensée de ce vice suffira pour vous déconcerter. Alors du moins il est facile à reconnaître. Sous peu nous dirons la tactique à suivre pour l'aborder et pour le vaincre.

Mais souvent la passion dominante se dérobe et se déguise pour échapper aux attaques. C'est Achab revêtant le costume d'un simple soldat pour se soustraire aux coups de l'ennemi. Disons à quels signes vous parviendrez à la découvrir.

SIGNES DU DÉFAUT DOMINANT

Quelles sont d'abord les fautes qui reviennent le plus ordinairement dans vos confessions ? Il est probable qu'elles tiennent au défaut dominant. Remontez à la source de ces fautes habituelles, vous avez découvert votre passion principale.

Mais on se fait parfois illusion à soi-même ; l'examen préparatoire à la confession se fait superficiellement,

les fautes les plus habituelles échappent à l'attention, l'habitude même les rend plus chères, et on se les dissimule souvent à soi-même. Il est un autre genre de confession plus sincère et plus véridique, il est une autre sorte d'examen auquel les fautes chéries échappent plus difficilement. C'est l'examen que font sur vous les personnes avec lesquelles vous vivez, ce sont les confessions que l'on vous adresse à vous-même sur vous-même. Recueillez avec soin les reproches que vous recevez, rappelez-vous surtout certaines paroles que vous avez prises pour des injures, certains mots qui vous ont blessé. Pourquoi en voulez-vous à celui-ci et à celui-là ? Pourquoi ne pouvez-vous pas, dites-vous, pardonner à cet ami devenu votre ennemi, à ce supérieur, à cet égal, à cet inférieur ? C'est en raison d'un mot qui est échappé à votre endroit, d'un mot qui, dans un instant d'oubli, vous a été adressé, d'un mot qui a été dit sur vous en votre absence et qui vous a été rapporté.

Prenez garde, rentrez en vous-même, vous reconnaîtrez que si cette parole vous a si profondément blessé, c'est qu'elle renfermait sur vous une de ces vérités dont l'expression trop sincère brouille souvent les meilleurs amis ; on a marché sur la queue du serpent, et le serpent, le défaut dominant, le défaut chéri s'est redressé de toute sa hauteur, il a fait entendre le sifflement de toutes ses colères.

Il est d'autres signes auxquels vous pouvez reconnaître ce défaut. Essayez de vous rendre compte de certaines antipathies que vous ressentez à l'égard de certaines personnes qui, cependant, ne vous ont jamais offensé. Pourquoi leur manière vous choque-t-elle ? Hé,

direz-vous, je ne puis supporter ce caractère-là. Les défauts de cette personne me sont insupportables. — Prenez garde ici encore. Il se pourrait que ce défaut qui vous paraît intolérable en autrui vous choquât précisément parce qu'il se heurte à un défaut tout pareil qui se rencontre en vous. — Je ne puis, dites-vous, endurer les prétentions de celui-ci ; il entend primer en tout et partout : c'est un orgueilleux. Sachez que, si vous ne teniez pas, vous aussi, au premier rang, peu vous importeraient les prétentions de ce superbe : mais l'orgueil ne peut tolérer l'orgueil. — C'est l'irascibilité de cet autre, c'est la paresse d'un troisième que vous ne pouvez souffrir. Croyez que si vous étiez vous-même doux comme un agneau, la susceptibilité d'autrui vous irriterait moins, et que si vous étiez plein d'ardeur pour le travail, vous ne vous plaindriez pas autant de la paresse de votre frère.

Peut-être aussi possédez-vous le défaut contraire à celui qui vous indigne dans le prochain. Car si les passions semblables se combattent et se heurtent en raison même de leurs prétentions égales ; les passions contraires se choquent aussi en raison de leur opposition. Un caractère vif et emporté ne peut souffrir un caractère mou et apathique, et *vice versa*.

Enfin, voici peut-être le moyen le plus sûr et le plus prompt pour reconnaître votre passion dominante. Rappelez-vous tous les éloges que l'on a pu faire de vous et de vos qualités, tous les rêves qui, à certains moments, ont occupé vos loisirs et dans lesquels vous vous donnez un rôle et un ensemble de perfections imaginaires. Tout n'est pas faux dans ces sortes de

rêveries, et ce personnage que vous vous prêtez à vous-même n'est pas aussi éloigné de la vérité qu'on pourrait le penser. Ces qualités, que vous vous attribuez, vous ne les imagineriez pas en vous si elles n'avaient pas quelque affinité avec votre nature et avec votre genre. Rêvez donc encore, et rassemblant tous les éloges que vous avez reçus et tous ceux que vous vous êtes accordés vous-même, composez de tout cela un idéal qui vous plaise et qui vous ravisse. Cet idéal est le vôtre : voilà ce que vous devriez être, ce que vous pouvez être, et ce que vous serez, si vous correspondez aux dons de la nature et de la grâce que Dieu vous a départis. Or cet idéal, cet ensemble est dominé par un trait saillant, par une vertu caractéristique qui doit être et qui sera, si vous êtes fidèle, votre vertu dominante.

Mais, direz-vous, nous voici loin de la passion dominante; nous voici au pôle opposé.

Erreur : si vous avez reconnu la qualité, la vertu qui doit caractériser votre perfection, qui doit faire l'unité de votre vie, vous touchez aussi le défaut dominant. Car ce défaut il est là, il tient à la qualité dominante, il en est l'excès, et il est l'obstacle principal à la perfection même de cette vertu qui, en vous, doit donner le ton à la sainteté que Dieu demande et attend de vous.

On vante votre grandeur d'âme, votre générosité, et dans vos rêves vous jouez habituellement le rôle de magnanime. Ce n'est pas une illusion, mais défiez-vous. La grandeur d'âme peut facilement s'enfler jusqu'à l'orgueil, et alors c'en est fait de la vraie magnanimité.

On loue votre activité, votre zèle, votre ardeur.

Surveillez ce généreux élan, sinon vous tomberez dans les emportements et les impatiences de la colère.

On admire votre douceur, votre calme, votre impassibilité. Prenez garde. Cette heureuse disposition de caractère et de tempérament peut dégénérer en apathie, en insensibilité, en paresse.

Doué d'une âme sensible, d'un cœur délicat, vous gagnez tous les cœurs et toutes les âmes par l'aménité de votre sourire et de vos manières. Cultivez ce don précieux, mais souvenez-vous que de la sensibilité à la sensualité le pas est glissant, et surveillez les tendresses de votre cœur.

Ainsi la prudence poussée à l'excès engendre la pusillanimité, l'émulation mal contenue se change en jalousie, l'économie passant les bornes tombe dans l'avarice, tandis que la libéralité va se perdre dans les excès de la prodigalité.

En un mot, toute bonne qualité, toute vertu se tient entre deux vices dont l'un pèche par excès, l'autre par défaut.

Tâchez donc de découvrir quelle est en vous la vertu dominante, quelle est la vertu que vous estimez le plus, que vous désirez le plus posséder, la vertu qui devrait être le trait caractéristique de votre vie et de votre perfection : le défaut dominant est à côté. Et c'est précisément ce défaut qui vous empêche d'atteindre et de réaliser vo tre idéal et de parvenir à la perfection spéciale qui doit vous caractériser.

TACTIQUE DE L'EXAMEN

Le défaut particulier que vous devez attaquer est-il déterminé, il s'agit de l'attaquer. Ce sera l'affaire et l'office de l'examen particulier.

Vous avez reconnu, par exemple, que votre défaut dominant est l'orgueil, ou la colère, ou la paresse, quelle résolution prendrez-vous ? Direz-vous : C'en est fait : je ne me permettrai jamais une action, une parole, une pensée inspirée par l'orgueil ; je ne me laisserai jamais emporter par l'impatience ; je ne perdrai pas une seconde et je n'accorderai pas un instant à la paresse.

Non : cette résolution est trop générale et trop complète, vous ne la tiendrez pas.

Entre vos divers défauts vous avez dû en choisir un seul à combattre. Ce défaut unique étant déterminé, divisez-le encore, et prenez-le par parties.

Un cultivateur amena un jour son fils, un vigoureux jeune homme, en présence d'un champ couvert de ronces. Tu défricheras ce champ, dit le père. Et il se retira Deux heures après il revient pour s'assurer que l'ouvrage avance. Pas une ronce n'avait remué. Le jeune homme étendu sous un arbre dormait tout à son aise. Le père était un homme de sens, il comprit : Mon fils, dit-il, en éveillant doucement le jeune homme, vraiment je ne sais à quoi je pensais quand je vous ai proposé tout ce champ à défricher ; vous voyez ce coin de terre, enlevez les ronces qui le couvrent ; je ne vous en demande pas davantage. Le jeune homme à ces mots

reprend courage, il se met au travail, il fit même, ce jour-là, un peu plus que le père n'avait demandé. Le lendemain il défricha un autre morceau, puis un autre, et bientôt le champ tout entier fut débarrassé de ses ronces et de ses épines.

De même, ne vous proposez pas d'extirper en un seul jour toutes les ronces dont l'orgueil, la colère ou la paresse ont rempli le champ de votre âme. N'exterminez d'abord que les fautes les plus saillantes ; peu à peu vous poursuivrez même les plus légères, puis les simples imperfections, les pures négligences, jusqu'à ce qu'enfin le défaut soit complétement extirpé.

Et cependant le travail n'est pas encore assez divisé.

Vous avez résolu, je suppose, de ne vous permettre aucune parole à votre louange, ou de réprimer tous les mouvements extérieurs d'impatience. C'est encore trop. Écoutez un autre exemple.

Un solitaire avait embrassé une règle qui lui imposait de jeûner chaque jour jusqu'à midi. Or, dès le matin il se sentait pressé d'une faim telle qu'il ne pouvait pas attendre. Un jour cependant il se dit à lui-même : Je ne puis pas rester à jeun jusqu'à midi, soit ; mais je puis bien attendre jusqu'à neuf heures. Et il attendit. Neuf heures sonnent : Je me sens un peu faible, se dit le solitaire, toutefois je puis tenir encore pendant une heure. Et il attendit jusqu'à dix heures. Alors il apprêta sa modeste réfection. C'était quelques racines trempées dans l'eau. Laissons, dit-il, ces racines tremper pendant une heure : elles seront plus tendres et plus agréables. Onze heures sonnent. Oh ! reprit

l'ermite, il ne reste qu'une heure jusqu'à midi. Et il attendit. Il continua ainsi pendant quelques jours à se tromper lui-même, ne s'imposant à la fois qu'une heure de patience contre la faim qui le pressait ; il vint à bout de s'accoutumer à la règle.

On dirait que saint Ignace a emprunté à ce solitaire la tactique de l'examen particulier. De là cette division en trois temps.

PREMIER TEMPS : LE PROPOS

Le matin d'abord. Aussitôt le réveil « en se levant, « on doit se proposer de se garder avec soin de ce « péché ou défaut particulier dont on veut se corriger « et s'amender. »

Ici, déjà, avant de passer outre, faisons une réflexion importante.

D'après les termes dont use saint Ignace, il paraît évident que l'objet de l'examen particulier doit être un *péché* ou un *défaut* à corriger.

Il en est qui se proposent, par exemple, l'humilité, la mortification, l'union à Dieu ou quelqu'autre vertu. Ils prennent la résolution de faire, dans le cours de la journée, un certain nombre d'actes de la vertu proposée, ou bien, sans déterminer d'avance le nombre des actes, ils les multiplient le plus possible, puis, à midi et le soir, ils en marquent le nombre. Cette pratique peut être fort utile ; mais ce n'est pas l'examen particulier, tel que saint Ignace le propose.

Ne dites pas qu'il vient un temps où l'on ne commet plus de péchés, plus de fautes, ou qu'il en échappe si

peu qu'il n'y aurait pas matière à examen. Plus vous avancerez en perfection, plus votre conscience deviendra limpide, plus votre œil deviendra clairvoyant, plus votre regard sera pénétrant et sévère. Les saints trouvent toujours qu'ils auraient pu mieux faire ; ils découvrent toujours quelqu'imperfection à corriger, quelque progrès à opérer : la matière ne manquera donc jamais pour l'examen particulier.

Assurément vous pouvez vous proposer une vertu comme objet de l'examen, mais alors au lieu de noter le nombre des actes bons et vertueux, examinez combien de fois vous avez manqué à la vertu proposée ; vous marquerez le nombre de ces manquements et votre procédé sera conforme à celui que saint Ignace a indiqué.

Autre observation : Cet examen doit être *quotidien*. Son objet sera donc un péché ou un défaut habituel, ou si vous le préférez, une vertu dont vous n'aurez pas encore contracté l'habitude et à laquelle vous manquez assez souvent. Si vous choisissez un genre de fautes que vous commettez rarement, par exemple, une ou deux fois par jour, si vous attaquez un défaut dans lequel vous ne tombez qu'en certaines circonstances qui se présentent peu souvent, comme serait, par exemple, la gourmandise qui n'a lieu de s'appliquer qu'au moment du repas, ou bien quelque défaut relatif à la conversation qui, pour vous, ne revient qu'une ou deux fois par jour, aux instants de la récréation ou de quelque visite faite ou reçue extraordinairement, je dis que des fautes de ce genre n'offrent pas un sujet propre à cet examen *particulier* qui doit être *quotidien*, constant, continu, et qui est

la pratique de cette vigilance non interrompue que Jésus-Christ et les Apôtres ne cessent de recommander : *Vigilate et orate.* (Marc., XIV, 38.) *Omnibus dico : Vigilate.* (Marc., XIII, 37.)

Pour ces défauts qui reviennent rarement ou en des circonstances et des occasions déterminées, il suffira d'appliquer une résolution spéciale à ces instants faciles à prévoir.

Revenons au premier temps indiqué par saint Ignace.

Dès le réveil donc, résolution de veiller sur le défaut dont vous voulez vous corriger. Mais jusqu'où s'étendra cette résolution ? Jusqu'au second temps, c'est-à-dire jusqu'au milieu du jour : pas au-delà. On ne vous demande d'abord qu'une demi-journée de surveillance sur vous-même et encore sur un seul point déterminé. Admirez combien saint Ignace s'efforce de vous rendre facile le grand précepte de la vigilance que nous venons de rappeler.

SECOND ET TROISIÈME TEMPS : L'EXAMEN

Saint Ignace rattache le second temps de l'examen à un acte qui s'oublie difficilement, au repas du milieu de la journée. Il assigne pour ce retour sur soi-même le moment qui précède ou qui suit ce repas. Une fois l'habitude prise, vous n'oublierez pas plus l'un que l'autre.

Donc, avant ou après le repas du milieu de la journée, recueillez-vous quelques instants.

Demandez à Dieu ce que vous voulez, c'est-à-dire, ici, la grâce d'abord de vous rappeler combien de fois vous

êtes tombé dans ce péché ou ce défaut particulier, puis de vous en corriger à l'avenir.

Demandez à votre âme un compte exact des fautes ou des imperfections relatives à ce défaut particulier. Parcourez les heures de la matinée, ou plutôt les différentes circonstances et occupations qui se sont succédées à partir de l'heure du lever jusqu'à celle du présent examen.

Ayez sous la main un tableau où seront tracées autant de lignes qu'il y a de demi-journées dans la semaine ; marquez sur la ligne qui correspond au temps de l'examen actuel un nombre de points ou de barres égal à celui des manquements de la matinée.

Puis, proposez-vous de nouveau une surveillance plus fidèle encore jusqu'à l'examen du soir.

Cette méthode est si claire, si pratique, si facile que tout commentaire semblerait superflu. Le point capital est de la mettre à exécution, et cela sans addition et sans soustraction, sans la surcharger, sans l'amoindrir, en un mot sans l'altérer. Gardons-nous surtout des interprétations qui, en lui imprimant un caractère vague et indéterminé, lui ôteraient en partie sa force et son efficacité.

Pourquoi, par exemple, saint Ignace veut-il qu'on marque autant de points que l'on a compté de manquements, *tantos puntos quantos ha incurrido en aquel pecado particular o defecto* ? Ne serait-ce point parce qu'un chiffre, un 5 par exemple, excite moins l'attention que cinq points distincts..... et que le progrès ou le recul apparaissent plus sensiblement sur les quatorze lignes de la semaine lorsqu'ils sont représentés par des séries

de points que lorsqu'ils sont exprimés par un simple chiffre ? Rien n'est petit quand il s'agit de poursuivre un défaut, une imperfection qui elle-même se réduit souvent à de légères négligences, et qui échapperaient à l'œil si l'on n'avait pas recours à de petits moyens, à de petites industries pour les observer et pour les faire peu à peu disparaître.

Le troisième temps de l'examen sera le soir, avant le coucher. Le procédé sera le même que pour celui du milieu de la journée.

On conseille parfois de séparer l'examen particulier de l'examen général, dont nous parlerons dans un instant. Cette séparation nous semble peu pratique et peu utile. Lorsque vous faites l'examen particulier, il est difficile que vous ne rencontriez pas en même temps les fautes commises sur les autres sujets. L'examen général peut, il est vrai, se faire sans le particulier, sans cette attention spéciale sur le nombre des manquements relatifs à un défaut particulier; mais l'examen particulier lui-même, cet acte par lequel on repasse la série des heures et des occupations de la matinée d'abord, puis de la soirée, ne peut avoir lieu sans que, en même temps, l'on s'aperçoive des autres fautes qui auront pu échapper. L'examen particulier aide l'examen général et il n'en reçoit lui-même aucun dommage. On peut donc les faire en même temps.

ADDITIONS

Saint Ignace ajoute quatre conseils qui pourront accélérer la correction du défaut particulier.

1. Lorsqu'on tombe dans ce défaut ou ce péché on portera la main sur son cœur en signe de repentir. Ceci peut et doit se faire sans que personne s'en aperçoive. Cette vigilance continue aide à se relever aussitôt après la chute ; elle ne permet pas aux fautes de se multiplier.

Un roulier avait la malheureuse habitude du blasphème. Voulez-vous vous corriger, lui demanda son confesseur? — Oui, certes. — Eh bien! chaque fois que, en conduisant vos chariots, il vous échappera un blasphème, ramassez un caillou sur la route et mettez-le dans votre poche. Le soir, vous compterez et vous promettrez de mieux vous surveiller le lendemain.— Le roulier suivit ce conseil. C'était l'examen particulier avec la première addition que nous venons de rapporter. En peu de jours il fut guéri et ne blasphéma plus.

2. Le soir comparez le nombre des points marqués sur les deux lignes de la journée, afin de reconnaître s'il y a eu, oui ou non, quelque progrès d'un examen à l'autre. La diminution du nombre sera un encouragement; l'accroissement sera un stimulant et un avertissement.

3. Dans le même but, comparez le second jour avec le premier. Ces comparaisons répétées maintiennent et réveillent l'attention.

4. Comparez enfin les semaines entr'elles. Imitez les négociants qui ne cessent de comparer leurs gains et leurs pertes afin de ne pas s'endormir sur leurs affaires. Il n'est pas de défaut, pas d'habitude qui tienne devant une sollicitude aussi active et aussi continue.

Enfin, saint Ignace offre le modèle d'un tableau de la

semaine divisée en autant de lignes que la semaine renferme de demi-journée. Et il pousse l'attention jusqu'à faire observer que les lignes vont en diminuant de longueur, pour faire entendre que le nombre des fautes doit décroître chaque jour.

MINUTIES

Minuties que tout cela, dira-t-on! Mais celui qui craint Dieu ne néglige rien. Cette vigilance minutieuse rappelle le grain de sénevé si petit et peu à peu devenant un grand arbre. Un pas est petit, multipliez les pas, vous ferez le tour du monde; une goutte d'eau est petite, multipliez les gouttes de pluie, et voici le déluge.

Sur les bords de l'océan s'élevait un rocher. Les flots de la tempête bondissaient sur ce roc, le flot se brisait, et le roc reparaissait aussi solide, aussi entier qu'après le choc. Mais voici qu'au temps de calme, la lame d'une vague douce et tranquille revenait sans cesse frapper le pied du rocher. A la fin quelques grains se détachent de la pierre, puis une fente imperceptible se forme : la lame revenait toujours; elle pénétrait par les fentes et toujours plus avant. Un jour, par un temps tranquille et calme, le roc s'écroula tout entier dans la mer. La tempête avait été impuissante, la constance d'une lame d'eau triompha. La tempête avec ses flots fougueux représente ces résolutions générales, ces emportements de ferveur qui semblent devoir enlever d'assaut tous les défauts, tous les vices, et qui se brisent contre le premier obstacle. La petite lame figure l'examen particulier avec ses petits coups qui, répétés deux fois le

jour comme le flux et le reflux, finissent par renverser les montagnes.

Quoi de plus petit, de plus mince, de plus faible qu'un cheveu! Dieu avait comme attaché la force de Samson à la longueur de sa chevelure. Soyez fidèle et constant dans la répétition des petites victoires de l'examen particulier. Le défaut dominant est la colonne qui soutient tous les autres vices. Comme Samson vous renverserez la colonne, et la chute de la passion dominante entraînera la ruine de toutes les autres passions dont vous étiez le jouet.

Un jeune berger renversait les lions et les ours qui se jetaient sur son troupeau. Ce n'étaient là que ses premiers essais. Un jour il ramassa quelques pierres dans le torrent et d'un coup de sa fronde, il terrassa le géant Goliath. Les pierres du torrent figurent les marques de l'examen particulier qui lui-même est symbolisé par la fronde. Exercez-vous chaque jour à manier cette arme si modeste. Vous terrasserez le défaut dominant, et sa chute sera pour tous les autres défauts le signal d'une déroute universelle.

Cet examen est le talent que Dieu vous confie, la semence qui tombe dans une bonne terre. Soyez fidèle, le talent se doublera, la semence produira le centuple, et parce que vous aurez été fidèle en de petites choses, Dieu vous en confiera de grandes : *Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis supra multa te constituam : intra in gaudium Domini tui.*

Saint Ignace répète souvent que pendant la retraite l'examen particulier doit se faire sur les négligences qui pourraient échapper dans les exercices spirituels et

dans l'observation des additions qui doivent en assurer le succès.

UN SUJET D'EXAMEN PARTICULIER

Il nous a semblé que, pour un grand nombre de personnes, ce sujet pourrait servir de matière habituelle de l'examen particulier, même en dehors du temps de la retraite. Il suffirait en effet de l'étendre à l'ensemble des actions ordinaires pour en faire comme le résumé de la perfection chrétienne. Toutes les vertus peuvent se ramener à cette pratique si simple : Bien faire tout ce que l'on fait : *Age quod agis*. Toute la vie de Jésus-Christ notre modèle se réduit à ces trois mots : *Bene omnia fecit :* il a bien fait toutes choses, ou plutôt à ce seul mot : *Pertransiit benefaciendo,* Il a passé en faisant bien ; dites, si vous le préférez et pour être plus exact : En faisant le bien ; mais il n'eût pas fait le bien s'il n'eût pas bien fait tout ce qu'il faisait. On peut, je crois, affirmer que celui qui s'attacherait uniquement à ce point : *Tout bien faire*, serait amené à pratiquer toutes les vertus et par là même à combattre et à exterminer tous les défauts, y compris, avant tout, le défaut dominant qui est le plus sérieux obstacle *à bien faire*.

Nous présenterons donc ici un tableau résumant toutes les règles, tous les avis, toutes les additions que saint Ignace propose pour assurer le succès des exercices spirituels, et nous indiquerons comment on peut étendre l'application de ces conseils à tous les autres exercices qui se présentent dans le cours d'une journée. Il semble que l'observation de ce règlement suffirait

pour conduire à la plus haute perfection par la sanctification des actions ordinaires, entre lesquelles les exercices spirituels tiennent le premier rang. La pratique de l'examen consisterait à marquer matin et soir le nombre des fautes et des négligences commises dans l'observation de cet ordre du jour.

1. Le soir, avant le sommeil, penser: 1° à l'heure du lever ; 2° au sujet de la méditation.

2. Le matin, au réveil : I. Signe de croix. II. Jésus, Marie, Joseph, je vous offre toutes les actions de ce jour. (Cette offrande comprend la résolution de cet examen particulier.) III. Penser au sujet de la méditation. IV. Écarter les autres pensées.

3. S'habiller promptement, modestement, simplement.

4. Prière : Où vais-je ? — Devant qui ? — Pourquoi ?

5. Se mettre en la présence de Dieu, l'adorer en fléchissant les genoux.

6. Réciter la prière du matin.

7. Oraison préparatoire à la méditation.

8. Prendre et garder la position la plus favorable à la méditation : à genoux, debout ou assis.

9. Dans le cours de l'oraison s'arrêter au point où l'on trouve ce qu'on cherche : lumière, sentiment, résolution.

10. Préludes : 1^er^. Se rappeler le sujet, le *fait* à méditer.

2^e^ Se représenter le *lieu* où se passe le fait.

3^e^ Demander ce qu'on veut : *lumière* pour comprendre, *force* pour vouloir ce que Dieu inspirera.

11. Appliquer les puissances de l'âme à chaque point.

1° Par la mémoire, se rappeler le sujet et les détails;

2° Par l'imagination, s'il s'agit d'un fait:

A. Voir les personnes;

B. Écouter les paroles qui se disent ou qui ont pu se dire;

C. Considérer les actions.

3° Par l'entendement, tirer de ce souvenir quelque fruit, quelque conclusion pratique.

4° Par la volonté, se détacher du mal et s'attacher au bien que l'on a reconnu dans les personnes, les paroles et les actions; prendre des résolutions pratiques.

12. Colloque. S'entretenir avec la sainte Vierge, avec Notre Seigneur Jésus-Christ, avec Dieu le Père, et demander les grâces dont on sent le besoin pour sanctifier la journée.

13. Réciter, suivant le colloque, l'*Ave Maria*, l'*Anima Christi* ou le *Pater*.

14. S'examiner sur la manière dont la méditation a réussi: Remercier Dieu du succès; et dans le cas d'insuccès, en rechercher les causes et se proposer de mieux faire.

15. Noter, s'il y a lieu, les lumières et les résolutions.

16. Commencer et finir à l'heure déterminée.

On peut appliquer, dans une certaine mesure, les règles susdites aux principales actions de la journée, savoir:

I. Aux autres exercices spirituels: Messe, chapelet, visite au Saint-Sacrement, lecture spirituelle, office (pour les prêtres).

II. Aux repas, aux conversations, aux travaux de la profession: Étude, enseignement, travail manuel.

Voici les règles de conduite qui pourraient s'appliquer à ces diverses actions :

1. Exactitude à commencer et à finir au temps fixé.

2. Avant chaque action : Où vais-je ? — Devant qui ? — Pourquoi ?

3. Se rappeler que Dieu nous regarde et lui offrir l'action.

4. Appliquer la mémoire, l'entendement, la volonté à bien faire, à bien dire, purement pour la gloire de Dieu.

5. Ne pas regarder, ne pas écouter ce qui peut distraire.

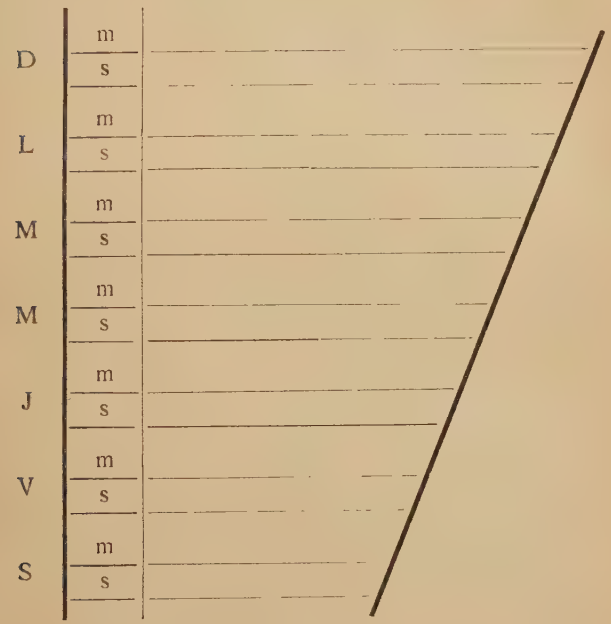
6. Rejeter les pensées étrangères à ce que l'on fait.

7. Demander à Dieu, par le Cœur de Jésus, par le Cœur de Marie, par l'entremise des anges et des saints, lumière et secours pour bien faire ce que l'on fait.

L'examen particulier sur ce règlement vous amènerait peu à peu à un degré de perfection qui permettrait aux anges et même aux hommes de dire de vous comme de Jésus : *Bene omnia fecit.*

TABLEAU

POUR MARQUER LES FAUTES DE L'EXAMEN PARTICULIER



L'EXAMEN GÉNÉRAL DE CONSCIENCE

POUR SE PURIFIER ET POUR SE MIEUX CONFESSER

Lorsqu'on assiège une ville, l'élite de l'armée est dirigée contre un point spécial dont l'occupation devra entraîner la prise de la cité tout entière ; et cependant une partie des troupes est employée à surveiller l'ensemble des remparts afin de prévenir toute surprise.

De même, par l'examen particulier nous attaquons un défaut principal dont l'extermination doit nous assurer la pleine possession de nous-mêmes ; et cependant nous devons exercer une surveillance active sur les autres défauts, afin de ne pas nous laisser surprendre. Donc chaque jour, le soir, à l'examen particulier on joindra l'examen général sur les actions de la journée.

Le but de cet exercice est d'abord de purifier l'âme, de la clarifier, de la rendre limpide, transparente comme une eau très pure : *para limpiarse*. Cette limpidité suppose la pureté du cœur. Lorsque l'âme est pure il est facile d'y voir, comme dans une eau transparente, les moindres fautes, les plus légères imperfections ; il est facile aussi d'enlever ces quelques grains de poussière,

ces quelques brins de paille qui pourraient encore s'y rencontrer. La limpidité de la conscience est donc à la fois et le résultat et la cause de la pureté du cœur. Plus l'âme est pure et plus elle est limpide ; plus elle est limpide et plus il est aisé de la purifier encore davantage.

L'examen général doit aussi aider à se mieux confesser. La confession sera d'autant plus claire que la conscience sera plus nette et plus limpide. Le confesseur alors voyant distinctement l'état du pénitent, pourra lui donner plus sûrement les conseils les plus utiles à son avancement.

L'examen général se fera sur les pensées, les paroles et les actions.

LES PENSÉES

On peut distinguer en nous trois sortes de pensées : Les unes viennent de notre propre fond : ce sont celles auxquelles de nous-mêmes nous appliquons notre esprit ; les autres viennent du dehors et nous sont suggérées par le bon esprit ou par le mauvais.

Pensées venant de nous-mêmes.

Les pensées qui viennent de notre propre fond peuvent bien avoir une cause extérieure, mais elles dépendent de l'application que nous apportons aux objets qui leur donnent occasion. Je vois une chose, j'entends un discours, je lis un livre, et à l'occasion de ce que j'ai vu entendu ou lu, je pense à ce qui m'est présenté par cette

vue, par cette parole, par cette lecture ; je réfléchis sur ces objets et sur les pensées qu'ils ont fait naître en moi : on peut dire que toutes ces pensées viennent de moi, en ce sens qu'elles résultent et qu'elles dépendent de l'attention et de l'application que j'ai accordées aux objets qui les ont provoquées.

Pensées venant d'autrui.

Mais voici que soudain une pensée se présente à mon esprit sans qu'aucun objet extérieur ait pu la faire naître en moi. Je n'ai rien vu, rien entendu qui l'ait provoquée. On dirait qu'un autre me parle, et cependant je suis seul ; ou si je me trouve en société, je puis constater que rien n'a été dit ou fait qui fût de nature à me donner cette pensée. D'où vient-elle ?

Rappelons-nous que jamais nous ne sommes seuls : même lorsque nous conversons avec les hommes, nous sommes en relation avec d'autres êtres intelligents que nous ne voyons pas et qui, sans le secours des mots ou des gestes, ne laissent pas de nous parler et savent très bien se faire entendre. Nous sommes en rapport continuel avec le monde invisible, avec le monde spirituel, avec Dieu et avec les anges, bons et mauvais.

Il est important de ne pas oublier cette vérité. Souvent, lorsqu'il nous vient une bonne pensée ou un bon sentiment, nous croyons que ces pensées procèdent de la supériorité de notre génie, que ces sentiments viennent de la générosité de notre caractère : rendons à Dieu et à ses anges l'honneur qui leur appartient, et

attribuons à l'influence divine ou angélique ce qu'il y a de grand et de bon dans ces inspirations.

Souvent aussi surviennent des pensées, des images, des sentiments qui nous affligent et nous découragent. Tout en reconnaissant que nous sommes très capables de ces tendances dépravées, sachons qu'elles peuvent bien avoir leur source dans les suggestions perfides de l'esprit mauvais et laissons-lui-en la honte et la responsabilité.

Distinction des esprits.

Le point essentiel est de distinguer le bon et le mauvais esprit : le bon, afin de suivre ses inspirations ; le mauvais, afin de repousser son influence. Saint Ignace donne ailleurs des règles sûres pour le discernement des divers esprits. Ici un mot suffira.

Le mauvais esprit.

Généralement le mauvais esprit s'adresse aux sens et à l'imagination. Il s'est adressé d'abord à la femme comme à la plus faible et c'est par la femme qu'il a séduit l'homme. Ainsi le démon excite d'abord les sens, il met en jeu la sensibilité, il présente à l'imagination ce qui peut la charmer et la séduire, et par ce moyen il soulève la passion. Il sait que l'imagination et la passion une fois prises, elles exerceront sur les puissances supérieures de l'âme une influence qui aveuglera la raison, précipitera et faussera le jugement, pèsera sur la liberté et entraînera la volonté vers le mal.

Le bon ange.

Le bon ange peut aussi agir sur les sens et sur l'imagination, mais ordinairement il s'adresse directement à la raison et à la volonté qui sont en l'homme les plus nobles et les plus hautes facultés.

Dieu.

Dieu peut évidemment exercer son action sur tout notre être, sur les sens, sur l'imagination, sur la passion, aussi bien que sur l'intelligence et la volonté. L'Écriture nous apprend qu'il s'est manifesté aux hommes par tous les moyens de communication que nous pouvons employer nous-mêmes et par d'autres encore. Dieu peut donc nous parler par des signes sensibles, comme sont les visions, les symboles, les images, le langage articulé, ou les impressions intérieures sur l'imagination ; il peut parler par une action purement spirituelle : telle est l'illumination immédiate, directe, intime de l'entendement; telle est aussi l'impulsion qu'il peut donner à la volonté, tout en laissant la liberté de céder ou de résister.

Parole propre à Dieu.

Mais entre ces diverses façons de parler il en est une qui est propre à Dieu et qui n'est possible qu'à lui seul. Seul Dieu peut agir au dedans de nous, seul Dieu peut pénétrer notre âme, seul Dieu sait et voit ce que nous pensons, ce que nous voulons dans le secret de notre in-

térieur. Par leur propre intelligence ni les hommes, ni les anges, bons ou mauvais, ne peuvent lire au fond des âmes. Notre intérieur leur est impénétrable. Pour qu'ils puissent savoir ce que nous pensons et ce que nous voulons, il faut que nous le révélions par quelque signe extérieur.

Souvent, il est vrai, et trop souvent, nous nous trahissons nous-mêmes, et sans le vouloir, sans nous en douter, nous sommes si peu maîtres de nous que par l'expression de nos traits, par la nature de nos mouvements, et surtout par notre conduite extérieure nous laissons apercevoir quelle est au fond notre manière de penser et de vouloir.

Si, grâce à cette imprudence, les hommes parviennent à nous deviner et à nous percer à jour, on conçoit que les anges auxquels rien n'échappe et qui peuvent nous observer, même lorsque, nous croyant seuls, nous cessons de nous surveiller, de nous contraindre et de nous contenir, on conçoit, dis-je, que les anges peuvent, bien mieux encore que les hommes, deviner notre intérieur et découvrir le secret de nos pensées et de nos volontés.

Toutefois, il reste vrai que, seul, Dieu peut pénétrer le fond de notre âme. Quelque soin que nous puissions prendre pour garder le secret et pour nous rendre invisibles et impénétrables, Dieu, mieux que nous-même, sait tout ce que nous pensons, tout ce que nous voulons.

Or c'est au fond de l'âme que Dieu se plaît à se manifester ; c'est à la pure intelligence, à la pure volonté qu'il aime à s'adresser, et il le fait par une pa-

role qui est à la fois lumière et flamme, splendeur et ardeur : *Lucet et ardet.*

Ah ! si nous savions garder le silence ! Si nous voulions imposer silence d'abord à nos sens, puis à nos passions, puis à l'imagination, puis à la raison, l'empêchant de discourir sans cesse et de raisonner toujours, enfin à l'intelligence elle-même, c'est-à-dire à cette puissance supérieure qui, sans discourir et sans raisonner, considère la vérité dans les principes qu'elle perçoit d'un seul et simple coup d'œil, si, suspendant cet acte même si pur et si simple de l'intelligence, nous écoutions en silence après avoir dit à Dieu : *Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute ;* alors la parole de Dieu retentirait seule dans notre intérieur et il nous serait donné de l'entendre.

Cette parole, c'est son Verbe : et le Verbe est lumière et vie ; et le Verbe ne cesse de parler à notre intelligence. Lumière procédant de la lumière, *lumen de lumine*, il brille sans cesse, et sans cesse il éclaire l'œil et le regard de notre âme. Si nous n'entendons pas son langage, si nous ne voyons pas son éclat, c'est que nous fermons l'oreille et l'œil de notre cœur, c'est que, au lieu de l'écouter, nous prêtons l'oreille aux bruits du dehors, c'est que, au lieu de le regarder, nous laissons notre œil s'égarer sur les images extérieures.

Si en même temps nous suspendions aussi l'acte de la volonté, comme nous suspendons le mouvement de notre main quand nous voulons que la main d'un autre nous donne l'impulsion, le mouvement et la direction, Dieu alors agissant immédiatement et directement, tout en respectant notre liberté, imprimerait à notre activité

l'impulsion, le mouvement, la direction, il nous communiquerait une force, une énergie, une vertu toute divine, effet de ce souffle supérieur qui est l'Esprit-Saint et sanctificateur : *Spiritus Dei.*

Alors nous penserons comme Dieu, nous voudrons comme Dieu, nous vivrons de la vie de Dieu, nous agirons par Dieu, en Dieu et avec Dieu. *In ipso enim vivimus, movemur et sumus.* (Actes, XVII, 28.) *Per ipsum, in ipso, cum ipso.* (*Can. Missæ.*)

Faute de ce silence et de ce calme, nous pensons, nous voulons, nous agissons et nous vivons d'après nous-mêmes et par nous-mêmes.

Heureux encore si nous suivions la direction naturelle de l'intelligence et de la raison, et le mouvement naturel de la volonté et de la liberté : car ces nobles facultés sont naturellement droites et simples, et, laissées à elles-mêmes, elles s'élèveraient jusqu'à Dieu pour recevoir de Lui la lumière et la force qui leur manquent ; mais le plus souvent nous vivons d'après les sens, d'après l'imagination, d'après la passion ; plus souvent encore dans nos pensées et dans nos déterminations, dans nos paroles et dans nos actions, nous subissons l'influence de l'esprit faux et mauvais, du père du mensonge, de l'ange des ténèbres.

Du reste, quelle que soit l'origine des pensées qui s'élèvent en nous, qu'elles procèdent de notre propre fond ou d'une influence étrangère, si elles portent au mal, nous devons les repousser.

Pensées mauvaises.

La pensée mauvaise ne doit pas, cependant, vous effrayer outre mesure. Si elle offre matière à combat, elle offre par là même matière à victoire ; il dépend de vous d'en faire une occasion de mérite et de gloire. Repoussez-la, détestez-la. Qu'elle s'obstine à revenir, obstinez-vous à la rejeter. Ces assauts répétés ne serviront qu'à multiplier les fleurons de votre couronne. La violence et la constance de la tentation ne serviront qu'à exercer votre courage et à le faire éclater, à fortifier votre vertu et à la consolider.

Péché véniel.

Mais si vous ne repoussez pas aussitôt la pensée mauvaise, si vous l'écoutez quelque peu, si vous apportez quelque négligence à la rejeter, si vous y prenez quelque plaisir, alors vous commettez un péché véniel. Or, prenez garde : du péché véniel au péché mortel, souvent il n'y a qu'un pas, et ce pas est glissant.

Péché mortel.

Il est deux manières de commettre le péché mortel : la première, lorsqu'on donne son consentement à la mauvaise pensée et que l'on serait disposé à faire le mal qu'elle suggère, si on pouvait l'accomplir. Dans ce cas, lors même que l'acte extérieur n'a pas été

posé, la pensée mauvaise seule constitue déjà le péché mortel.

La seconde manière de pécher mortellement est l'accomplissement extérieur, la réalisation du péché auquel portait la mauvaise pensée.

Péché extérieur.

Dans ce cas, le péché, généralement, est plus grave pour trois raisons : 1° D'abord, parce que l'accomplissement du mal suppose et demande une durée plus considérable que la simple pensée. Survient, par exemple, la pensée de commettre un vol : non seulement vous y avez consenti, non seulement vous vous y êtes complu, non seulement vous avez désiré et voulu commettre ce vol, mais vous l'avez commis en effet et exécuté. La malice du péché se prolonge pendant toute la durée de l'action de voler, et pendant tout le temps que vous conservez l'objet volé, sans chercher à le rendre et à réparer le dommage que vous avez causé.

Il est vrai que, sans accomplir le mauvais dessein, on peut continuer à en vouloir l'exécution, et qu'en certains cas la durée de la mauvaise pensée et de la mauvaise volonté prolonge la durée du péché autant, et même plus encore, que n'aurait fait l'action. Aussi avons-nous dit que si l'exécution extérieure ajoute au consentement intérieur, ceci doit s'entendre *généralement, ordinairement :* il peut se rencontrer des exceptions, et en certains cas la pensée mauvaise, même seule, peut égaler en malice l'action mauvaise qui lui correspond.

2° L'exécution d'un mauvais dessein dénote ordinairement une malice plus déterminée que la simple volonté de mal faire.

3° Enfin, si l'on excepte les péchés purement solitaires, l'acte extérieur entraîne des conséquences funestes, non seulement pour celui qui commet la faute, mais aussi pour celui qui en est la victime ou le complice. Le scandale, au moins indirect, s'ajoute ordinairement aux manifestations extérieures de la pensée mauvaise.

Sentiment et consentement.

A propos des pensées on doit faire une observation importante. Ne confondez pas le sentiment et la sensation avec le consentement. On vous adresse une parole offensante : et voici que des sentiments de colère, d'aversion, de haine s'élèvent dans votre cœur. Vous éprouvez dans vos sens agités des mouvements violents qui se trahissent, malgré vous, dans vos traits, vos gestes, votre regard, votre voix. Cependant vous ne consentez ni à ce sentiment qui vous agite, ni à cette émotion sensible. Ces sentiments intérieurs, ces mouvements extérieurs sont involontaires, et ne sont pas coupables. Un exemple fera mieux comprendre la chose.

Un ermite vivait dans une grande austérité. Quelques jeunes gens se concertèrent pour lui jouer un tour. Ils le surprennent, se saisissent de sa personne, et tandis que deux d'entre eux le retiennent, un troisième lui insère de force dans la bouche un morceau de sucre. Le sucre fondait et naturellement l'ermite en

ressentait la douceur ; mais cette sensation lui étant imposée contre son gré ne lui était pas imputable.

Le sentiment et la sensation ne sont coupables qu'en raison et par le coup du consentement de la volonté.

LES PAROLES

Saint Ignace ne descend pas au détail, il se borne à signaler trois genres de fautes que l'on peut commettre par la parole et qui se rapportent à ces trois chefs principaux : Dieu, soi-même, le prochain.

Paroles relatives à Dieu.

Relativement à Dieu, saint Ignace ne signale que le jurement dont il rappelle les conditions. Nous noterons seulement ici la différence qui existe entre le serment prêté au nom de Dieu et celui que l'on fait au nom des créatures.

Ce dernier mode de serment peut se permettre plus facilement aux parfaits qu'aux imparfaits. Les premiers ayant l'habitude de considérer Dieu dans toute créature où il se trouve en effet par son essence, par sa présence, par sa puissance, comme créateur et conservateur, ils sont moins exposés à oublier la sainteté et la gravité du serment que ne le seraient les imparfaits qui ne pensent guère à cette présence de Dieu dans l'être créé, et qui se sentiraient moins retenus par le nom de la créature que par celui du Créateur.

Dieu dans les créatures.

Ici trois mots nous ont singulièrement frappé : jetés là, comme en passant, ils résument toutes les opérations spirituelles. Les parfaits, dit saint Ignace, par la contemplation et l'illumination assidue de l'entendement, considèrent, méditent et contemplent l'être de Dieu dans chaque créature.

Notez cette gradation : *considérer, méditer, contempler*. Elle est de tout point conforme à la marche naturelle de l'entendement. Voici un objet, un tableau par exemple. J'arrête d'abord le regard sur cet objet, je le *considère*. Puis je l'examine en détail, j'étudie successivement les personnages, je remarque leur attitude, leur expression, leurs traits : c'est la *méditation*. Enfin, je reviens au coup d'œil d'ensemble, et embrassant les détails d'un seul regard, je demeure en *contemplation* devant le tableau. C'est alors que l'entendement s'illumine et commence à jouir.

Ainsi le monde créé est comme un tableau qui se déroule aux yeux de tous les êtres intelligents. Beaucoup s'arrêtent à la surface et n'y voient que ce qui paraît au dehors et au point de vue sensible. Mais l'homme sérieux, l'homme parfait, grâce à l'habitude qu'il a de *considérer*, de *méditer*, et de *contempler*, reconnaît partout l'être même de Dieu, qui, essentiellement distinct de l'être créé, lui est intimement présent.

L'être créé ne subsiste qu'en vertu de l'action divine qui l'a tiré du néant, qui le maintient dans l'existence par la conservation, et qui par le concours coopère à

tous ses mouvements intérieurs et extérieurs, passifs et actifs, selon que cet être est matériel ou spirituel et qu'il est doué ou privé d'activité.

Or on ne peut pas agir là où l'on n'est pas : Dieu est donc en chaque être créé. Il y est par son être et son essence, il y est par sa présence et son action, il y est par sa puissance créatrice, conservatrice, coopératrice.

Éclairés par cette vue intellectuelle que leur donne la raison et la foi, les saints considèrent Dieu partout, ils se tiennent et ils marchent constamment devant Dieu et en Dieu qui les entoure par toutes les créatures et qui les pénètre eux-mêmes par la création, la conservation et le concours.

De là un respect profond pour la majesté suprême qui leur impose le respect, même pour la créature dans laquelle ils contemplent la trace continue de Dieu, l'effet de l'action divine, le reflet et comme le rayonnement perpétuel de la puissance infinie.

En ces quelques mots que nous venons de commenter, saint Ignace a exprimé, comme en passant, l'idéal de la plus haute perfection qui consiste toute entière à se tenir et à marcher constamment en la présence de Dieu : *Ambula coram me et esto perfectus.*

Paroles relatives à nous-mêmes.

Passons aux fautes que nous pouvons commettre contre nous-mêmes par la parole. Saint Ignace ne signale que les paroles oiseuses.

La parole est oiseuse quand elle ne sert ni à celui qui parle, ni à celui qui entend, ou quand elle n'est pas dite dans un but utile. Cette dernière observation doit être notée, car dans le cas même où par le fait votre parole serait inutile et ne produirait aucun effet, si vous vous êtes proposé un but spirituel ou temporel, l'intention excuse cette parole et même la rend méritoire. Supposez, par exemple, un religieux qui parle de choses étrangères à son état, comme seraient la guerre ou le commerce, l'intention droite rendra la conversation méritoire, tandis que la fausse direction ou la vanité la rendront coupable. Or, n'oublions pas qu'il nous sera demandé compte même d'une parole inutile.

Paroles relatives au prochain.

Les fautes que nous pouvons commettre en paroles contre le prochain sont celles qui peuvent nuire à sa réputation. Et voici les règles à suivre à ce sujet.

Si je manifeste le péché mortel d'autrui et que ce péché ne soit pas connu du public, je péche mortellement; si le péché que je dévoile est véniel, je péche véniellement.

Ici saint Ignace fait une observation fort juste et qui devrait singulièrement diminuer ce plaisir malin que nous prenons à décrier le prochain. Lorsque nous manifestons les défauts d'autrui, nous manifestons les nôtres.

D'abord, le seul fait de dénigrer le prochain montre en nous le défaut de charité? Quel est le motif qui vous pousse à révéler les défauts de vos frères? La jalousie,

l'envie, la haine, la rancune, ou quelque autre sentiment tout aussi peu honorable.

Du reste, l'esprit critique est toujours un esprit étroit, petit, mal fait. Ces personnes qui en toutes choses ne voient que le mal et le laid sont ordinairement incapables de reconnaître et d'admirer ce qui est bien et beau.

Puis, l'expérience montre que les défauts qui nous choquent en autrui sont précisément les nôtres. Quelquefois aussi les défauts que nous reprenons dans les autres nous blessent parce qu'ils heurtent en nous le défaut opposé.

Redisons-le donc : quand nous rappelons les défauts d'autrui nous rappelons aussi les nôtres. Un homme vain ne peut pas souffrir la vanité de son frère, et il se plaît à la faire remarquer, sans se douter qu'en cela même il fait montre de la sienne. Celui qui est vif et emporté ne peut tolérer en autrui ni la vivacité qui heurte sa propre impatience, ni la paresse qui contrarie sa vivacité personnelle. On pourrait ainsi passer en revue tous les défauts, et il serait facile de vérifier l'observation qu'on vient de faire.

Lors donc que vous décriez le prochain, vous provoquez sur les lèvres de vos auditeurs un sourire malin dont vous ne saisissez pas toute la portée : on sourit de ce qu'en faisant le portrait du prochain, vous faites aussi le vôtre ; tout ce que vous dites au désavantage d'autrui, on le retourne sur vous.

Quand peut-on parler des fautes d'autrui ?

Cependant lorsque l'intention est saine, pure, droite, c'est-à-dire lorsqu'on ne se sent pas poussé à découvrir les fautes du prochain par un motif de haine, d'antipathie, de jalousie, il se présente certaines circonstances où il est permis de parler des péchés d'autrui.

Voici un péché public connu de tous : vous ne faites aucun tort à la réputation du coupable en vous entretenant de sa faute.

Voici un péché, secret, il est vrai, mais dont les conséquences peuvent devenir funestes à un grand nombre de personnes. Il s'agit d'un séducteur qui répand de fausses doctrines, ou qui enseigne le vice. Personne ne se défie, parce qu'il se couvre du masque de la vertu et du zèle. Démasquez-le, avertissez : non seulement vous le pouvez, mais vous le devez. Malheur au chien muet, si par ses cris, il n'avertit pas les brebis et le berger de la présence du loup qui rôde autour de la bergerie !

Voici encore un péché secret : mais si vous le révéliez au supérieur ou à quelque ami du délinquant, une correction prudente et charitable aiderait le coupable à se relever et préviendrait la rechute : Avertissez : *Dic Ecclesiæ.*

En un mot, quand il est question du prochain la charité doit être la règle suprême de toutes nos paroles. Parlez d'autrui comme vous voudriez que l'on parlât de vous.

ACTIONS

Viennent enfin les péchés d'action. Toute action contraire aux commandements de Dieu, aux préceptes de l'Église et aux ordres des supérieurs, quand ceux-ci ne sortent pas de leur sphère et que leurs injonctions sont conformes à la loi de Dieu, en un mot, toute action contraire à la volonté divine manifestée et connue, constitue un péché. Il n'est pas besoin d'insister.

MANIÈRE DE FAIRE L'EXAMEN GÉNÉRAL, CONTENANT CINQ POINTS

Premier point. — Remercier Dieu des bienfaits reçus.

Ce souvenir prépare le repentir. Il aide à mieux comprendre et à mieux sentir la malice qui nous fait opposer l'injure, l'offense, l'ingratitude à la bonté de Dieu. Rappelez-vous donc les bienfaits de la création et de la rédemption dont vous abusez par le péché ; rappelez-vous spécialement les bienfaits que vous avez reçus ce jour-même et auxquels vous n'avez peut-être répondu que par l'insouciance, le mépris, l'offense.

Second point. — Demandez la grâce de connaître vos péchés et de les rejeter.

N'entrez pas dans votre conscience comme dans une chambre obscure où l'on va se heurtant et se blessant à tous les meubles qui se rencontrent. Un rayon de soleil vous eût découvert tous les objets et jusqu'aux grains de poussière qui voltigent dans l'air.

Sans la lumière de l'Esprit-Saint vous reconnaîtrez bien les fautes les plus grossières que vous avez pu commettre, surtout celles qui auront été pour vous l'occasion de quelque désagrément, de quelque humiliation, de quelque châtiment ; vous vous heurterez à ces souvenirs, vous vous y blesserez ; ce souvenir deviendra pour vous une source de dépit, de colère peut-être et de rancune contre les personnes qui à tort ou à raison, vous auront repris ou humilié à l'occasion de ces fautes ; mais vous ne saurez pas vous juger vous-même au point de vue surnaturel.

Un rayon de la lumière de l'Esprit-Saint aurait suffi pour vous découvrir les moindres fautes, les taches les plus légères, les imperfections et les négligences les plus délicates, et surtout pour vous en montrer la cause et le remède, pour vous indiquer les moyens de les réparer et de vous en corriger.

La grâce est surtout nécessaire pour détester le péché, pour obtenir la douleur du péché commis, et le ferme propos de ne plus pécher à l'avenir. La contrition, l'imparfaite aussi bien que la parfaite, est un don surnaturel. Elle ne dépend ni de notre bonne volonté seule, ni de nos efforts personnels. Laissés à nous-mêmes, nous sommes incapables du repentir méritoire et du bon propos efficace. Mais aussi à celui qui le demande Dieu ne refuse jamais ce don si nécessaire. Quelquefois même il le donne avant qu'on ne le demande, mais la règle générale de sa providence est de ne l'accorder qu'à la prière.

Troisième point. — Demandez à votre âme un compte

exact de ses opérations depuis l'heure du lever jusqu'à celle du présent examen.

Parcourez successivement les heures ou les temps écoulés, repassant et examinant vos pensées, vos paroles, vos actions. A cet effet rappelez à votre souvenir les diverses occupations de la journée, les endroits où vous vous êtes trouvé, les personnes avec lesquelles vous avez eu des relations.

Ce point demande plus de temps que les deux précédents, mais il ne doit pas se prolonger de manière à absorber les deux derniers sans lesquels la découverte des fautes ne servirait ni à l'amendement, ni à l'avancement.

Quatrième point. — Demandez à Dieu le pardon de vos fautes ; excitez en votre cœur la contrition et le repentir.

Si vous aviez eu le malheur de commettre un péché mortel, souvenez-vous que vous avez mérité l'enfer, qu'en ce moment même vous y tomberiez si la mort vous surprenait dans l'état où vous êtes, sans que vous eussiez eu le temps de vous confesser, ou du moins de faire un acte de contrition parfaite.

Souvenez-vous que vous avez perdu tout droit au ciel ; que vous avez perdu la grâce et l'amitié de Dieu ;

Que vous avez souillé votre âme et que vous l'avez blessée à mort en vous portant à vous-même un coup qui vous a enlevé la vie surnaturelle et la vie éternelle.

Pensez surtout à la bonté infinie de Dieu que vous avez offensé ; sachez que, autant qu'il est en vous, vous avez voulu anéantir le bien suprême en le cherchant et le

mettant hors de Dieu qui cesserait d'être si, par impossible, il cessait d'être le bien suprême, et si le bien suprême cessait d'être Dieu. Vous ne l'avez pas compris, vous n'y avez pas pensé ; mais il n'en est pas moins certain que le péché mortel est, par sa nature, un déicide et que s'il n'était pas lui-même l'impuissance et le néant, il serait l'anéantissement de tout ce qui est.

Enfin, rappelez-vous la passion et la mort de Jésus que vous avez causée et que vous rendez inutile pour vous-même par le péché mortel.

Détestez-le donc ce péché et par un acte de contrition parfaite, que la prière vous obtiendra, rentrez en grâce avec Dieu.

S'il ne vous est échappé que des fautes vénielles, rappelez-vous le purgatoire que vous avez mérité.

Rappelez-vous que si vous n'avez pas perdu vos droits au ciel, vous avez du moins perdu des degrés de la gloire et du bonheur qui vous y attendaient.

Vous n'avez pas perdu la grâce, mais vous en avez diminué l'intensité ; de plus vous avez perdu certaines grâces actuelles et spéciales que Dieu eût accordées à votre fidélité.

Vous n'avez pas chassé de votre âme l'Esprit-Saint, mais vous l'avez contristé, vous avez entravé son action et son influence sur vous.

Vous n'avez pas trahi et livré Jésus à son ennemi, mais vous avez fui au lieu de le défendre et, avec les Apôtres, vous l'avez abandonné pour un temps ; vous ne lui avez pas porté le coup de la mort, mais vous l'avez flagellé, vous l'avez couronné d'épines, vous l'avez crucifié.

Vous n'avez pas forcé le Père céleste à vous fermer le ciel, mais vous avez trouvé le moyen, sans compromettre votre salut éternel, d'offenser ce Dieu si bon, tout en l'appelant du doux nom de père. Que penseriez-vous d'un fils qui se permettrait à l'égard de son père tous les outrages, ne s'arrêtant qu'au point où il se verrait menacé de perdre sa part à l'héritage paternel ?

Repentez-vous donc, et demandez pardon de vos fautes, même les plus légères aussi bien que des plus graves.

Cinquième point. — Proposez-vous, avec la grâce de Dieu, de vous corriger.

Le repentir regarde le péché commis, le passé; le propos regarde l'avenir, le péché que vous pourriez commettre.

Toutefois le propos doit aussi se replier sur le passé; car il comprend deux choses : la réparation et l'expiation du péché commis, la résolution de ne plus pécher désormais.

Proposez-vous donc d'expier les péchés commis, par la pénitence, par des œuvres satisfactoires, telles que la prière pour expier l'injure faite à Dieu, l'aumône et les services rendus pour expier l'injure faite au prochain, le jeûne, c'est-à-dire la privation des jouissances même permises et la mortification des sens pour expier le tort que vous vous êtes fait à vous-même.

Proposez-vous de réparer vos fautes en multipliant les actes de vertu qui leur sont opposés. Réparez l'orgueil par des humiliations volontaires; réparez la sensualité par des privations et des souffrances : ainsi des autres.

Pour ce qui concerne les péchés que vous pourriez

commettre à l'avenir : 1° prévoyez les occasions qui pourraient se présenter; prenez la résolution de les éviter, s'il se peut, et dans le cas où vous ne le pourriez pas, prenez les mesures les plus propres à vous préserver de leur funeste influence.

2° Cherchez les moyens que vous devez employer pour éviter le péché, pour corriger les habitudes vicieuses, pour résister aux tentations, pour pratiquer les vertus.

Instruit par l'expérience, souvenez-vous que par vos propres forces, avec toute votre sagesse et toute votre bonne volonté, vous êtes incapable de savoir, de vouloir, et de faire tout ce qui est nécessaire pour ne pas retomber. Quelque ferme que soit votre propos, appuyez-le sur la défiance de vous-même et sur la confiance en Dieu. Ne comptez ni sur votre raison, ni sur votre liberté, mais uniquement sur la grâce de Dieu que vous demanderez humblement en récitant un *Pater*.

CONFESSION ET COMMUNION

La vie chrétienne se résume tout entière dans la confession et dans la communion. La confession, c'est le *pœnitentiam agite* de Jean-Baptiste, de Jésus-Christ et des Apôtres : la communion, c'est le *appropinquavit regnum cœlorum*, c'est le règne de Dieu par Jésus-Christ dans les âmes et sur les âmes.

La vie chrétienne consiste dans l'union de l'âme avec Jésus-Christ, comme la vie humaine consiste dans l'union du corps avec l'âme.

De même que l'âme fait vivre le corps de la vie humaine, de même Jésus-Christ fait vivre l'âme, ou plutôt l'homme tout entier, de la vie chrétienne.

L'âme fait vivre le corps en lui communiquant quelque chose de sa vie, par son action, par son influence, par le mouvement qu'elle imprime et qu'elle communique aux esprits vitaux (fluide nerveux, électrique), et par ces esprits au sang, et par le sang à tous les membres et à toutes les molécules du corps.

Jésus fait vivre l'homme tout entier en lui communiquant quelque chose de sa vie divine et humaine, par la grâce qui, sous le nom de foi, éclaire l'intelligence d'une

lumière surnaturelle, sous le nom d'espérance, imprime à la volonté un élan, une force surnaturelle, sous le nom de charité, embrase cette même volonté et l'unit au bien suprême qui est Dieu.

Jésus nous donne sa grâce par les sacrements.

Par le Baptême il nous communique sa vie et il nous fait chrétiens. Par la Confirmation il complète cette communication et il nous fait passer de l'enfance spirituelle à la virilité chrétienne. L'effet du Baptême et de la Confirmation, leur influence, leur action est constante, continue, éternelle même, en vertu du caractère ineffaçable que ces deux sacrements impriment dans l'âme. Mais par le péché l'âme peut perdre cette vie surnaturelle et divine, elle peut se séparer de Jésus-Christ qui est le principe de cette vie. Et si le caractère demeure, il ne reste que comme une trace d'une vie que le péché a détruite, mais dont il n'a pu effacer le signe.

Sans perdre la vie de la grâce par le péché, l'âme peut la rendre inutile et stérile, elle peut comme l'immobiliser par l'inertie, par l'omission des œuvres sans lesquelles cette vie ne s'exerce pas, cette grâce ne se développe pas.

Voici un grain de blé : Semé dans les conditions voulues il germera et se développera. Laissé sur une table, sur une pierre, il restera là sans donner signe de vie et sans rien produire.

Ainsi par le Baptême nous avons reçu le principe, le germe, la semence de la vie surnaturelle et divine, par la Confirmation cette vie a reçu son achèvement et son

complément ; mais sans les œuvres de charité elle demeure à l'état latent, à l'état d'inertie et d'immobilité.

Qui activera, qui développera cette vie, cette grâce infuse en nous par le Baptême et complétée par la Confirmation ? Qui nous la rendra, si nous l'avons perdue par le péché ?

Jésus et Jésus seul. Il nous rendra la vie par le sacrement de la Pénitence, par l'absolution qui suppose la confession.

Il activera cette vie et il la développera par le sacrement de l'Eucharistie, en se donnant et s'unissant à nous dans la communion.

Confession et communion, tel sera donc le double but des exercices spirituels.

La confession qui purifie du péché sera le but, l'effet, le fruit de la première semaine dont l'objet est le péché à exterminer.

La communion, couronnant cette même semaine, sera le principe, et à la fois le centre et le terme des trois autres dont le but est l'union à Jésus-Christ.

CONFESSION

Les exercices spirituels, quand on y consacre un mois entier, font époque dans la vie, et lorsqu'on y consacre environ une semaine, ils font époque dans l'année. Il sera utile de profiter de ce point d'arrêt pour préparer une confession plus complète que ne le sont les confessions ordinaires.

Confession générale.

Lors des exercices d'un mois, on fera utilement une confession générale de sa vie entière ; lors des exercices d'une semaine, il sera bon de faire une confession générale de toute l'année.

Or, qu'entend-on par la confession générale, et quand une confession de ce genre est-elle nécessaire, utile, ou nuisible ?

La confession générale est celle où l'on répète les confessions précédentes. Et comme il y a obligation de se confesser au moins une fois l'an, on appelle aussi confession générale celle qui comprend plusieurs années, parce qu'alors cette confession supplée les confessions annuelles qui auraient dû se faire.

1° La confession générale est *nécessaire* quand on a fait quelque confession mauvaise, nulle ou sacrilège, soit faute de contrition, soit faute d'intégrité dans l'accusation des péchés mortels.

La contrition, au moins imparfaite, est une condition absolument requise pour la validité de l'absolution.

Celui donc qui, ayant commis un péché mortel, s'en accuse et en reçoit l'absolution sans la contrition, sans se repentir d'avoir péché, et sans se proposer de ne jamais commettre aucun péché mortel, celui-là n'obtient pas l'absolution. Cette confession est à répéter. Aucune absolution ne sera valide tant qu'il restera dans l'âme un seul péché mortel dont on n'ait pas la contrition, tant que l'on ne sera pas résolu à ne plus commettre un seul péché mortel.

Celui qui n'aurait commis que des péchés véniels et qui n'en aurait aucune contrition, ne recevrait pas l'absolution de ces péchés-là; sa confession, faute d'absolution, serait donc nulle. Mais comme on peut obtenir le pardon des péchés véniels par d'autres moyens que l'absolution, et que l'accusation de ces péchés n'est pas obligatoire, il ne serait pas tenu à répéter cette confession.

Celui qui craint de n'avoir pas la contrition des péchés véniels qu'il accuse, fera bien de s'assurer que du moins il a la contrition des péchés mortels commis autrefois, ou, si jamais il n'a commis de péché grave, il fera le ferme propos de n'en jamais commettre.

Passons à l'intégrité : si, le sachant et le voulant, vous cachez en confession un péché mortel, l'absolution est nulle; aucun péché n'est remis, pas même ceux qui ont été déclarés sincèrement. Vous devez reprendre toutes les confessions faites depuis la dernière absolution reçue validement, toutes, même celles qui, dans cet intervalle, auraient été complètes.

En d'autres termes, vous devrez accuser tous les péchés mortels commis depuis la dernière absolution valide, aussi bien ceux qui auraient été déclarés que ceux qui ont été cachés volontairement, et vous devrez accuser comme sacrilèges toutes les absolutions reçues après les confessions faites sans déclarer ces péchés mortels qui avaient été sciemment et volontairement omis.

Il se rencontre des personnes qui après avoir eu le malheur de cacher exprès en confession quelque péché mortel, accusent ensuite ce péché omis sans déclarer

l'omission volontaire et la confession sacrilège. Il importe de les instruire et de leur faire savoir que le seul fait de l'omission volontaire d'un péché mortel et que l'absolution reçue en cet état constituent un péché spécial, savoir l'abus du sacrement, le sacrilège, et que ce péché spécial doit être déclaré, que les péchés mortels omis volontairement doivent être accusés avec cette circonstance, et qu'enfin on doit aussi déclarer comme sacrilèges toutes les absolutions et toutes les communions reçues en cet état.

Tels sont les cas où la confession générale est nécessaire.

2° La confession générale est *nuisible* pour les personnes anxieuses qui s'imaginent facilement qu'elles n'ont pas eu la contrition, ou qu'elles n'ont pas suffisamment déclaré leurs péchés. Il ne s'agit pas de recommencer sans cesse, sous prétexte que vous n'êtes pas absolument certain de n'avoir pas dit tous vos péchés graves. Du moment que vous avez eu l'intention de tout déclarer, confiez votre cause à la divine miséricorde. Ne revenez plus sur le passé, n'y pensez plus, si ce n'est pour le réparer par votre ferveur ; réservez toutes vos préoccupations pour les péchés que vous pourriez encore commettre à l'avenir.

3° Mais dans le cas où elle n'est pas nuisible, et lors même qu'elle ne serait pas nécessaire, la confession générale peut être *utile* à certaines époques et surtout pendant le cours d'une retraite, et cela pour trois raisons principales indiquées ici par saint Ignace.

a) Le souvenir des péchés commis pendant toute la vie ou seulement pendant un certain laps de temps,

nous remet sous les yeux et nous fait mieux sentir l'excès de notre malice et de notre ingratitude, et par là-même excite dans notre cœur un repentir plus vif, plus sincère, plus complet, plus efficace et plus méritoire.

b) Les exercices spirituels nous rappellent et nous montrent avec une clarté plus saisissante la malice du péché et ses tristes effets. Cette vue nous en inspire une horreur et une détestation plus entière qui ne sert pas peu à obtenir un pardon plus complet et à nous affermir dans la résolution de ne plus pécher.

c) La confession sera donc plus sincère, plus intègre, la contrition plus vive, le propos pour l'avenir plus ferme. Par là nous serons mieux disposés à la communion, et la communion nous aidera non seulement à ne plus retomber dans le péché, mais aussi à nous conserver dans la grâce de Dieu et à l'augmenter en notre âme par une fidélité toujours croissante.

La confession terminera très heureusement les exercices de la première semaine, et la communion ouvrira ceux de la seconde.

PRATIQUE DE LA CONFESSION

Confessez-vous à tout le moins une fois l'an; vous êtes en règle, et l'on a rien à vous dire. Confessez-vous cinq ou six fois par an, aux fêtes principales; ce sera mieux et plus facile. Confessez-vous tous les mois, vous serez un chrétien fervent. Mais si vous voulez être un chrétien parfait, si, non content d'éviter le péché mortel et d'assurer le salut de votre âme, vous aspirez à faire quelque chose de généreux et de grand pour la gloire

de Dieu et pour le bien des hommes, confessez-vous tous les huit jours.

La confession devient d'autant plus salutaire et d'autant plus douce qu'elle est plus fréquente. Le chrétien y trouve un frein pour réprimer la passion, un rempart contre la tentation, une lumière pour découvrir les causes les plus intimes de ses péchés, une pénitence plus salutaire et plus efficace que toutes les autres satisfactions, soit à cause de la honte attachée à l'accusation des fautes, soit à cause de la contrition.

On a résumé tous les biens de la confession dans le vers suivant :

Abluit, absolvit, sanat, corroborat, ornat.

Abluit : elle efface la faute ; *absolvit :* elle délivre de la peine éternelle ; *sanat* : elle guérit les blessures de l'âme ; *corroborat* : elle fortifie par l'infusion répétée de la grâce ; *ornat* : elle orne l'âme par la communication des vertus.

Si tels sont les heureux effets de toute bonne confession, que sera-ce de la répétition hebdomadaire de ce précieux sacrement ?

Confessez-vous donc chaque semaine. Vous vivrez toujours en paix, vous ne craindrez ni la mort de l'âme par le péché, ni les surprises de cette autre mort qui, en renversant le corps, ouvre à l'âme les portes de l'éternité.

Avant la confession.

Mettez-vous en la présence de Dieu, qui a tout vu et qui vous jugera. Puis examinez-vous d'après l'ordre des commandements.

EXAMEN DE CONSCIENCE

Combien y a-t-il de temps que vous vous êtes confessé et que vous avez reçu l'absolution ?

Aviez-vous déclaré tous les péchés graves dont vous aviez le souvenir ?

Commandements de Dieu et de l'Église.

1er — Avez-vous manqué à vos prières ? — Avez-vous eu des distractions volontaires ?

2e — Avez-vous blasphémé le saint nom de Dieu ? — Avez-vous parlé contre la religion ?

3e — Avez-vous travaillé le dimanche sans nécessité ? — Avez-vous manqué par votre faute à la messe du dimanche ?

4e — Avez-vous manqué au respect ou à l'obéissance envers vos parents ou vos supérieurs ?

5e — Vous êtes-vous mis en colère ? Avez-vous eu de la haine contre le prochain ?

6e et 9e — Vous êtes-vous permis des pensées, désirs, paroles, lectures, regards ou actions contraires à la pureté ?

7e et 10e — Avez-vous dérobé quelque objet ? —

Avez-vous causé injustement quelque dommage à autrui ?

8e — Avez-vous menti ? — Avez-vous nui à la réputation du prochain par jugements téméraires, médisances ou calomnies ?

— Avez-vous manqué aux lois de l'abstinence ou du jeûne, sans excuse légitime ?

Les sept péchés capitaux se rapportent presque tous aux commandements : la colère au 5e, l'envie au 5e ou au 8e, la luxure au 6e ainsi que la gourmandise et l'ivresse, qui tiennent du plaisir sensuel immodéré ; l'avarice rentre dans le 7e. Restent l'orgueil et la paresse à remplir les devoirs de l'état.

Motifs de Contrition.

Excitez-vous à la contrition par la considération des motifs ci-dessus indiqués (page 154) :

1° Pour les péchés mortels. — Attrition : enfer mérité, ciel fermé, grâce perdue, laideur du péché.— Contrition parfaite: bonté de Dieu, passion de Jésus-Christ.

2° Pour les péchés véniels. — Attrition : purgatoire, gloire du ciel diminuée, grâce de Dieu affaiblie, laideur du péché, même véniel. — Contrition parfaite : bonté de Dieu, passion de Jésus-Christ, et surtout son amour dans l'Eucharistie.

Faites un ferme propos, avec le secours de la grâce, de vous amender, d'éviter les occasions, de prendre les moyens de vous corriger.

Si la dévotion ou la nécessité d'attendre vous permettent de consacrer un temps plus long à la préparation,

excitez-vous à la contrition en répétant lentement le *Miserere* ou quelque autre psaume de la Pénitence.

Manière de se confesser.

Mettez-vous à genoux, et dans la personne du prêtre, considérez Jésus-Christ lui-même.

Dites : Mon père, bénissez-moi parce que j'ai péché. Récitez le *Confiteor* jusqu'à *Mea culpa* exclusivement. Vous pouvez le dire avant de vous présenter au confesseur, surtout quand le nombre des pénitents est considérable.

Dites : 1° depuis combien de temps vous avez reçu l'absolution ; 2° si vous aviez omis quelque péché ; 3° si vous n'avez pas fait la pénitence imposée.

Déclarez vos péchés en suivant, comme pour l'examen, l'ordre des commandements de Dieu et de l'Église.

Terminez en disant : « Je m'accuse de tous les péchés de ma vie passée, en particulier de tel ou tel. » Désignez ici un péché déjà confessé dont vous ayez certainement la contrition ; cette accusation est utile dans le cas où, n'ayant pas de péchés considérables à accuser, vous ne seriez pas certain d'avoir sur vos fautes vénielles une contrition suffisante pour assurer la validité de l'absolution.

Dites : *Mea culpa*, et achevez le *Confiteor*.

Retenez bien la pénitence et les avis que vous donne le confesseur.

Pendant que le prêtre prononce la formule de l'absolution, renouvelez votre acte de contrition.

Après la confession.

Action de grâces. Remerciez Dieu de vous avoir pardonné vos péchés. Prévoyez les occasions de chute, déterminez les moyens de persévérance, priez et accomplissez la pénitence le plus tôt possible.

Satisfaction.

Il est trois sortes d'œuvres satisfactoires : 1° la prière, qui comprend tout acte de religion ; 2° le jeûne, qui comprend tout acte de mortification ; 3° l'aumône, qui comprend tout acte de charité corporelle ou spirituelle envers le prochain.

Les Papes ont attaché des indulgences aux prières et aux pratiques de piété les plus recommandables, ainsi qu'aux actes de charité les plus utiles. Proposez-vous de gagner pour vous-même, et pour les âmes du purgatoire, toutes celles qui se trouvent appliquées aux diverses pratiques et aux œuvres dont vous avez l'habitude, et renouvelez souvent cette intention.

Indulgences.

Les indulgences n'effacent pas le péché ; elles remettent seulement la peine temporelle qui lui est due. Elles sont une application des mérites surabondants de N. S. J.-C., de la sainte Vierge et des Saints, que l'Église attache à certaines conditions, non pour nous dispenser de satisfaire à la justice divine, mais pour nous

en faciliter les moyens, et pour suppléer à notre impuissance. Ainsi, par le moyen des indulgences, nous pouvons acquitter nos dettes ou du moins abréger la rigueur et la durée du purgatoire.

Ajoutons qu'un grand nombre de ces indulgences, étant applicables aux défunts, offrent un moyen facile de soulager les âmes du purgatoire, et de nous en faire de puissants intercesseurs auprès de Dieu.

Pour gagner une indulgence, il faut : 1° avoir l'intention, au moins générale, de la gagner ; 2° être en état de grâce et détester le péché ; 3° accomplir *exactement* et avec dévotion l'œuvre prescrite.

Il faut en outre pour l'indulgence *plénière* ordinaire : 1° se confesser (à moins qu'on ne soit dans l'usage de le faire toutes les semaines ou au moins tous les quinze jours) ; 2° communier ; 3° prier pour les quatre fins suivantes : la paix entre les princes chrétiens, l'extinction des schismes et les hérésies, l'exaltation de la sainte Église romaine, la propagation de la foi. (Ordinairement on récite à ces intentions six *Pater* et six *Ave*.)

L'indulgence plénière étant la remise entière de toutes les peines dues au péché, ne peut se gagner entièrement qu'à la condition de détester tous les péchés, même véniels.

COMMUNION

Toute la religion, toute la vie chrétienne consiste dans l'union à Dieu par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme. Cette union commencée par

le Baptême, et, s'il y a lieu, rétablie par la Pénitence, s'achève et se consomme ici-bas par la Communion. Vivez donc de manière à mériter la grâce de communier le plus souvent possible.

Avant la Communion.

Lorsque vous devez communier, commencez la préparation immédiate après l'élévation.

Acte de foi. — Rappelez-vous que vous allez recevoir le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ, caché, mais présent dans l'hostie consacrée. Adressez-vous à vous-même trois questions : *Quis venit ?* Quel est celui qui vient ? — *Ad quem venit ?* A qui vient-il ? — *Ad quid venit ?* Pourquoi vient-il ?

Acte d'espérance. — Admirez la puissance et la bonté de Jésus, qui, pour vous sauver et pour se donner à vous, franchit tous les obstacles. Du ciel et du sein de son Père, sans quitter le ciel, sans sortir du sein de son Père, il est descendu dans le sein de Marie ; du sein de Marie, dans la crèche ; de la crèche il passe à la croix, de la croix au tombeau, où il disparaît dans le sein de la mort. Il semblait ne pouvoir s'anéantir davantage, et cependant, lorsque de la droite de son Père il descend sur l'autel, c'est pour disparaître entièrement sous les voiles eucharistiques ; et, de l'autel, il s'apprête à descendre jusque dans mon cœur ! Quand, pour se donner à moi, il déploie tant de puissance et de bonté, multipliant les miracles et les bienfaits, n'ai-je pas le droit de tout espérer ?

Acte de charité. — Rappelez-vous les bienfaits reçus : création, incarnation, rédemption, institution de l'Église et des sacrements, votre baptême, votre première communion, et enfin cette communion présente par laquelle Jésus veut encore se donner à vous. A tant d'amour comment répondrez-vous, si ce n'est en vous donnant vous aussi tout entier ?

Au moment de la Communion.

Tandis qu'on récite le *Confiteor*, récitez-le de votre côté avec un vrai repentir de vos fautes.

Vous unissant au prêtre, répétez avec une humilité profonde mêlée d'une grande confiance : *Domine, non sum dignus*. Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit ; mais dites seulement un mot, et mon âme sera guérie.

Recevez la sainte hostie avec une crainte et une joie toute filiale.

Retirez-vous de la table sainte, pensant que vous êtes escorté par les Anges qui accompagnent leur Roi réellement présent dans votre cœur.

AVIS SUR LA MANIÈRE DE COMMUNIER

(*Extrait de la* Semaine du Fidèle, *diocèse du Mans.*)

Il s'agit ici simplement de certaines règles à suivre dans l'acte même de la communion, pour garder les bienséances et pour prévenir de fâcheux accidents.

Tenez la tête fixe et droite, sans la pencher en avant ni la renverser en arrière ;

Tenez les yeux baissés, ou arrêtez-les sur la sainte hostie, et non pas sur le prêtre ;

Ouvrez médiocrement la bouche, ni trop, ni trop peu, et avancez un peu la langue sur la lèvre inférieure, pour que le prêtre y puisse facilement et sûrement déposer l'hostie.

Les uns remuent la tête en tous sens ; les autres tiennent la tête baissée, de sorte qne le prêtre ne voit pas ce qu'il fait et pose la sainte hostie au hasard.

C'est à peine si ceux-ci entr'ouvent la bouche ou desserrent les dents ; ceux-là craignent d'avancer la langue ou saisissent l'hostie avec les lèvres ; d'autres retirent la langue avec précipitation, avant que le prêtre ait eu le temps de bien poser l'hostie.

Tout cela est fort inconvenant et de plus fort dangereux : la plupart des accidents qui arrivent à la sainte table, viennent de la maladresse ou de la négligence des communiants.

A voir la manière dont communient plusieurs personnes, même dévotes, on serait tenté de croire qu'elles le font pour la première fois, tant elles s'y prennent mal.

Ne vous levez pas brusquement aussitôt que vous avez communié, de peur de donner une secousse à votre voisin qui communie après vous ; attendez pour vous lever que le prêtre soit un peu éloigné.

Au lieu de mâcher la sainte hostie, laissez-la un moment sur votre langue, et quand elle sera un peu humectée, vous l'avalerez avec révérence. Mais il ne faut pas

la laisser fondre tout à fait dans la bouche, à cause du péril qu'il y aurait de ne pas communier.

Si l'hostie s'attachait au palais, il faudrait la détacher avec la langue seulement, sans y porter les doigts.

Après avoir communié, on ne doit point s'essuyer les lèvres avec la nappe. Mais si l'on sent que quelque particule de la sainte hostie est demeurée sur les lèvres, il faut avec révérence l'attirer dans la bouche, sans y appliquer les doigts.

Et si le prêtre vous donne par mégarde deux hosties au lieu d'une, qu'y a-t-il à faire ? — Rien, et il n'y a pas lieu de se troubler, puisqu'on ne reçoit pas plus en deux hosties qu'en une, de même qu'on ne reçoit pas moins en une moitié d'hostie qu'en une tout entière.

Si vous attendez à la sainte table la bénédiction du prêtre, laissez tomber la nappe, pour marquer que vous avez communié.

Par respect de la sainte table, on n'y porte point de gants ni de manchon, et les militaires déposent l'épée. Cependant, par privilège, l'Église a permis aux chevaliers de Malte de porter à l'autel l'arme qu'ils emploient à la défense de la religion.

Les règles que nous venons de retracer ne sont point de fantaisie ; nous les avons extraites de graves auteurs ; elles sont reçues, enseignées, et de grands évêques n'ont pas dédaigné de les écrire en détail.

A. P. V.

Après la communion.

Un mot résume l'action de grâces : Ardeur, *Ardor*. Faites-en comme un signe artificiel pour vous rappeler cinq actes dont le mot latin *Ardor* offre les initiales : 1° *Adoration*, 2° *Remerciement*, 3° *Demande*, 4° *Offrande*, 5° *Résolution*.

Adorez votre Dieu, votre Sauveur et votre Roi présent dans votre cœur ;

Remerciez-le du don qu'il vous fait de lui-même tout entier ;

Demandez-lui d'abord le pardon pour les offenses que vous avez commises envers lui, soit par votre indifférence, soit par respect humain ; puis la grâce de ne jamais vous séparer de lui par le péché mortel ; enfin demandez tout ce que vous désirez pour vous-même, pour vos parents et amis ;

Offrez-vous, de votre côté, tout entier et pour toujours à ce Roi si bon et si généreux ;

Renouvelez la *Résolution* d'éviter le péché et de vous corriger, surtout de votre défaut dominant.

Récitez la prière *En ego, o bone ac dulcissime Jesu, etc.* O bon et très-doux Jésus, etc. Ceux qui, après s'être confessés et avoir communié, la récitent devant une image du crucifix et prient pour les besoins de l'Église, peuvent gagner une indulgence plénière et délivrer une âme du purgatoire. (Pie VII, 1821, et Pie IX, 1859.)

Ajoutez quelque prière, par exemple, six *Pater*, *Ave*,

Gloria, aux intentions du Souverain Pontife, afin de gagner l'indulgence plénière qui peut se trouver attachée à la communion de ce jour.

Pendant la journée rappelez-vous de temps en temps la présence de Jésus dans votre cœur.

Par la communion Jésus demeure en vous, et vous demeurez en Jésus, et vous devez dire avec saint Paul : Je vis, non ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi. *Vivo ego, jam non ego ; vivit vero in me Christus.*

Aussi par la communion, les agneaux deviennent des lions ; car si Jésus est l'agneau de Dieu, il est également le lion de Juda. Par la communion, les premiers chrétiens devenaient des martyrs intrépides et invincibles. De même, vous, soldat chrétien, par la communion vous serez un héros sur le champ de bataille où vous attendent les puissances de l'enfer et du monde, et votre fidélité à l'étendard de Jésus, votre Roi et votre Dieu, répondra de votre fidélité à toutes les lois du devoir et de l'honneur.

COMMUNION SPIRITUELLE

Lorsque vous ne communiez pas sacramentellement, faites la communion spirituelle, qui consiste dans le désir de recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ et de s'unir à lui par la communion sacramentelle.

On peut juger de l'excellence de cette pratique par le trait que raconte la Bienheureuse Marguerite-Marie : « Me trouvant, dit-elle, dans un désir ardent de recevoir Notre-Seigneur, je lui dis avec beaucoup de larmes ces

paroles : Aimable Jésus, je me veux consommer en vous désirant, et ne vous pouvant posséder en ce jour, je ne cesserai de vous désirer. — Il vint me consoler de sa douce présence en disant : Ma fille, ton désir a pénétré si avant dans mon cœur, que si je n'avais pas institué ce Sacrement d'amour, je le ferais maintenant pour me rendre ton aliment. Je prends tant de plaisir d'y être désiré, qu'autant de fois que le cœur forme ce désir, autant de fois je le regarderai amoureusement pour l'attirer à moi. » (*Lettre,* avril, 1687.)

LE PÉCHÉ

PREMIER EXERCICE

MÉDITATION AVEC LES TROIS PUISSANCES SUR LE PREMIER, LE SECOND ET LE TROISIÈME PÉCHÉ

Cet exercice contient d'abord une oraison préparatoire, puis deux préambules, trois points principaux et un colloque.

Saint Ignace donne ici le modèle d'un exercice régulier et complet.

Dans la considération du *Principe* et du *Fondement*, nous avons reconnu l'obligation d'employer toutes nos facultés à louer Dieu, à l'honorer, à le servir.

Par l'*Examen* nous avons constaté que le péché est l'obstacle à la gloire et au service de Dieu et par là même à notre salut, à notre perfection, à notre bonheur. Appliquons toutes nos forces, toutes nos puissances contre le péché.

L'exercice s'ouvre par une prière ou *Oraison préparatoire* qui résume pratiquement toute la doctrine du fondement. Aussi cette prière précédera-t-elle invariablement toutes les méditations.

ORAISON PRÉPARATOIRE. — « Mon Seigneur et mon Dieu, faites-moi la grâce que toutes mes intentions, toutes mes actions, toutes mes opérations soient purement ordonnées au service et à la louange de votre divine majesté. »

Mon Seigneur et mon Dieu : Dieu créateur, Dieu conservateur, Dieu ordonnateur, à tous ces titres vous êtes mon souverain, mon maître, mon Seigneur. Je vous dois l'hommage et le service. Chaque jour, chaque matin, je me présenterai à vous, par la méditation, pour vous offrir ma personne et ma journée et pour recevoir vos ordres.

Donnez-moi donc *la grâce :* grâce de lumière et de foi, grâce de force et de charité; éclairez-moi et fortifiez-moi, illuminez-moi et embrasez-moi, afin que toutes mes intentions, toutes mes actions, toutes mes opérations tendent uniquement au service et à l'honneur de votre divine majesté.

D'abord *toutes mes intentions.* C'est l'intention qui donne à tous les actes leur direction, leur valeur, leur mérite. L'intention est la tendance (*tendere in*), l'effort vers le but. Ici c'est *Dieu :* Dieu à servir et à louer : *ad servitium et laudem divinæ majestatis.*

Puis *les actions.* Il ne suffit pas de bien penser et de bien vouloir, il faut agir comme on pense et comme on veut, il faut réaliser et accomplir le bien que l'on a pensé et voulu. Les meilleures intentions demeurent inutiles si elles ne sont pas suivies de l'exécution, de l'action.

Quelquefois, il est vrai, l'intention devant Dieu vaut l'action, et est réputée pour le fait, mais c'est dans le

cas où l'exécution de la chose proposée serait impossible.

Règle générale : l'intention produit l'action. Si, pouvant accomplir le bien que j'ai conçu et résolu, je ne viens pas à l'exécution, il est permis de douter de la sincérité de l'intention, ou tout au moins de sa constance.

Vous aviez résolu de donner l'aumône; un pauvre se présente, vous avez sous la main le moyen de le soulager; vous ne donnez rien : vous ne vouliez donc pas sérieusement faire l'aumône, ou vous avez cessé de le vouloir.

L'intention doit précéder l'action, puisque celle-ci reçoit de celle-là sa direction. Mais pourquoi saint Ignace place-t-il les *actions* avant les *opérations ?* L'ordre logique et naturel semblerait demander que l'opération précédât l'action.

Opération se dit de tout les actes intérieurs et extérieurs. La pensée, la volition sont des opérations aussi bien que la parole et que l'action elle-même; mais la pensée et la volition ne sont pas des actions.

L'action est l'application de nos facultés et de nos forces en dehors de nous-mêmes; c'est la réalisation, l'exécution d'une pensée et d'une volition, c'est la production d'un effet. Tant que je me borne à penser ou à vouloir, je demeure en moi-même, j'agis en moi-même, je ne produis rien, je ne fais rien.

Je pense à soulager un pauvre, je veux le soulager : l'*action* de le soulager existera seulement lorsque je réaliserai ma pensée et ma volonté par l'effet, par l'aumône.

L'ordre logique et naturel semblerait donc appeler les opérations avant les actions, puisque celles-ci supposent celles-là, puisque les actions sont seulement une des espèces d'opération, et que l'opération est le genre comprenant deux espèces, savoir les opérations intérieures et les opérations extérieures.

Toutefois ce n'est pas, croyons-nous, au hasard et sans dessein que saint Ignace met les actions avant les opérations. Il avait sans doute en vue la gradation qui s'observe pratiquement dans la voie de la perfection. Le comble de la perfection serait que toutes nos opérations fussent purement ordonnées au service et à la gloire de Dieu, toutes, les intérieures aussi bien que les extérieures. Mais dans la pratique, les actions, par cela même qu'elles sont une application extérieure des opérations intérieures, sont pour nous plus faciles à saisir, à remarquer et à régler. Commençons par ordonner les actions d'après les intentions pures, droites et simples. Peu à peu nous parviendrons à diriger toutes nos opérations, même les plus intimes et les plus continues, même les simples volitions et les simples pensées, et à les ordonner si parfaitement que toutes se rapportent au service et à l'honneur de Dieu.

Lorsque toutes nos opérations sans exception, lorsque toutes nos pensées, toutes nos volitions seront *ordonnées purement* au service et à la louange de Dieu, *purement*, sans aucun alliage d'intention étrangère, sans aucun mélange d'affection ou d'aversion déréglée; *purement*, c'est-à-dire droitement, sans aucun détour sur les créatures, sans aucun retour sur nous-mêmes; *purement*, comme le sont tous les points d'une ligne parfai-

tement droite dont pas un ne s'écarte d'un côté ou d'un autre: *Ne declines ad dextram vel ad sinistram* (Jos., 1, 7); quand Dieu seul sera le terme de toutes nos pensées, de toutes nos affections, alors tout en nous sera parfaitement ordonné. Car l'ordre consiste en ce que tout converge vers un seul point, vers un seul but. Or ce point, ce centre, ce but, ce terme unique et final vers lequel tout doit converger, c'est Dieu.

Tel est donc l'idéal de la perfection, l'idéal de la sainteté, l'idéal du bonheur : Que toutes nos intentions, toutes nos actions, toutes nos opérations soient ordonnées purement au service et à la louange de Dieu.

Saint Ignace met ici le service avant la louange.

La logique encore demanderait la louange avant le service. C'est au reste l'ordre suivi dans l'exposé du fondement. La connaissance précède la volition, qui elle-même précède l'action : or, la louange appartient à la connaissance, et le service rentre dans l'action.

Assurément pour servir Dieu il faut le connaître et il faut avoir reconnu son domaine souverain. Mais une fois cette première notion rappelée, appliquons-nous tout d'abord à servir.

Il est à la fois plus facile et plus difficile de servir que de louer ; et à ce double point de vue, il est plus pratique et plus sûr de mettre le service avant la louange.

Je dis d'abord qu'il est plus facile de servir que de louer. Dans les palais des rois se trouvent et des serviteurs et des courtisans. Il est plus facile de travailler pour le service du prince que de lui faire la cour et de se tenir en sa présence, toujours prêt à l'écouter et

à lui répondre avec grâce, avec intelligence, et de façon à lui plaire.

De même il est plus facile de travailler pour Dieu, que de demeurer pendant un temps assez long occupé à méditer et à contempler. Commençons donc par servir Dieu : remplissons bien les devoirs de notre état, faisons de notre mieux ce que Dieu veut. Peu à peu nous mériterons l'honneur d'être appelés à converser avec sa divine majesté. Résignons-nous d'abord aux humbles fonctions de Marthe, et nous serons invités au doux repos de Marie.

J'ai dit que, dans un autre sens, le service est plus difficile que la louange. Il est doux et facile, pour celui qui sait faire la cour, de vivre au palais du roi, d'en goûter les délices et d'en partager les splendeurs. Il est plus rude de vivre dans les camps et sur les champs de bataille et de s'exposer pour la défense du prince et de la patrie aux dangers, aux blessures et à la mort.

Ainsi dans le service divin il se rencontre des devoirs qui sont plus difficiles et plus méritoires que ne le sont les exercices où l'on s'occupe à contempler Dieu et à louer sa grandeur et sa bonté. Il est plus difficile de lutter contre les ennemis de sa gloire, contre les démons de l'enfer et contre les impies de la terre que de prier et de méditer tranquillement dans un oratoire.

Or, ce genre de service doit encore passer avant la louange. Le Calvaire précède le mont des Oliviers, la Passion précède l'Ascension. Souffrons d'abord et mourons avec Jésus-Christ, si nous voulons ressusciter et régner avec lui dans la gloire. Semons dans les larmes, si nous voulons moissonner dans l'allégresse.

Le chant du combat doit précéder l'*alleluia* de la victoire et du ciel.

Cette oraison préparatoire indique donc et rappelle le but de la méditation et de tout exercice spirituel. Nous demandons la grâce que toutes nos puissances soient consacrées au service et à la louange de la divine Majesté. Or le but des exercices, et spécialement de la méditation, est de chercher les moyens de servir Dieu et de le louer.

Préambules. — A l'entrée des palais se rencontrent des portiques, des galeries, des salles d'attente où sont d'abord introduits ceux qui demandent audience et où chacun attend son tour. Là on peut s'asseoir ou se promener, tout en se préparant à paraître devant le prince et en se rappelant ce qu'on veut lui proposer ou lui demander.

Pareillement, avant d'entrer dans le corps même de la méditation, avant de pénétrer dans l'intérieur du sujet, il est bon de se rappeler et de résumer brièvement le fait qu'on se propose de méditer, d'en fixer les principaux traits, et surtout de déterminer avec précision ce que l'on veut, et le but qu'on a en vue.

De là deux préambules, l'un pour l'imagination, l'autre pour l'intelligence et la volonté.

Premier préambule : L'imagination est la folle du logis. Occupez-la, fixez-la ; sinon pendant la méditation, par ses courses vagabondes, elle ne cessera de vous dis-

traire. Commencez par l'appliquer et l'attacher au sujet. Alors, au lieu d'empêcher la méditation, elle l'aidera. Essayez donc de vous représenter sous une forme sensible le lieu où se passe ce que vous allez méditer.

S'il s'agit d'un fait historique, cette représentation est aisée.

S'il s'agit d'une vérité abstraite, d'un principe par exemple, d'une vertu ou d'un vice, donnez un corps à cette vérité.

Considérez un pécheur au lieu du péché lui-même, un saint au lieu de la vertu, un orgueilleux au lieu de l'orgueil.

Vous vous proposerez le péché de l'ange, ou celui de l'homme, au lieu du péché pris en général ; Job, Tobie, patients dans l'épreuve, au lieu de la patience abstraite ; Aman orgueilleux et superbe, au lieu de l'orgueil même. Alors il sera facile de vous représenter par l'imagination le lieu où se passe le trait sur lequel vous allez méditer.

Dans l'exercice présent dont l'objet est le péché, vous vous représenterez votre âme dans votre corps. Elle devait y régner comme une reine dans son palais, elle y est enchaînée comme un criminel dans un cachot. Elle devait gouverner, elle est esclave. Elle devait dominer les membres, les sens, les passions, elle est comme livrée aux caprices et aux fureurs de ces mêmes sens et de ces passions qui, de sujets dociles, sont devenus les tyrans et les bourreaux de leur souveraine.

Représentez-vous vous-même tout entier, corps et âme, dans une vallée de larmes et de misères, relégué

avec les brutes qui se joignent aux éléments pour vous torturer et pour faire de votre vie une mort continue. Vous deviez naître dans un paradis de délices, pour y vivre sans peine et sans douleur, avec un plein empire sur les animaux, avec une pleine jouissance de tous les biens et de tous les plaisirs honnêtes. Qu'est devenu ce paradis ? La terre s'est couverte de ronces et d'épines, elle vous refuse les aliments les plus indispensables, ou du moins elle ne les accorde qu'à un travail rude et opiniâtre qu'il faut sans cesse recommencer et qui souvent demeure inutile. La nature entière semble s'être concertée pour multiplier et pour varier vos souffrances, en attendant qu'elle puisse vous porter le coup de la mort.

Qui a fait cela ? Dieu vous avait créé pour le bonheur. Ce bonheur où est-il ? — Ce bonheur, qui vous l'a enlevé pour le remplacer par cet ensemble de misères et de maux ? — Le péché.

Oui, la cause des maux qui nous enveloppent, en attendant les maux plus redoutables qui nous menacent, c'est le péché.

Second préambule. — « Demander à Dieu ce que je veux et désire. » — Vouloir et désirer : qu'ils sont rares les hommes qui veulent ! Qu'ils sont rares surtout ceux qui désirent !

Vouloir le bien, ce devrait nous être tout naturel : or quel est l'homme qui veut le bien d'une volonté vraie ?

Désirer, c'est vouloir avec entrain, avec passion : quels sont ceux qui se passionnent pour le bien ?

Et puis, nous sommes étonnés de voir nos prières, nos exercices spirituels, nos travaux mêmes, nos études, nos lectures, nos conversations, nos œuvres, en un mot notre vie tout entière demeurer nulle, vaine, inutile, impuissante, inefficace. Nous sommes surpris de ce que nos pensées, nos paroles, nos actions n'aboutissent à rien.

C'est que nous ne voulons pas, nous ne voulons rien, nous ne savons pas ce que nous voulons. Nous ne nous proposons aucun but, aucun résultat déterminé. On prie pour prier, mais sans rien vouloir, sans rien demander ; on parle pour parler, sans chercher à convaincre et à persuader ; on agit pour agir, sans se proposer un but, un effet à réaliser.

Sachons enfin vouloir. Ce second préambule nous le rappellera et nous l'apprendra : *petere id quod volo.* Quand Dieu veut, la chose est faite : *Quæcumque voluit, fecit.* Il nous a donné la volonté afin que, à son exemple, nous fassions quelque chose, et que notre parole même soit une action : *Dixit et facta sunt.*

Dans l'exercice qui se présente ici, dans la méditation sur le péché, « je demanderai la honte et la « confusion de moi-même, voyant combien ont été « damnés pour un seul péché mortel, et combien de « de fois j'ai mérité d'être condamné pour toujours en « raison de mes péchés si graves et si nombreux ».

Comme on le voit déjà, dans ce second préambule on devra demander une double grâce, savoir la lumière pour l'intelligence, la résolution pour la volonté.

Ici on demande une grâce de lumière qui fasse reconnaître les malheurs qu'entraîne le péché, et une grâce de confusion, de honte, de repentir à la vue des péchés commis.

Tel sera le cadre habituel de toute méditation quel qu'en soit le sujet :

1. L'oraison préparatoire, toujours la même;

2. Deux ou trois préambules qui varient selon le sujet :

L'un pour l'imagination : on l'appelle la composition du lieu;

L'autre pour l'intelligence et la volonté, ou la demande de grâce;

Plus tard, saint Ignace en proposera une troisième qui précédera les deux qu'il indique ici, et qui s'adressera surtout à la mémoire : ce sera le souvenir du fait.

3. L'exercice des trois puissances ou l'application de la mémoire, de l'intelligence et de la volonté au sujet.

4. Le colloque ou entretien avec DIEU et les saints.

Entrons dans le corps de la méditation, et parcourons les trois points de ce premier exercice.

PÉCHÉ DES ANGES

« Le premier point, dit saint Ignace, sera d'attirer la « mémoire sur le premier péché qui fut celui des anges, « puis l'entendement sur ce même péché en discourant,

« et en même temps la volonté, voulant me rappeler et « comprendre tout cela pour rougir de moi-même, et « pour me confondre par la comparaison de mes péchés « si grands et si nombreux avec le péché unique des « anges : Si pour un seul péché ils ont mérité l'enfer, « combien de fois l'ai-je mérité pour tant de péchés « que j'ai commis! »

L'application des trois facultés doit se faire à peu près en même temps. Leurs opérations, bien que très distinctes, sont souvent inséparables. A mesure que je me rappelle le sujet, ou une circonstance du sujet, je dois chercher à l'entendre, je dois réfléchir sur le trait qui m'est rappelé, en tirer une conséquence, une application pratique : l'entendement doit accompagner le souvenir; en même temps la volonté doit accompagner la mémoire et l'intelligence, d'abord en les appliquant au sujet : « voulant me rappeler et entendre tout « cela », puis en m'appliquant à moi-même les réflexions et les conclusions pratiques détruites par l'entendement : « voulant me rappeler et entendre tout cela pour con- « cevoir de la honte et de la confusion à la vue de mes « péchés comparés à celui des anges. »

Après avoir exposé en quelques mots la manière d'appliquer les trois puissances au sujet, manière qui est si conforme à la nature même de ces trois facultés qu'il serait, je crois, impossible de suivre un autre procédé, saint Ignace reprend l'exercice de la mémoire pour expliquer plus complètement son rôle dans la méditation.

« Je dis qu'il faut *attirer* dans la mémoire le péché « des anges, se rappelant comment ayant été créés en

« grâce et ne voulant pas s'aider de leur liberté pour « rendre hommage et obéissance à leur Créateur et « Seigneur et se laissant aller à l'orgueil, ils furent « changés de grâce en malice et lancés du ciel en enfer. »

Voilà le fait avec ses circonstances principales. On peut en chercher le développement dans l'Écriture et dans la tradition. Ce sera encore l'office de la mémoire.

Mais saint Ignace s'arrête là. Suivant le conseil qu'il a donné dans la seconde annotation, il se borne à rappeler l'histoire du péché des anges, puis il ajoute que l'entendement devra discourir pour en venir aux conclusions particulières et que l'on devra exciter les affections à l'aide de la volonté.

Ces conclusions, ces réflexions, ces affections, quelles sont-elles ? Saint Ignace vient de les indiquer plus haut. Mais ici, fidèle à l'avis de l'annotation qu'on vient de rappeler, il ne propose aucune réflexion, aucune affection spéciale. A nous de nous exercer, de nous appliquer, de discourir, de réfléchir, à nous de nous mouvoir, de nous exciter, de nous déterminer et de vouloir par nous-mêmes.

Cependant pour aider la méditation sur ce premier péché nous ajouterons ici quelques pages que nous avons déjà publiées ailleurs sur la chute des anges.

Quelle fut l'épreuve des anges et à quel instant leur fut-elle proposée, nous l'ignorons. Que ce soit au premier jour, ou plus tard, comme semble l'insinuer la chute de l'ange rebelle précipité du haut du ciel dans la terre : *In terram projeci te* (Ézéchiel, xxviii, 17), en

rapprochant les divers traits de l'Écriture, nous pouvons supposer que les choses se passèrent à peu près dans l'ordre que voici.

Caché dans les splendeurs de sa gloire, mais visible par ses œuvres, Dieu se révèle aux anges, et leur parlant à la manière dont se parlent les esprits, il s'affirme, il se nomme : « Je suis celui qui est, *Ego sum qui sum.* » Et les anges tous d'une voix s'écrient : « Venez, adorons-le. *Venite, adoremus.* »

La voix divine reprend : « Trois rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe, l'Esprit-Saint : et ces trois ne sont qu'un. *Quoniam tres sunt qui testimonium dant in cœlo, Pater, Verbum et Spiritus Sanctus : et hi tres unum sunt.* » C'est la révélation de la trinité des personnes dans l'unité de l'Être divin ; c'est aussi l'annonce implicite de Celui auquel trois rendent témoignage au ciel. Quel est Celui-là ? Encore un peu les anges le sauront.

Cependant, aussitôt que la Trinité leur fut révélée, se voilant la face de leurs ailes, ils se dirent les uns aux autres : « Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées ; la terre entière est pleine de sa gloire. *Et clamabant alter ad alterum et dicebant : Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus exercituum ; plena est omnis terra gloriâ ejus.* » (Is., VI, 3.)

Dieu va les initier au secret de son plan. Il a créé les purs esprits, il a créé les êtres matériels, il a uni dans l'homme l'esprit et la matière : ce n'est pas assez. Dans sa sagesse et dans sa bonté il se propose quelque chose de plus merveilleux, et sa puissance suffit à réaliser le

dessein qu'il a conçu et arrêté dans ses décrets éternels.

Un jour viendra ou la seconde personne de l'auguste Trinité, le Verbe, s'unissant à une créature, l'élèvera si haut par cette union que, sans perdre la nature qui lui est propre, cet être privilégié ne fera qu'une seule et même personne avec le Verbe.

Quelle sera la créature appelée à cette sublimité ? Ce ne sera point l'ange. Ce sera l'homme, l'homme qui, quoique inférieur à l'ange par sa nature, a sur lui l'avantage de résumer dans son corps et dans son âme tous les degrés de la création.

Dieu se fera homme. Le Verbe se fera chair : « Adorez-le, ô vous qui êtes ses anges. *Adorate eum, omnes angeli ejus.* » (Ps. XCVII, 7; Hebr., 1, 6.)

Il se fit alors au ciel un solennel silence. Le mystère nouveau dépassait tellement leur attente que les plus sublimes séraphins ne purent que se voiler la face.

Il y avait un ange qui brillait entre tous par l'éclat de son génie. Dieu s'était plu à l'orner de tous ses dons et il en avait fait comme le soleil des sphères angéliques. Son nom indique assez quelles furent sa gloire et sa mission. Il se nommait Lucifer, le porte-lumière, l'illuminateur. Chef des milices célestes, c'était à lui de se prononcer le premier ; c'était à lui le premier que revenait l'honneur d'adorer d'avance le Verbe fait chair, à lui le premier de rendre hommage au Roi futur de la création tout entière. Les anges donc attendaient qu'il parlât. Lucifer prit la parole.

« Je monterai jusqu'au ciel », mais je monterai par moi-même, par la seule force de mon intelligence, et

non par la soumission de la foi ; mais je monterai par la seule vertu de ma puissance, et non par le secours de la grâce. *In cœlum conscendam.*

« J'élèverai mon trône au-dessus des astres de Dieu. » Ces astres n'étaient ni les étoiles, ni les soleils. Par sa seule nature le dernier des anges est au-dessus de l'astre le plus étincelant. Dans son dédain suprême, Lucifer prétend s'établir par sa propre force au-dessus de tous les anges, principalement au-dessus de ceux qui, par leur fidélité, deviendront plus spécialement les anges de Dieu. *Super astra Dei exaltabo solium meum.*

« Je m'assiérai sur la montagne du Testament. » Le Testament, dans la langue de l'Écriture, est l'alliance entre Dieu et l'homme. La montagne du Testament est le point culminant, le plus haut degré de l'alliance, de l'union entre Dieu et l'être créé. Quand donc Lucifer s'écrie : Je m'assiérai sur la montagne du Testament, c'est comme s'il eût dit : Dieu veut s'unir à l'homme et par là l'élever au plus haut degré de la création ; je monterai plus haut encore et je m'assiérai au-dessus du Verbe fait chair : *Sedebo in monte Testamenti.*

Vainement ce grand Dieu se cache dans les profondeurs de son infinité, je m'enfoncerai au sein de la nuit dont il s'enveloppe et qui le dérobe aux regard des plus hautes intelligences, je pénétrerai « dans les flancs de l'aquilon : *In lateribus aquilonis.* »

« Je m'élancerai par delà les hauteurs des nues. *Ascendam super altitudinem nubium.* »

Perçant par ma seule intelligence le nuage qui voile à tout esprit créé le mystère de l'essence divine, c'est-à-

dire la trinité des personnes en un seul Dieu, je m'unirai par moi-même au Verbe divin et voyant Dieu comme il se voit lui-même, « je serai semblable au Très-Haut : *Similis ero Altissimo.* »

Il a dit. L'étonnement, sans doute, fut au comble dans les phalanges célestes. On attendait l'hommage, et la révolte lève son étendard. Mais bientôt un sourd murmure parcourt les rangs, il gronde, il grandit, il s'élève et prenant tout à coup des proportions formidables, il éclate comme la foudre et roule comme le tonnerre. Des milliers de voix redisent avec Lucifer : Je monterai, *Ascendam ;* Je serai semblable au Très-Haut, *Similis ero Altissimo.* Ce Dieu fait homme qu'il me faut adorer d'avance et qu'un jour il me faudra servir, je ne le servirai pas : *Non serviam.* On eût dit les flots de la tempête s'élançant à la fois de toutes parts pour porter jusqu'au Très-Haut les menaces de l'orgueil.

Mais tout à coup au sein de cette immense clameur trois mots ont retenti : trois mots brefs et vifs comme l'éclair, trois mots qui, terribles comme la foudre, éclatent sur les phalanges rebelles comme trois coups de tonnerre.

« Mi-cha-el, *quis ut Deus*, qui est semblable à Dieu ? » Il était seul, le noble archange, lorsqu'il osa jeter cette simple mais hardie protestation au triomphant Lucifer.

Dans ton fol orgueil, tu t'es écrié : Je serai semblable au Très-Haut, *similis ero Altissimo.* Déjà autour de toi le tiers des anges répète : *Similis ero Altissimo*, je serai semblable au Très-Haut. — Mais qui est comme Dieu, *quis ut Deus* (en hébreu, Mi-cha-el) ? Noble et vaillant

défi, généreux cri de guerre, qui deviendra le nom de l'intrépide archange !

Une voix a suffi pour entraîner des millions d'intelligences dans les révoltes de l'orgueil ; une voix a suffi pour rallier au drapeau de la fidélité l'immense majorité des esprits célestes.

Ne dites jamais : Je suis seul. Ne vous effrayez ni du nombre des ennemis de Dieu, ni de la multitude et de la jactance de leurs paroles. Fussiez-vous seul, déclarez-vous. Les bons n'attendent que le signal et un chef. Trois mots suffiront pour déconcerter l'orgueil et pour mettre à bas l'insolence de ses discours.

Cependant un grand combat s'engage dans les cieux. « Michel et ses anges combattaient contre le dragon, le dragon et ses anges combattaient contre Michel : *Et factum est prælium magnum in cælo. Michael et angeli ejus prœliabantur cum dracone, et draco pugnabat et angeli ejus.* » (Apoc., XII.)

En face de la vérité, le sophisme reste muet, mais le plus souvent il s'obstine dans le faux.

En présence de la question si ferme, mais si foudroyante de l'archange Michel, Lucifer ne répondait pas, mais il ne se rendait pas.

Enfin, après avoir laissé aux anges fidèles le temps de se couvrir de gloire par l'héroïsme de la résistance, Dieu va couronner leur vaillance par une éclatante victoire. Soudain du sein même de Lucifer, pour prendre le langage énergique du prophète, sort un feu dévorant qui, sans le consumer, réduit tous ses efforts et toute sa puissance à néant. *Producam ergo ignem de medio tui,*

qui comedat te... Nihili factus es, et non eris in perpetuum. (Ézéchiel, xxviii, 18, 19.)

L'ange qui tout à l'heure s'élançait si brillant et si fier, tombe en un clin d'œil du sommet de la création, entraînant dans sa chute le tiers des astres, c'est-à-dire des esprits célestes, devenus complices de son orgueil. Précipités du haut des cieux, peut-être du centre de toutes les sphères sidérales, et lancés dans les espaces, ils roulent dans un effroyable désordre, et retombent d'abîmes en abîmes pour ne s'arrêter qu'à l'extrémité du monde, dans ce souterrain de feu et dans cette nuit éternelle qui se nomme l'enfer. *Et ejeci te de monte Dei... in terram projeci te.* (Ézéchiel, xxviii, 16, 17; — *Apoc.*, xii, 9.)

Ainsi se termina le premier combat. L'orgueil des rebelles est demeuré impuissant ; « et leur place ne s'est plus trouvée dans les cieux. *Et non valuerunt, neque locus inventus est eorum amplius in cœlo* ». (*Apoc.*, xii, 8.)

Tel fut le dénouement de la première révolution.

PÉCHÉ DU PREMIER HOMME

Le second point consiste « à faire la même chose, « savoir, à *attirer* les trois puissances », — notons ce mot, attirer, *traer*, (traîner, doucement mais fortement), — « sur le péché d'Adam et d'Ève, *attirant* dans la mé- « moire, » c'est-à-dire se rappelant « comment pour ce « péché ils ont fait une si longue pénitence et quelle

« corruption a envahi le genre humain, tant de nations « et de générations allant en enfer. »

Après ce coup d'œil général sur le péché de nos premiers parents, saint Ignace en reprend les traits principaux.

« Je dis qu'il faut se rappeler le second péché qui est « celui de nos premiers parents, comment après qu'Adam « eut été créé dans la plaine de Damas et placé dans le « paradis terrestre et Ève formée d'une de ses côtes, « ayant reçu la défense de manger du fruit de l'arbre de « la science et en ayant mangé et par là même ayant « péché, ils furent revêtus de tuniques de peau et chas- « sés du paradis, et après avoir perdu la justice origi- « nelle ils passèrent toute leur vie dans les travaux et « dans la pénitence. »

Tels sont les traits dont saint Ignace rappelle ici le souvenir. Mais on peut aussi reprendre toute l'histoire de la création de l'homme et de sa chute telle qu'elle est racontée dans l'Écriture, non seulement dans la *Genèse*, mais dans les autres livres où il y est fait allusion. A mesure que l'on repassera par la mémoire ces diverses circonstances, ou après les avoir considérées dans leur ensemble, l'entendement, par la réflexion, déduira des conclusions pratiques, et la volonté s'excitera à craindre et à détester le péché. C'est à celui qui médite de faire lui-même usage de son intelligence et de sa volonté, de discourir, de réfléchir, et de prendre des résolutions pratiques.

Ici encore pour aider la méditation nous ajouterons quelques développements que nous avons déjà publiés sur la chute de nos premiers parents.

Dieu avait dit à l'homme et à la femme : « Croissez, multipliez, peuplez la terre et soumettez-la. » Il les avait placés dans un délicieux paradis ; et pour leur procurer un moyen de montrer leur fidélité, et de mériter un bonheur encore plus grand, il leur avait dit : « Vous pouvez manger de tous les fruits de ce jardin, à l'exception de celui de l'arbre de la science du bien et du mal. Le jour où vous en mangerez, vous mourrez. » En présence d'une condition si facile, Adam et Ève durent croire leur avenir assuré.

Mais voici Satan : il épie l'instant où la femme se trouve seule, et s'adressant à elle comme à la plus faible : « Pourquoi, lui dit-il, pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne pas manger de tous les fruits de ce jardin ? »

Pourquoi ? Tel est le premier mot de la révolution, qui, depuis l'origine des temps, se résume dans cette formule : « Pourquoi serait-ce à moi d'obéir, et à celui-ci de commander ? »

Pourquoi ? Question embarrassante quand celui qui doit répondre ne peut pas démontrer que c'est au nom de Dieu qu'il parle et qu'il commande. Mais quand la question s'adresse à Dieu, elle devient aussi insensée qu'insolente, et la réponse est aisée.

Pourquoi ? — Dieu est la sagesse, la bonté, la puissance. Souverainement sage, il n'ordonne rien sans raison ; il sait ce qui me convient et ce qui ne me convient pas. Infiniment bon, il ne peut rien me défendre,

que ce ne soit pour mon bien. Tout-puissant, il saura se faire obéir, ou venger la désobéissance.

A toute difficulté comme à tout murmure, cette solution suffit.

Ève le savait. Mais elle eut l'imprudence et la curiosité d'écouter le serpent jusqu'au bout; puis elle eut l'imprudence et la vanité de répondre. A entendre le serpent, on eût dit que tous les fruits du jardin étaient défendus. « Nous pouvons, réplique la femme, nous pouvons manger de tous les fruits, à l'exception de ceux de l'arbre situé au milieu du jardin : Dieu nous a commandé de n'en point manger. » La réponse jusqu'ici est sage et vraie; mais Ève ajoute : « Et de ne pas y toucher. » Elle exagère la défense. Dieu a dit : « Ne mangez pas; » il n'a point dit : « Ne touchez pas. » Tel est le premier effet du commerce avec le sophiste : sa parole inspire un secret mécontentement qui fait qu'on s'exagère la sévérité de la loi divine.

Ève poursuit : « De peur, dit-elle, que peut-être nous ne mourions. » Tout à l'heure elle exagérait la défense; maintenant elle diminue la menace. Dieu, cependant, n'a pas dit : « Peut-être; » il a dit : « Le jour où vous mangerez de ce fruit, vous mourrez : *Morte morieris.* » Pouvait-il être plus clair et plus formel?

Ève donc exagère d'une part et diminue de l'autre. Elle hésite, elle chancelle. Ce qui fait la force de celui qui attaque, c'est l'hésitation de celui qui se défend. Au début, le serpent se glissait sous les modestes apparences d'un simple doute et d'un innocent *pourquoi.* Mais voit-il Ève ébranlée, soudain il se redresse, et il oppose à la parole divine le plus impudent démenti :

« *Nequaquam moriemini*. Pas le moins du monde, réplique-t-il, vous ne mourrez point ; mais Dieu sait que le jour où vous mangerez de ce fruit, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. »

On parle de l'idée moderne ; on dit : « L'esprit du siècle. » L'idée moderne comme l'esprit du siècle se résume dans ces deux mots : « Ne croyez pas, n'obéissez pas, ô peuple. Désormais vous êtes éclairé. Sachant par vous-même ce qui vous est bon et ce qui vous est mauvais, vous serez libre, vous serez indépendant ; et chacun de vous se gouvernant par lui-même, vous serez souverain, vous serez comme des dieux : *Eritis sicut dii.* »

L'idée n'est pas moderne, elle est vieille comme la première femme ; et l'esprit du siècle est ancien comme le serpent qui le premier osa dire à notre mère : Dieu vous a dit : Vous mourrez, moi je dis : Vous ne mourrez pas ; Dieu a dit : Ne mangez pas de ce fruit, moi je dis : Mangez. Quand Dieu parle, ne croyez pas ; quand Dieu commande, n'obéissez pas, et vous serez comme des dieux, ne relevant que de votre raison et de votre liberté.

Encore un coup, l'idée n'est pas nouvelle. Le serpent-scribe et le serpent-orateur du siècle dix-neuvième n'ont absolument rien inventé.

La femme a mangé du fruit défendu ; Adam par complaisance en a fait autant. Et leurs yeux, en effet se sont ouverts. Le serpent avait dit : « Vous serez comme des dieux. » Juste ciel ! quelle ironie !

Mais voici Dieu. Les coupables sont appelés, enten-

dus, convaincus. Il ne reste plus qu'à frapper. L'arrêt est formel : Le jour où tu mangeras de ce fruit, tu mourras. Satan frémit d'une joie infernale : si Dieu extermine l'homme, c'en est fait de cet Homme-Dieu qu'il devait adorer.

Mais, ô revirement soudain ! Tout-à-coup Dieu, au lieu de foudroyer l'homme coupable, se retourne vers le serpent et lui adresse cette prédiction formidable : « Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne, et elle t'écrasera la tête : *Ipsa conteret caput tuum.* »

PÉCHÉ PARTICULIER

« Le troisième point consiste à faire la même chose « sur le troisième péché particulier de quelqu'un qui « pour un seul péché mortel a pu être condamné à « l'enfer, sans parler du grand nombre de ceux qui ont « été damnés pour des péchés moindres que les miens. » — Voilà le fait.

« Je me rappellerai donc la gravité, la malice du « péché contre le Créateur et le Seigneur, et discou- « rant par l'entendement je considérerai comment le « pécheur offensant la bonté infinie mérite justement « d'être condamné pour toujours, et je terminerai par « les actes de la volonté, comme dans les points précé- « dents. »

En quelques mots saint Ignace rappelle tout ce qu'on peut dire sur le péché : « gravité, malice du péché « contre le Créateur et Seigneur. »

Dieu est le Créateur : donc tout lui appartient ; donc il est le maître, le Seigneur. Ce double titre suffit pour expliquer la gravité et la malice du péché.

La gravité : quelle insolence et quelle folie d'offenser un Dieu si grand, un souverain si puissant !

La malice : quelle ingratitude d'offenser un Dieu si bon ! Ce Dieu, je ne puis l'offenser qu'en tournant contre lui les dons même que j'en ai reçus et que j'en reçois, — et cela à l'instant même où je les reçois en vertu de la conservation sans laquelle je retomberais aussitôt dans l'impuissance et dans le néant.

Le pécheur offense donc la bonté infinie et, selon l'expression aussi simple que juste de saint Ignace, « il agit contre la bonté infinie ».

Par le fait même qu'il veut le bonheur sans Dieu et hors de Dieu, le pécheur voudrait que Dieu ne fût pas ce bien éternel et infini sans lequel l'homme ne peut pas être heureux ; mais si Dieu cessait d'être ce bien, il ne serait plus Dieu, car il ne serait plus éternel et infini ; le pécheur voudrait donc que Dieu cessât d'être Dieu, il veut l'anéantissement de Dieu !

Il mérite donc de perdre ce Dieu qu'il a rejeté, qu'il a refusé, qu'il aurait voulu anéantir.

Or, perdre Dieu, c'est perdre le bien éternel et infini, cette perte est donc le mal et le malheur souverain, infini, éternel : c'est l'enfer.

Au péché mortel répond l'enfer : rien de plus juste. Le pécheur obtient ce qu'il a voulu : il a voulu être sans Dieu, il n'a pas voulu Dieu : il ne l'aura pas.

Colloque. — La méditation se termine par un colloque ou entretien avec Dieu ou avec les saints. Ici on nous propose un colloque aussi touchant que sublime.

Après avoir considéré le péché dans les anges, dans le premier homme, dans un pécheur particulier justement condamné pour un seul péché mortel, considérons-le sur la croix où il a cloué Jésus-Christ.

Par l'imagination figurons-nous Jésus-Christ, notre Seigneur, en croix et présent devant nous. Demandons-lui pourquoi et comment lui, créateur, il en est venu à se faire homme ? pourquoi et comment lui qui est la vie éternelle, il a voulu subir la mort temporelle ?

Il vous répondra : Mon fils, je suis mort pour tes péchés.

Le péché a tué Jésus-Christ, il a tué le Verbe incarné. S'il n'a pas tué le Verbe lui-même, en tant que Verbe, c'est que le Verbe est Dieu, et que Dieu est nécessairement éternel.

En lui-même et par lui-même, redisons-le, le péché mortel est la négation et l'anéantissement de Dieu, le péché mortel est un déicide. S'il n'aboutit pas, s'il n'arrive pas à l'exécution, c'est en raison de la suprême impuissance de son auteur, c'est en raison de la nullité de la malice humaine quand elle se rue contre la bonté infinie et contre la majesté suprême.

Mais le Verbe s'étant fait chair, Dieu s'étant fait homme, comme homme il pouvait mourir. Et le pécheur a réussi : il a tué l'Homme-Dieu.

Jésus-Christ est donc mort pour mes péchés. Et moi qu'ai-je fait pour Jésus-Christ ? Jusqu'ici à tant d'amour

je n'ai répondu que par l'ingratitude, l'oubli, l'indifférence, et souvent par le péché.

Que fais-je et que ferai-je enfin ? que dois-je faire pour Jésus-Christ ? S'il est mort pour moi, s'il a tant souffert pour mes péchés, c'est bien le moins que je vive pour lui, et que pour lui je souffre ce qu'il me faut endurer pour éviter le péché.

Et puisqu'il me faudra mourir, faisant de nécessité vertu, j'accepterai la mort pour lui, et je rendrai mon dernier soupir les lèvres collées sur son image, sur la croix, sur le crucifix : oui, je veux mourir en baisant le cœur de mon Jésus mort en croix de douleur et d'amour pour moi.

« Dans le colloque on s'entretient avec Dieu ou « avec les saints, tantôt comme un ami avec un ami, « tantôt comme un serviteur avec son maître, tantôt « demandant une grâce, ou bien reconnaissant et « confessant ses fautes, ou communiquant ses inquié- « tudes et demandant conseil. »

Il faut lire et étudier les entretiens que les patriarches et les prophètes eurent avec Dieu, et avec les anges qui leur apparaissaient au nom de Dieu ; il faut surtout lire les entretiens de Jésus avec ses Apôtres et des Apôtres avec Jésus : on y verra comment peuvent s'allier le respect et la familiarité, la crainte révérentielle et la confiance filiale.

On termine le colloque par la récitation d'un *Pater*. Revenons toujours à la prière que le Maître lui-même a

enseignée. C'est le type. Heureux si la méditation tout entière aboutissait à bien dire un *Pater!* Cette admirable oraison résume tout ce que nous devons désirer et demander, tout ce qu'il nous est nécessaire de recevoir et de pratiquer pour accomplir parfaitement notre fin, pour rendre à Dieu la gloire et le service que nous lui devons, pour assurer notre salut et pour parvenir à la plus haute perfection, à la vraie béatitude et à la vraie gloire.

Ce *Pater* saint Ignace veut qu'on le récite. La prière vocale est un devoir, aussi bien que la prière mentale. Nous devons rapporter à Dieu notre être tout entier, le corps aussi bien que l'âme, la parole extérieure et sensible, comme la parole intérieure et spirituelle.

D'ailleurs la prière vocale ne va pas sans la prière mentale. La voix, la parole extérieure ne serait pas une parole, une voix, ce ne serait qu'un bruit insignifiant, si elle n'était pas en même temps l'expression de la parole intérieure, et une manifestation de la pensée, de la volonté, du désir qui l'inspire et qui l'accompagne.

La voix résume le corps et l'âme. Aussi, généralement, lorsque nous sommes fortement saisis par une pensée, par un sentiment, nous éprouvons le besoin de l'exprimer vocalement.

L'effet naturel de la méditation sera donc, ordinairement, de provoquer ce besoin. Or, encore un coup, où trouverons-nous une prière plus digne et une plus fidèle expression de nos pensées et de nos désirs que dans l'oraison dominicale ? Nous réciterons donc le *Pater*.

SECOND EXERCICE

MÉDITATION SUR LES PÉCHÉS

Cet exercice contient, après l'oraison préparatoire et les deux préambules, cinq points et un colloque.

Nous avons considéré le péché en autrui, considérons-le en nous-mêmes. Nous avons considéré le péché des anges, celui de nos premiers parents, celui d'un malheureux damné ; considérons nos propres péchés.

L'oraison préparatoire ne change pas. Il importe d'avoir un point fixe, un point de mire invariable, immuable, une idée dominante qui, comme la note principale dans un concert, revienne sans cesse dans nos opérations.

Or, l'idée fixe qui doit dominer et gouverner tous les exercices spirituels, ou plutôt toute la vie de l'homme, est celle que saint Ignace a proposée sous le titre de *principe* et de *fondement* dont l'oraison préparatoire est l'application pratique.

Redisons-la donc sans cesse cette simple et courte prière, répétons-la non seulement au début de toutes nos méditations, mais au commencement de tous nos exercices et de toutes nos actions.

Cette prière, par l'idée dont elle est l'expression, sera la boussole de notre vie ; elle lui donnera cette unité qui fait la force, parce que, sous sa direction,

aucun effort, aucun mouvement, aucun instant ne se perd, parce que, sous son impulsion, tous nos actes sont ordonnés au but, au vrai but de la vie, au bien, à Dieu.

Premier préambule. — Le même que pour l'exercice précédent : Mon âme dans mon corps comme dans une prison ; moi-même tout entier dans ce monde comme exilé dans une vallée de misère.

Second préambule. — Demander ce que je veux : Saint Ignace répétera sans cesse cette formule, tant il tient à inculquer la nécessité de vouloir.

Ici que dois-je vouloir ? — « La douleur et les larmes « à la vue de mes péchés, » — « douleur croissante, « douleur intense ».

Dans l'exercice précédent, me reconnaissant plus coupable que ceux dont j'ai considéré le péché, ou du moins aussi coupable qu'eux, j'ai dû déjà concevoir une vive douleur de mes fautes. Il faut que cette douleur s'accroisse, qu'elle devienne de plus en plus intense, jusqu'à ce qu'elle engendre dans mon cœur une haine profonde et efficace contre le péché, jusqu'à ce qu'elle m'inspire la résolution arrêtée d'expier les péchés que j'ai commis et de les réparer, une résolution déterminée à prendre tous les moyens nécessaires pour ne pas retomber et pour me corriger.

Saint Ignace veut même que nous demandions les larmes. Les larmes des yeux ne sont pas, il est vrai, une

preuve péremptoire de l'intensité intérieure et réelle de la contrition, souvent elles tiennent à une imagination et à une sensibilité plus facile à émouvoir. Ces natures si promptes à recevoir les impressions ne sont pas, ordinairement, les plus fermes et les plus constantes dans leurs résolutions. Toutefois, même pour ces personnes, les larmes sensibles peuvent contribuer à faire pénétrer la douleur jusqu'à l'âme.

Mais pour ceux qui, doués d'une raison élevée et d'un caractère fort, ne pleurent pas facilement, les larmes sont un don de Dieu qu'il est permis de désirer et, par conséquent, de demander, quand ce ne serait que pour humilier cette nature haute et forte qui tient à paraître de fer et de diamant.

L'exercice se compose de cinq points qui s'enchaînent et se suivent dans un ordre admirable.

Premier Point.— « Le procès des péchés. » Il s'agit ici de se juger soi-même. Vous avez à remplir envers vous-même le rôle de juge instructeur. Les pièces du procès sont tous les péchés de votre vie. Pour instruire ce procès, pour rappeler les péchés que vous avez commis, parcourez les années écoulées depuis que vous avez l'usage de la raison, ou plutôt les diverses époques qui se sont succédé dans le cours de votre existence.

Trois souvenirs surtout vous aideront dans cette recherche :

1. Le souvenir des endroits, des maisons où vous avez habité ;

2. Le souvenir des relations que vous avez eues, des personnes avec lesquelles vous vous êtes trouvé ;

3. Le souvenir des occupations, des emplois, des travaux qui ont rempli votre vie.

Bien que cet examen puisse aider à la confession, tel n'est pas cependant le but de la revue qui est ici proposée. Il s'agit simplement de constater combien notre vie a été coupable ; après avoir considéré le péché en autrui, il s'agit de le considérer en nous-mêmes et de reconnaître que, nous aussi, nous sommes pécheurs.

Après ce coup d'œil sur notre vie, lorsque nous méditerons sur le péché et sur les châtiments du péché, nous saurons que cette considération n'est pas purement spéculative, mais qu'elle nous regarde et nous touche personnellement.

Deuxième Point. — « Peser les péchés : considérer la « laideur et la malice que tout péché mortel contient « en lui-même, lors même qu'il ne serait pas expressé- « ment défendu par Dieu. »

On peut ici parcourir les commandements de Dieu. On reconnaîtra combien chacun d'eux est conforme à notre nature et à la raison ; combien chacun d'eux est juste ; combien l'observation en est à la fois nécessaire et facile : nécessaire, pour notre perfection et pour notre bonheur ; facile, même lorsque le commandement contrarie la nature corrompue et les passions perverses, car alors il suffit de demander à Dieu sa grâce pour être assuré de l'obtenir ; or avec ce secours nous pouvons vaincre les penchants les plus mauvais.

Cet examen nous fera comprendre combien grande est la folie et la malice d'une violation qui nous est aussi funeste à nous-même qu'elle est injurieuse à Dieu dont nous osons mépriser les ordres et les défenses.

On peut aussi considérer les sept péchés capitaux, ainsi nommés parce qu'ils sont la source de tous les péchés et qu'ils les contiennent tous. On conviendra sans peine que chacun de ces vices est méprisable, odieux, insensé. Lorsque nous les remarquons dans autrui, nous les condamnons sévèrement, nous ne pouvons les supporter. Ces vices en nous seraient-ils plus tolérables, moins méprisables, moins odieux et moins coupables ?

Troisième Point. — « Considérer ce que je suis, moi, « me diminuant par des comparaisons : 1° Que suis-je « comparé à tous les hommes ? »

Mon intelligence, ma science, ma sagesse, ma volonté, mon énergie, ma force morale ou physique, ma noblesse, ma fortune, tout ce que je suis, tout ce que j'ai, tout ce que je puis, qu'est tout cela comparé à tous ces mêmes avantages réunis dans les quatorze cent millions d'hommes qui, dit-on, existent aujourd'hui sur la terre, et dans tous les millions et millions d'hommes qui ont existé et qui existeront depuis Adam jusqu'au dernier.

2° Mais « que sont tous les hommes en comparaison « de tous les anges et de tous les saints du paradis ? »

Un seul ange, le dernier des anges, le dernier des

saints en sait plus, veut mieux et peut plus que tous les hommes vivant sur cette terre réunis ensemble. Moi, qui suis-je et que suis-je, comparé à tous les hommes, à tous les saints, à tous les anges ?

3° Que sont tous les hommes, tous les saints, tous les anges comparés à la Vierge Immaculée qui, dès le premier instant de sa conception, surpassait en grâce tous les anges et tous les saints pris ensemble ?

4° Que sont tous les hommes, tous les saints, tous les anges et Marie elle-même en comparaison de Jésus considéré seulement comme homme ?

Et cependant les hommes, les saints, les anges, Marie, et enfin Jésus lui-même considéré dans son humanité, en un mot tout ce qui est créé, qu'est-ce que tout cela devant Dieu, le seul grand, le seul tout-puissant, devant Dieu qui est toute vérité, toute bonté, toute perfection ?

Tanquam nihilum ante te. — La création tout entière comparée à Dieu, n'est qu'un néant comparé à l'infini.

Moi, petit être, devant Dieu, que suis-je ?

5° Que suis-je, moi, si borné dans mon intelligence, si faible dans ma volonté, si vil dans mon corps, ce foyer de corruption et d'infection ?

6° Cependant, comme si mon néant et ma misère naturelle ne suffisaient pas, j'y ajoute encore la corruption du péché, et je fais de tout mon être comme une plaie et un ulcère où pullulent tous les genres de pourriture morale et physique.

Et c'est moi, petit ver de terre, qui me dresse contre le ciel et contre le Très-Haut !

Les éclairs vont, viennent et disent à celui qui les a lancés : Me voici ; les soleils qui roulent avec une si

effroyable rapidité, et qui parcourent de si énormes distances, arrivent à la minute, à la seconde, au point du ciel qui leur est assigné, et ne s'écartent pas d'une ligne de la voie qui leur est tracée.

Les anges, les séraphins n'ont d'intelligence, de volonté, de puissance que pour exécuter à l'instant et sans cesse tout ce que Dieu veut.

Jésus, le Verbe incarné, s'écrie : Que votre volonté soit faite, ô mon Père, et non la mienne : *Non quod ego volo, sed quod tu.*

Et moi, dans un sens bien différent de celui de Mathathias, je me dresse, je proteste, et j'ai dit : *Etsi omnes, ego non.*

Que les atomes et les soleils, que les hommes et les anges, que Jésus lui-même obéissent et servent le Dieu grand, bon et fort qui a tout fait de rien et qui n'aurait qu'à retirer sa main pour que tout ce qui est retombât dans le néant : Moi, je ne servirai pas : *Non serviam!* — Insensé!

Quatrième Point. — Hé bien donc, petit être, approche, oui, viens, pose-toi devant Dieu et entre en comparaison avec la Majesté suprême!

Dieu est la sagesse même. Ses commandements et ses défenses sont donc dictés par la plus haute raison.

Moi, qui à chaque instant me trompe sur les choses les plus petites, moi qui ne saurais pas même expliquer un grain de blé, un mouvement de mon petit doigt, moi, je méprise les ordres divins et je les viole comme si je

savais mieux que Dieu ce qui est bien, ce qui est mal. Quelle folie!

Dieu est la bonté même. Il ne m'ordonne, il ne me défend rien que ce ne soit pour mon propre bien et pour assurer mon bonheur. Il m'a donné et il me donne sans cesse tout ce que je suis, tout ce que j'ai, tout ce que je puis.

Et, redisons-le, c'est au moment où il me conserve, au moment où il me comble de biens, c'est avec ses propres dons que je l'offense.

Ingrat, méchant, cherche du moins en toi ou hors de toi quelque chose que tu ne tiennes pas de Dieu, et que tu puisses tourner contre lui sans te servir de ce qu'il te donne lui-même.

Cette main, cet œil, cette oreille, cette langue que tu fais servir au péché, c'est Dieu qui te les a donnés, c'est Dieu qui te les donne et te les conserve. Et s'il cessait de leur conserver l'être et la force, tu ne pourrais ni remuer, ni voir, ni entendre, ni parler.

Cette imagination, cette mémoire, cette intelligence, cette liberté, tu en abuses pour offenser Dieu : si ce grand Dieu retirait son concours, à l'instant même tu serais réduit à l'imbécillité, à l'impuissance!

Tu es le serpent qui ne se réveille de l'engourdissement que pour mordre le sein qui l'a réchauffé.

Le fils d'un empereur romain, étant à la mamelle, était déjà si méchant qu'il déchirait le sein de sa nourrice. Celle-ci n'avait qu'à poser l'enfant sur le sol. Et maintenant, petit être, que peux-tu faire?

Plus méchant, vous, — car du moins ce petit monstre

en suivant ses cruels instincts n'avait pas encore l'usage de la raison, — plus méchant, vous, pécheur, vous déchirez le sein de Dieu, au moment où il n'aurait qu'à retirer le bras qui vous soutient pour vous laisser retomber dans l'impuissance de votre néant.

Dieu est la toute-puissance : moi, je suis la faiblesse même. Et j'ai dit : Je ne servirai pas.

Avec Pharaon je me suis écrié ; Je ne connais pas de maître, *Nescio Dominum.*

Tu ne connais pas de maître ! Tu en connais autant qu'il y a en toi de sens et de passions, autant qu'il y a d'hommes autour de toi.

Tu ne serviras pas ! — Tu serviras, vil esclave, et d'autant plus vil que ton esclavage est volontaire, tu serviras tes sens, tu serviras tes passions et les passions des autres, tu obéiras tantôt à la multitude, à l'opinion, à l'ignorance, tantôt à un seul homme qui, pour courber ton front et t'imposer sa loi, n'aura besoin que d'un mot, d'un regard, d'un simple sourire. Ah ! tu ne serviras pas !

Dieu est la justice même : tout ce que je suis, tout ce que j'ai, tout ce que je puis lui appartient, et plus qu'à moi : car c'est de lui que je le tiens, c'est lui seul qui me le conserve. Je me dois à lui tout entier.

Or, par le péché, non seulement je me refuse à Dieu, non seulement je me dérobe à Dieu, mais pour le bien qu'il m'a donné et qu'il me donne, je ne lui rends que le mal ; pour l'être qu'il me donne, je voudrais lui ravir son être même et le réduire au néant.

Comprenez, dès lors, quelle est la folie du pécheur, et comment tout péché étant un déicide est par là-même

un suicide. Voyez ce malheureux : suspendu sur l'abîme il va rouler au fond, si la main secourable qui le retient vient à le lâcher; et cependant il s'efforce de déchirer et de mordre cette main et d'entraîner dans le gouffre celui qui le soutient et qui cherche à l'en retirer : voilà le pécheur!

Comprenez aussi l'immense colère de la création contre le pécheur qui, en voulant détruire Dieu, veut tout détruire; comprenez pourquoi contre ces insensés tout l'univers s'est armé pour seconder le Dieu vengeur. *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* (*Sap.*, v, 21.)

Cinquième point. Et cependant tout armées, tout irritées qu'elles sont contre moi, qui suis ce pécheur, les créatures me laissent vivre, et même elles continuent à me conserver et à me servir.

Les anges qui sont le glaive de la justice divine, au lieu de me frapper, n'ont pas cessé de veiller sur moi; ils m'ont préservé de mille accidents qui, me surprenant dans l'état du péché, m'auraient précipité en enfer; ils ne cessent pas de prier pour m'obtenir la grâce du repentir et du pardon.

Les saints, aux yeux desquels je suis devenu par le péché un objet d'horreur, — et d'une horreur d'autant plus grande que, étant enfant du même père, j'ai déshonoré la famille, — les saints, au lieu d'appeler sur ma tête la vengeance de Dieu, ne cessent d'intercéder pour fléchir sa justice et pour attirer sur moi ses miséricordes.

Les cieux, au lieu de s'écrouler pour m'écraser de

leurs débris, ne cessent pas de briller à mes yeux pour me rappeler la grandeur et la gloire du Dieu que je méconnais !

Le soleil, au lieu de me refuser sa lumière ou de me consumer par ses feux, ne cesse pas de m'éclairer, de m'échauffer, et de répandre la vie dans toute la nature afin de me procurer les aliments et de me conserver l'existence !

Les étoiles, par leur fidélité à garder l'ordre qui leur a été assigné, ne cessent de me rappeler la fidélité que je dois moi-même à la loi divine, à cette loi qui seule peut assurer ma félicité !

Les éléments dont se compose le monde ne cessent pas de se concerter ensemble pour me servir !

Au lieu de se changer en poison, les fruits continuent à m'offrir l'aliment de la vie !

Les oiseaux, les poissons, les animaux terrestres, bien que justement révoltés et souvent armés contre moi, continuent cependant à fournir, aux dépens même de leur vie, tout ce que réclament mes besoins et même mes plaisirs !

La terre me supporte encore, et s'ouvre sans cesse pour me procurer tout ce qui peut m'être nécessaire, utile, ou simplement agréable, quand elle ne devrait s'ouvrir que pour m'absorber tout vivant, comme Coré, Dathan et Abiron, et pour m'engloutir dans l'abîme infernal où j'ai mérité par mes péchés de souffrir tous les tourments pendant l'éternité !

Colloque. — « Achever, dit saint Ignace, par un colloque de miséricorde. »

Il semblerait de prime abord qu'à la fin de cette méditation je devrais me représenter Dieu dans tout l'éclat de sa colère. Non, la patience, ou plutôt la bienveillance dont les créatures, même insensibles, usent à mon égard, me sont un gage et un signe de la compassion de Celui qui suspend leur trop juste fureur, et qui leur impose l'obligation de me continuer leurs services et leurs bienfaits. Reconnaissant donc cette prodigieuse miséricorde de mon Dieu, touché enfin de l'excès de sa patience et de sa bonté, je le remercierai de ce qu'il a daigné me conserver la vie jusqu'à cette heure, de ce qu'il m'a laissé le temps pour le repentir, pour la réparation, pour l'expiation, et je prendrai la résolution, avec le secours de sa grâce, de me convertir, de me corriger et de ne plus jamais l'offenser.

TROISIÈME EXERCICE

RÉPÉTITION DU PREMIER ET DU SECOND

Cet exercice se terminera par trois colloques.

Les répétitions sont nécessaires pour fixer les vérités dans la mémoire, pour les mieux entendre, pour les pénétrer de plus en plus, pour confirmer la volonté dans ses sentiments et dans ses résolutions. Souvent ce qui échappe à un premier coup-d'œil et à un premier effort, se comprend sans peine à une seconde réflexion ;

souvent aussi les répugnances, les hésitations, les indécisions du premier moment disparaissent devant une seconde considération et font place à une résolution ferme et arrêtée.

Généralement saint Ignace propose de répéter en un seul exercice les deux premières méditations de la journée : cette répétition d'ensemble aide à mieux saisir la connexion des vérités.

Le cadre de l'exercice ne varie pas. Après l'oraison préparatoire on reprend les mêmes préambules, on repasse les uns après les autres les divers points du premier, puis du second exercice, notant ceux où l'on a éprouvé quelque consolation ou quelque désolation, et y faisant une pause.

Revenons sur les consolations pour raviver les bons sentiments, les saints désirs, les bons propos qui nous ont été inspirés.

Revenons sur les points où nous n'avons rencontré que ténèbres et désolation : peut-être qu'à une reprise la lumière se fera et la volonté s'embrasera.

Ce qui distingue cet exercice des deux précédents et ce qui lui donne une importance spéciale, ce sont les trois colloques.

Colloques. — Saint Ignace ne propose que deux fois dans le cours des exercices cette solennelle gradation, une fois dans la première semaine, une fois dans la seconde après la contemplation des deux étendards, mais il engage à répéter et à continuer ce procédé.

Il s'agit dans chacun de ces deux exercices d'une

triple grâce dont l'importance est majeure, et qui résume l'esprit et le but des méditations de la semaine.

Pour obtenir ces trois grâces adressons-nous d'abord à la sainte Vierge afin qu'elle s'entremette auprès de son divin Fils, puis à Jésus-Christ considéré comme médiateur entre nous et le Père céleste, enfin à Dieu le Père et nous le supplierons d'accorder la grâce que Jésus et Marie sollicitent en notre faveur.

On peut allonger cette échelle mystique, et aller à Marie par Joseph, à Joseph par les anges, aux anges par les saints auxquels on a le plus de dévotion.

Venons aux colloques proposés à la fin de cette répétition.

Je demanderai d'abord la grâce « *de sentir* la con- « naissance intérieure de mes péchés et d'en avoir « horreur. »

La connaissance purement intellectuelle ne suffit pas pour préserver du péché, il faut que cette connaissance devienne *sensible*, qu'elle saisisse notre être tout entier, et jusqu'aux facultés qui sont pour nous comme les portes ou les occasions du péché, je veux dire les sens et les passions ; il faut que cette connaissance produise, au fond de notre âme, un sentiment d'horreur contre le péché en général, et contre nos péchés personnels en particulier. Ce sont les sens, ce sont les passions qui ordinairement nous entraînent au péché ; il faut que l'horreur du péché passe jusque dans les sens et qu'elle devienne une passion.

La seconde grâce est « de sentir le désordre de mes « opérations, afin d'en concevoir une horreur qui

« m'inspire la volonté de me corriger et de m'*or-*
« *donner* ».

Cette grâce est plus délicate que la précédente. Ce n'est plus seulement le péché, c'est le simple désordre de mon intérieur, de mes pensées, de mes affections, de mes désirs dont je demande, non la connaissance, mais le sentiment.

Ce désordre intérieur n'est pas précisément le péché : il peut en être la cause, il peut en être l'effet.

La cause : Le plus souvent le péché provient de notre négligence dans les exercices spirituels, de notre laisser-aller, de notre légèreté ou de notre paresse, du défaut de surveillance sur les yeux, sur les oreilles, sur la langue, sur les pensées et les désirs. L'ennemi trouve l'armée en désordre, le camp mal gardé : il survient, il surprend et, sous le coup d'une tentation contre laquelle elle ne se tenait pas en garde, l'âme succombe et tombe dans le péché.

L'effet : Le péché une fois commis, le désordre est complet dans toutes les puissances de l'âme et dans tous les sens. Partout règnent le trouble, l'inquiétude, le désarroi, le découragement.

Or avant le péché, faute de vigilance, après le péché, en raison même de la perturbation qu'il amène, on s'aperçoit à peine de ce désordre universel ; peu à peu même on s'y fait, on s'y habitue, et il devient pour l'âme comme une seconde nature.

Demandons la grâce de le *sentir*. Saint Ignace ne dit pas : de le connaître. C'est que, pour le connaître, il faut d'abord le sentir. S'agit-il d'une blessure extérieure, vous pouvez la reconnaître par le regard, par le toucher,

lors même que vous n'en sentiriez pas la douleur ; mais s'il s'agit d'une lésion intérieure, d'une perturbation dans le sang, dans les humeurs, dans les fibres du cerveau ou du cœur, vous ne pouvez *reconnaître* cette infirmité qu'autant que vous en *ressentez* un malaise et une douleur.

Il en est de même de ce désordre intérieur de l'âme qui ne va pas jusqu'au péché, et qui cependant en procède ou y dispose.

Le péché dépend du consentement, lequel suppose l'attention et la connaissance. On *sait* donc que l'on pèche et que l'on a péché ; mais ce désordre intime, on ne peut pas le reconnaître si on ne le *sent* pas.

Puissions-nous le sentir, et que ce sentiment nous en inspire l'horreur, que ce malaise intérieur nous devienne douloureux, intolérable ! Alors nous chercherons à rétablir l'ordre, à régler nos pensées, nos affections, nos désirs ; nous travaillerons à tout *ordonner* en nous. L'ordre, déjà nous l'avons reconnu, consiste dans la direction et la tendance de toutes nos opérations vers Dieu seul.

Troisième grâce : « Demander la connaissance du « monde afin que, l'ayant en horreur, j'éloigne de moi les « choses mondaines et vaines. »

Il s'agit ici de ce monde si souvent condamné dans l'Évangile, de ce monde pour lequel Jésus-Christ n'a pas voulu prier : *Non pro mundo rogo* (Jo., XVII, 9) ; de ce monde qui est crucifié pour Paul et pour lequel Paul est crucifié.

Le monde est l'ensemble des hommes qui ne vivent que pour la terre et pour le temps, qui ne vivent que

par les sens, qui ne pensent et ne parlent que d'après l'opinion et l'imagination, qui ne veulent et n'agissent que d'après la passion.

Par ces exemples, par ses maximes, par ses influences, par les richesses, par les plaisirs et par les honneurs qu'il promet, le monde est pour nous une source continuelle de tentations. C'est lui qui, le plus souvent, réveille, excite et soulève en nous les passions.

Qu'il nous soit donné de bien le connaître, de comprendre la vanité de ses promesses et de ses menaces, la nullité des biens ou des maux qu'il distribue, le danger de ses influences et de ses attraits, alors nous saurons nous affranchir de ses séductions qui sont la cause la plus ordinaire du désordre de nos opérations et par là même de nos péchés.

QUATRIÈME EXERCICE

Il consiste à résumer le troisième.

Ce qui échappe à une seconde répétition se présentera souvent à une troisième. Ce qui a été compris, se grave par la répétition et s'imprime de plus en plus. L'effet est plus doux et cependant plus efficace. Les résolutions sont plus calmes et par là même plus assurées contre les illusions ou les exagérations d'une première ferveur. On repassera donc doucement et sans divagation les exercices précédents et l'on terminera par les trois colloques.

CINQUIÈME EXERCICE

MÉDITATION SUR L'ENFER

Contenant, après l'oraison préparatoire et deux préambules, cinq points et un colloque.

Ordinairement saint Ignace propose pour le dernier des cinq exercices de la journée une application des sens aux deux sujets médités et deux fois répétés. Ici se présente, en réalité, une application des sens ; mais elle est d'une telle importance qu'elle reçoit le nom de méditation. C'est sans doute pour nous faire entendre que si les sens sont d'abord appelés sur ce terrible sujet, l'intelligence et la volonté devront cependant s'y appliquer sérieusement et fortement.

Remarquons d'abord que saint Ignace propose la méditation sur l'enfer immédiatement après celle du péché et le même jour. L'enfer est le châtiment du péché. Au péché correspond l'enfer. Ces deux sujets se tiennent et se suivent ; ils demandent à être juxtaposés.

Il est vrai qu'entre le péché et l'enfer interviennent la mort et le jugement. Mais ni la mort, ni le jugement ne produiraient sur l'âme du pécheur un effet de conversion sans le souvenir de l'enfer. Ce qui rend la mort si redoutable, c'est qu'elle est pour le pécheur la porte de l'enfer. Ce qui rend le jugement si formidable, c'est que pour le pécheur il est la condamnation à l'enfer. Il importe donc de considérer l'enfer avant la mort et avant le jugement.

Saint Ignace propose ce sujet sous la forme de l'application des sens. C'est par les sens surtout que le péché entre dans l'âme. De tous les péchés le plus séduisant, le plus commun, le plus universel est précisément la sensualité, d'où procède l'impureté. C'est par les sens que le vice impur s'insinue dans l'âme et y porte la corruption et la mort.

Il importe donc de saisir vivement la sensibilité, de pénétrer les sens eux-mêmes de la crainte de l'enfer. Disons avec le psalmiste : Transpercez, Seigneur, transpercez ma chair de votre crainte : *Confige timore tuo carnes meas.*

Premier préambule. — La composition du lieu ici sera de « voir par l'imagination la longueur, la largeur, « la profondeur de l'enfer. »

Il est permis de penser que l'enfer est au centre de la terre. Les savants prétendent qu'à vingt ou trente lieues au-dessous de nos pieds les pierres les plus dures, tel que le granit, et tous les métaux, sont en fusion, et ils ajoutent que la chaleur va croissant jusqu'au centre du globe. Or, jusqu'à ce point central on compte quinze cents lieues. Qui dira l'effroyable chaleur qui doit régner dans cet abîme ?

Mesurez l'étendue de ce cachot brûlant et ténébreux à la fois : longueur, trois mille lieues ; largeur, trois mille lieues ; profondeur : du point où vous êtes, sur quelque point du globe que vous posiez le pied, un rayon dont la moyenne est de quinze cents lieues. En un mot, dans tous les sens, un diamètre de trois mille

lieues dont il ne faut retrancher que les vingt ou trente lieues qui forment la voûte solide de la terre et qui enferment dans une nuit éternelle la prison infernale.

Second préambule. — Demander ce que je veux. Ici saint Ignace n'invite pas à demander une simple connaissance, une lumière purement intellectuelle ; il va droit au sens. Il veut qu'on « demande un sentiment interne », un sentiment profond, « de la peine que souffrent les damnés ». C'est le sens qu'il importe surtout de pénétrer d'une crainte salutaire, « afin que si, « par suite de mes fautes », de mes négligences, j'en venais à « oublier l'amour de Dieu », si par suite de ma tiédeur au service divin, l'amour de Dieu venait à se refroidir en moi au point de n'être plus assez ardent pour me retenir au moment de la tentation et pour me détourner du péché, « du moins la crainte de la peine « m'aide à ne pas succomber ».

Ainsi proposée cette méditation convient même aux plus parfaits. Quel est celui qui n'a pas à redouter du moins la négligence au service de Dieu ?

Remarquez aussi comment saint Ignace fait intervenir l'amour de Dieu jusque dans le sujet le plus propre à exciter la crainte et la terreur. Si nous devons méditer sur l'enfer, et si Dieu a créé l'enfer, c'est pour nous retenir dans son amour, c'est pour nous ramener à l'amour par la crainte. La bonté divine éclate même dans la création de l'enfer. Car le mal par excellence, ce n'est pas l'enfer, c'est le péché, c'est l'acte qui sépare l'homme de son Dieu, seul bien suprême, éter-

nel et infini. L'enfer n'existe que pour nous détourner du péché par la crainte du châtiment, et pour le châtier si la crainte n'a pas suffi.

Premier point. — « Voir avec la vue de l'imagination « les grands feux de l'enfer et les âmes emprisonnées « dans des corps tout en feu. »

Le feu est le plus puissant des agents matériels. Rien ne lui résiste. Il pénètre tout. Quand il s'acharne sur un corps vivant, il résume à lui seul tous les genres de douleur que peuvent produire toutes les espèces de maladies, et tous les supplices inventés par la cruauté humaine.

Si sur la terre le feu est effrayant, si la mort la plus affreuse qu'on puisse imaginer est d'être brûlé vif, surtout brûlé à petit feu, si la vue d'un incendie saisit d'épouvante, rappelons-nous que cependant sur cette terre ce feu est un des grands bienfaits de la Providence à notre égard, qu'il nous a été donné pour nous servir, que c'est seulement par accident et en passant qu'il devient si terrible et si cruel.

Que sera donc le feu de la justice, de la colère, de la vengeance divine? Que sera le feu infernal, le feu éternel, ce feu, qui, par une action que nous ne pouvons expliquer, torture même les purs esprits.

Si les anges, qui sont bien autrement forts que nous, ne peuvent supporter le supplice infernal, (II Petr., II, 11) que deviendront dans ces feux nos âmes si sensibles, nos corps si délicats?

Représentez-vous donc vivement au sein de cet

immense foyer votre corps tout en feu, brûlant et vivant toujours, et, dans ce corps embrasé, votre âme avec toute sa sensibilité, cherchant toujours à s'échapper de cette prison de feu et condamnée à ne jamais s'en séparer : *Quis poterit de vobis habitare cum igne devorante?* (Is., XXIII, 14.)

Deuxième point. — « Entendre avec l'ouïe de l'imagi-« nation les hurlements, les cris des malheureux damnés, « et les blasphèmes qu'ils ne cessent de vomir contre « Notre Seigneur Jésus-Christ et contre les saints. »

Hurlements de douleur, de rage, de désespoir; cris déchirants, cris forcenés, cris qui voudraient être menaçants et qui ne sont qu'impuissants : hurlements et cris éternels.

Fiers impies, le monde aujourd'hui frémit d'horreur lorsqu'il entend les hurlements de votre fureur contre l'Église, contre les prêtres, contre Dieu. Vos clameurs, tantôt sourdes et sombres comme la voix infernale, tantôt violentes, éclatantes comme le tonnerre, jettent dans tous les cœurs la frayeur et l'épouvante. Continuez : oui, exercez-vous, ici-bas et dès ce temps, à ces hurlements, à ces cris désespérés que vous pousserez pendant l'éternité.

Alors vous ne ferez plus trembler que vous-mêmes : comme aujourd'hui, vous inspirerez toujours l'horreur; mais le règne de la terreur, votre règne sera fini, ou plutôt il reprendra, et pour durer éternellement, mais sur vous et contre vous.

Vos blasphèmes aujourd'hui font frémir. Poursuivez. Si maintenant, si sur cette terre, vos blasphèmes sont impuissants, aux enfers vos blasphèmes ne retomberont que sur vous-mêmes. Vainement vous insulterez Jésus-Christ et ses saints, vainement vous maudirez votre Dieu. Ces insultes, ces malédictions n'atteindront que vous. Vous avez dit : Écrasons l'infâme, et l'infâme, dans votre pensée, c'était le Saint des saints. L'infâme, c'est vous, et l'infâme enfin le voici écrasé, écrasé pour l'éternité.

Mais, ô Dieu, quelle société pour un chrétien, pour un prêtre, pour un religieux! Supposez un prêtre, un religieux, arrêté avec son costume, jeté dans un bagne, enchaîné à un scélérat, condamné à passer toute sa vie, et une longue vie, toujours revêtu des insignes du sacerdoce ou de l'état religieux, au milieu des forçats, et de forçats impies, impurs, cruels, sanguinaires, qui ne cessent d'insulter à son caractère et à sa profession.

Qu'est tout ceci, comparé au supplice d'un chrétien, d'un prêtre, d'un religieux dans l'enfer, portant ineffaçable le caractère de son baptême, le souvenir de sa première communion, le caractère de son sacerdoce, la marque de sa consécration religieuse! Qui dira les affreux sarcasmes, les effroyables ricanements dont ils ne cesseront d'être l'objet de la part de tant de païens et d'hérétiques qui, avec la centième partie de ces grâces, seraient devenus des saints! A la seule pensée d'être enchaîné à un impie, à un libertin, à un brigand, à un assassin, le jour et la nuit, pendant dix ans, vingt ans, vous frissonnez d'horreur. Que sera-ce d'être enchaîné pendant l'éternité à un damné que vous aurez perdu

par votre parole ou par votre exemple, à un démon dont toute l'occupation sera de se compenser sur vous de l'inutilité de sa rage contre le Verbe incarné et de se venger de ce qu'il ne peut rien contre Jésus-Christ, en vous torturant, en vous déchirant, en vous insultant, sans jamais vous accorder un instant de trève et de merci!

Quels hurlements! quels cris! quels blasphèmes! Blasphèmes impuissants!

Troisième point. — « Respirer avec l'odorat de l'ima-« gination la fumée, le soufre, les odeurs les plus « infectes qui puissent émaner de toutes les sentines et « de toutes les pourritures. »

Comment supporter l'infection de ces corps brûlant toujours sans jamais mourir? La fumée de leurs tourments monte sans cesse, — *fumus tormentorum... ascendit in sæcula!* (Apoc., XIV, 11) — toujours plus épaisse, plus étouffante, plus suffocante. — Tout ce qui se peut imaginer de plus nauséabond serait un parfum auprès de l'horreur de ce cloaque fermé de toutes parts, où l'on ne respire pas, où l'on ne respire que la mort.

Mais cette horreur sensible et corporelle n'est qu'une figure de celle que s'inspirent les unes aux autres toutes ces âmes damnées qui ne peuvent se tolérer, qui ne peuvent se souffrir, qui se repoussent, se haïssent, se détestent et se maudissent les unes les autres sans pouvoir jamais se séparer.

Quatrième point. — « Goûter avec le goût de l'ima-« gination les choses amères, comme sont les larmes, « la tristesse, le ver de la conscience. »

Le goût sera désolé par la sensation continuelle de tout ce qu'il y a de plus nauséabond. Mais qui dira la désolation du goût intérieur? qui dira l'amertume des larmes, des regrets, de cette immense et éternelle tristesse qu'entretiendra sans cesse le souvenir toujours présent des biens, des plaisirs, des honneurs, des joies de la vie du temps!

Représentez-vous un riche, un grand, un roi, dont la vie s'est écoulée au sein des splendeurs de l'opulence, des délices de la table et de toutes les voluptés, dans l'éclat de toutes les grandeurs et de toutes les gloires. Comme il était fier, impérieux, dominateur, imposant et glorieux! Le voilà soudain renversé par la mort et précipité aux enfers au milieu des victimes sans nombre de sa lubricité, de sa cupidité, de sa tyrannie, au milieu de ces âmes qu'il a perdues par son influence, par son exemple, par l'abus de sa puissance et de son autorité.

Éternellement il se rappellera ce qu'il fût, lui qui est maintenant le jouet et la risée d'autant de bourreaux qu'il a fait de malheureux.

Goûtez l'amertume de ces souvenirs et de ces regrets désolants!

Représentez-vous encore un chrétien, un prêtre, un religieux, se rappelant, sans pouvoir l'oublier, le jour de sa première communion, le jour de sa première messe, le jour de ses vœux. Ah! qui alors eût osé lui prédire que ce jour si beau, si doux, si serein, si riant d'espérance et d'avenir, serait pour lui, pendant l'éternité, un

souvenir d'une amertume et d'une tristesse désespérante !

Goûtez le ver de la conscience, le ver du remords, cet éternel *meâ culpâ :* C'est ma faute ! Il m'eût été si facile de me sauver ! Pour un plaisir d'un instant, pour une vile et basse volupté, pour un regard, pour un sourire venant d'un être méprisable et que je méprisais, j'ai perdu mon âme, j'ai perdu le ciel, j'ai perdu le Dieu de ma première communion, le Dieu de ma première messe, le Dieu de mes vœux de religion !

Cinquième point. — « Toucher avec le tact imaginaire « ces feux qui atteignent et qui embrasent même les « âmes. »

Si une étincelle venait à jaillir sur votre main, vous pousseriez un cri ; que sera-ce d'être plongé tout entier dans ces étangs de soufre et de bitume embrasés, dans ce feu qui enveloppe les corps et les pénètre, dans ce feu dirigé par la justice et la colère divine et qui ne laissera pas une fibre de votre chair sans son tourment spécial ?

Toujours brûler et ne jamais mourir ! *Ibunt hi in ignem æternum :* Ils iront, dit le prophète parlant des pécheurs impénitents, ils iront au feu éternel. Allez, dira le Juge, allez, maudits, au feu éternel : *Ite, maledicti, in ignem æternum.*

Colloque. — Saint Ignace nous adresse directement à Notre Seigneur Jésus-Christ. Oui, allons tout droit au Sauveur, au Rédempteur, au Libérateur, à celui qui

s'est fait homme, qui a souffert, qui est mort pour nous préserver de l'enfer.

Rappelons-nous d'abord quelles sont les âmes qui sont dans les enfers : Les unes pour avoir refusé de croire à l'avènement du Sauveur ; les autres, y ayant cru, pour n'avoir pas agi suivant ses commandements.

Ces deux classes de damnés peuvent se diviser en trois parts : La première comprend ceux qui ont vécu avant la venue de Jésus-Christ ; la seconde ceux qui ont vécu pendant son séjour sur la terre ; la troisième ceux qui ont vécu depuis son passage en ce monde.

Deux choses sont requises pour le salut : la foi et la charité, la foi et les œuvres : croire ce que Dieu enseigne, faire ce qu'il commande. La révélation sauve et sanctifie l'intelligence en l'éclairant et en l'élevant par la foi ; la loi divine sauve et sanctifie la volonté en la dirigeant et l'unissant à Dieu par la charité.

Jésus-Christ est le médiateur nécessaire, le Sauveur unique. Nul ne peut être sauvé s'il ne croit pas en lui. Avant son avènement, il fallait l'attendre ; au temps et au lieu où il parut, il fallait le reconnaître ; depuis son ascension, il faut confesser qu'il est venu. Cette foi ne suffit pas : nul ne peut être sauvé s'il n'observe pas la loi divine, autant du moins et à mesure qu'elle lui est manifestée.

Je remercierai donc le Sauveur de ce qu'il ne m'a laissé tomber dans aucune de ces classes, comme il l'aurait pu faire s'il eût terminé ma vie, au moment où me trouvant dans l'état de péché, la mort eût été pour moi la porte de l'enfer.

Je le remercierai de ce que jusqu'à ce jour il a usé

envers moi d'une si grande tendresse et d'une si compatissante miséricorde.

Cette bonté doit me rassurer et m'encourager ; mais aussi malheur à moi si à tant de grâces je réponds encore par le péché ! Il est une mesure pour le péché, il est une mesure pour la grâce, une mesure pour la miséricorde : quand cette mesure est dépassée, la patience se change en colère, et les feux de la justice divine répondent par leur intensité aux bienfaits dont le pécheur n'a cessé d'abuser. Alors le sang de Jésus, qui s'échappait de son cœur en flots de miséricorde, retombe sur le damné en flammes vengeresses. *In flammâ ignis dantis vindictam iis qui non noverunt Deum, et qui non obediunt Evangelio Domini nostri Jesu Christi : qui pœnas dabunt œternas a facie Domini et a gloria virtutis ejus.* (II, Thess., I, 8, 9.)

OBSERVATION

Après l'exercice sur l'enfer qui est le cinquième et le dernier du premier jour, saint Ignace, avec cet esprit large et précis qui le caractérise, se contente d'indiquer les heures ou plutôt les temps auxquels doivent se faire les méditations de chaque jour : Savoir, la première au milieu de la nuit ; la seconde, le matin, aussitôt après le lever ; la troisième, avant ou après la messe, en un mot avant le repas du milieu du jour : ceci suppose que la messe se dit vers neuf heures ou dix heures ; la quatrième à l'heure des vêpres ; la cinquième une heure environ avant le repas du soir.

Ces heures sont très heureusement fixées, et suffisamment espacées. Saint Ignace avertit que cet ordre devra être suivi chaque jour pendant les quatre semaines, ayant égard toutefois à l'âge et à la disposition de chacun, à la température, et aux diverses circonstances qui pourraient exiger quelque adoucissement.

La répétition, la constance, la régularité seconderont merveilleusement le travail des Exercices. En toute entreprise, l'ordre est le secret du succès.

Ici saint Ignace s'arrête. Il a tracé le plan complet

de la première journée ; il ne propose pas même un seul sujet pour le reste de la semaine. C'est à l'instructeur de chercher ce qui convient ; c'est à vous spécialement de vous exercer d'après votre initiative personnelle.

Du reste les sujets s'imposent d'eux-mêmes. On devra d'abord insister sur le péché et sur ses châtiments. Ainsi les péchés capitaux, le péché véniel, la tiédeur, le purgatoire, la mort, le jugement, en un mot les grandes vérités, les vérités terribles devront occuper pendant huit ou dix jours, jusqu'à ce que, pénétré de haine contre le péché en général, confus et repentant des péchés que vous avez commis, vous soyez fermement résolu à ne plus jamais offenser un Dieu aussi juste, aussi terrible que bon et miséricordieux ; jusqu'à ce que vous soyez déterminé à éviter les occasions dangereuses, à prendre les moyens de vous corriger, d'expier et de réparer le mal commis, et d'assurer votre persévérance.

Nous reprendrons quelques-uns des sujets du premier jour ; puis nous ajouterons quelques méditations sur le péché véniel, la tiédeur, le purgatoire, la mort, le jugement.

Mais d'abord il importe d'expliquer les *additions* par lesquelles saint Ignace complète les enseignements pratiques qui concernent la méditation et qui doivent en assurer le fruit.

ADDITIONS

POUR MIEUX FAIRE LES EXERCICES ET POUR MIEUX TROUVER CE QU'ON DÉSIRE

1re *addition*. — « Après le coucher, lorsque je veux « dormir, durant l'espace d'un *Ave Maria*, penser à « l'heure à laquelle je dois me lever et pour quoi, résu- « mant l'exercice que je dois faire. »

Observons d'abord que saint Ignace distingue ces deux instants : « le coucher et le moment où je veux dormir. » Souvent, en effet, après le coucher, avant de s'endormir, on s'occupe de quelque autre chose. On récite quelques prières, on prévoit quelque affaire qui préoccupe, on roule dans son esprit quelque objet d'étude. Quoi qu'il en soit, au moment où vous cherchez à vous endormir, faites en sorte que votre dernière pensée volontaire soit appliquée au sujet de la méditation.

Dans la pratique le plus sûr sera, aussitôt le coucher, de se rappeler et de se bien fixer dans l'esprit l'heure du lever et les points de l'oraison ; car le sommeil pourrait vous surprendre au milieu des autres pensées.

Dans cette première addition saint Ignace nous demande de faire pour Dieu et pour notre âme ce que nous faisons pour toute affaire qui nous intéresse. Lorsque nous avons en tête et à cœur une idée, un projet, lorsque nous sommes à la veille de l'exécuter, surtout s'il s'agit de s'en occuper le lendemain matin, nous y pensons avant de nous endormir. Nous déterminons l'heure du lever, nous résumons dans notre esprit ce que nous aurons à faire ou à dire dès le matin, afin qu'au réveil notre première pensée se porte sur cette affaire, sur ce dessein, sur cette idée.

Appliquons ce soin à la méditation. L'affaire principale, l'affaire qui prime toutes les autres, c'est le service de Dieu et le salut de notre âme.

Le soir donc je me dirai à moi-même : Demain je me lèverai à telle heure ; et pour quoi ? pour quelle affaire ? *A que ?* Pour servir Dieu, pour sauver mon âme, et dans ce but pour chercher par la méditation les moyens d'accomplir la volonté de Dieu, de procurer sa gloire, et d'avancer l'affaire de mon salut et de ma perfection.

Demain je méditerai sur telle vérité, sur tel mystère de la vie de Jésus-Christ, afin d'apprendre comment je dois servir Dieu et me sauver.

Résumez alors le sujet que vous avez dû préparer dans la soirée, et rappelez-vous les points.

Pour fixer dans la mémoire ce que l'on veut retenir, une leçon par exemple, un discours, un sermon, il est fort utile de le relire ou du moins de le repasser le soir avant le sommeil. Le lendemain il se trouve comme imprimé dans la mémoire.

Le cerveau se reposant durant le sommeil retient la dernière impression qu'il a reçue. Et si aucune autre ne vient se confondre avec cette dernière de manière à l'ébranler, à la troubler et à l'effacer, elle reste et se grave tranquillement dans la mémoire organique. Telle est peut-être la raison physiologique de ce phénomène.

Faisons, encore un coup, faisons pour Dieu et pour notre âme, faisons pour l'affaire de notre éternité, ce que nous faisons pour un intérêt ou pour un plaisir purement temporel. Endormons-nous sur notre méditation future, ou plutôt sur le Cœur de Jésus qui doit être le sujet le plus ordinaire et le centre habituel de toutes nos oraisons.

2e *addition.* — « Au moment de mon réveil, ne « donnant place à aucune autre pensée, je me rap- « pellerai ce que je dois contempler dans le premier « exercice. »

C'est encore ce que l'on fait tout naturellement lorsqu'on est préoccupé d'une affaire importante, surtout quand on s'est endormi en y pensant. La dernière pensée du soir revient facilement la première au réveil.

D'autres pensées, il est vrai, pourront aussi se présenter, mais vous les congédierez, vous les remettrez à une autre heure, comme vous feriez à l'égard d'une personne qui vous demanderait audience à l'instant même de votre lever.

Ici saint Ignace applique cette addition au premier exercice du premier jour. C'est comme un spécimen pour enseigner comment on doit l'observer.

Je m'exciterai, dit-il, à la confusion de mes péchés si

grands et si nombreux, me représentant la honte et la confusion d'un chevalier qui, après avoir été comblé de bienfaits par son roi, l'aurait gravement offensé et qui serait appelé à comparaître devant le monarque et devant toute la cour.

Avant le second exercice, je me représenterai que je suis un grand pécheur enchaîné pour mes crimes et sur le point de paraître en cet état devant le Juge éternel, comme un prisonnier qui ayant mérité la mort comparaît couvert de chaînes devant le juge temporel.

Je m'habillerai tout en m'occupant de ces pensées ou d'autres selon le sujet.

Après une préparation de ce genre il sera facile d'entrer sérieusement dans la méditation.

3e *addition*. — « Je m'arrêterai debout, pendant l'es-« pace d'un *Pater*, à un ou deux pas de l'endroit où « je dois méditer, puis je m'élèverai par la pensée, « considérant comment Dieu me regarde et je ferai un « acte de respect ou d'humiliation. »

N'est-ce pas ainsi que vous agissez quand vous devez avoir un entretien avec un personnage important pour traiter de quelque affaire, ou même pour une simple visite ? Avant de vous présenter, vous commencez par vous recueillir et par vous composer. Vous vous rappelez la dignité de la personne, son rang, son caractère. Au moment où vous êtes admis en sa présence, vous attendez modestement qu'il daigne vous honorer d'un regard. Vous cherchez à comprendre quel accueil et quelle réception présage ce regard: s'il est bienveillant, encourageant, ou au contraire s'il est froid, réservé, cour-

roucé, menaçant, dédaigneux. En même temps vous saluez, vous vous inclinez profondément en signe de respect, de soumission et même d'humiliation, si vous êtes en face d'un supérieur ou d'un homme puissant, surtout si vous avez eu le malheur de l'offenser, si vous avez tout à redouter de son courroux, si vous avez besoin de sa protection et de son secours.

Ce que nous faisons à l'égard des hommes, faisons-le à l'égard de la Majesté divine. On ne peut demander moins.

Pour se mettre en présence de Dieu, il sera bon de recourir aux données de la raison et de la foi, sans négliger le concours de l'imagination.

La raison rappellera que par son immensité Dieu est présent partout, comme l'air qui nous enveloppe, qui nous presse et que nous respirons, comme l'éther qui nous environne et nous pénètre. Ainsi, et plus réellement encore, sommes-nous comme investis et comme pénétrés de Dieu : il nous conserve, nous et tous les êtres dont nous sommes entourés ; par son action continue, par sa présence, par son essence, il se trouve autour de nous et en nous, en chaque membre, en chaque molécule, en chaque élément de notre corps, et en chaque puissance de notre âme. Il n'est donc pas besoin d'aller loin pour trouver Dieu : il nous enveloppe ; il n'est pas même besoin de sortir de nous-mêmes : il habite en nous au plus intime de notre être ; il y habite par la création continue ; il y réside, il y agit par sa grâce, et eussions-nous le malheur d'être en péché mortel il serait encore là, à la porte de notre cœur, frappant pour y rentrer : *Sto ad ostium et pulso*.

On peut aussi se rappeler certaines visions des prophètes, certains passages des psaumes : le *Dixit* par exemple, lorsque Dieu le Père dit au Fils : *Sede a dextris meis, donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.* Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je mette vos ennemis sous vos pieds pour vous servir d'escabeau ; ou bien la vision dans laquelle Isaïe reçoit sa mission, ou encore le char d'Ézéchiel, et enfin quelques tableaux de l'Apocalypse. Vous aidant de ces grandes images, vous contemplerez Dieu sur son trône au sommet de la création, ou au centre des soleils, au sein de la lumière et du feu, environné de milliers et de milliers d'anges qui ne se lassent pas de redire : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées.

Puis vous redescendrez sur la terre et avec le regard de la foi vous contemplerez à quelque distance du lieu où vous êtes, dans l'église la plus proche, sur l'autel, au fond du tabernacle, Jésus présent et caché sous les apparences du pain, attendant votre visite et surtout l'instant où vous daignerez enfin vous présenter pour le recevoir par la communion. Vous unirez vos hommages à ceux que lui rendent les séraphins prosternés autour de l'autel, et fléchissant le genou devant le crucifix, vous adorerez votre divin Sauveur, vous vous humilierez devant lui, vous baiserez la terre, puis les plaies de ses pieds, de ses mains et de son cœur et vous commencerez la méditation.

4e *addition.* — « Entrer dans la contemplation tan-
« tôt à genoux, tantôt prosterné, tantôt étendu la face

« tournée vers le ciel, tantôt assis, tantôt debout, me « proposant toujours de chercher ce que je veux. »

Lorsque vous voulez une chose, vous cherchez et vous variez les moyens jusqu'à ce que vous ayez obtenu le résultat proposé. Appliquez ce procédé à la méditation. Mais dès que vous serez parvenu au point que vous cherchiez, arrêtez-vous-y.

De là, deux recommandations, dont l'une regarde le corps, l'autre l'âme.

Pour le corps : si j'obtiens ce que je voulais en me tenant à genoux, je ne chercherai pas une autre position, et ainsi des autres situations. Si l'expérience m'apprend qu'il m'est utile de varier, par exemple de rester à genoux au commencement, puis debout ou assis pendant le cours de l'exercice, et enfin à genoux vers la conclusion, je suivrai cet ordre. Consultons nos forces et réglons la tenue extérieure de manière à favoriser les opérations intérieures.

Pour l'âme : si je rencontre dans un point de la méditation ce que je veux, ce que je cherche, par exemple une lumière, une pensée qui me satisfait, un sentiment, une affection, un désir, un propos qui répond aux besoins de mon âme, je m'y arrêterai, je m'y reposerai, j'y resterai sans me préoccuper de passer outre, et je goûterai cette pensée, ce sentiment jusqu'à ce que je sois pleinement rassasié.

Il n'est pas nécessaire de parcourir tous les points du sujet que vous aviez préparé ; au prochain exercice vous pourrez reprendre les pensées, les faits, les circonstances que vous n'avez pas eu le temps de considérer dans une première méditation.

On ne s'exerce pas pour s'exercer ; on ne marche pas pour marcher, mais pour arriver. Ainsi on ne médite pas pour méditer, mais pour pénétrer une vérité, pour parvenir à une détermination, en un mot pour arriver à Dieu. La vérité est trouvée, la détermination est arrêtée, vous avez rencontré Dieu : fût-ce dès le début de l'exercice, arrêtez-vous à cette pensée, à ce sentiment ; goûtez et savourez cette vérité, cette affection, ce désir, ce bon propos ; reposez-vous en Dieu !

5^e^ *addition.* — « L'exercice terminé, pendant un « quart d'heure, assis ou marchant, j'examinerai com- « ment a été la méditation ou la contemplation ; si elle « a mal réussi, j'en chercherai la cause ; je me repen- « tirai et je prendrai la résolution de me corriger à « l'avenir ; si elle a bien réussi, je remercierai Dieu « Notre-Seigneur et je me proposerai de suivre une « autre fois le même procédé. »

Pour faire cet examen, on peut s'adresser les questions suivantes :

1. Ai-je bien préparé le sujet ? Ai-je déterminé les points ?
2. Ai-je pensé au sujet avant de m'endormir ?
3. Y ai-je pensé au réveil ?
4. Ai-je écarté les autres pensées ?
5. Me suis-je mis en la présence de Dieu ?
6. Comment ai-je fait l'oraison préparatoire ?
7. Comment ai-je fait les préludes ?
8. A chaque point ai-je appliqué : 1. la *mémoire*, pour me rappeler le sujet ?
2. L'*entendement*, pour considérer les personnes, les

paroles, les actions, et pour recueillir quelque fruit pratique?

3. La *volonté*, pour produire des affections conformes aux réflexions de l'entendement, et pour prendre des résolutions pratiques?

En d'autres termes : quelles réflexions ai-je faites? quelles résolutions ai-je prises?

9. Comment ai-je fait le colloque?

Enfin, il sera utile d'écrire en peu de mots les lumières et les résolutions qui vous ont été inspirées dans la méditation. Ce soin de noter suffira souvent pour vous faire trouver, après la méditation et durant ce court examen, des pensées ou des sentiments que ce retour sur l'exercice fera naître dans votre esprit et dans votre cœur. Pour plusieurs personnes la pratique d'écrire ainsi quelques mots sur le sujet médité assure le fruit de l'oraison. Cette pratique n'est pas utile seulement au temps de la retraite, elle l'est aussi durant le cours de l'année.

Étendons, dans une certaine mesure, l'habitude de cet examen aux actions principales de la journée. En cela, nous imiterons Dieu lui-même : à la fin de chacun des jours de la création, il s'arrêta comme pour examiner son œuvre. Puis, à la fin, quand il eut accompli tout son plan, il considéra l'ensemble comme pour s'assurer que tout était bien : *Viditque Deus cuncta quæ fecerat : et erant valde bona.* (Gen., 1, 31.)

Ainsi, après chaque action arrêtez-vous un instant, retournez-vous, jetez un coup d'œil sur le chemin que vous venez de parcourir, sur ce que vous venez de faire, de dire ou de penser.

Le soir, vous repasserez la journée entière. Cet examen final sera singulièrement facilité par ceux du courant de la journée.

6e *addition.* — « Ne pas vouloir penser aux choses « qui causent du plaisir ou de l'allégresse, comme serait « la gloire du ciel, la résurrection, etc., parce que les « pensées de joie nous empêcheraient de sentir la peine, « la douleur et de verser des larmes sur nos péchés, « mais (littéralement) *tenir devant moi la volonté* de « ressentir de la douleur et de la peine et entretenir « plutôt dans ma mémoire le souvenir de la mort et « du jugement. »

Remarquons cette expression : *tenir devant moi la volonté.* Retenez votre volonté devant vous, devant votre entendement ; ne lui permettez de s'écarter ou de se tourner ni à droite ni à gauche ; mais appliquez-la à la douleur, à la peine ; et attachez la mémoire à ces pensées graves et sévères qu'on appelle les grandes vérités, telles que la mort et le jugement.

Tout doit tendre au but qu'on se propose : tout ce qui n'y tend pas est un empêchement, ou du moins un retard.

Pendant la première semaine, je veux purifier mon âme, je veux me pénétrer d'horreur pour le péché, je veux rompre définitivement avec le péché. Le péché, ses effets, ses châtiments, savoir : l'enfer, la mort et le jugement si redoutables pour le pécheur, tel devra être l'objet constant de mes pensées. La douleur, la confusion, la détestation du péché : tel est l'état dans lequel je veux fixer mon âme pour toujours.

Étendons encore l'application de cette note si pratique et si importante. Quand on se propose un but, il faut le vouloir. Sachons vouloir une chose, une seule chose à la fois, jusqu'à ce que nous y soyons arrivés.

7e *addition.* — « Dans le même dessein, je me pri-« verai de toute clarté, fermant les fenêtres et les « portes pendant que je serai dans ma chambre, excep-« té le temps où il faudra réciter l'office, lire ou man-« ger. »

Cette observation est dictée par le même esprit. C'est encore une application du principe fondamental que l'on doit user des créatures ou s'en abstenir selon qu'elles peuvent servir ou nuire au but qu'on se propose, qui est la gloire et le service de Dieu, le salut et la perfection de l'âme. Cette règle ne s'applique pas seulement à la méditation et aux autres exercices spirituels, elle doit s'étendre à toutes les actions : étude, travail, œuvres de zèle. Celui qui veut la fin, doit employer les moyens et écarter les obstacles.

8e *addition.* — « Ne pas rire et ne rien dire qui puisse « porter à rire. »

Que penseriez-vous d'un criminel qui, condamné au supplice le plus cruel, le plus long, le plus terrible, se laisserait aller au rire et aux bons mots ?

Vous êtes pécheur, vous avez reconnu que le péché est le plus grand mal. Vous avez mérité tous les supplices, l'enfer, la mort éternelle ; vous le savez, et vous pourriez rire et plaisanter !

Cette addition s'étend à toutes les semaines et à tous

les exercices spirituels. Le rire ne convient pas plus au temps où la pensée s'élève vers le ciel qu'à celui où elle descend jusqu'à l'enfer.

Le rire, au fond, est une faiblesse. On dit le rire infernal, on ne dit pas le rire céleste ; on dit seulement : le sourire céleste. On n'a jamais vu Jésus rire, on l'a vu souvent pleurer.

Un sérieux doux et grave doit dominer la vie entière du prêtre, du religieux, du chrétien. Laissons au mondain les éclats insensés du rire.

9e *addition*. — « Réfréner la vue, évitant de regar-« der les personnes, hors les cas où il faut recevoir ou « congédier quelqu'un. »

C'est par la vue surtout que les distractions entrent dans l'âme. Or, Dieu nous a précisément donné le moyen de gouverner les yeux et le regard. Il est difficile d'empêcher les autres organes des sens de recevoir les impressions du dehors. L'oreille, par exemple, demeure toujours ouverte et il faut recourir à des moyens extérieurs pour ne pas entendre le bruit qui se fait autour de nous. Mais rien n'est plus facile que de détourner les yeux, et surtout de les fermer. Dieu les a pourvus de rideaux qui nous permettent de nous envelopper et de nous retirer dans la plus profonde obscurité. Heureuses ténèbres extérieures qui ouvrent à l'intérieur un jour immense ! Fermons les yeux au monde, à la terre ; alors ils s'ouvriront à Dieu, aux anges, aux choses célestes, pourvu toutefois qu'ils se soient d'abord ouverts sur le péché, sur nos propres péchés, et sur l'enfer que nous avons mérité par le péché.

Faut-il encore ajouter que cette addition demande à être observée non seulement au temps de la retraite, non seulement durant les exercices spirituels, mais, autant que faire se pourra, dans tout le cours de la vie ?

Si vous tenez à conserver votre cœur pur, concluez, à l'exemple de Job, un pacte avec vos yeux afin d'éviter jusqu'à la pensée du mal que ferait naître le souvenir et l'image de ce que vous auriez vu : *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine.* (Job, xxxi, 1.)

C'est par les yeux que la corruption a envahi toute chair et a provoqué l'effroyable châtiment du déluge : Les enfants de Dieu voyant les filles des hommes, se laissèrent séduire par leurs attraits. (*Gen.*, vi, 2.)

Ne regardez donc pas les personnes dont l'aspect serait pour vous un objet de scandale. (*Eccli.*, ix, 5.) Veillez sur vos yeux, en tout temps et partout ; tenez-les baissés habituellement, levez-les seulement quand il le faut, et soyez toujours prêt à les fermer à temps.

10e *addition.* — Pénitence intérieure et extérieure. La pénitence intérieure consiste à se repentir de ses péchés, avec un ferme propos de ne plus jamais commettre ni ces péchés ni aucun autre. En un mot, c'est la contrition. Cette pénitence est le but et le fruit qu'on se propose d'obtenir par tous les exercices de la première semaine. C'est là ce qu'on doit chercher dans toutes les méditations, ce qu'on doit demander dans toutes les prières.

La pénitence intérieure, la douleur des péchés commis, le propos de ne jamais pécher doit être l'état habi-

tuel, la disposition constante de l'âme, non seulement pendant cette première semaine, mais pendant la vie entière.

Eussiez-vous reçu de Dieu même l'assurance que vos péchés vous sont pardonnés, vous devez éternellement vous repentir de les avoir commis, mais ce repentir sera sans amertume et sans tristesse ; il sera au contraire le fondement de votre espérance, il sera une source perpétuelle de reconnaissance et de joie.

Eussiez-vous reçu de Dieu l'assurance que désormais sa grâce vous préservera de tout péché, vous devez être résolu à ne jamais en commettre, et cette résolution de ne jamais pécher serait précisément l'effet et le fruit de cette grâce préservatrice, et de la charité dont elle vous remplirait pour votre Dieu.

Les exercices de la première semaine ont pour but et pour fin de vous établir dans cette détestation constante, éternelle, universelle de tous les péchés que vous avez commis, de tous les péchés que vous pourriez commettre.

Même au ciel, les saints gardent le souvenir de leurs fautes, et ce souvenir leur rappelle la miséricorde infinie de Dieu et leur inspire pour leurs péchés passés, pardonnés et effacés, une horreur qui n'est pas une souffrance, mais une sorte de jouissance. N'est-ce pas, en effet, une vraie joie et un bonheur de détester le mal et de l'abhorrer?

Effet et fruit de la pénitence intérieure, la pénitence extérieure a pour but de punir et d'expier les péchés commis, et de préserver des péchés à venir en soumettant les sens à l'esprit, le corps à l'âme.

Elle se pratique principalement de trois manières :

I. Pour le manger. Laisser le superflu, réprimer l'excès n'est pas la pénitence, mais simplement la tempérance. La pénitence a lieu quand on se prive d'une partie des aliments que réclamerait la nature. Et plus on se prive, mieux cela vaut, pourvu qu'il ne s'en suive pas une altération de la santé ou une infirmité notable.

Par ces excès on se met dans l'impossibilité de servir Dieu, de travailler au salut des âmes, de suivre la règle de l'Ordre, si l'on est religieux, de remplir les devoirs de sa profession, si l'on est prêtre ou simple fidèle; puis, sous prétexte de refaire sa santé, on se jette dans l'excès contraire par la recherche de tous les soulagements et de toutes les délicatesses.

Il ne faudrait pas cependant s'imaginer que les privations relatives aux aliments ne puissent pas aller jusqu'à faire éprouver un certain malaise, un certain affaiblissement. Si l'abstinence ne produit aucun effet désagréable aux sens, vous ne pouvez l'appeler pénitence. Ce qu'on doit éviter c'est l'excès qui serait de nature à causer une faiblesse habituelle et à rendre incapable de prier, d'étudier, de travailler.

II. Le second genre de pénitence concerne le sommeil, soit pour la durée, soit pour le mode. Ici encore ce n'est pas faire pénitence que de retrancher le superflu ou l'excès. La pénitence demande qu'on se prive même de ce qui conviendrait, soit pour la durée du sommeil, soit pour la manière de dormir, mais toujours avec cette réserve que la santé ne sera pas compromise et qu'il ne s'en suivra pas quelque infirmité notable. On ne retranchera donc sur la durée du som-

meil rien de ce que la nature exige, mais on supprimera le superflu et l'on s'efforcera de trouver le juste milieu entre l'excès et le manque du sommeil nécessaire.

III. La troisième manière de pénitence consiste dans les châtiments infligés à la chair. Il s'agit ici de lui faire subir la douleur, soit en portant des cilices, des chaînes et des barres de fer, soit en se flagellant avec des disciplines ou des verges, soit enfin au moyen de diverses autres austérités.

Le plus sûr et le plus profitable en ce genre est que la douleur sensible atteigne seulement la chair, et qu'elle ne pénètre pas jusqu'aux os : la pénitence doit procurer la souffrance, et non l'infirmité. On usera donc pour se flageller de cordes qui ne causent qu'une douleur extérieure et non de ces disciplines armées de pointes qui, pénétrant à l'intérieur, pourraient amener de graves infirmités.

Discrétion, modération : Il ne s'agit pas de détruire le corps, mais de le réduire et de le châtier.

QUATRE NOTES SUR LES ADDITIONS

Première note. — La pénitence extérieure se propose un triple but : 1. Satisfaire pour les péchés commis; 2. se vaincre soi-même en soumettant la sensualité à la raison et les parties inférieures de l'âme aux puissances supérieures; 3. chercher et obtenir une grâce ou un don que l'on veut et que l'on désire, par exemple la contrition intérieure des péchés, le don des larmes soit sur ses péchés, soit sur les peines et les douleurs de

Notre-Seigneur en sa passion, ou encore la solution de quelque doute ou de quelque difficulté.

Il importe de pratiquer la pénitence avec mesure et avec discrétion, afin de pouvoir la continuer et même l'augmenter peu à peu. L'excès ne se soutiendrait pas et, redisons-le, il produirait plus tard une réaction funeste, au profit de la sensualité, de la mollesse, et de la tiédeur.

Deuxième note. — La première et la seconde additions relatives au rappel du sujet de la méditation avant le sommeil et à l'instant du réveil, s'appliquent seulement aux exercices de la nuit et du matin.

La quatrième addition ne doit pas se pratiquer en public, par exemple à l'église, mais uniquement lorsqu'on se trouve seul.

Saint Ignace veut qu'on évite les singularités. Notons, cependant que, souvent, même en public, nous observons à peu près tout le cérémonial indiqué dans cette addition. Que faites-vous, en effet, au moment où vous entrez dans une église ? Vous vous rappelez que Jésus-Christ y est présent ; vous cherchez l'autel où il repose, vous faites devant le Saint-Sacrement une génuflexion qui est un acte d'humiliation et d'adoration en même temps. Vous vous mettez à genoux, vous inclinez modestement le front, vous recueillant pour prier : tout ceci est l'équivalent de la quatrième addition.

Troisième note. — « Lorsqu'on n'obtient pas ce qu'on désire, comme seraient les larmes, les consolations, etc., il est souvent utile de changer le genre des pénitences

qui concernent les aliments, le sommeil et les autres austérités. Ainsi pendant deux ou trois jours on pratiquera un mode de pénitence et on l'omettra pendant les deux ou trois jours suivants. Les uns ont un plus grand besoin de pénitence, les autres un moindre. »

Souvent on passe d'un excès à l'autre. « On abandonne les pénitences par mollesse et délicatesse sensuelle, on juge à tort que l'on ne pourra les supporter sans tomber dans quelque notable infirmité. Quelquefois, au contraire, on dépasse la mesure, pensant que le corps pourra tout supporter. Or Dieu étant infini connaît notre nature mieux que nous-mêmes. Lorsqu'on varie le mode des pénitences, il accorde souvent à chacun de sentir la mesure de ce qui convient. »

Remarquez la différence entre les deux excès. S'agit-il de l'omission, saint Ignace se sert de ces mots : *Muchas vezes*, souvent ; s'agit-il de dépasser la mesure, il dit : Quelques fois, *algunas vezes*. C'est qu'en effet, lorsqu'il s'agit de pénitence, il nous arrive plus souvent de nous relâcher que de nous surpasser ; nous écoutons plus facilement l'amour sensuel que l'amour spirituel, et nous cédons plus aisément aux réclamations de la chair, qu'aux inspirations de l'esprit. Faisons du moins ce qui dépend de nous. Essayons, tâtonnons, jusqu'à ce que Dieu nous fasse plutôt sentir que connaître le point où se trouve l'équilibre et la mesure qui nous convient.

Quatrième note. — Pendant la retraite « l'examen se fera sur les fautes et sur les négligences relatives aux exercices et aux additions. Il en sera de même durant les trois autres semaines. »

Pour faciliter cet examen nous avons donné, en expliquant la doctrine de l'examen particulier, un tableau résumé de toutes les prescriptions répandues dans les différentes semaines. Car il faut remarquer que saint Ignace ne procède que peu à peu; à mesure qu'on avance il ajoute quelque nouvelle observation, quelque nouveau conseil pour assurer de plus en plus la marche des exercices. Il est bon de recueillir ces documents si pratiques, et de les présenter réunis ensemble pour en faire l'objet de l'examen particulier.

Peut-être même serait-il avantageux de continuer cet examen même en dehors des exercices. L'observation des additions nous maintiendrait en la possession de nous-mêmes et en la présence de Dieu, non seulement pendant le temps de l'oraison, mais pendant la journée entière. Celui qui, comme nous l'avons dit, appliquerait à toutes ses actions la méthode que saint Ignace indique pour l'oraison, y joignant la pratique des additions et des annotations, pourrait se rendre ce témoignage qu'il obéit à l'ordre donné par Dieu au patriarche Abraham : *Ambula coram me et esto perfectus*, Marche devant moi et tu seras parfait; et avec le prophète il pourrait dire en toute vérité : *Vivit Deus in cujus conspectu sto*, Vive le Seigneur en présence duquel je me tiens toujours.

SUPPLÉMENT

A LA PREMIÈRE SEMAINE

Nous avons présenté la première semaine, telle qu'elle est dans le livre des Exercices, sans y rien intercaler qui put en interrompre la marche et le plan. Mais comme saint Ignace se contente de donner un jour qui servé de modèle aux suivants, nous offrons dans ce supplément des sujets destinés à complèter la semaine.

EXERCICE SUR LE DÉCALOGUE

Cet exercice n'est pas un examen pour se préparer à la confession. Supposant que, déjà éclairé par la considération du *principe* et de la *fin* de l'homme, vous avez compris l'obligation de concourir à la gloire et au service de Dieu en le faisant connaître et louer, aimer et servir par les autres hommes, on présente ici le Décalogue appliqué aux œuvres de zèle.

1er COMMANDEMENT

Au PREMIER COMMANDEMENT, qui comprend le culte divin en général, on peut rapporter tout ce qui concerne la vertu de religion.

Obtenez avant tout que chacun fasse, chaque matin et chaque soir, au moins une courte prière.

Obtenez que, tous les soirs, la prière se fasse en famille.

Demandez à l'atelier, à la fabrique une très courte prière : un *Pater* et un *Ave*, le matin, avec l'invocation de l'Ange gardien et des saints Patrons; le soir, avec un souvenir pour les agonisants et pour les morts.

Ce serait l'idéal. Est-il chimérique? Non, puisqu'il se réalise en certains endroits.

Pour inculquer l'usage de la prière du matin et du soir, ayez soin que, dans les Œuvres, toutes les réunions du matin commencent par la prière du matin, que celles du soir se terminent par la prière du soir, avec un instant d'examen et un souvenir pour les agonisants et pour les morts.

Osons plus : enseignons aux simples fidèles la pratique de l'oraison mentale, de la méditation, de la présence de Dieu, des oraisons jaculatoires, de l'union de leurs intentions avec celles du Cœur de Jésus, et de l'examen de conscience tous les soirs.

L'homme du peuple est capable de tout cela. Mais comment les maîtres et les directeurs l'enseigneront-ils, s'ils ne sont pas eux-mêmes les premiers à le pratiquer?

Les hommes d'œuvre doivent être des hommes d'oraison. Tels furent les soldats de Judas Machabée, invoquant Dieu et *attaquant* par les prières, combattant de la main, mais priant Dieu dans leurs cœurs : aussi renversaient-ils les ennemis par milliers sous le charme magnifique du secours présent de Dieu. *Invocato Deo per orationes* CONGRESSI... *manu quidem pugnantes, sed Dominum cordibus orantes prostraverunt triginta quinque millia, præsentiâ Dei magnifice delectati.* (II *Mach.*, xv, 27.)

Mais comment rappeler à l'usage de la prière du matin et du soir et, tout en ramenant l'habitude, comment prévenir la routine?

Les associations, les confréries : voilà le moyen.

Enrôlez les hommes dans la Confrérie du Sacré Cœur de Jésus par l'Apostolat de la prière. Par cette association, rappelée de temps en temps, vous obtiendrez que chaque matin la prière se fasse avec une offrande de la journée aux intentions du Cœur de Jésus.

Inscrivez-les dans le registre de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires ; par là vous obtiendrez l'*Ave Maria* quotidien.

Revêtez-les tous du scapulaire, armez-les d'un chapelet, et groupez-les par quinzaines dont chaque membre récite sa dizaine. (Rosaire vivant.)

Formez dans toute œuvre, cercle ou patronage, une Congrégation de la sainte Vierge : 1° avec sa réunion régulière tous les huit ou quinze jours, à l'heure du dimanche la plus convenable ; 2° avec cinq ou six fêtes par an, combinées entre elles et avec les fêtes de l'Église, de telle sorte que, sans se nuire, elles provoquent la communion à peu près tous les mois.

Invitez les hommes à donner leurs noms à la Confrérie de saint Joseph, patron de l'Église universelle et spécialement des ouvriers, et à la Congrégation de la Bonne Mort.

L'inscription du nom est la seule condition requise pour constituer ces pieuses unions, qui servent à ranimer l'esprit de prière et de fraternité spirituelle, et à préparer les associations de zèle.

Il est nécessaire, assurément, de s'occuper du matériel, des secours mutuels, des économies pécuniaires, mais ce ne doit pas être aux dépens de la vie intérieure et de l'esprit chrétien : or, cet esprit, c'est du côté de Dieu, la grâce ; du côté de l'homme, la prière qui, étant

elle-même un fruit de la grâce, en obtient l'accroissement dans les âmes.

IIe COMMANDEMENT

Au SECOND COMMANDEMENT se rattache le culte divin par la parole. Donc avant tout, l'extirpation et la réparation du blasphème, c'est-à-dire de toute parole contre Dieu, contre la religion, contre l'Église, contre le prêtre et contre le chrétien comme tels.

Il y a d'abord le grossier blasphème, sous forme de malédiction ou d'imprécation, qu'il faut absolument et efficacement abolir.

A cet effet, on proposera aux ouvriers eux-mêmes, aux soldats, aux laboureurs, aux chefs de famille, d'atelier, d'usine, l'engagement de ne pas tolérer ce langage.

Il est un autre blasphème non moins criminel et plus funeste encore, plus scandaleux et plus dangereux : c'est la parole impie dans les écoles, dans les assemblées, dans les conversations, dans le journal, dans les feuilles volantes, dans les livres petits et gros.

Attaquez-le d'abord dans son principe, qui se résume par cette formule : Tout homme a le droit de dire, d'écrire, d'imprimer tout ce qu'il veut. — Vous combattrez la liberté absolue de la parole, de la presse et de l'enseignement ; vous proclamerez et vous répéterez que l'homme n'a reçu l'intelligence et la raison, la volonté et la liberté, la parole et la plume que pour louer Dieu et le faire louer ; qu'aucun homme n'a le droit de parler contre Dieu et contre la vraie religion.

En un mot : avec le bon sens et avec le Pape, vous

condamnerez le libéralisme dont la prétention fondamentale est de proclamer et de réclamer pour l'expression de l'erreur anti-religieuse, anti-sociale, anti-morale, la même liberté que pour l'expression de la vérité.

Conséquence pratique : Que tous les catholiques s'engagent à ne jamais acheter, à ne jamais lire les mauvais livres et les mauvais journaux.

En les achetant vous les faites vivre, en les lisant vous vous faussez le sens et le jugement, et, par votre exemple, vous autorisez le peuple à recevoir et à lire ces produits de la presse vénéneuse.

Ce n'est pas assez. Réparez le blasphème dans toute son étendue. On vous a dit cent fois: Lorsque vous entendez un blasphème et que vous n'avez pas autorité pour imposer silence ou pour réprimander, réparez du moins cette insulte faite à Dieu par un acte intérieur d'adoration, ou même, s'il se peut, par un acte extérieur de protestation chrétienne.

Faites de même contre toute parole, orale ou écrite, injurieuse à la religion.

Aux conversations, aux déclamations, aux discours, aux conférences, aux écoles impies, opposez des conversations, des causeries, des conférences, des leçons, et des discours religieux et hautement catholiques.

Aux livres, aux brochures, aux journaux, aux feuilles impies, opposez le bon livre, le bon journal, la bonne feuille volante.

Ici, par bon livre, j'entends le livre franchement religieux et catholique.

Laissez de côté tous ces livres qui ont la prétention d'être honnêtes, mais sans la religion.

Il faut Dieu partout et partout Jésus-Christ; il faut partout la religion, c'est-à-dire l'Église.

Donc, dans toutes les œuvres, assurez la place, l'heure et le jour les plus convenables à la doctrine chrétienne sous ses diverses formes : catéchisme, prédication, conférence historique, morale, polémique, scientifique même, mais faite en vue de la religion, de l'âme et de Dieu.

Au prêtre, sans doute, revient ici le rôle principal, la direction et la surveillance.

Mais le prêtre ne suffit pas, il ne pourrait pas d'ailleurs pénétrer partout.

Vous ne ramènerez pas à Dieu et à l'Église l'ouvrier et le paysan, si vous ne ramenez pas ceux qui lui imposent l'exemple et la parole.

Il faut nécessairement rappeler à la religion le bourgeois, le patron, le propriétaire, le châtelain, le magistrat, enfin ceux qu'on appelle, et qui toujours, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse et quoi qu'ils fassent eux-mêmes, sont appelés, même par le peuple, les grands.

Travaillez donc à former des laïques capables d'instruire par la parole et par la plume, et pour cela cherchez à éclairer ces laïques eux-mêmes.

Dans ce double but, qui intéresse également et immédiatement les classes populaires, on doit créer des associations ou académies littéraires, scientifiques et historiques, au point de vue religieux.

Commencez par chercher quelques hommes sérieux, qui consentent à se réunir une fois par semaine, ou tous les quinze jours, pour traiter une ou deux questions à chaque séance.

Le travail devra être écrit ; la discussion se fera de vive voix, sous la présidence d'un membre de la petite réunion.

De ces exercices sortiront des conférenciers et des écrivains populaires et des défenseurs de la religion dans les salons, dans les conseils municipaux et généraux, dans les assemblées scientifiques et politiques.

L'intérêt social exige encore que l'on songe à l'instruction de la femme. Faites donc comprendre aux religieuses qui enseignent, combien il est nécessaire que la dame du monde ne soit pas seulement une femme pieuse, une femme dévote, ni même seulement une dame de charité ; il faut absolument que la dame chrétienne soit capable d'instruire et de redresser et ses fils et son mari, sans parler d'une foule de *messieurs* qui, au salon et à table, effleurent sans cesse la religion et ne l'effleurent que pour la blesser.

La femme chrétienne, dans ces circonstances quotidiennes, a une mission ; cette mission suppose, je ne dis pas la théologie d'une *matriarche*, mais du moins une instruction qui ne soit pas exclusivement pieuse et dévote.

Non, je le répète, il ne s'agit pas de faire des femmes savantes, pédantes, précieuses et ridicules, mais des femmes *chrétiennes*, qui connaissent la doctrine *chrétienne* et l'histoire de l'Église, qui puissent lire, comprendre et goûter les sermons et les écrits religieux du grand siècle, les sermons de Bourdaloue et de Bossuet, et qui, en matière de piété, préfèrent l'Évangile, l'*Imi-*

lation et le *Combat spirituel*, les Œuvres de saint François de Sales et de Louis de Grenade, à ces livres dorés où il ne se rencontre que sentiment et imagination. — Revenons aux hommes.

Le prêtre, le noble et le bourgeois se tiennent trop loin du peuple ; ils ignorent ce que pense et ce que dit l'homme du peuple, ou plutôt ce qui lui est dit.

La classe dirigeante, ou qui devrait diriger, doit connaître les objections que la parole et la presse méchantes ne cessent de répandre contre la religion et contre l'ordre social.

Le Pape a donné le *Syllabus*, c'est-à-dire le catalogue des erreurs modernes prises dans les écrits d'un ordre supérieur; nous devrons recueillir ces mêmes erreurs sous la forme qu'on a su leur donner pour les rendre populaires : il nous faut en dresser aussi le *Syllabus*.

Ce sera le programme des académies que nous proposions tout à l'heure et des conférences à faire aux ouvriers ; et dans les instructions religieuses le prêtre saura sur quel point diriger ses batteries.

A ce propos, signalons une mine d'or pour l'enseignement religieux et social à notre époque : ce sont les documents pontificaux. Là se trouve et la condamnation de l'erreur et l'affirmation de la vérité, la doctrine, en un mot, la plus nécessaire, la plus propre aux temps présents. Il importe de propager et de populariser la parole du Docteur et du Père universel.

Outre les enseignements *ex cathedra*, les seuls dont

l'Église ait prononcé l'infaillibilité, il est une série d'allocutions de Pie IX et de Léon XIII qui, sans avoir l'autorité dogmatique, offrent cependant une direction doctrinale et pratique, dont la supériorité sur toute autre est incontestable.

Ces *improvisations, préparées* avec une intention si visible, ont été recueillies et publiées. Les conseils et les instructions qu'elles renferment doivent être vulgarisés. Étudions-les et propageons-les.

Ce n'est pas seulement l'ouvrier, ce n'est pas seulement la classe inférieure que nous devons ramener à Dieu, c'est aussi, c'est surtout la classe supérieure, dont l'influence sur le peuple n'est pas moins souveraine que délétère ; c'est le bourgeois, le patron, l'industriel, le commerçant, le rentier ; c'est le grand propriétaire, le riche inoccupé ; c'est l'homme d'affaires, de justice, d'administration ou de politique ; c'est ce jeune homme, étudiant le droit ou la médecine, ou volontaire malgré lui à l'armée ; c'est enfin ce jeune homme, chassant, dansant, et ne faisant rien.

Tant que cette classe ne sera pas religieuse, tous nos efforts pour ramener à Dieu le travailleur de la ville ou de la campagne se briseront contre cette réponse qui a été répétée cent fois : « Nous sommes, dit le peuple, ce que nous font les riches. Nous les imitons. Ce grand propriétaire, ce bourgeois, ce notaire, ce médecin, a étudié, il est intelligent. Il ne pratique pas la religion, il n'y croit donc pas. S'il croyait ce que dit M. le curé, qu'il y a un ciel et un enfer, il vivrait autrement. Pour-

quoi donc, moi Jean Blaise, croirais-je plutôt M. le curé que ce grand monsieur qui lit les journaux, qui parle aussi bien et mieux que M. le curé ? Pourquoi, d'ailleurs, M. le curé ne répond-il pas à tout ce qu'on nous dit contre la religion ? C'est qu'il n'a rien à répondre, c'est qu'à tout cela il n'y a pas de réponse possible. »

Voilà ce que dit le peuple. Vous qui vous êtes unis pour le sauver, allez à l'ennemi du peuple, allez à Pharaon et dites-lui : *Dimitte populum.*

Pharaon, c'est le *monsieur* impie, c'est ce bourgeois qui ne comprend que le matériel, c'est ce riche qui n'estime que l'or et le plaisir.

Mais, je le demande encore, comment les atteindre ? Car si quelques ouvriers, quelques laboureurs viennent vous entendre, ces *messieurs* n'y viennent pas du tout.

Allez donc les chercher, décochez-leur une grêle de traits, de flèches, de feuilles volantes et de tout petits livres (ils ne liraient pas les gros) ; faites pénétrer à la maison bourgeoise comme à l'atelier et à l'usine, au salon comme au magasin, faites pénétrer le petit livre et le tract religieux, par une distribution abondante à l'école, au catéchisme, à l'église, au patronage, au cercle.

Les enfants, les domestiques, les ouvriers, les femmes les emporteront et les *égareront* dans la maison du père ou du maître. Peu à peu, pouvu que l'opération soit continue et obstinée, la vérité se fera jour.

Viendra enfin le moment de faire avancer la grosse artillerie, je veux dire la bibliothèque, combinée de

telle sorte qu'elle puisse atteindre tous les âges, toutes les conditions, toutes les classes.

Un mot encore avant de passer outre, un mot sur un moyen très efficace d'instruction et de moralisation. Je veux parler des drames et des chants dont se composent les soirées dans les cercles et les patronages.

Ne pourrait-on pas écarter le genre *farce*, et le remplacer par des sujets tirés de l'histoire chrétienne et nationale ?

On a beaucoup protesté contre les représentations dramatiques dans les patronages, les cercles, les écoles et les collèges.

Mais comme ces protestations n'ont pas abouti, et que, dans la plus grande partie des établissements, les directeurs et les maîtres s'obstinent à penser que le drame pourrait être et qu'il est un moyen, non seulement de récréer innocemment la jeunesse et le peuple, mais encore d'instruire sérieusement et d'élever les intelligences et les cœurs, nous pensons qu'il sera utile de signaler les abus à corriger et d'appeler l'attention sur le procédé à suivre dans les représentations, pour obtenir le but qu'on doit s'y proposer.

Ce but est double. Le principal est de rétablir la vérité sur les personnes et sur les faits, lorsque le sujet appartient à l'histoire, et d'offrir des exemples et des leçons de vertu morale et chrétienne.

Malheureusement ce premier but est trop souvent sacrifié à un autre qui n'est et ne doit être que secondaire. Trop souvent les directeurs et les maîtres se

proposent, avant tout, par les représentations dramatiques, de récréer afin d'attirer à l'œuvre.

De là ce genre prétendu amusant qui cherche surtout le rire, et qui, pour l'obtenir, ne rougit pas de descendre jusqu'à la farce et au grotesque.

Ce genre doit être impitoyablement proscrit. On ne fera pas jouer à l'enfant, au jeune homme, à l'écolier, à l'ouvrier, un rôle qu'on ne souffrirait pas dans le commerce habituel de la vie.

Vous excluez donc, nous dira-t-on, les rôles de scélérat, de traître, d'ambitieux, de tyran? Vous ne permettriez pas un Aman, une Athalie, un Mathan?

A cela je réponds : Si le drame est ce qu'il doit être, le scélérat, Aman, par exemple, Athalie, Mathan, y sont flétris de telle sorte qu'il n'est pas à craindre que le spectateur soit tenté de l'imiter, ou que l'acteur soit porté à répéter dans sa conduite le rôle qu'il a joué sur le théâtre.

Il n'en est pas ainsi de ces rôles où l'on représente un valet insolent, un père ou un magistrat imbécile, un jeune homme mal élevé... L'enfant, le jeune homme, et surtout l'homme du peuple, n'ont déjà que trop de tendance et de facilité à copier ce genre, précisément parce que ce genre n'est pas assez dépravé pour inspirer l'horreur, et parce qu'il ne provoque, ce semble, que le rire.

Si vous représentez un vice vulgaire qui rentre dans le drame comique, flétrissez-le, montrez les suites fâcheuses qu'il entraîne, et ne lui accordez pas un succès et un dénouement heureux qui l'encouragerait et qui l'autoriserait aux yeux d'un spectateur peu délicat.

Contenez le comique dans les limites de la bienséance ; ne tolérez pas un mot, un geste, une pose qui puisse dégrader. Ne cherchez pas à exciter le gros rire : contentez-vous du bon et franc rire, d'un plaisanterie aimable et honnête.

L'expérience l'a montré, le drame sérieux peut réussir même auprès des ouvriers, et il est possible de les intéresser, de les attirer et de les retenir par le genre instructif et moral, autant et mieux que par le genre badin et comique.

On pourrait, sous forme de drame et de dialogue, offrir au public populaire, comme à celui des écoles et des collèges, un vrai cours d'histoire en tableaux.

Mais pour que le théâtre soit une leçon, il faut que tout ce qui est contraire à la religion, à la vertu, à la probité, à l'honneur, à l'autorité, soit flétri et châtié.

Si le méchant triomphe, que ce succès même devienne un châtiment. Il faut qu'Aman, que Mathan, qu'Athalie succombent, et si le martyr tombe sous les coups du persécuteur, il faut que le dénouement laisse entrevoir le triste sort qui attend ce dernier.

Ne permettez pas sur votre théâtre les déclamations contre les prêtres, les princes, les magistrats, les nobles, les riches.

Ne souffrez pas ces pièces où un père, un maître, un instituteur, un magistrat, un prince paraissent avec des défauts et des vices qui les rendent ridicules ou odieux, qui font mépriser ou haïr l'autorité en leur personne.

Aujourd'hui surtout, et surtout devant la jeunesse et

le peuple, on doit éviter ce qui pourrait amoindrir le respect envers la supériorité.

Rappelons-nous le mot de Constantin : « Si je voyais un prêtre commettre un crime, disait ce prince, je le couvrirais de mon manteau impérial. »

Ceci peut s'étendre à tous ceux qui représentent Dieu, dans quelque ordre et à quelque degré que ce soit.

Quoi, dira-t-on, défendez-vous de flétrir le crime ou le vice couronnés ? Prétendez-vous respecter un Néron, une Athalie, un Achab ?

Oui, flétrissez le riche, le grand, le prince et même le prêtre, lorsqu'ils attaquent la religion, qu'ils violent la justice, qu'ils oppriment l'innocence, au lieu de les protéger.

Jésus-Christ a confondu les scribes et les pharisiens, bien qu'ils fussent prêtres et princes du peuple. Il a maudit les puissants et les riches qui abusent de leur pouvoir et de leur fortune.

Mais tel n'est pas l'esprit, le but et l'effet des pièces que nous proscrivons. Ce sont moins les personnes que la supériorité même qui est l'objectif de ces drames insolents inspirés par l'esprit de la Révolution.

Tout en attaquant les personnes, Jésus-Christ maintenait le respect dû à la supériorité naturelle ou surnaturelle.

Faites ainsi. Stigmatisez le mauvais riche, notez au front les princes qui s'appelèrent Néron, Julien, Henri VIII, les prêtres qui se nommèrent Arius ou Luther, mais que ce soit précisément pour venger l'honneur du sacerdoce et de la royauté et non pour l'avilir.

Prenons-y garde. A l'heure présente, il suffit qu'un personnage se soit dévoué pour la religion, pour l'Église, pour la cause du droit et de la justice, aussitôt le théâtre va demander aux historiens faussaires l'encre qui noircit et la boue qui souille les grands noms.

Notre théâtre devra être la justification et la réhabilitation de ces hommes-là ; nous réserverons tous nos mépris et toutes nos haines pour l'ennemi de Dieu et de la vertu.

L'ancien et le nouveau Testament, l'histoire de l'Église, notre histoire nationale, sans négliger celle des autres pays, offrent une source inépuisable de faits qu'il serait facile de présenter sous une forme dramatique, en dialogues, en scènes détachées, et même en drames proprement dits.

Il est encore un moyen puissant pour instruire la jeunesse et le peuple, ce sont les beaux-arts.

Ces beaux-arts sont la musique, la peinture, la sculpture et l'architecture.

La musique ici comprend : 1° les chants religieux, tels que les chants liturgiques et les cantiques ; 2° les chants moraux et patriotiques ; 3° les chants récréatifs.

A la peinture et à la sculpture se rapportent les images, les tableaux, les médailles, les statues, qu'on expose aux regards sur les places, dans les jardins, dans les édifices publics, dans les salons privés, ou que l'on distribue comme récompense ou comme souvenir.

Les observations qu'on vient de faire sur le drame

peuvent, en partie, s'appliquer aux chants, aux images et aux statues, soit pour le choix des sujets, soit pour le mode d'exécution.

Traitant de la musique, comme moyen de formation morale, Platon veut que le rhythme réponde aux paroles ; il proscrit les harmonies molles et lâches ; il réclame « ce mode conforme au ton et aux mâles accents « de l'homme de cœur qui, dans le combat ou dans le « malheur, reçoit de pied ferme et sans plier les assauts « de la fortune adverse, et encore ce mode qui le re- « présente dans des pratiques pacifiques, invoquant la « divinité, enseignant, recevant les conseils, ne se lais- « sant ni abattre par les revers, ni enfler par le succès, « toujours sage, modeste, content quoi qu'il advienne. « Ces deux modes d'harmonie, l'une énergique, l'autre « tranquille, qui reproduisent les accents de l'homme « sage et fort, soit dans le bonheur, soit dans le malheur, « voilà, dit le philosophe, ce qu'il nous faut garder ». (*République*, L. III.)

« Le manque de rhythme et d'harmonie », ajoute Platon, « est la marque ordinaire d'un esprit et d'un « cœur mal faits ; ces qualités, au contraire, sont l'image « et l'expression d'une âme sage et bonne ».

« Donc, poursuit le philosophe, on surveillera les « artistes et, non seulement les musiciens, mais aussi « les peintres, les sculpteurs et les architectes, et l'on « interdira toute production dépourvue de correction, « de noblesse et de grâce, de peur que les jeunes « gens élevés au milieu des images d'une nature dégra- « dée, comme le serait un troupeau dans de mauvais « pâturages, ne viennent à contracter le vice. Le beau

« et le gracieux, comme l'air pur d'un pays sain, exer-
« cent une influence salutaire qui, pénétrant par les
« yeux et les oreilles, dispose insensiblement l'âme à
« l'imitation du beau et du bon. » (*Ibid.*)

N'appelez donc pas *art païen* une dégradation que les païens eux-mêmes ont réprouvée ; appelez cette dépravation l'*art sensuel*, et bannissez-la des chants, des tableaux et des statues, de vos demeures, des places et des jardins publics.

Comme pour le drame, la Bible, l'histoire de l'Église et celle des grandes nations et des grandes époques offriront le sujet des chants et des images peintes ou sculptées.

IIIe COMMANDEMENT

Au TROISIÈME COMMANDEMENT se rattache le culte divin par l'action extérieure, qui se résume principalement dans la sanctification du dimanche.

Ici s'offrent deux points, dont l'un est la condition de l'autre : *cessation du travail* matériel, pour laisser le loisir de prier et d'honorer Dieu, par l'*assistance à la messe*, au sacrifice, qui est l'acte social de la religion.

Repos du corps, pour que l'âme puisse agir ; oubli des intérêts du corps, de la terre et du temps, pour penser aux intérêts de l'âme, du ciel et de l'éternité.

La première chose à obtenir, c'est le repos du dimanche. Or, ici encore, si nous prétendons borner notre action à l'ouvrier lui-même, en lui offrant au patronage ou au cercle la facilité d'assister à la messe et d'occu-

per innocemment les heures du repos dominical, si nos efforts se concentrent dans les moyens d'attraction au cercle ou au patronage, notre action n'atteindra que quelques enfants et quelques ouvriers honnêtes et libres. La masse nous échappe, tant que nous ne remontons pas jusqu'au patron et même jusqu'au riche.

Le repos du dimanche, dit l'ouvrier, je le voudrais ; mais si je ne vais pas au travail le dimanche, le patron me ferme l'atelier. — Tel est aussi le langage des commis de magasin, des employés du chemin de fer et de mille autres.

A leur tour, le patron, l'industriel, le fabricant et le marchand soupirent de concert et s'écrient : Le dimanche, hélas ! je voudrais me l'accorder à moi et à mes ouvriers ou à mes commis, mais l'acheteur, mais le riche commande l'ouvrage, et si je ne livre pas au moment voulu, il me retire sa pratique.

Ici est le nœud. Ah ! si au lieu de contraindre, dans un certain sens, l'artisan et le marchand à violer le dimanche pour servir à point nommé ses caprices et son luxe, le riche retirait sa pratique à celui qui travaille ou qui fait travailler ce jour-là, le patron se reposerait, et avec lui l'ouvrier.

Montez donc au salon du riche : celui-là est le coupable. C'est à celui-là, encore un coup, qu'il faut redire comme Moïse à Pharaon : *Dimitte populum ut sacrificet.* Laissez aller mon peuple, cessez de l'écraser sous les travaux de la boue et de la brique, *in operibus lateris et luti*, et qu'il puisse assister au sacrifice de la messe.

En même temps, secondez de toutes vos forces les associations formées pour la sanctification du dimanche.

Le repos dominical n'est que la partie négative du commandement ; la partie positive est la sanctification par le culte extérieur et social, par l'assistance à la messe, et, autant que faire se peut, aux autres offices, spécialement à l'instruction religieuse, et, enfin, et surtout, par la fréquentation des sacrements.

Tous nos efforts doivent converger vers ce point central : la MESSE et la COMMUNION. Là est tout le christianisme, toute la religion, toute l'Église, toute la société : union des hommes avec Dieu, et union des hommes entre eux, par Jésus-Christ et en Jésus-Christ reçu dans la communion.

Faciliter l'assistance à la messe, faciliter la communion, et par conséquent la confession, attirer à la messe, à la communion, à la confession : tel est le but. Tout le reste n'est que moyen.

Or, le grand moyen d'attraction n'est pas l'agrément obtenu par les récréations, les jeux et les drames.

Non, ce qui attire et l'ouvrier et même les grands, ce qui les attire à l'église, à l'office, à la messe, et peu à peu à la communion, c'est la fête, c'est la solennité, la pompe et la dignité du culte.

Voilà le spectacle et le drame qui parle aux âmes et aux cœurs ; voilà aussi pourquoi l'Église, comme autrefois Israël, déploie tant de magnificence dans le culte divin.

Si nous aimons le peuple et si nous voulons l'attirer à l'église et aux offices, nous prêterons notre concours à la construction, à la restauration et à l'ornementation des églises, des chapelles et des autels; à la multiplication des tableaux, des statues et des bannières; en un mot, nous développerons tout ce qui, par les sens, élève les âmes à Dieu.

C'est là le grand livre du peuple.

Une belle église est un sermon, ou plutôt un poème et un cours de théologie complet. Une belle fête est un drame et une prédication.

L'ouvrier retourne ensuite à son travail, reposé, consolé, ranimé. Il a entrevu un coin du ciel.

Ici revenons aux images. Outre celles qui décorent les églises, telles que les tableaux, les verrières et les statues, il y a les images qu'on place dans les maisons et dans les livres.

D'abord, proscrivons toutes celles où manquent l'orthodoxie, la convenance, l'instruction et l'édification.

Poussons les artistes et les marchands à représenter et à propager les sujets si intéressants et si instructifs que l'on peut emprunter à l'ancien Testament et au nouveau, à l'histoire de l'Église, à la vie des Saints.

Ces sujets existent. Il s'agit seulement de les reproduire. On les trouve dans les livres illustrés, tels que la Bible et les vies des saints et dans les vitraux de nos églises, dont il faudrait cependant corriger le dessin, souvent trop raide ou trop bizarre.

Dans les images, le beau est inséparable du bon, car le laid ne peut engendrer que le ridicule et le mépris.

Aussi paraît-il que la main franc-maçonne n'est pas étrangère à la multiplication de ces images ridicules qui provoquent le mépris des choses saintes.

Étant donné un beau et bon choix d'images, distribuez-les aux enfants, glissez-les dans les feuilles imprimées et les petits livres que vous donnez aux ouvriers.

Placez dans chaque famille une ou plusieurs grandes images, qui seront exposées dans les chambres, autour d'un beau crucifix.

Mais donnez l'exemple. Quand l'ouvrier vient chez vous, qu'il y rencontre aux places d'honneur le crucifix, et les images, les tableaux ou les statues de la sainte Vierge, de saint Joseph, de saint Pierre et des Saints du pays, sans oublier le portrait du Saint-Père.

Ce n'est pas assez: multiplions les statues et les tableaux religieux, les croix et les calvaires dans les endroits publics.

Quoi! Satan aura l'audace d'exposer l'indécence dans les jardins publics, et vous, catholique, vous n'oserez pas exposer à la vénération, dans votre jardin et sur le fronton de votre demeure, une statue de la Vierge sainte, une croix, cette croix qui est votre étendard?

Constantin, encore païen, l'osa. Le monde moderne serait-il donc plus païen que ne l'était l'armée de Constantin?

Autrefois, à tous les coins de nos rues et à l'extérieur d'un grand nombre de maisons, on voyait de belles

niches avec des statues de la Vierge ou de quelque saint.

Naguère encore en Suisse les cantons catholiques offraient le même spectacle.

En Vendée, on rencontre à chaque pas de grandes croix sur les chemins et sur les bords des champs.

Dans vos demeures, ornez la muraille avec de belles gravures religieuses, et que sur la table du salon d'attente on puisse feuilleter une bible en images, ou quelque vie de saint illustrée. En attendant l'honneur de vous parler, l'ouvrier n'aura pas perdu son temps.

Il est encore un moyen très efficace pour attirer le peuple aux offices : c'est le chant. Au lieu de cette musique qu'on dit savante, faites chanter d'abord les chants liturgiques sur les airs adoptés par l'Église, puis des cantiques instructifs et pieux, sur des airs faciles, populaires et entraînants, que les hommes puissent chanter eux-mêmes.

Rien de plus beau que ce concert des voix chrétiennes, lorsque tous les fidèles chantent alternativement avec le chœur.

C'est le symbole de l'accord que nous cherchons à rétablir entre la classe dirigeante et la classe dirigée.

A l'église, le chœur et les prêtres chantent les premiers, donnent le ton, dirigent le concert, et les fidèles répondent et alternent ; ainsi doit-il en être dans la société humaine : chaque classe doit y faire sa partie.

Les nobles, les riches et les patrons entonnent ; les

ouvriers et les laboureurs répondent, et les cœurs s'unissent comme les voix.

Outre les dimanches et les offices réguliers, il est nécessaire que, de temps à autre, des manifestations extraordinaires réveillent la foi et la piété. Nous avons déjà signalé les fêtes solennelles, nous n'indiquerons ici que les pèlerinages lointains que j'appellerai généraux, parce qu'ils attirent le concours des fidèles de tous les pays, et les pèlerinages locaux ou particuliers dont la célébrité ne s'étend guère au delà d'un ou deux diocèses.

Les pèlerinages généraux sont ceux de Jérusalem, de Rome, de Lorette, de Notre-Dame des Ermites, de Saint-Jacques de Compostelle, de Paray-le-Monial, de Notre-Dame de Chartres, de Notre-Dame de la Salette, de Notre-Dame de Lourdes, etc., enfin, sous peu, nous l'espérons, celui de Montmartre.

Il serait digne de la piété des personnes riches de procurer le bonheur de ces pèlerinages à quelques ouvriers élus par leurs collègues, ou bien tirés au sort parmi les plus dignes et les plus capables de recueillir pour eux-mêmes, et surtout pour leurs compagnons de travail, le fruit de ces grandes manifestations.

Quant aux pèlerinages plus accessibles, chaque année les jeunes gens des patronages et les hommes des cercles se feront un devoir de se rendre en corps et, s'il se peut, avec insignes et bannières, tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ces sanctuaires bénis. Cet exemple profite aux populations indifférentes et confond l'impiété.

C'est pour obtenir les mêmes résultats que les œuvres devront prendre part, en corps, s'il se peut, aux processions solennelles de la paroisse, aux adorations du très saint Sacrement, et généralement à toutes les manifestations religieuses.

Mais il importe que les membres dirigeants de ces œuvres diverses paient de leur personne et se trouvent ces jours-là, en nombre, à la tête et au milieu du peuple.

IVe COMMANDEMENT

Au quatrième commandement se rapportent les devoirs des supérieurs et des inférieurs dans les trois sociétés communes à tous les hommes : la société domestique, civile et religieuse, la Famille, l'État et l'Église.

1. *La Société domestique ou la Famille.* — Ici tout d'abord se présente le mariage, principe de la famille.

Comme sacrement, le mariage rentre dans le culte divin ; comme contrat purement civil, le mariage entre chrétiens ne serait que le concubinage ou la fornication autorisés par une loi impie, et comme tel il prendrait rang parmi les péchés interdits par le sixième commandement.

Mais la famille étant constituée et fondée par le mariage, on peut rapporter ce grand acte au commandement qui concerne les parents.

Et d'abord, il est un nombre considérable d'unions à réhabiliter. Rien n'est à négliger pour amener les conjoints à se mettre en règle au plus tôt avec l'Église, s'il ne sont mariés que civilement, et avec l'État,

s'ils n'ont pas même fait les démarches qu'exige la loi civile.

Il existe une société qui s'occupe spécialement de ces difficiles et délicates négociations, c'est la Société de Saint-François Régis, remplacée, là où elle n'existe pas, par les membres directeurs des Conférences de Saint-Vincent de Paul.

On comprend aussi que l'action des cercles et des patronages doit être combinée de telle sorte que loin de retirer l'enfant, le jeune homme, l'époux, le père, de la vie de famille, elle aboutisse à les y ramener : ces réunions, imitations de la famille, doivent la suppléer seulement pour ceux qui se trouvent séparés de la leur; elles ne doivent pas absorber les enfants et les parents au point de leur ôter le temps ou le goût de vivre ensemble.

C'est ici le lieu de recommander le soin des domestiques. Il s'agirait d'abord de leur rendre en fait la qualité signifiée par le nom qu'on leur donne, le nom de *domestique*, qui est de la maison, *famulus*, qui est de la famille.

Or pour que le domestique redevienne enfant de la maison, la première condition est la stabilité. Ce n'est qu'au bout d'un certain nombre d'années qu'il s'établit entre le père, la mère, les enfants et les serviteurs un lien et une habitude qui constituent la *familiarité* et qui

fait des serviteurs et des enfants une seule et même famille.

Mais quels sont les moyens de rétablir cette union et cette stabilité ? Quels sont les moyens de retenir les domestiques, de les fixer à la maison et de les attacher à la famille ? Interrogez la religion et la charité, et, plus que toutes les inventions de l'économie moderne, elles vous révéleront ce secret.

Ici encore c'est aux pères et aux mères de famille qu'il faut s'adresser, c'est à eux qu'il faut aller, c'est eux qu'il faut ramener à la religion et à la morale, si si nous avons à cœur la religion, la morale et l'intérêt même temporel du domestique.

II. *La Société civile ou l'État.* Tous nos efforts pour l'amélioration religieuse, morale et physique de la classe ouvrière seront arrêtés, brisés, anéantis, si la classe qui dirige officiellement et légalement ne redevient pas religieuse et morale.

Les œuvres populaires ont besoin de la bienveillance des autorités et de leur protection. Mais l'autorité civile doit reconnaître aussi que le concours et le bon vouloir des ouvriers et de ceux qui les dirigent sont absolument nécessaires à un gouvernement qui tient à prévenir les effondrements dont l'action incessante des mineurs souterrains, des ouvriers francs-maçons, menace les sociétés et les autorités humaines.

Il s'agit donc de nous faire connaître nous et nos œuvres ; il importe de rassurer l'autorité sur nos inten-

tions, de faire comprendre notre impuissance absolue pour le mal, et notre puissance pour le bien.

Démontrons que dans nos œuvres il n'y a rien d'occulte, rien qui tienne de la société secrète. Invitons les magistrats à honorer de leur présence et de leur présidence nos réunions plus solennelles ; invitons-les aussi à nous surprendre dans nos réunions ordinaires, surtout à nos assemblées religieuses, à nos conférences et à nos instructions. Par là ils sauront ce que nous sommes, ce que nous disons, ce que nous voulons, ce que nous faisons.

D'autres associations auraient à redouter ces surprises ; nous qui n'avons rien à cacher, nous ne pouvons que gagner à être connus. Comme cet ancien Romain, nous voudrions que nos maisons fussent de verre, non par la fragilité, mais par la transparence.

Ce qui vient d'être dit au sujet des hommes qui gouvernent officiellement et légalement, tels que les magistrats de tout genre et de tout degré, peut s'appliquer aux personnages qui, par leur position, dirigent aussi et gouvernent, souvent plus réellement et plus efficacement que les représentants officiels du pouvoir.

Rappelons aux classes supérieures que leur mission à l'égard des classes inférieures est de les *servir*, non seulement par l'aumône et par la protection, mais par le concours de l'action personnelle.

Dieu ne donne la puissance, l'autorité officielle, morale ou physique, que pour le bien des plus faibles.

Les supérieurs n'existent comme tels, que pour les inférieurs, et leur premier devoir est de les ramener à Dieu par la charité.

Tant que les grands et les riches n'auront pas compris cette obligation, le bien ne sera ni universel, ni durable.

Mais le jour où l'autorité, surtout l'autorité suprême, sera religieuse par la foi et par la pratique, le peuple sera sauvé.

III. *La Société religieuse ou l'Église.* — Les rapports des œuvres populaires avec l'Église, représentée par le sacerdoce, peuvent être considérés à un double point de vue.

Les œuvres doivent demander au clergé la haute direction; elles doivent lui offrir leur concours.

C'est au prêtre qu'a été confiée la mission de ramener les âmes à Dieu et de les sauver. Tel est aussi le but des œuvres catholiques. Toutes les autres fins qu'on s'y propose sont secondaires et subordonnées à ce terme qui est à la fois principal et final.

Donc le prêtre doit être le moteur suprême, le vrai directeur de toute œuvre de ce genre, comme il doit l'être de toute association qui se rapporte directement à Dieu, à l'âme, au ciel.

Mais souvent, son action devra, extérieurement du moins, s'effacer devant celle d'un directeur laïque. Celui-ci, peut-être, sera mieux accepté du public populaire ; à l'exemple des diacres de la primitive Église, il aura la charge du matériel, tandis qu'au prêtre restera le ministère supérieur de la prière et de la parole : *Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus.* (*Actes*, VI, 4.)

Quand le prêtre est l'unique directeur d'une œuvre, qu'il prenne garde de rester trop le *diacre*, le père temporel, et de ne pas se montrer assez le *prêtre*, le père spirituel.

Les rapports de l'œuvre avec MM. les curés et avec NN. SS les Évêques seront fréquents, respectueux et soumis. Les œuvres sont les contreforts de la paroisse, les directeurs sont les auxiliaires du curé et les enfants de l'Évêque.

De leur côté, les œuvres peuvent et doivent prêter leur concours au clergé.

D'abord, par le bon exemple elles seconderont l'influence et l'action de MM. les curés sur toute la paroisse; elles se montreront aux jours de réunions solennelles, et par leur présence en corps, elles rehausseront l'éclat des fêtes religieuses, et entraîneront les populations entières.

Il est un autre concours que le sacerdoce attend des œuvres ouvrières : c'est le recrutement.

Depuis que toutes les activités sont retournées vers les choses terrestres, les hommes semblent n'avoir d'esprit et de cœur que pour le métal.

Le but des patronages et des cercles est d'affranchir le peuple de ce joug d'or qui l'incline et le courbe vers la terre, et de relever les cœurs et les fronts vers le ciel.

Si l'œuvre vit de l'esprit de sa mission, il est impossible que Dieu ne parle pas au cœur de quelqu'un de ces dignes ouvriers, de quelques-uns de ces directeurs si dévoués, et qu'il ne leur dise pas : *Ascende superius.*

Déjà, l'expérience l'atteste, les œuvres du zèle ont produit de nombreuses vocations sacerdotales.

V^e^ COMMANDEMENT

Au CINQUIÈME COMMANDEMENT se rattachent l'armée et le duel.

L'Armée.— Tous sont appelés au service, et l'épreuve est rude pour la foi et pour les mœurs.

Les directeurs d'œuvre se tiendront en relation continue avec MM. les aumôniers militaires et avec les directeurs des cercles religieux dans les villes où il y a garnison.

Par cette union ils assureront au jeune soldat la facilité de se faire recevoir aux cercles des villes où il est appelé par le service, et de se mettre, dès son arrivée, en rapport avec l'aumônier.

Le Duel. — Une ligue générale devrait s'organiser pour réclamer au nom de la religion, de la famille, de l'honneur et du bon sens une loi qui interdise à des officiers et à des sous-officiers brutaux et arriérés ce despotisme tyrannique en vertu duquel ils se permettent de contraindre leurs subordonnés à se battre en duel.

VI^e^ COMMANDEMENT

Combattons le scandale des fêtes mondaines, des bals, des danses, du théâtre, des toilettes indécentes.

Combattons le scandale des livres et des journaux licencieux, des romans, des chansons et des autres productions de ce genre qui blessent les mœurs.

Combattons le scandale des statues et des images exposées sur les places, dans les jardins, aux vitrines des maisons, et dans les palais et les musées publics.

VII^e^ COMMANDEMENT

Défendons la propriété contre le socialisme et le communisme.

Rappelons au pauvre que les biens ne sont pas communs, qu'il existe *un bien d'autrui* sur lequel il n'a pas plus droit, que cet autrui n'a droit sur le peu qu'il possède lui-même ; démontrons que loin d'être le propriétaire universel, l'État n'existe que pour protéger la propriété de chacun.

Puis, au nom du pauvre dont nous sommes les défenseurs et les chevaliers, rappelons au riche que dans le cas même où il ne devrait compte à personne ici-bas de l'usage ou de l'abus qu'il ferait de sa propriété, il en rendra compte à Dieu qui ne l'a fait grand et riche que pour être à l'égard du pauvre le ministre de sa providence.

Disons-lui hautement que l'aumône est un devoir sacré. Osons faire entendre à ces Nabal de l'industrie et de la bourgeoisie que pour peu qu'ils ne tiennent pas à justifier leur nom (*nabal* veut dire *insensé*), le seul sens commun, l'égoïsme même, si l'égoïsme pouvait être intelligent, déclare que l'intérêt du riche lui commande l'aumône et le soulagement de la misère.

Sinon, une heure sonnera où la souffrance portée au comble se changera en une immense colère. Alors si, grâce au scandale du riche et aux doctrines révolution-

naires, la religion n'est plus assez forte pour contenir le lion populaire, il est facile de prévoir ce que deviendra Nabal.

Dans l'intérêt de l'ouvrier, aussi bien que du laboureur, nous combattrons cette funeste tendance qui pousse à la ville le fils du laboureur.

L'émigration de la campagne à la ville et de la province à Paris est un danger social.

L'un des soucis principaux des amis du peuple devrait donc être de multiplier les œuvres à la campagne, pour y attacher le peuple agricole.

Dans ce but les hommes de zèle devront combiner leur action avec celle du curé, du châtelain, de l'instituteur, des Frères et des Sœurs.

Enfin, à l'aumône que prescrit le septième commandement, se rattachent toutes les œuvres de charité corporelle : tels que secourir les malades et les infirmes ; veiller à domicile les malades pauvres ; visiter les hôpitaux et les prisons.

Nous seconderons toutes les œuvres qui se partagent ces divers objets de la charité, et très spécialement les Conférences de Saint-Vincent de Paul.

COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE

Les COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE rentrent en partie dans les commandements de Dieu dont ils sont comme les contreforts.

Ceux qui concernent les fêtes, la messe, la confession et la communion se rattachent au culte divin : nous en

avons parlé au sujet des trois premiers articles du décalogue.

Reste l'abstinence et le jeûne. Le jeûne, il est vrai, est singulièrement mitigé et même, pour l'ouvrier, le plus souvent il est annulé.

Il n'en est pas ainsi de l'abstinence. Ici la difficulté principale provient du respect humain, qui n'est pas une cause de dispense et qui n'excuse pas plus aux yeux de Dieu qu'aux yeux des hommes.

Quand donc la charité inventera-t-elle les moyens de faciliter l'observation du précepte de l'abstinence à l'ouvrier qui prend ses repas chez le patron indifférent ou impie, ou en commun à l'auberge avec ses camarades, à l'ouvrier en voyage, au paysan qui, les jours maigres, vient au marché ou à la foire ? Les hommes d'œuvres se sont-ils préoccupés de ce problème ?

CONCLUSION

Ce coup d'œil sur le Décalogue dans ses rapports avec le peuple, et par là même, nécessairement, avec tous ceux qui touchent au peuple, par là même aussi avec la société tout entière, ce coup d'œil, tout rapide qu'il est, suffit pour démontrer une vérité très pratique : c'est que toute la civilisation est dans le Décalogue.

Mais le Décalogue, expression révélée de la loi naturelle, appartient à l'Église à qui Jésus-Christ a confié la mission de le faire observer : *Docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis.*

Donc, hors de l'Église et sans l'Église, il n'est pas de civilisation.

Donc, ce n'est pas au Pape de se réconcilier avec la prétendue civilisation du siècle, mais à cette civilisation de se réconcilier avec le Pape.

Donc, la séparation de l'Église et de l'État serait la mort de l'État, qui, sans l'Église, au lieu d'être une société *civile*, au lieu d'être la *stabilité* (*status*, état), ne serait que la révolution permanente, l'anarchie et la division à tous les degrés et dans tous les sens, la dissolution enfin et la corruption morale, intellectuelle et même physique et corporelle.

Donc, le libéralisme qui tout entier se résume dans cette formule : séparation de l'Église et de l'État, est une folie, une absurdité, un suicide social, un crime de lèse-nation.

Et qu'on n'oppose pas la civilisation des pays païens ou protestants. Il est facile de démontrer que ce qui reste de social et de moral dans ces pays est en proportion de ce qu'ils ont retenu de la religion naturelle, s'ils sont païens, et de la religion chrétienne, s'ils sont protestants.

Qu'on ne vante pas la supériorité de ces protestants et de ces païens sur les catholiques. Les faits attestent que, s'il se rencontre un peuple protestant plus moral et plus civil que tel ou tel peuple catholique, c'est que ce peuple catholique ne l'est plus que de nom, et qu'en fait il est indifférent ou impie, tandis que ce peuple protestant a conservé un reste de christianisme. C'est ce reste chrétien qui le maintient au-dessus du catholique devenu impie ou seulement indifférent.

A l'œuvre donc et travaillons à relier l'État et la Famille à l'Église. Chaque matin après notre signe de croix et notre *Pater*, allons, et au nom du Père qui a créé l'homme social, au nom du Fils qui s'est incarné pour ramener la société à son Père, au nom du Saint-Esprit qui, descendu sur les Apôtres, assiste l'Église dans l'enseignement et le gouvernement des *nations* (*Docete omnes gentes*), assurons le respect au nom du Père de la grande famille : *Pater noster, sanctificetur nomen tuum;* travaillons à faire arriver le règne et la royauté du Père céleste sur les peuples, par Jésus-Christ, par son Église, par son Vicaire : *Advèniat regnum tuum;* faisons et faisons faire la volonté du Père par l'observation de ses commandements : *Fiat voluntas tua.*

Alors, et alors seulement, le ciel, le royaume des cieux s'ébauchera sur la terre ; alors le pauvre recevra du riche son pain de chaque jour, et il le recevra en vertu des droits de Dieu sur toute propriété; alors la haine qui sépare le riche et le pauvre, cette haine disparaîtra dans les effusions d'un pardon réciproque, le pauvre pardonnant au riche et remettant la dette de l'aumône qui si souvent lui a été refusée, et le riche pardonnant au pauvre ses prétentions à le dépouiller de ses biens ; alors enfin, vainqueurs des tentations de la cupidité, de la volupté et de l'ambition, nous serons libres de la vraie liberté, libres, c'est-à-dire délivrés du mal et du faux, du vice et de l'erreur ; alors unis ensemble dans la seule liberté légitime et véritable, dans la liberté du vrai, dans la liberté du bien, dans la

vérité et dans la charité, nous aurons trouvé le ciel sur la terre : *Sicut in cælo et in terra.*

Le Décalogue se rattache à l'examen général, et l'examen sur le Décalogue amène la considération du péché qui est la transgression des commandements. — Le péché a été l'objet de nos méditations pendant le premier jour. Il importe d'y revenir.

LE PÉCHÉ

SES EFFETS : 1° SUR L'INTELLIGENCE ; 2° SUR LA VOLONTÉ

1er *Prélude*. Un aveugle courant sur une pente qui aboutit à un précipice ; au fond un abîme d'où s'élancent des flammes et des serpents de feu.

Un criminel enchaîné et jeté pieds et poings liés dans une fosse profonde où l'attendent des serpents furieux.

2e *Prélude*. Demander la connaissance et la haine du péché.

1er *Point*. Le péché aveugle l'intelligence.

1° Aveuglement sur Dieu. Avant le péché, présomption : Dieu est si bon, il ne me frappera pas, il me laissera le temps de me repentir, il me pardonnera.

Après le péché, désespoir : Dieu est saint, il hait le péché et le pécheur, il ne me pardonnera pas ; Dieu est juste, après tant d'ingratitude, tant d'insolence, il n'est plus pour moi qu'un Dieu vengeur.

2° Aveuglement sur soi-même. Le péché vous élève au-dessus de vous-même ; il vous abaisse au-dessous de vous-même.

a) Le péché vous élève au-dessus de vous-même.

Dieu vous ordonne ceci, il vous défend cela. Vous refusez de faire ce qu'il ordonne, vous faites ce qu'il défend. Vous croyez donc être plus sage, plus juste que Dieu, vous pensez savoir mieux que Dieu ce qui est bien, ce qui est mal; vous jugez que Dieu vous commande ce qui ne convient pas, ou vous défend ce qui convient : quel orgueil !

Ou bien reconnaissant que le commandement est sage et juste, vous ne laissez pas de le violer : quelle insolence !

Ainsi vous refusez à Dieu ou la foi, ou l'obéissance. Vous vous croyez donc supérieur à Dieu, ou du moins vous vous comportez comme si vous l'étiez. Quelle démence !

b) Le péché vous abaisse au-dessous de vous-même.

Le péché vous ferme les yeux sur votre dignité, il vous fait oublier que votre âme est spirituelle, et vous la soumettez au corps et aux sens, aux convoitises et aux choses sensibles et terrestres : quelle dégradation ! quelle bassesse !

Il vous fait oublier que votre âme est immortelle, et entre le bonheur éternel et le malheur éternel, il vous fait choisir l'éternité du malheur : Encore un coup, quelle folie !

3° Aveuglement sur le temps et sur l'éternité.

Sur le temps : vous supposez que vous aurez le temps pour vous repentir. — Prenez garde : comme tant d'autres, vous serez surpris.

Sur l'éternité : vous n'y pensez pas. A l'exemple de l'autruche qui, poursuivie par l'ennemi, enfonce sa tête dans le sable, comme si pour échapper au danger il suffi-

sait de ne pas le voir, vous fermez les yeux sur l'éternité de l'enfer et sur l'éternité du ciel, afin de pécher à votre aise, comme si l'oubli de l'enfer suffisait pour vous en préserver.

2e *Point.* Le péché asservit la volonté et il l'endurcit.

a) Asservissement. — Par le péché vous avez dit : Je ne servirai pas, *non serviam.*

Vous ne servirez pas ! Par le péché vous obéissez 1° au démon : Il vous dit : Fais cela, et vous le faites.

Vous obéissez 2° à la chair : Elle vous dit : Donne-moi ce plaisir, *affer, affer*, et vous n'avez plus d'énergie et d'activité que pour satisfaire ses plus viles inclinations.

Vous obéissez 3° au monde, à cet ensemble d'hommes qui ne vit que pour la terre et pour le temps, au nombre, à la multitude, à la majorité qui se compose de ce qu'il y a de plus insensé, de plus méchant, de plus vil, de plus lâche et de plus servile.

Quel est ce monde que vous craignez ? Quelle est cette majorité que vous suivez, quand vous péchez ? Une poignée d'hommes méchants et insensés imposent leur folie et leur malice à une foule d'individus qui tremblant devant quelques êtres méprisables, n'osent pas suivre leur propre raison et leur propre conscience : voilà cette majorité dont le péché vous fait esclave !

Ah ! vous avez dit : Je ne servirai pas ! Au respect de Dieu et au respect de vous-même, vous avez substitué le respect humain. Vous si fier devant Dieu, si humble devant les hommes, vous vous êtes écrié : Qu'en dira-t-on ? Quel est donc celui, ou quels sont-ils ceux dont un mot vous fait pâlir ?

b) L'endurcissement. — Le péché en se multipliant

finit par river la chaîne de l'esclavage au point que, sans un prodige de la grâce, il devient impossible de la rompre. Le péché produit l'endurcissement.

Rappelez-vous Caïn refusant de reconnaître son crime et de s'en repentir ; Pharaon s'obstinant, malgré les fléaux dont il est accablé, à retenir le peuple de Dieu, et aboutissant à la mer Rouge ; Coré, Dathan et Abiron si fiers et si hautains jusqu'à ce que la terre s'ouvre sous leurs pieds pour les engloutir ; Saül demeurant jusqu'à la mort dans sa désobéissance ; Achab résistant aux châtiments et aux bienfaits que Dieu multiplie pour le ramener.

Qui comptera les esclaves que le péché retient ainsi dans les chaînes de l'endurcissement ?

Différence entre l'aveuglement de l'esprit et l'endurcissement du cœur :

L'aveuglement finit avec le temps. A la mort le pécheur reconnaît qu'il s'est trompé, et pendant toute l'éternité, il confessera qu'il s'est trompé : *Ergo erravimus.*

L'endurcissement se confirme avec le temps, et la mort le rend éternel. Pendant toute l'éternité le pécheur, le damné s'obstine à haïr Dieu et à le maudire.

PÉCHÉ MORTEL

Pourquoi est-il ainsi appelé ? Parce qu'il donne, autant qu'il le peut, la mort à Dieu et à l'âme.

Mort à Dieu : Cela se peut, et cela ne se peut pas.

Par le péché, tu as voulu tuer le *bon* Dieu, tu as réussi. Pour toi, il n'y a plus de *bon* Dieu ; et cependant tu n'as pas réussi ; car pour toi reste le *grand* Dieu, le Dieu terrible, le Dieu vengeur.

Mort à l'âme : Cela se peut, et cela ne se peut pas. Par le péché tu es mort, mais de la mort éternelle : car ton âme est immortelle, ta mort sera donc éternelle.

Lequel des deux est le plus redoutable : toujours vivre pour mourir toujours ; ne jamais pouvoir mourir, et ne jamais pouvoir vivre.

LE PÉCHEUR

1. LE PASSÉ ; 2. LE PRÉSENT ; 3. L'AVENIR.

1er *Prélude*. Un vaisseau naufragé ; un cadavre ; un feu immense.

2e *Prélude*. Grâce de connaître et de détester le péché.

1. *Le Passé*. Un navire chargé d'or arrivait à Lisbonne. Il avait échappé aux redoutables typhons des mers de Chine, aux écueils des archipels de l'Asie, aux pirates qui infestaient les mers. Toute la population était accourue pour recevoir le riche galion qui était annoncé et attendu depuis longtemps. Une brise légère poussait le vaisseau vers le port. A l'entrée du Tage se trouve un écueil, mais il était connu et facile à éviter. Aussi déjà on célébrait à bord l'heureuse arrivée, lorsque le pilote, troublé par les réjouissances de la fête, fait une fausse manœuvre. Le navire s'en va donner de toute sa vitesse contre l'écueil, il s'entr'ouvre, et en moins d'un

quart d'heure il coule au fond des eaux. Il y est encore avec toutes les richesses qu'il apportait.

Cette âme avançait doucement dans la vie. Docile aux inspirations de la grâce, elle avait échappé à toutes les séductions de la volupté, à toutes les faiblesses du respect humain. Chargée de vertus et de mérites, la mort eût été pour elle la porte du ciel, où une gloire immense l'attendait. Et voici que, au moment où elle ne se tenait pas sur ses gardes, elle s'est laissé surprendre par une tentation violente. Elle a commis un péché mortel. Tous les mérites amassés depuis dix, vingt, cinquante ans peut-être, tout cela est perdu pour l'éternité.

Hier, cette âme était un temple splendide, un palais où l'œil admirait toutes les merveilles de la nature et de l'art : une étincelle a suffi pour allumer un vaste incendie ; le temple, le palais ne sont plus qu'un monceau de cendres.

C'était une moisson abondante et déjà mûre, c'était une vigne chargée de raisins et qui promettait une riche vendange : un nuage a passé, la grêle a brisé tous les épis, abattu tous les raisins.

Je le sais, si vous rentrez en grâce, vos mérites passés vous seront rendus. Mais si la mort vous surprend dans l'état du péché mortel, tous ces mérites sont perdus pour l'éternité.

On cite des hommes qui, après une longue vie passée dans l'innocence, dans la prière, dans la pénitence, après une vie consacrée aux œuvres du zèle le plus actif et le plus généreux, se sont laissé surprendre par la tentation. La mort aussi les a surpris dans l'état du

péché. Innocence, prières, pénitences, œuvres de zèle, tout est perdu à jamais.

2. *Le présent.* Considérez ce cadavre : il a des yeux, il ne voit pas ; il a des oreilles, il n'entend pas ; il a une langue, il ne parle pas ; il a des mains, des pieds, il ne peut ni agir ni marcher. Il est mort : il est séparé de l'âme, et sans l'âme, ce n'est plus qu'une masse inerte.

Considérez cette âme que le péché a séparée de l'Esprit-Saint qui la faissait vivre de la vie de la grâce, de la vie surnaturelle. Elle a conservé son intelligence, sa mémoire, sa volonté, ses sens. Elle connaît, elle pense, elle se rappelle, elle veut, elle voit, elle entend, elle agit, elle souffre aussi peut-être. Ses actes, ses œuvres pourront être utiles dans le temps : tout cela est inutile pour l'éternité.

Suivez ces deux hommes dont l'un est en état de grâce, l'autre en état de péché mortel. Tous les deux sont appliqués aux mêmes travaux. Tous les deux réussissent également et retirent de leur succès les mêmes avantages temporels. Mais quelle différence ! Celui qui est en état de grâce, pour peu qu'il ait l'intention droite et pure, amasse à chaque instant de nouveaux mérites pour le ciel et pour l'éternité. Celui qui est en état de péché, lors même qu'il ne ferait que du bien, ne gagne absolument rien pour le ciel, rien pour l'éternité.

Quand je parlerais toutes les langues des hommes et des anges, s'écrie saint Paul, si je n'ai pas la charité, c'est-à-dire si je ne suis pas en état de grâce, je ne suis qu'un airain sonnant ou une cymbale retentissante.

Quand j'aurais le don de prophétie, et que je connaîtrais tous les mystères et toute science, quand j'aurais une foi à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien : *Nihil sum.*

Quand je distribuerais tout mon bien aux pauvres, et quand je livrerais mon corps au supplice du feu, si je n'ai pas la charité, rien de tout cela ne me sert. (I *Cor.*, XIII, 1, 2, 3.)

Ainsi les dons les plus sublimes de l'intelligence et de la volonté, la science naturelle et surnaturelle la plus complète et la plus haute, le don des miracles, la générosité portée jusqu'à donner tout son bien et à endurer tous les supplices : tout cela, sans la grâce, est inutile pour l'éternité.

Donc, direz-vous, lorsqu'on a le malheur d'être en état de péché mortel, il est inutile de prier, de se mortifier, de faire des bonnes œuvres.

Inutile, oui, en ce sens que aucune de ces œuvres ne sera récompensée dans l'éternité.

Inutile, non : dites plutôt que la prière, la mortification, le zèle, l'aumône sont alors plus nécessaires que jamais, parce que vous ne pouvez sortir du péché mortel sans la grâce, et que cette grâce Dieu, souvent, ne l'accorde qu'à la prière et aux bonnes œuvres.

Si donc vous êtes dans l'affreux état du péché mortel, priez plus que jamais, multipliez les bonnes œuvres et les sacrifices : vous attirerez sur vous l'œil de la miséricorde divine, vous obtiendrez une grâce plus abondante et plus pressante pour sortir plus promptement, plus généreusement, plus complétement du péché. C'est le conseil que Daniel donnait à Nabuchodonosor, quand il

l'engageait à détourner la colère de Dieu et à expier ses péchés par les aumônes.

Mais il reste vrai que ces prières, ces mortifications, ces bonnes œuvres, si utiles, si nécessaires pour vous relever, pour vous faire rentrer en grâce avec Dieu, et pour vous obtenir la contrition et le pardon, ne vous seront cependant pas comptées pour l'éternité.

Si... charitatem non habuero, nihil sum... nihil mihi prodest. (I Cor., XIII.)

3. *L'avenir. Custos, quid de nocte?* Sentinelle vigilante, que voyez-vous dans cette nuit où s'est enfoncé le pécheur? Nuit sombre: nuit pour l'intelligence que le péché aveugle sur Dieu, sur l'âme, sur le temps, sur l'éternité : nuit pour la volonté qui est le jouet des passions, des sens, du monde, des démons ; nuit de la mort, nuit du tombeau où gît l'âme privée de la grâce et de la vie surnaturelle.

Au sein de cette nuit, que voyez-vous? Où va ce pécheur? Quel est son avenir?

Au sein de cette nuit j'entrevois une lueur plus sombre encore, une lueur effrayante : c'est la lueur du feu, mais du feu infernal, mais du feu éternel. Voilà pour le pécheur impénitent, voilà pour le pécheur que la mort surprendra dans son état, voilà l'avenir : l'enfer, le feu éternel.

LE PÉCHÉ, MAL SOCIAL.

1er *Prélude.* Représentez-vous le monde enveloppé d'une nuit sombre au sein de laquelle les hommes, les familles, les peuples se heurtent, se battent, se déchi-

rent et s'entretuent, ou une immense bataille entre des fous furieux enfermés dans un souterrain ténébreux.

2e *Prélude*. Demandez la grâce de comprendre que le péché est le mal social par excellence, et la force de résister au péché et de le combattre partout où vous le rencontrez.

1er *Point*. J'appelle social un mal qui est funeste à la société tout entière, qui la trouble, qui la dissout, qui la renverse. Or tel est le péché : les faits vont le prouver.

Ces faits diront que le péché est un fléau social, un fléau pire que la famine, pire que la peste, pire que la guerre. Ces fléaux eux-mêmes, du reste, sont des châtiments et par là ils sont les conséquences du péché, cause première et unique de tous les maux que nous avons à endurer.

N'insistons pas sur le péché de Lucifer et sur celui d'Adam; nous les avons médités dans l'exercice du premier jour.

La révolte de Lucifer entraîna des millions d'anges qui, voulant s'élever avec lui, furent précipités dans l'enfer.

La chute d'Adam entraîna celle de la famille humaine tout entière, renfermée dans la personne de son chef.

Désormais l'histoire du genre humain sera l'histoire du péché.

Caïn, en s'obstinant dans son péché, communique à toute sa race la malédiction divine. Cette race perverse finira par entraîner et par corrompre la race fidèle issue de Seth.

Finalement la corruption universelle de toute chair amènera l'effroyable châtiment du déluge.

Ces faits redisent assez haut que nul n'a le droit de pécher, que nul n'a le droit de rester indifférent au péché d'autrui.

Cham, par son sourire impudent à l'égard de son père, attire la malédiction sur sa race. Considérée au point de vue purement naturel, cette famille fera de grandes choses. La civilisation antique part de la Phénicie, de Tyr et de Sidon, issus de Chanaan ; elle vient de l'Égypte, issue de Misraïm, et de Babylone fondée par Nemrod : ces trois hommes appartiennent à la branche de Cham. Mais sous l'influence de la malédiction que le péché attira sur la personne de son chef, cette race si intelligente ne répandra la civilisation que pour semer partout la corruption intellectuelle et morale.

Aussi le malheur correspond au crime : on connaît la catastrophe de Sodome et de Gomorrhe.

L'orgueil de Pharaon entraîne l'Égypte tout entière qui partage l'endurcissement et la fureur de son roi. On sait par quels fléaux fut châtiée l'impiété du prince et du peuple, et comment ils trouvèrent dans les flots de la mer Rouge une fin digne de leur insolence.

On sait aussi comment le puissant empire de Babel s'écroula au milieu d'une orgie sacrilège de l'impie Balthasar.

Malheur aux sujets quand il se laissent entraîner au mal par l'autorité d'un prince impie !

Malheur aux enfants quand ils suivent l'exemple et la leçon d'un père irréligieux ou immoral !

La faiblesse d'Aaron permet l'idolâtrie du Veau d'or. Quand un supérieur écoute la voix de la multitude et

qu'il obéit au lieu de commander, il n'est pas de folies, pas de crimes, pas de malheurs qu'on ne doive attendre.

Coré, Dathan et Abiron entraînent dans leur sédition des milliers d'enfants d'Israël qui périront avec eux.

Le vol sacrilège d'Achan retombe sur le peuple entier.

La faiblesse du grand prêtre Héli sera funeste à ceux-là même qui en sont l'objet, et à tout le peuple d'Israël. Malheur aux enfants, malheur au peuple quand le père de famille, quand le chef de la nation laisse le crime impuni! Israël est taillé en pièces par les Philistins, les deux fils d'Héli périssent dans le combat, et l'arche sainte tombe aux mains de l'ennemi.

Les désordres de Salomon sont châtiés par le schisme des dix tribus d'Israël qui se séparent de la tribu de Juda : schisme fatal aux tribus rebelles, fatal même à la tribu fidèle.

Israël et Juda se comportent bien ou mal selon que leurs rois sont bons ou mauvais.

Tous les rois d'Israël tombent dans l'idolâtrie : Israël est rayé de la liste des peuples.

Juda moins coupable parce que ses rois sont moins mauvais, finira cependant par une dispersion générale au milieu de l'empire de Babylone : ce sera la conséquence des crimes où il s'est laissé entraîner sous l'influence de ses derniers rois.

Ne parlons pas des nations païennes. Tous ces peuples, les anciens comme les modernes, furent et sont esclaves de la tyrannie de leurs chefs qui, eux-mêmes, sont les esclaves des passions les plus honteuses et les plus cruelles. Et si ces peuples demeurent assis

dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, c'est le péché qui les y a plongés, c'est le péché qui les y retient.

Les peuples chrétiens seront heureux ou malheureux selon qu'ils seront religieux et fidèles. Or l'observation de la loi de Dieu dépendra pour les petits de l'exemple et de l'influence des grands, pour ceux-ci de l'exemple et de l'influence des princes et surtout de l'exemple et de l'influence des prêtres, des Évêques et des Papes. L'histoire est là pour l'attester.

Parcourez les annales particulières de chaque nation. Elles sont heureuses lorsquelles sont gouvernées par des rois religieux : telle la France sous Charlemagne et sous S. Louis, l'Angleterre sous Alfred le Grand, l'Espagne sous les S. Ferdinand et les S. Alphonse, l'Allemagne sous S. Henri.

Survienne un roi vicieux ou seulement un roi faible, la corruption envahit toutes les classes de la société, et ouvre une série de désastres. Le triste règne d'un Louis XV amenant les horreurs d'une révolution dont la France n'est pas encore sortie, est un exemple trop frappant de cette vérité.

Mais c'est surtout lorsque le signal de l'erreur et du vice est donné par un prêtre ou par un évêque, c'est alors que le désordre intellectuel et moral trouble l'Église entière. Il suffit de rappeler les Arius, les Nestorius, les Macédonius, les Eutychès, les Pélage, les Luther, et les hérésies dont ces prêtres, ces évêques et ces moines furent les pères et les auteurs.

Or l'hérésie fut toujours un crime et un malheur social. La division religieuse entraîne la division politique ;

l'hérésie débute par la séduction ; mais elle ne tarde pas à s'imposer par la violence, et alors il ne reste plus aux fidèles qu'à choisir entre la persécution subie ou la persécution repoussée.

La persécution subie fait des martyrs, mais elle fait aussi des apostats. La résistance engendre la guerre civile : Il est permis, assurément, et souvent il est nécessaire de soutenir par les armes le droit et la liberté de rendre à Dieu le culte qui lui est dû, il faut toutefois déplorer le sort d'une nation quand les uns y sont obligés de s'armer contre les autres pour s'assurer la vie du temps et la vie de l'éternité.

Reprenons et concluons : Le péché a précipité du ciel en enfer des milliers d'anges ; il a renversé le genre humain tout entier dans la personne de son chef ; il a noyé tous les hommes, excepté huit, dans les eaux du déluge, après les avoir plongés dans la corruption de la chair ; il a exterminé la race abominable de Chanaan ; il a jeté dans la vie sauvage ou dans la vie barbare la majorité de la famille humaine qui, aujourd'hui encore, s'y trouve engagée ; il a vicié presque dès leur origine, puis il a renversé les unes après les autres toutes les civilisations : celle des Assyriens, celle des Mèdes et des Perses, celle des Grecs, celle des Romains ; cent fois il a entraîné le peuple même de Dieu dans toutes les abominations de l'idolâtrie et de l'impureté, et dans toutes les servitudes qui furent la conséquence et le châtiment de ces désordres. Dieu suscitait tour à tour des héros, des guerriers, de saints rois, des prophètes et des thaumaturges, tels que les Moïse, les Josué, les Gédéon, les Samuel, les David, les Josaphat, les Ezé-

chias, les Josias, les Élie, les Isaïe, les Jérémie, les Daniel, les Machabées : le péché finissait toujours par reprendre l'empire sur ce peuple, qui seul au monde cependant reconnaissait le vrai Dieu.

Vainement Dieu a dit : J'enverrai mon fils : *Verebuntur filium meum*, ils le respecteront. Le péché a fait du peuple de Dieu le peuple déicide, et le peuple maudit entre tous les peuples maudits.

Suivez l'histoire des peuples qui ont remplacé à la fois et l'ancien peuple de Dieu et ces grands empires dont toute la puissance s'était comme concentrée dans l'empire romain : c'est encore le péché qui ne cessant de battre en brèche la civilisation chrétienne, a renversé successivement toutes les nations nouvelles, les unes par le schisme, les autres par l'hérésie, toutes enfin par la Révolution de 89 qui est le péché élevé à sa plus haute puissance : car elle est la négation de Dieu et de ses droits : de Dieu remplacé par l'homme; des droits de Dieu remplacés par les droits de l'homme; elle est la raison humaine représentée par une infâme prostituée assise sur l'autel à la place du vrai Dieu.

Telle est l'histoire du péché : voilà son passé, voici son présent.

En ce moment il s'apprête à détruire avec toute religion la propriété, la famille, la société entière ; aujourd'hui il a dit son dernier mot : *Nihilisme :* et le voici à l'œuvre, annihilant tout par le fer et par le feu.

Et en présence de ce débordement universel de l'iniquité vous souriez, vous demeurez tranquillement assis sur le bord du volcan! Que vous importe, n'est-ce pas, que vous importe Dieu! que vous importe vos frères!

que tout périsse pourvu que moi je dorme en paix! Eh bien, vous ne dormirez pas longtemps. Votre réveil sera aussi soudain que terrible. A ce formidable soubresaut, vous comprendrez enfin peut-être que le péché est le mal social. Mais il sera trop tard. En ce moment il est temps encore : armez-vous, croisez-vous, liguez-vous pour exterminer le péché. Et que Dieu vous soit en aide!

2e *Point*. De ces faits découlent trois conséquences.

1° Personne n'a le droit de réclamer la liberté extérieure de pécher, sous le prétexte que le péché ne regarde que lui et Dieu, que c'est affaire à régler entre lui et Dieu, qui seul ici est l'offensé. Cela est faux. Le péché n'offense pas seulement Dieu, il ne blesse pas seulement celui qui pèche; le péché offense et blesse tous les membres du corps social, et le corps social tout entier.

La main n'a pas le droit de se blesser, sous le prétexte qu'elle ne nuit qu'à elle-même. En se blessant, elle se cause une souffrance que le corps entier partage, elle se rend moins apte et peut-être tout à fait inutile aux autres membres qui ont besoin de son secours et qui y ont droit, en raison même de sa destination et du secours qu'eux-mêmes lui ont rendu et qu'ils ne cessent de lui rendre chacun selon ses aptitudes.

Il en est ainsi dans le corps social. Le péché, même le plus solitaire, le péché, même le plus intérieur, tel que la pensée ou le simple désir, rend le pécheur mauvais; or, un membre mauvais dans le corps social est plus funeste encore que dans le corps matériel. Outre qu'il ne rend plus les services auxquels le prochain a

droit, il exerce une influence délétère et corruptive sur tous ceux avec lesquels il est en relation, et par ceux-ci sur d'autres, et ainsi de proche en proche. Bientôt le virus de la pensée fausse ou mauvaise, le venin du désir déréglé, le poison de la parole ou de l'action dépravée atteint et pénètre tous les membres de la grande famille humaine et il s'étend jusqu'aux générations futures.

Ne dites pas que cette pensée, ce désir demeurent en vous secrets et inconnus. D'abord, il est impossible qu'il ne perce pas quelque chose de cette corruption intérieure dans votre manière de parler et d'agir au dehors; puis, dans le cas même ou la fausseté de votre esprit et la malice de votre cœur ne se trahiraient par aucune expression extérieure, ce vice, en vous rendant intérieurement mauvais, prive le corps social du concours de votre sagesse et de votre vertu. Or, je le répète, la société a droit à ce concours de votre part en raison du secours qu'elle-même vous a prêté et qu'elle vous prête continuellement pour vous aider à remplir votre fin.

Le péché donc offense Dieu, sans l'atteindre, il est vrai, et sans troubler son infinie béatitude; mais il lui dérobe cette gloire extérieure qu'il doit et qu'il veut retirer de la créature; le péché offense le pécheur lui-même et lui est funeste; le péché même individuel, solitaire et isolé, offense le corps social tout entier, et il lui est nuisible en le privant du concours utile de l'un de ses membres, en lui communiquant les influences dépravées qui émanent nécessairement de tout membre

corrompu, ne le fût-il qu'à l'intérieur. De là une seconde conséquence.

2. Personne n'a le droit de rester indifférent au péché d'autrui. Inutile d'insister sur ce point.

Le péché d'autrui m'offense : D'abord, parce qu'il offense Dieu qui est mon créateur et mon père. L'injure faite à mon père et à ma mère selon la chair m'affecte moi-même, parce que je suis quelque chose de mon père et de ma mère; à plus forte raison je dois être affecté de l'injure faite à Dieu, auteur de tout mon être, à Dieu qui me conserve au moment même où vous l'offensez et où vous voudriez le détruire. Non, vous ne pouvez offenser Dieu sans m'offenser moi-même. Par le péché vous voulez anéantir Dieu, et du même coup vous voulez m'anéantir. Ne dites pas que votre péché ne regarde que vous et Dieu.

Du reste, par le péché vous me nuisez directement et personnellement, soit par le scandale de votre parole ou de votre exemple, soit par la privation du concours que vous me devez pour le bien, comme on vient de le rappeler.

Je combattrai donc le péché en vous comme en moi-même, en vertu de ce double axiome :

1° Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même;

2° Faites à autrui ce que vous voudriez que l'on vous fit à vous-même.

Vous ne voulez pas que l'on vous entraîne au mal et par suite au malheur par la séduction de la parole et de l'exemple. Respectez, vous aussi, mon innocence et ma faiblesse.

Vous voulez que l'on vous aide au bien par la sagesse de la parole et par la vertu de l'exemple : Rendez-moi le même service, et ne vous mettez pas hors d'état de me le rendre en vous pervertissant vous-même et en devenant mauvais par le péché. De là une troisième conséquence.

3. Tout homme a le droit et le devoir de prévenir et de réprimer le péché partout où il le rencontre, car tout péché compromet le salut et le bonheur éternel de tous ceux qu'il peut atteindre par son influence.

Êtes-vous inférieur ? Votre droit et votre devoir est de vous soustraire à l'influence funeste d'un supérieur scandaleux. Faites pour assurer le salut de votre âme, et pour conserver votre vie spirituelle, ce que vous feriez pour conserver votre vie temporelle, votre santé, votre corps, vos membres, votre propriété contre les abus d'une autorité injuste.

Êtes-vous supérieur ? Vous ne l'êtes précisément que pour le bien de vos inférieurs, et par conséquent pour les préserver de tout mal, principalement de tout ce qui pourrait compromettre leur salut et leur bonheur éternel. Vous n'avez donc pas le droit de tolérer le péché dans vos inférieurs, et, sauf certains cas que la prudence vous indiquera, votre devoir est de prévenir le péché, de le réprimer et d'exiger la réparation des dommages qui ont pu être la conséquence des péchés que vous n'auriez pas pu prévenir. Votre devoir en cette matière ne s'arrête qu'à la limite de votre pouvoir.

LE PÉCHÉ VÉNIEL

1er *Prélude.* Image et symbole. Représentez-vous une grappe de raisin dont les grains sont en partie ou tombés, ou avortés, ou gâtés : à peine en reste-t-il quelques-uns qu'on puisse présenter.

Ou bien, figurez-vous un malade couvert d'ulcères, respirant à peine, au point qu'à certains moments on ne sait s'il vit encore.

2e *Prélude.* Demandez la grâce de comprendre que, après le péché mortel, le péché véniel est le plus grand des maux.

Demandez la grâce : *a*) de ne jamais commettre un seul péché véniel de propos délibéré, sous le prétexte que ce n'est qu'un péché véniel.

b) De diminuer sans cesse les péchés d'habitude ou de fragilité.

1er POINT : CHATIMENT DU PÉCHÉ VÉNIEL

1° *En celle vie.* Exemples.

a) La femme de Loth. Au moment où le feu du ciel éclate sur Sodome, oubliant la défense de l'ange, elle

se détourne. Il faudrait, ce semble, être bien sévère pour voir un péché mortel dans un mouvement, causé peut-être par la surprise, par la crainte ou par une simple curiosité. — Et cependant à l'instant elle est changée en statue de sel, elle est frappée de mort.

Que d'accidents, que de maladies, que de morts, que d'infortunes en tout genre causées par de pures légèretés, par quelque négligence ou quelque curiosité !

b) Dina, fille de Jacob, se hasarde seule dans les rues de la ville de Sichem. Cette imprudente curiosité devient l'occasion d'un grand crime. Ce crime attire une vengeance terrible. Les frères de Dina, Siméon et Lévi, exterminent la population entière.

Une curiosité légère donne trop souvent occasion à des tentations, à des chutes, à des scandales, à des malheurs effroyables.

c) Jacob. La patriarche accorde à Joseph une préférence, assurément très méritée, mais imprudemment manifestée par le don d'un vêtement plus riche.

Cette distinction irrite la jalousie des autres fils. On sait comment ils vendirent l'innocent jeune homme et comment après l'avoir dépouillé de cette robe choisie, ils la trempèrent dans le sang d'un chevreau et l'envoyèrent à leur père lui donnant à entendre qu'une bête féroce avait dérobé son Joseph.

Qui dira le chagrin dont ce malheureux vieillard fut accablé durant de longues années !

Surveillons nos affections, nos prédilections, même les plus légitimes.

Êtes-vous supérieur ? Gardez-vous de certaines préférences, qui, bien que justifiées par le mérite, excitent

les jalousies et deviennent funestes à celui qui en est l'objet aussi bien qu'à celui qui les manifeste imprudemment.

d) Joseph raconte naïvement deux songes qui semblent annoncer que ses frères se prosterneront à ses pieds comme pour l'adorer.

Ce récit redouble encore leur jalousie. Voici notre songeur, diront-ils un jour, tuons-le. On verra ce que valent ses songes. Ils ne le tuent pas, mais ils le vendent comme un vil esclave.

Quatorze années d'esclavage seront le prix d'une candeur imprudente.

Cette épreuve, il est vrai, aboutit à la gloire et à la réalisation même de ces songes mystérieux.

Joseph verra ses frères prosternés et tremblants à ses pieds.

Mais en attendant qu'elles furent longues et amères les années de la tristesse et de la désolation !

Cachons les dons extraordinaires de la grâce; réservons nos confidences pour ceux qui ont mission de nous éclairer et de nous diriger.

e) Marie, sœur de Moïse, se permet un jour de murmurer contre son frère. Plus âgée de douze à quinze ans, elle avait contribué à le sauver en veillant sur la corbeille où l'enfant de trois mois était exposé au milieu des roseaux du Nil. Cette circonstance lui donnait une certaine autorité qui semble excuser un mot de critique et de murmure occasionné par une querelle d'intérieur : *Propter uxorem ejus Æthiopissam.* (*Num.*, XII, 1.)

A l'instant Marie est frappée de lèpre et Dieu ordonne qu'elle soit chassée du camp. Quelle humilia-

tion! Et le châtiment durera sept jours entiers, et pendant ce temps le peuple suspendra sa marche : *Et populus non est motus de loco illo donec revocata est Maria.* (*Num.*, XII, 15.)

On s'étonne parfois de voir une bonne œuvre tout à coup arrêtée. — Une personne grave, âgée, prudente, et généralement charitable, s'est permis, dans un moment d'oubli, un mot de critique ou de murmure. Ce mot a été répété. Dans toute autre bouche il eut été sans conséquence, mais les moindres paroles d'une personne qui jouit d'une certaine considération ont une grande portée. La critique est contagieuse comme la lèpre. Une œuvre, une paroisse, une communauté entière est comme arrêtée par suite d'un mot échappé contre la réputation ou l'autorité d'un supérieur.

f) Moïse a reçu l'ordre de parler au rocher : à cette parole les eaux en jailliront pour étancher la soif du peuple : Prends ta verge, a dit le Seigneur, rassemble le peuple, toi et Aaron ton frère, et parlez au rocher en leur présence, et le rocher donnera des eaux. (*Num.*, XX, 8.)

Moïse prend sa verge, il frappe le rocher deux fois, et l'eau jaillit en abondance.

Et le Seigneur dit à Moïse et à Aaron : Parce que vous n'avez pas cru en moi pour me glorifier devant les fils d'Israël, vous ne les introduirez pas dans la terre que je leur donnerai.

Pendant quarante années Moïse a porté ce peuple comme sur ses épaules; il n'aura pas la consolation et la gloire de l'introduire lui-même dans la terre promise.

Où est la faute qui attire un châtiment si sévère?

Dieu avait dit : *Parlez* au rocher, Moïse a *frappé* deux fois avec sa verge.

Mais Dieu lui avait dit aussi de prendre cette verge : *Tolle virgam*, et c'était avec cette verge que, ordinairement, s'opéraient les prodiges, et cette fois encore le miracle s'est fait.

N'importe : Moïse devait observer exactement l'ordre divin et s'en tenir à la simple parole.

Dieu est sévère à l'égard des grands saints. Il leur demande compte de la plus légère infidélité.

Souvent un saint personnage se consume de travaux et de peines pour une œuvre qui intéresse la gloire de Dieu et le salut des âmes. Tout à coup il se voit arrêté. C'est une maladie, c'est un ordre des supérieurs, c'est un changement de position, c'est la mort. Un autre le remplace et recueille l'honneur du succès.

L'épreuve est dure. Mais Dieu veut de la part de ses envoyés et de ses saints une obéissance exacte, ponctuelle aux inspirations de la grâce et surtout à la direction des supérieurs.

g) Héli, le grand-prêtre, reprend mollement ses fils dont la conduite est un scandale public. Par suite de ce scandale le peuple s'éloigne du culte divin. Dieu l'abandonne aux Philistins. L'arche sainte portée par les deux fils du grand-prêtre tombe aux mains des ennemis. Les deux prêtres indignes périssent dans la mêlée.

Apprenant la mort de ses deux fils Héli est saisi de douleur, mais lorsque le messager ajoute que l'arche d'alliance est aux mains des infidèles, le vieillard tombe à la renverse et se brise la tête.

Il était donc profondément religieux ce grand-prêtre

qui éprouve un si terrible chagrin à la nouvelle de la prise de l'arche sainte.

Il fut coupable sans doute! Mais il serait difficile de déterminer le point où l'excès d'indulgence irait jusqu'au péché mortel.

Que de péchés, cependant, que de crimes, que de scandales, que de malheurs dont la cause première est l'indulgence excessive des parents à l'égard des enfants, des supérieurs à l'égard des inférieurs, des princes à l'égard des peuples, des pasteurs à l'égard de leurs ouailles.

On pourrait ici rappeler Louis le Débonnaire et Louis XVI, et dans un autre ordre, certains évêques, et même certains papes.

Les grandes catastrophes, les révolutions qui ont bouleversé la société remontent souvent à des fautes légères, à des abus insignifiants, à des négligences presque imperceptibles. Surviennent les vices, puis les crimes, puis les révoltes, puis les révolutions... *Arca Dei capta est*... L'Église est tombée aux mains des impies, la société s'écroule et les premières victimes de la catastrophe sont ces hommes débonnaires auxquels on ne peut reprocher que la faiblesse.

h) Pour un simple regard de curiosité sur l'arche sainte des milliers de Bethsamites sont punis de mort.

Cette même arche portée sur un char est sur le point d'être renversée.

Oza porte la main sur elle afin de la soutenir : il est frappé de mort.

Dans ces deux cas il est difficile de voir un péché mortel.

Mais alors que penser de nos légèretés, de nos oublis en présence du Très Saint Sacrement?

J'admets que ces irrévérences ne vont pas au péché grave. Mais convenons aussi que, plus coupables que les Bethsamites et surtout que Oza, nous méritons par notre conduite et notre tenue dans l'église des châtiments qui, dans l'ordre spirituel, correspondent souvent à la mort temporelle. Ne serait-ce pas à cette absence d'attention et de respect que l'on doit attribuer des chutes souvent mortelles à l'heure de la tentation?

i) David ferme les yeux sur un crime d'Amnon, parce que ce prince est son premier-né.

Cette indulgence provoque une vengeance terrible. Amnon est tué par Absalon..

A peine rentré en grâce auprès de son père, Absalon abuse de la trop grande bonté du roi qui ne surveille pas les menées ambitieuses de ce fils ingrat.

Une révolte éclate, révolte funeste à David et à toute la famille royale, funeste au peuple entier, funeste surtout au coupable et malheureux Absalon.

Ces faiblesses de David doivent-elles être considérées comme fautes graves? Non, car Dieu ne lui reproche que le fait d'Urie. (Cfr. III *Reg.*, xv, 5.)

Que de malheurs cependant, et même que de crimes amenés par une faute légère!

j) Un instant d'oisiveté, un regard imprudent deviendront pour le saint Roi l'occasion d'une grave tentation et d'un crime suivi d'un autre encore plus criant. L'adultère commis par David avec la femme du généreux Urie appellera le meurtre de ce guerrier fidèle. Ce double crime sera châtié par la révolte d'Absalon.

Que de malheurs encore et que de crimes suivront cet instant d'oisiveté et ce regard !

Reconnaissons que souvent les tentations dangereuses, les chutes graves, les scandales, peut-être, qui les ont suivies, ont eu leur principe dans l'oisiveté et dans le laisser-aller de nos pensées, de nos souvenirs, de nos regards, de nos lectures, de nos relations, dans tout un ensemble où nous voyons à peine un péché véniel.

k) David ordonne le dénombrement de son peuple. Il entrait dans ce dessein une secrète vanité. Aussi à peine l'opération commencée le roi se repent et s'arrête. Il sera châtié cependant : et soixante-dix mille hommes d'Israël périront pour expier la vanité du souverain.

Combien de fautes légères retombent ainsi des supérieurs sur les inférieurs, des pères sur les enfants, des maîtres sur les disciples !

Gardez-vous d'énumérer vos œuvres et vos mérites. Laissez ce soin à la justice et à la bonté de Dieu. Au ciel vous retrouverez la gloire que vous aurez négligée sur la terre.

l) Un prophète se laisse tromper par un autre prophète, il est tué par un lion. (III *Reg.*, XIII.)

Tant il faut de vigilance pour ne pas se laisser égarer par la direction des hommes, eut-elle, comme dans le cas de ce prophète, les plus belles apparences !

Suivons les instructions de nos supérieurs légitimes : ils ont grâce d'état pour nous conduire. Mais n'écoutons pas ceux qui, sans mission et sans titre certain, se mêlent de direction.

m) Le saint roi Ézéchias montre les trésors de son

palais aux ambassadeurs du roi de Babylone. Le prophète Isaïe lui annonce que sous son successeur toutes ces richesses seront transférées à Babel.

Encore un coup, n'étalons pas nos œuvres. La vanité suffit pour nous en faire perdre la valeur devant Dieu et même devant les hommes.

n) Une troupe d'enfants se moque du prophète Élisée. Deux ours sortent de la forêt voisine et en tuent plus de quarante.

Le mépris des ministres de la religion, n'eut-il qu'un caractère enfantin, entraîne souvent des conséquences mortelles pour les âmes.

On pourrait multiplier les exemples et citer encore des faits nombreux où il serait difficile de voir un péché mortel et qui cependant ont causé la mort ou des châtiments analogues.

Eh quoi ! La mort, pour un péché véniel ! Cette sévérité vous étonne. Écoutez la supposition que proposent les saints.

Si par un péché véniel, soit un léger mensonge, vous pouviez fermer l'enfer et ouvrir le ciel à tous les damnés ; si, au contraire, le refus de commettre ce péché devait entraîner la chute du ciel ou même l'anéantissement de la création entière, l'hésitation ne serait pas permise : Que le ciel se change en enfer, que le monde retombe dans le néant plutôt que de se permettre le plus léger péché véniel. Pourquoi ?

Le supplice et l'anéantissement de toutes les créatures est après tout un mal fini ; le moindre péché véniel offense Dieu qui est le bien suprême et par là il revêt le caractère d'un mal infini.

Et cependant, avez-vous dit, j'ai péché, et que m'est-il arrivé de fâcheux ? *Peccavi et quid mihi accidit triste ?*

Vous le croyez ? Et ces peines de l'âme et du corps dont se compose la trame de votre vie, qu'y voyez-vous ?

Un effet du hasard ? Rien n'arrive par hasard : pas un cheveu ne tombe de votre tête sans la permission du Père céleste.

Un effet des lois communes à la nature déchue ? soit : c'est donc déjà un châtiment du péché. Mais ces effets du péché originel demeurent aussi sous la main de la Providence. Pourquoi Dieu permet-il que vous les ressentiez d'une manière spéciale ?

Serait-ce pour éprouver votre vertu ? Mais vous convenez vous-même que votre vie est tissue de péchés.

Or ces péchés quels sont-ils ? Des péchés mortels ? Non : vous n'en commettez pas.

Ces épreuves sont donc le châtiment de ces péchés que vous commettez si facilement, sous prétexte que ce ne sont que des péchés véniels.

Mais supposons que tout vous réussisse à souhait, que pas un nuage ne vienne assombrir les beaux jours de votre vie, et qu'en toute sincérité il vous soit permis de vous écrier : J'ai péché, et que m'est-il survenu de fâcheux : *Peccavi et quid mihi accidit triste ?*

Hé bien ! tremblez. Ce n'est pas ainsi que Dieu traite les saints. La voie des élus est le chemin de la croix. Celui qui ne porte pas chaque jour sa croix, a dit Jésus-Christ, n'est pas et ne peut pas être mon disciple.

Tremblez. Le châtiment est différé, peut-être, mais il reste suspendu sur votre tête. Quelque grande épreuve vous menace.

Enfin, je veux qu'en cette vie il ne vous arrive rien de fâcheux, — sauf la mort, cependant, qui finira cette prospérité, — tremblez, je le répète, le châtiment vous attend en l'autre vie.

Châtiment du péché véniel en l'autre vie.

Le péché véniel, en l'autre vie, trouve son châtiment 1° dans l'enfer, 2° dans le purgatoire, 3° et jusque dans le ciel.

1. *Dans l'enfer.* — Le péché véniel ne mérite pas l'enfer, je le sais. Fussiez-vous coupable de tous les péchés véniels que l'homme peut commettre, si, au moment de la mort, vous n'êtes pas en péché mortel, vous n'irez pas en enfer.

Mais je suppose que la mort vous surprenne dans l'état du péché mortel et que ce péché soit accompagné de péchés véniels, il en sera de vous comme de celui qui aurait reçu une blessure mortelle avec plusieurs blessures légères.

Sans la blessure mortelle, il eut vécu et les blessures légères auraient pu se guérir; mais une fois mort, c'est fini : ces blessures, toutes légères qu'elles sont, ne guériront pas.

Voici un pécheur qui, au moment de la mort, avait la conscience chargée de péchés mortels et de péchés véniels. Il est fixé pour l'éternité dans l'état où la mort l'a surpris.

Il est fixé dans l'affection déréglée qui constitue le péché véniel, aussi bien que dans l'affection déréglée qui constitue le péché mortel.

Pour se repentir de ce péché véniel et pour en obtenir le pardon il lui faudrait la grâce de Dieu.

Le réprouvé a perdu pour toujours la grâce divine. Jamais il ne se repentira de ce péché véniel ; toujours il voudra ce péché. Le péché véniel durera donc dans cette âme autant que le mortel, c'est-à-dire toujours, et toujours ce péché véniel appellera le châtiment, jamais il ne réclamera le pardon : En enfer il n'est pas de rémission.

Voilà donc un péché véniel qui, en raison du péché mortel qu'il accompagne, se trouve sous le coup d'un châtiment éternel.

Mais vous mourrez, j'aime à le croire, en état de grâce, et vous n'aurez que des péchés véniels à expier. Hé bien ! ce péché, vous le porterez d'abord en purgatoire, puis, dans un sens trop vrai, il aura son contrecoup jusque dans le ciel.

---

2. *Dans le purgatoire.* — Nous rendrons compte d'une parole oiseuse. Quel compte à rendre pour tant de péchés véniels incomparablement plus graves !

Or dans le purgatoire la moindre peine est plus grande que toutes celles qu'on peut endurer en ce monde.

Écoutez saint Augustin : *Ille purgatorius ignis durior*

erit quam quidquid potest in hoc sæculo pœnarum videri aut cogitari aut sentiri. (*Serm.* 4 *de Animabus defunctorum.*)

Le feu du purgatoire sera plus rigoureux que tout ce que l'on peut voir, penser ou sentir de peines en ce siècle.

Écoutez saint Thomas : *Pœna purgatorii minima excedit maximam pœnam hujus vitæ, quantum ad pœnam damni et sensus.* (*Quæst. de Purg. ad calcem.* art. 3.)

La moindre peine du purgatoire dépasse la plus grande de cette vie, en ce qui tient à la peine du dam et du sens.

D'après le même saint Thomas, la moindre peine du purgatoire dépasse toutes les souffrances de Jésus-Christ en sa passion. Or la souffrance de Jésus-Christ en sa passion fut la plus grande entre celles de la vie présente.

Dolor in Christo fuit maximus inter dolores præsentis vitæ. (3. q. 46, art. 6.)

Et pourquoi cette douleur extrême dans le purgatoire ? C'est, selon saint Thomas, que la douleur de l'âme séparée du corps appartient à l'état de la damnation future qui surpasse tous les maux de cette vie.

Ici par *damnation* le Docteur Angélique entend la privation de Dieu temporaire aussi bien qu'éternelle, celle dont l'âme est punie dans le purgatoire par le retard de la vision béatifique, aussi bien que celle d'un Dieu perdu pour toujours dans l'enfer.

Aussi, poursuit l'Ange de l'École, lorsque nous disons que la douleur de Jésus-Christ a été la plus grande, nous ne la comparons pas à la douleur de l'âme séparée.

Dolor animæ separatæ patientis pertinet ad statum futuræ damnationis quæ excedit omne malum hujus vitæ.... Unde cum dicimus Christi dolorem esse maximum, non comparamus ipsum dolori animæ separatæ. (*Ibid.*, ad 3.)

Le purgatoire comprend la peine du sens et la peine du dam.

La peine du sens est celle du feu, d'un feu, qui comme celui de l'enfer, torture l'âme elle-même.

Mais, direz-vous, comment un être spirituel peut-il être affecté et torturé par un feu matériel ?

Et moi je demande : Comment un être spirituel, comment l'âme peut-elle être affectée par un corps matériel comme l'est celui auquel elle est unie !

Comment l'âme spirituelle peut-elle être affectée des souffrances ou des jouissances, du malaise ou du bien-être qu'éprouve ce corps tout matériel ?

Or, vous ne pouvez le nier, bien que vous ne puissiez l'expliquer, l'âme partage les souffrances et les jouissances du corps, elle souffre et jouit avec ce corps autant que ce corps lui-même.

Expliquez-moi donc comment le feu qui brûle mon corps affecte mon être tout entier, mon âme aussi bien que mon corps, en d'autres termes, expliquez-moi comment mon corps affecte mon âme, comment, selon les impressions qu'il reçoit, il la fait souffrir ou jouir, et je vous expliquerai comment, sans cet intermédiaire, le feu ou tout autre élément matériel peut affecter mon âme et la faire jouir ou souffrir.

Et maintenant pourquoi le feu a-t-il été choisi pour faire expier à l'âme séparée les fautes qu'elle a commises à l'aide des sens et du corps ?

Dieu, assurément, aurait pu choisir un autre agent ; mais le feu semble désigné, parce que étant le plus subtil et le plus énergique des éléments matériels, il en résume toutes les forces et que dans son action il peut comprendre et faire éprouver tous les genres de supplices.

Dans l'état présent de l'union de l'âme avec le corps il nous est impossible de nous figurer les souffrances que ce feu vengeur fait ressentir à une âme qui, dégagée du corps, reçoit à elle seule toutes les énergies du redoutable élément. (Cfr. THOMAM.)

Nous ne pouvons pas nous faire une idée de la peine du sens, que sera-ce donc de la peine du dam ?

Peine du dam. Redisons-le : Dieu n'est pas perdu pour l'âme qui se trouve au purgatoire. Cette privation de Dieu n'est qu'un retard apporté à la jouissance qui doit assurer son bonheur éternel.

Mais qui dira le supplice causé par ce retard ?

Un voyageur s'est égaré dans une forêt où il ne trouve ni aliment pour apaiser sa faim, ni eau pour désaltérer sa soif. Il rencontre cependant quelques feuilles et quelques herbes pour tromper l'une et l'autre.

Transportez-le au milieu d'un désert sans bornes où de toutes parts n'apparaissent que des sables brûlants : quelle torture ! quel désespoir.

Voyageurs ici-bas nous avons faim et soif de ce bien éternel et infini qui est Dieu.

Cependant les biens créés nous offrent quelques distractions et quelques illusions qui, à chaque instant, trompent cette faim et cette soif du bonheur.

Mais aussitôt que l'âme est séparée du corps, il ne lui reste plus qu'elle-même.

Sauf ce feu qui l'enveloppe et la torture, aucune créature ne se présente pour la distraire et pour l'occuper.

La voilà donc livrée sans aucun soulagement à la faim et à la soif du bien infini, au besoin de Dieu : et ce Dieu elle ne peut ni le voir, ni en jouir. Chaque instant du retard apporté à une béatitude qu'elle réclame par toutes ses facultés est un tourment dont nous n'avons pas la moindre idée.

3. *Dans le ciel.* — Enfin, le péché véniel sera châtié jusque dans le ciel. Je m'explique.

Par le péché véniel vous ne perdez pas la grâce, mais vous perdez les grâces spéciales que vous aurait obtenues la fidélité à faire valoir celles que vous aviez déjà reçues, vous perdez ou vous diminuez les mérites de vos actions et même de vos bonnes œuvres. Or cette perte est irréparable.

Et ne dites pas : Je compenserai. Tout ce que vous ferez, vous l'auriez pu faire et mieux encore, si vous eussiez répondu constamment, entièrement à toutes les grâces, si vous eussiez fait valoir fidèlement tous les instants qui ont précédé celui où enfin vous prendrez la résolution de la plus entière fidélité.

On promet à un ouvrier dix francs pour la première journée de travail, cent francs pour la seconde et ainsi de suite décuplant chaque jour à partir du premier.

Cet ouvrier reste dix, vingt jours avant de se mettre à l'œuvre, ou bien, de temps en temps, il s'arrête et se repose sans rien faire. Jamais, quoi qu'il fasse, il ne regagnera les jours perdus.

Chaque péché véniel diminue et souvent même il

annule complètement le mérite que vous eussiez acquis par une correspondance fidèle et continue à la grâce.

Calculez, s'il se peut, les pertes de chaque jour, la perte de tant d'heures qui s'écoulent sans rien faire pour Dieu, de tant d'actions dont la valeur vous est enlevée par les défauts et par les fautes qui les accompagnent; calculez les heures et les actions qui, au lieu de vous mériter un accroissement de grâce et de gloire, vous assurent un surcroît de peines pour le purgatoire.

A votre entrée au ciel Dieu vous montrera la place que vous auriez pu mériter si, depuis le premier instant où vous avez eu l'usage de la raison jusqu'à votre dernier soupir, vous eussiez pleinement correspondu à toutes ses grâces. Quelle gloire ! quelle béatitude vous attendait !

Je sais que dans le ciel il n'est pas de regret, parce que, même à la dernière place, l'âme est pleinement rassasiée : *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* (Ps. XVI, 15.) Il n'en est pas moins vrai que voilà des degrés de gloire éternelle perdus à jamais.

Ne dites donc plus : *Peccavi et quid mihi accidit triste ?* J'ai péché, et que m'est-il arrivé de fâcheux ?

Mais laissons les châtiments, j'ajoute que, considéré en lui-même, le péché véniel renferme une malice qui en fait le plus grand mal après le péché mortel.

II^e^ POINT : MALICE DU PÉCHÉ VÉNIEL

Considérons la malice du péché véniel : 1° envers Dieu, 2° envers le prochain, 3° envers celui qui le commet.

Malice du péché véniel envers Dieu.

1. *Envers Dieu le Père.* — Supposez qu'un enfant se permette toute licence à l'égard de son père et qu'il ne s'arrête qu'au point juste où il est menacé de perdre sa part d'héritage.

Cet enfant aime-t-il son père ?

Sous prétexte que ce péché n'est que véniel et qu'il ne ferme pas le ciel, vous le commettez sans souci et sans gêne.

Je reconnais que ce péché n'est pas incompatible avec l'amour de Dieu : sans cela il serait mortel.

Cependant, je le demande : quel est cet amour si strict, si juste, et à la fois si tiède, qu'il se permet toutes les offenses envers la divine bonté, pourvu qu'elles ne passent pas jusqu'au péché mortel ?

2. *Envers Dieu le Fils.* — Par le péché véniel vous ne portez pas à Jésus-Christ le coup mortel. Mais vous ne lui épargnez ni les soufflets, ni les crachats, ni les fouets, ni les épines, ni les clous.

Vous ne le vendez pas comme Judas, vous ne le condamnez pas à mort comme Caïphe et son conseil, vous ne le crucifiez pas comme Pilate.

Mais avec les Apôtres vous l'abandonnez, avec les valets vous le soufflétez, avec Hérode vous le méprisez, avec les soldats vous le flagellez.

Quel triomphe pour Satan ! Comparez, dit-il à Jésus-Christ, comparez vos disciples et les miens. Je ne me suis pas fait homme pour eux, je n'ai pas souffert, je ne suis pas mort pour les sauver, je ne leur promets pas,

comme vous, la béatitude et la gloire éternelle. Je ne leur prépare qu'une éternité de souffrance et d'infamie, et dans le temps, en échange de quelques voluptés d'un instant, je ne leur donne que la honte et le remords.

Voyez cependant comme ils me servent, comme ils m'obéissent. Comparez mes libertins, mes avares, mes ambitieux, mes francs-maçons par exemple, avec vos chrétiens, avec vos fidèles, avec vos religieux même et avec vos prêtres, avec ceux des vôtres qui font plus spécialement profession de vous appartenir.

Tel est le langage auquel nous autorisons Satan par nos péchés véniels. Et nous appelons Jésus notre Roi ! et nous prétendons être ses disciples et ses soldats !

3. *Envers Dieu le Saint-Esprit.* — Par la grâce nous sommes le temple vivant de l'Esprit-Saint.

Par le péché véniel nous ne chassons pas cet Esprit divin, mais nous le contristons ; nous gardons la grâce, mais les dons qu'il désire y ajouter, mais les lumières, les inspirations qu'il nous offre à chaque instant, nous les rejetons ; nous sommes encore son temple, mais ce temple nous le déshonorons, nous le dégradons : Déjà il menace ruine ; bientôt un souffle suffira pour le renverser.

Malice du péché véniel à l'égard du prochain.

Combien d'âmes vous auriez sauvées, et qui peut-être périront parce que vous ne vous êtes pas mis en peine de dire ou de faire ce qui aurait pu décider leur salut.

Une prière, une parole, un exemple, un service rendu aurait déterminé une conversion.

Mais l'insouciance, la paresse, la vanité, le respect humain, l'amour-propre vous ont arrêté : et cette âme ne sera point sauvée.

Combien d'âmes seront directement perdues à cause d'une parole, d'un exemple qui les a scandalisées !

Une faute légère échappe à une personne qui fait profession de piété, qui fréquente les sacrements, qui par sa position est tenue plus spécialement à donner le bon exemple, cette faute causera peut-être un scandale plus funeste que les péchés les plus graves commis par un impie, ou par un chrétien ordinaire et indifférent.

Malice du péché véniel à l'égard de celui-là même qui le commet.

Il ne s'agit plus ici des châtiments temporels ou même spirituels que le péché véniel attire sur le coupable, je parle des maux qu'il cause directement dans l'âme et qui sont comme inséparables du péché lui-même.

Un jeune homme sain et vigoureux s'était fait une blessure insignifiante. Il n'y prit pas garde. Au bout de quelques semaines le mal devint incurable. Bientôt le sang se décomposa. Quelques mois après il mourait dans d'atroces souffrances.

Vous négligez une affection trop naturelle, trop sensible ; peu à peu elle devient vicieuse ; les fautes se multiplient ; une habitude se forme. D'abord elle vous aveugle : vous ne vous apercevez même pas de votre état ; puis elle vous asservit : bientôt il vous paraît impossible de rompre votre chaîne.

Cependant les fautes s'aggravent. Le passage du véniel

au mortel est comme insensible. L'âme descend par degrés jusqu'au péché grave, elle s'y endort aussi tranquille que dans le péché véniel. Désormais rien ne la trouble, rien ne l'émeut. Survienne la mort, cette âme se laissera surprendre dans ce malheureux état.

Utinam frigidus esses! Ah! plût au ciel que vous eussiez passé brusquement de la ferveur au froid de la mort!

Une chute soudaine dans le péché mortel vous eût épouvanté. Elle eût été pour vous le signal du réveil. Mais habitué au péché véniel, vous êtes passé au mortel et vous y demeurez avec la plus complète insouciance.

Si Caïn eut réprimé les premiers sentiments de l'envie, il n'en fut pas venu à l'assassinat.

Si Judas eut rompu les premières attaches de la cupidité, il n'eut pas vendu son maître.

Un jeune homme était conduit à l'échafaud pour vol et pour homicide : son père vient à sa rencontre pleurant, poussant des cris et s'arrachant les cheveux dans l'excès de sa douleur.

Retirez-vous, s'écrie le jeune homme, si vous aviez châtié les petits vols de mon enfance, je n'irais pas aujourd'hui à la mort.

Sainte Thérèse a vu la place qui l'attendait en enfer si elle eut continué un genre de vie où le monde ne trouvait rien à redire, mais où la nature prenait une part trop sensible. Peu à peu des affections et des relations, assez innocentes en elles-mêmes, auraient amené dans son âme le désordre et le péché, et finalement l'auraient conduite à l'enfer.

Colloque.

Adressons-nous à Jésus flagellé, couronné d'épines, conspué, souffleté, pour l'expiation de nos péchés véniels ; supplions-le de nous faire comprendre que, après le péché mortel, le péché véniel est le plus grand mal.

Demandons de nouveau la grâce et prenons la résolution de ne jamais commettre un péché véniel de propos délibéré, sous le prétexte que, après tout, ce n'est qu'un péché véniel.

Chaque jour, par une vigilance plus assidue et surtout par la fidélité à l'examen, travaillons à diminuer les péchés véniels d'habitude et de fragilité.

Alors chacune de nos actions, chacun de nos instants méritera une grâce nouvelle, et à chaque grâce correspondra un degré de gloire de plus dans le ciel et dans l'éternité.

LA TIÉDEUR

La tiédeur est un état intermédiaire entre le chaud et le froid. Ce n'est ni l'un ni l'autre, ou plutôt c'est l'un et l'autre : car le froid et le chaud combinés donnent ce triste milieu qu'on appelle la tiédeur.

On pourrait dire que la tiédeur est le péché véniel en permanence.

Méditons : 1. Sur les effets et les signes de la tiédeur ;

2. Sur ses dangers et sur ses dommages ;

3. Sur ses causes et ses remèdes.

1. EFFETS ET SIGNES DE LA TIÉDEUR

1° *Rapports avec Dieu.* — Les exercices spirituels sont omis ou négligés ; la prière ennuie : on n'y demande rien ; la méditation fatigue : on y rêve ou l'on y dort ; l'examen inquiéterait et troublerait : on s'y borne à un coup d'œil vague qui ne découvre que les fautes extérieures et saillantes.

La messe est entendue ou célébrée sans attention,

sans respect : à peine pense-t-on que Jésus-Christ est présent dans la sainte hostie.

L'office est une charge : on le récite au plus vite et au plus tard : au plus vite, c'est-à-dire à la hâte et en courant pour s'en débarrasser le plus tôt possible ; au plus tard, à la dernière extrémité, et en le différant d'heure en heure. D'où il résulte qu'on le porte et qu'on le traîne comme un fardeau pendant la journée entière.

La confession se fait à peu près sans examen, sans regret sur le passé, sans propos pour l'avenir. Ce sont toujours les mêmes fautes. Et souvent que de doutes ! que d'anxiétés !

La communion se fait par habitude, sans préparation, sans attention. L'action de grâces est rapide, distraite. On n'a rien à dire à l'hôte divin, rien à lui demander.

2° *Rapports avec le prochain.*

a) A l'égard des supérieurs. L'âme tiède ne sait pas garder le milieu entre l'insolence et l'adulation.

L'un ne cesse de murmurer et de critiquer ; l'autre, politique intéressé, ne sait que flatter et sourire.

Ou plutôt, le même, suivant les intérêts ou les petites passions du moment, imite les colères ou le servilisme du chien : tantôt il ne cesse d'aboyer et de mordre, tantôt il rampe aux pieds du maître, léchant la main qui peut à son gré caresser ou frapper.

b) A l'égard des égaux. Ici encore l'âme tiède se jette en deux excès contraires.

Avez-vous le malheur de lui déplaire, il vous faudra subir toutes les aversions de la jalousie, tous les dédains de la fierté, toutes les morsures de la détraction, toutes les inventions de la calomnie.

Avez-vous, j'allais dire le bonheur, mais redisons plutôt le malheur de plaire et d'agréer. Vous serez la victime d'une amitié particulière fondée bien moins sur vos qualités réelles que sur des sympathies d'humeur et de tempérament, ou de sentiment et d'intérêt. Or Dieu seul sait ce qui se dit, ce qui se passe dans les *a parte*, dans les confidences, dans les intimités des âmes tièdes.

c) A l'égard des inférieurs. Ce sont les mêmes contradictions, les mêmes variations. Alternatives perpétuelles entre la colère et le laisser aller, entre la dureté et la mollesse, entre les aversions et les affections.

Le sens et la passion sont la règle unique de la conduite du supérieur tiède. De là ces rigueurs envers les uns, ces faveurs envers les autres, dont la passion seule donne le secret.

3. *Rapports avec soi-même.* — On ne connaît ni règle, ni ordre, ni suite dans la vie. Le sens gouverne à la place de la raison. L'âme tiède passe incessamment de la dissipation à la concentration, de la légèreté à la paresse, de la colère à la mollesse. On dirait un vaisseau désemparé, sans voiles, sans rames, surtout sans gouvernail, jouet des flots et des vents.

II. DANGERS ET DOMMAGES DE LA TIÉDEUR

A) *Dangers.* — *a*) Aveuglement de la raison. Comme l'âme tiède ne commet pas de fautes graves, comme il ne lui échappe rien de saillant, elle ne s'aperçoit pas de son état, elle n'en reconnaît pas le désordre et le péril.

b) Impuissance de la volonté. Tout se détend dans l'âme tiède ; elle perd toute énergie ; elle est sans ressort.

Supposez un pécheur qui depuis de longues années vit dans l'oubli de Dieu : il ne prie pas, il ne se confesse pas, il ne communie pas. Une retraite, un sermon, une simple prière suffira pour le toucher, le remuer, le convertir.

Mais ce chrétien tiède prie chaque jour, il se confesse, il communie, il entend les instructions, et même il suit des retraites : tout cela machinalement, par habitude.

Or précisément l'habitude de ces moyens de salut dont un seul suffirait à convertir un grand pécheur ont blasé l'âme tiède et l'ont rendue insensible.

Et qui calculera les dommages qu'entraîne cette insensibilité ?

B) *Dommages.* — *a*) Omission du bien. L'âme tiède laisse passer presque toutes les occasions de bien faire. Elle ne songe ni à se mortifier, ni à s'humilier, ni à édifier le prochain par la parole ou par l'exemple. Que d'actes de vertu négligés! que de mérites perdus !

b) Corruption du bien. Le peu de bien qui se fait en cet état est gâté par la vanité, par la négligence, par la mauvaise humeur, par l'impatience, par mille défauts qui lui enlèvent presque tout son prix devant Dieu et devant les hommes.

Mais le suprême danger de la tiédeur et le plus grave dommage qu'elle cause dans une âme, c'est qu'elle prépare et conduit au péché mortel.

La tiédeur est encore plus dangereuse et plus funeste que le péché véniel.

La tiédeur est, en un certain sens, le péché véniel continu, le péché véniel passé de l'acte à l'habitude, le péché véniel devenu l'état de l'âme.

Laissez l'eau tiède à elle-même, par elle-même elle ne se réchauffera pas ; mais peu à peu, mais bientôt elle sera froide et glacée.

Cette âme tiède ne possède en elle-même aucun moyen de revenir à la ferveur ; abandonnée à son inertie elle se refroidit sans cesse, jusqu'à ce que, par une diminution insensible de la grâce et de l'énergie, elle passe enfin à l'état du péché mortel et au froid de la mort spirituelle.

III. CAUSES ET REMÈDES DE LA TIÉDEUR

A) *Causes.* Les principales et les plus ordinaires sont la négligence dans les exercices spirituels, le mépris des petites choses, des petites règles de la profession, par exemple de la modestie, du silence, de l'exactitude. Inutile ici d'entrer dans le détail. Comme les effets ressemblent aux causes, il suffira de repasser ce qui a été dit plus haut sur les signes et les effets de la tiédeur.

B) *Remèdes.* Les remèdes se trouvent tout indiqués par les causes : *Contraria contrariis :* Les contraires se guérissent par les contraires.

Soyez exact, appliqué aux exercices spirituels.

Soyez fidèle à observer les devoirs de votre état, les règles de votre profession.

Imposez-vous à vous-même un règlement, un ordre du jour qui vous maintienne dans la vigilance et dans l'énergie : *Qui ordini vivit, Deo vivit.* Faites-en le sujet de votre examen particulier.

Enfin, s'il vous reste encore du cœur, rappelez-vous que ce qui fait, aujourd'hui surtout, la force des méchants, c'est la tiédeur de ceux qu'on appelle les bons. Réveillez-vous et levez-vous.

LA MORT

1er *Prélude. Le fait.* Serez-vous heureux ? — Je n'en sais rien.

Que vous faut-il pour être heureux ? La fortune ? Le plaisir ? La gloire ?

Serez-vous riche ? Je n'en sais rien. Il faut si peu pour passer de l'indigence à l'opulence ! si peu pour renverser la fortune la plus brillante et la plus solide ! On dit : la roue de la fortune. Un demi tour de roue, vous êtes au pinacle ; un demi tour, vous êtes dans la boue.

Vivrez-vous dans les délices d'une vie douce et tranquille ? Je n'en sais rien. Un accident, une imprudence suffisent pour détruire la santé la plus robuste et la plus florissante.

Serez-vous honoré ? Parviendrez-vous à la gloire ? Je n'en sais rien. Un mot suffit pour flétrir et pour perdre la réputation la plus honorable. Du Capitole à la roche Tarpéia, il n'y a qu'un pas.

Serez-vous heureux ? Oui, si vous êtes pieux envers Dieu, juste et charitable envers le prochain, chaste envers vous-même.

Mais serez-vous pieux, juste, chaste ? Une parole,

un exemple suffiront peut-être pour faire de vous un libertin, un malhonnête homme, un impie.

Serez-vous heureux ? Oui, si vous allez au ciel.

Mais irez-vous au ciel ? Je n'en sais rien.

Serez-vous éternellement heureux ou éternellement malheureux ?

Fussiez-vous en ce moment le dernier des pécheurs : un coup de la grâce et un coup de la volonté peuvent faire de vous un saint.

Depuis vos premières années vous croissez en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Continuerez-vous ? Je n'en sais rien.

Sauf le cas d'une révélation spéciale, il est de foi que personne ne sait si, aux yeux de Dieu, il est digne d'amour ou de haine ; personne ne sait s'il sera sauvé ou damné.

Sur votre avenir, comme sur le mien, je ne sais qu'une chose : je mourrai, vous mourrez.

L'impie, l'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu. Il a nié la divinité, il n'a pas nié la mort.

Le libertin a dit : Il n'existe ni ciel, ni enfer, il n'y a pas d'autre vie, je n'ai pas d'âme. Je ressemble à mon chien, à mon cheval. Il a nié l'immortalité, il n'a pas nié la mort.

Non, personne encore n'a dit : Je ne mourrai pas.

Impies, libertins, vous avez nié Dieu, vous avez nié l'âme, vous avez nié le ciel, vous avez nié l'enfer. Vous pouvez nier tout, mais en face du tombeau, la mort vous arrête et vous dit : Tu ne me nieras pas.

2° *Prélude*. *Le lieu*. Regardez et voyez. La terre entière est le théâtre des exploits et des triomphes de

ce conquérant qu'on appelle la mort. Les autres conquérants ne sont que ses premiers ministres et les exécuteurs en grand de ses arrêts.

La terre est un vaste cimetière où dorment par millions et par milliards les hommes qui, avant vous, ont vécu.

Cherchez un coin du globe où vous puissiez dire : Ici personne n'est tombé. Si vous pouvez l'affirmer, c'est que personne avant vous n'y a posé le pied. Vous y êtes arrivé le premier. Ne vous y arrêtez pas ; si vous y restez, vous y mourrez.

La mort domine dans le désert : car nul n'y peut vivre. Mais où fourmille la vie, là règne la mort.

C'est dans les cités les plus populeuses et les plus vivantes, c'est là surtout que vous ne pouvez pas poser le pied sur un pavé qui ne vous dise : Ici un homme est tombé et il ne s'est pas relevé, ici la mort a frappé.

Cherchez le coin de terre où à votre tour vous tomberez. Cherchez le coin de terre où se trouvent les six pieds que vous occuperez dans la fosse.

Interrogez le temps. Il est la mesure de ce qui passe. Demandez au temps qui passe et qui vous emporte, demandez-lui l'année, le mois, la semaine, le jour, l'heure, la minute qui, pour vous, sera la dernière.

Les savants ont donné la statistique de la mort. Ils ont calculé qu'en moyenne il meurt un homme par seconde : donc 60 par minute, 3,600 par heure, 86,400 par jour, 31 millions 536 mille par an.

Ils ont calculé que la vie moyenne était, en chiffres ronds, de 30 ans. Donc en 30 ans il meurt 900 millions d'hommes. Donc sur 30 hommes, il en meurt un par an.

Un homme meurt à chaque seconde ! S'il survient une halte, bientôt la mort reprend ses avantages : elle en abat deux, cinq, dix, cent quelquefois ou mille et dix mille en quelques secondes.

Sur trente un mourra dans l'année. Si un groupe est épargné, la mort en prendra deux, trois dans un autre groupe.

Quel sera, sur les trente, quel sera celui qui cette année tombera ? Le plus vieux ? Le plus jeune ? Le plus faible ? Le plus fort ?

Vous qui êtes vieux, faible, vous n'oseriez pas dire : Ce n'est pas moi.

Vous qui êtes jeune et fort, oserez-vous dire : Ce n'est pas moi ! Je suis si jeune !

Les jeunes meurent en plus grand nombre que les vieux. Comptez les vieillards, comptez les hommes de soixante-dix ans ! Pourquoi sont-ils si rares ? C'est que la mort frappe les jeunes. La moitié du genre humain, au dire des statistiques, meurt avant l'âge de sept ans.

3e *Prélude. Lumière.* Écoutons la mort. Toute muette qu'elle est, son silence parle plus haut que le tonnerre.

Considérons la mort. Toute sombre qu'elle est, son ombre éclaire mieux que le soleil.

O mort, ton jugement est bon. *O mors bonum est judicium tuum.* (*Eccli.*, XLI, 3.)

Le flambeau de la mort jette sur la terre et sur le temps une lueur qui, toute pâle qu'elle est, efface toutes les splendeurs du jour le plus brillant.

Jugeons aujourd'hui les choses de la terre et du

temps, comme nous en jugerons à l'instant de la mort. *O mors, bonum est judicium tuum.*

1er POINT : VOUS MOURREZ

Vous mourrez. Dieu avait dit à nos premiers parents : Le jour où vous mangerez du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, vous mourrez de mort : *Morte morieris.*

Ils ont mangé de ce fruit. La menace se change en arrêt de mort : Tu es poussière, et tu retourneras en poussière.

Ainsi par un seul homme le péché est entré dans le monde et le péché y a introduit la mort. (*Rom.*, v.)

Le péché a soulevé l'homme contre Dieu, et pour solde il lui a donné la mort.

Le péché a usurpé l'empire sur l'homme, et pour tribut il lui a imposé la mort.

Stipendia peccati, mors.

Le péché ne règne que pour tuer : *Regnavit peccatum in mortem.* Aussi depuis le péché d'Adam la mort a régné : *Regnavit mors ab Adam.*

Adam, Seth, Enos, Caïnan, Malaleel, Jared : leur histoire se résume en deux mots : il a vécu neuf cents ans et plus ; puis il est mort : *Et mortuus est.*

Mathusala a vécu 969 ans et il est mort. *Et facti sunt omnes dies Mathusala nongenti sexaginta novem anni et mortuus est.*

A mesure que les hommes se multiplient, la mort multiplie ses coups et ses victoires.

Voici les géants, les hommes puissants et fameux :

Isti sunt potentes a sæculo viri famosi. La mort les emporte dans le déluge avec le genre humain tout entier. De tant de millions d'hommes, qui alors couvraient le globe, il n'en reste que huit.

Désormais, dit le Seigneur, les jours de l'homme ne dépasseront pas cent vingt ans.

La mort gagne donc huit siècles sur chacun de nous. Mais le péché la fera gagner encore.

La multiplication des hommes recommence. Jeunes et vieux, les jeunes surtout, petits et grands, riches et pauvres, justes et pécheurs, tous tombent sous les coups de la mort.

Les fondateurs des royaumes et les patriarches, les Nemrod et les Assur, les Abraham et les Jacob passent également.

Les infâmes habitants de Sodome et de Gomorrhe périssent sous une pluie de feu.

Les premiers nés de l'Égypte sont frappés par l'ange de la mort.

Pharaon avec son armée disparaît dans les flots.

Moïse et un million d'Hébreux gisent dans le désert.

Ni la force, ni la sainteté, ni la sagesse ne trouvent grâce devant la mort. Elle abat les Samson, les David, les Salomon.

Plus fiers que les cèdres du Liban, les Nabuchodonosor, les Cyrus, les Alexandre, les César dominaient le monde. C'était hier. Aujourd'hui j'ai passé, ils n'étaient plus : *Transivi, et ecce non erat.*

Les cités et les empires passent comme leurs fondateurs et comme leurs conquérants.

Thèbes aux cent portes, l'immense Ninive, la grande

Babylone, la Jérusalem des David et des Salomon, la Rome des Césars ne sont plus qu'un amas de ruines ; ou bien elles ont fait place à des cités très différentes, et de tous ces empires qu'on disait immortels, il ne reste que le souvenir.

Et à cette faux qui tranche toutes les vies, moi seul j'échapperais ?

Non, il n'est personne qui vive toujours et qui se flatte de l'espoir de vivre toujours. Tous les vivants savent qu'ils doivent mourir. *Nemo est qui semper vivat et qui hujus rei habeat fiduciam : viventes enim sciunt se morituros.*

Autour de moi, en moi, partout j'entends une réponse de mort.

La mort me nourrit : Sur cette table si bien servie que voyez-vous ? Des restes de cadavres assez mal déguisés sous je ne sais quel assaisonnement. La mort vous conserve la vie ; mais ne vous y fiez pas : elle ne fait qu'engraisser sa victime.

La mort vous habille : Vous êtes couvert et enveloppé des dépouilles que la mort a enlevées aux plantes et aux animaux ; mais c'est pour parer sa victime.

La mort vous loge : Cette maison est à moi, avez-vous dit. — Qui donc vous l'a donnée, et l'eussiez-vous bâtie vous-même, qui vous a donné de quoi la construire ? — C'est mon père ! — Non, c'est la mort qui a ôté à votre père cette maison, cette fortune pour vous la donner ; bientôt, demain peut-être, elle vous l'ôtera pour la donner à un autre.

Vous mourrez : C'est arrêté, c'est décrété. *Statutum est hominibus... mori.*

Vous mourrez une fois, et, sauf le cas d'un miracle, d'une résurrection sur laquelle sans doute vous ne comptez pas, vous mourrez une seule fois. *Statutum est hominibus* SEMEL *mori.*

Un empereur demandait à un pape une concession injuste. Le pape répondit : Si j'avais deux âmes, peut-être pourrais-je en risquer une pour vous plaire. Je n'en ai qu'une, permettez-moi de ne pas la perdre.

Dites aussi : Si je devais mourir deux fois, je pourrais m'exposer à une première surprise. Je ne mourrai qu'une fois : il faut que le premier essai soit un chef-d'œuvre.

Vous mourrez, vous mourrez une fois, une seule fois. Mais quand mourrez-vous ?

IIe POINT : QUAND MOURREZ-VOUS ?

Je ne le sais pas ; cependant je vais vous le dire.

Vous mourrez bientôt, plus tôt que vous ne pensez, au moment où vous n'y penserez pas.

Vous mourrez bientôt. Ils sont rares ceux qui dépassent soixante-dix ans. Je vous les accorde.

Que sont soixante-dix ans comparés aux six mille ans écoulés depuis la création de l'homme ?

Que sont soixante-dix ans comparés aux années éternelles, à l'éternité qui vous attend ?

Voici vingt, quarante, soixante ans que vous vivez. Rappelez-vous quelque jour mémorable de votre enfance. Votre première communion, par exemple. Ne vous semble-t-il pas que c'était hier ? Ces dix, vingt, quarante, cinquante ans écoulés depuis ce jour ont

passé comme un songe. Les vingt ou quarante années que vous vous promettez dans l'avenir passeront plus vite encore. A mesure qu'on avance en âge, le temps paraît plus court.

J'ai cent trente ans, disait Jacob à Pharaon : *dies parvi et mali*, les jours de cette longue vie ont été courts et mauvais. Il les trouve courts, et cependant les jours mauvais semblent bien longs. Mais une fois passés ils retombent dans la mesure du temps : ils ont passé aussi vite que les autres.

Donc, dussiez-vous vivre soixante-dix ou même quatre-vingt-dix ans, je vous le dis, et je l'affirme : Vous mourrez bientôt.

Mais vivrez-vous soixante-dix ans ? Si je parlais devant un auditoire composé de cent personnes, je leur dirais : Sur cent personnes ici présentes combien seront mortes dans dix ans ? combien dans un an ? Quel est parmi vous celui qui vivra encore dans un an ? Pas un n'oserait répondre : Moi. Quel est celui qui mourra cette année ? Pas un n'oserait répondre : Ce n'est pas moi.

J'aurais donc le droit de dire à chacun de mes auditeurs : Vous mourrez bientôt. L'un de vous mourra cette année. Et aucun ne peut répondre : Ce ne sera pas moi.

Vous qui me lisez, oserez-vous dire : Dans un an je vivrai ? dans un mois, dans une semaine, dans un jour, dans une heure !

Moi qui écris ces lignes, en commençant celle-ci je n'ose pas me promettre de la finir.

Faites des projets, formez des plans. Vous dites : Aujourd'hui ou demain nous irons dans cette ville, nous

y trafiquerons pendant un an, et nous y ferons du gain. Vous ignorez ce qui sera demain. Votre vie n'est qu'une vapeur qui s'étend le matin, qui se lève à dix heures et qui s'évanouit avant midi.

Dites : Si Dieu le veut, si Dieu le permet, si nous vivons, nous ferons ceci ou cela. (JAC., IV, 13.)

Or voici ce que dit le Seigneur : *Hæc dicit Dominus.* Mettez ordre à votre maison. Vous allez mourir et vous ne vivrez pas. *Dispone domui tuæ, quia morieris tu et non vives.* C'est l'avertissement donné au roi Ézéchias par le prophète Isaïe.

Je ne suis pas prophète, mais je vous en avertis, et je vous l'affirme : Vous mourrez bientôt.

Je le sais, répondez-vous. Inutile de me le rappeler, inutile de tant insister.

Vous le savez ! Pourquoi donc vos affaires ne sont-elles pas en ordre ? Pourquoi votre testament n'est-il pas fait ? Pourquoi vos dettes ne sont-elles pas payées ?

Vous le savez ? Pourquoi votre conscience n'est-elle pas en règle ?

Vous le savez ? Et vous n'y pensez pas ! Et les faux biens, les faux plaisirs, les faux honneurs de ce monde vous occupent encore et vous préoccupent au point de vous faire oublier que demain, que ce soir peut-être vous mourrez ?

Denis le tyran avait un favori nommé Damoclès. Le courtisan félicitait son maître de son bonheur. Veux-tu en faire l'essai, dit le tyran ? Damoclès accepta. Aussitôt, par l'ordre du prince, une salle splendide est préparée, un festin délicieux est servi, des parfums exquis exhalent les odeurs les plus suaves, les plus douces

mélodies charment l'oreille, rien ne manque pour le plaisir des yeux. Damoclès est introduit, il s'étend sur un lit éclatant de pourpre et brillant d'or et de pierreries ; on lui sert les mets et les vins les plus délicieux. Il jouit, il est heureux.

Mais soudain il pâlit. Il ne boit plus, il ne mange plus, il ne voit plus ce qui tout à l'heure charmait ses regards, il n'entend plus ce qui naguère ravissait son oreille.

Qu'est-il donc arrivé ? Il a vu descendre lentement au-dessus de sa tête, suspendue par un cheveu, une épée.

Cette épée elle est suspendue sur votre tête. Entre vous et Damoclès la différence est qu'il la voyait et que vous ne la voyez pas.

Damoclès la voyait ; et par un mouvement à droite ou à gauche, il pouvait encore l'éviter.

Vous ne la voyez pas, vous ne savez pas de quel côté elle vous menace. Vous savez qu'elle est là, et vous ne savez pas où. Et vous riez, et vous jouez, et vous vous obstinez à l'oublier!

Uno tantum gradu ego morsque dividimur. Entre moi et la mort il n'y a qu'un pas, disait David alors plein de vigueur et de jeunesse. Il vous faut bien en dire autant.

Entre vous et la mort il n'y a qu'un pas. Et la mort est l'entrée dans l'éternité, dans l'éternité du bonheur ou dans l'éternité du malheur. Et vous pensez à tout, excepté à la mort. Vous ne pensez qu'à *vos* affaires, qu'à *vos* plaisirs, qu'à *votre* gloire.

Vos affaires ! Votre affaire, c'est la mort d'où dépend *votre* éternité.

Vos plaisirs ! Et le bonheur éternel ! et les délices éternelles ! et le malheur éternel ! et les supplices éternels que la mort doit assurer et fixer pour toujours !

Votre gloire ! Et la gloire éternelle ou l'infamie éternelle dont la mort va couronner votre vie.

Vous mourrez. Vous mourrez une fois, une seule fois. Vous mourrez bientôt. J'ajoute : Vous mourrez plutôt que vous ne pensez, vous mourrez au moment où vous n'y penserez pas, au moment où vous vous y attendrez le moins. Vous serez surpris.

Ce n'est pas moi, c'est l'Esprit-Saint qui l'affirme. L'homme ne sait pas quand il finira : *Nescit homo finem suum.* (*Eccle.*, IX, 12.)

Comme le poisson est saisi par l'hameçon au moment où il croyait saisir lui-même un morceau délicat, comme l'oiseau est surpris par le filet au moment où il saisissait un aliment délicieux, ainsi l'homme, et surtout le jeune homme, sont surpris ici par l'hameçon que recouvre un plaisir trompeur et homicide, là dans le filet et le réseau d'une infortune soudaine qui l'enveloppe.

Vous serez surpris. Ce n'est pas moi qui l'affirme ; c'est le juge des vivants et des morts qui lui-même nous avertit qu'il viendra au moment où vous ne l'attendrez pas, comme un voleur : *Ecce venio sicut fur.* (*Apoc.*, XVI, 15.)

Si je vous disais : Cette nuit les voleurs doivent attaquer votre maison, pour vous enlever vos trésors et votre vie, dormiriez-vous ?

Jésus vous avertit : Je viendrai comme un voleur, la

nuit, vous surprendre par la mort au milieu de votre sommeil : *sicut fur in nocte*. (I *Thess.*, v, 2) Et ce soir vous aurez encore le triste courage de vous endormir dans le péché mortel, au risque de vous réveiller en enfer !

Non, je ne mourrai pas cette nuit, avez-vous répondu cent fois aux avertissements de votre conscience. Et cent fois vous avez échappé. C'est là ce qui vous rassure.

César se rendait au Sénat, l'esprit rempli de ses grands desseins. On l'avait averti de se tenir sur ses gardes. Il avait répondu par un sourire. Sur le point d'entrer dans la salle on lui remit un billet avec prière de le lire sur-le-champ. Je le lirai, dit-il, au sortir de la séance. Il n'y entra pas. Surpris par les assassins aux portes du Sénat, il tomba sous leurs coups.

Julien l'Apostat, partant pour la Perse à la tête de son armée, avait dit : A mon retour j'en finirai avec la religion du Christ. Mais il ne revint pas. Un trait lancé au hasard le renversa et il mourut.

Henri de Guise avait, comme César, reçu un billet où on l'avertissait d'un complot formé contre sa vie. Il écrivit au bas de l'avis : On n'oserait. Quelques instants après il tombait sous les coups des assassins.

Deux jeunes gens sortaient d'une maison de débauche se tenant par le bras. L'un des deux s'appuie tout à coup fortement sur l'autre : Mais, dit celui-ci, ne te fais donc pas ainsi porter. Et il fait un mouvement pour se dégager. L'infortuné compagnon de débauche tombe à ses pieds. Il était mort.

On félicitait un vieillard de sa santé, de sa vigueur. En effet, répond-il, je n'ai pas même un cheveu blanc.

Et se découvrant la tête il fait un pas en arrière ; mais il n'avait pas pris garde à une marche qui se trouvait là. Il tombe à la renverse et se brise le crâne.

Mais pourquoi multiplier les exemples de surprise par la mort. Il ne se passe pas un jour où les hommes les plus vigoureux ne soient frappés au moment où ils s'y attendaient le moins.

Redisons-le donc : Quand mourrez-vous ? — Je ne le sais pas, mais voici ce que je sais : Vous mourrez bientôt, plus tôt que vous ne le pensez, quand vous y penserez le moins.

IIIe POINT : COMMENT MOURREZ-VOUS ?

Comment mourrez-vous ? de mort subite, ou d'une mort lente et prévue ? de mort violente ou d'une mort douce et tranquille ?

Si vous mourez subitement, serez-vous prêt ? En ce moment, êtes-vous prêt ?

Si vous mourez lentement, doucement, ne vous ferez-vous pas illusion jusqu'au moment où enfin il sera trop tard ?

Si vous êtes saisi par un mal violent, garderez-vous l'usage de la raison ?

Et si vous gardez l'usage de la raison, la violence de la douleur vous absorbant, songerez-vous à votre âme ?

Un bon religieux se mourait tranquillement. Oh ! me disait-il, qu'ils sont fous ceux qui attendent au dernier moment pour se préparer à la mort ! Voyez, me voici entouré des secours de la religion ; devant moi les mages de la sainte Vierge, de saint Joseph ; dans ma

main mon crucifix (Il ne le quittait pas) ; à chaque instant je le baise. Je souffre peu, j'ai toute ma présence d'esprit. Hé bien ! je ne peux pas prier, à peine si je puis penser à mon âme, au bon Dieu, au ciel ! — Il fut facile de le rassurer et de lui montrer qu'il priait, qu'il se préparait. — Mais il avait raison : Oui, qu'ils sont fous ceux qui attendent au dernier moment et qui se flattent qu'alors ils pourront se préparer à bien mourir !

Mourrez-vous au sein de votre famille ? Autour de vous on veille nuit et jour. Mais ces amis, ces parents abusés par une pitié aussi aveugle que cruelle, s'occupent surtout d'écarter de votre esprit la pensée d'une mort prochaine.

Que le prêtre vienne à se présenter, il ne lui sera pas permis de vous aborder ; on craint l'impression que sa vue pourrait produire sur vous. Plus tard, a-t-on dit au prêtre, quand il sera temps...

Plus tard, c'est-à-dire trop tard. Quand il sera temps. C'est-à-dire quand il ne sera plus temps, quand vous serez mourant, quand vous aurez perdu l'usage de la parole, ou même de la raison.

Comment mourrez-vous ? Je ne parle plus du genre de mort, de la mort corporelle ; mais dans quelles dispositions ? Je ne demande pas quel sera, en ce moment décisif, l'état de votre corps, mais l'état de votre âme ?

Règle générale : On meurt comme on a vécu.

Si durant votre vie vous avez eu l'habitude de la prière, si vous avez eu l'habitude de résister aux tentations, — à l'instant de la mort, à cet instant où l'ennemi

du salut redoublera d'efforts pour vous perdre, vous prierez, vous résisterez.

Mais si vous ne priez jamais, si vous priez rarement, ou simplement par routine, si ordinairement vous cédez à la tentation, alors affaibli par la maladie, distrait par la souffrance, vous ne penserez pas même à prier, vous serez moins fort que jamais pour repousser les derniers assauts de l'ennemi, et ce que vous repousserez alors ce seront précisément les grâces du salut et les secours de la religion. Dans l'impatience de vos maux, dans les frayeurs de la mort, si vous pensez à Dieu, ce sera pour murmurer, pour blasphémer, sinon de bouche du moins de cœur. Vous mourrez sans repentir pour le passé, et dans le désespoir pour l'avenir.

Je le sais. Au moment de la mort il y a des grâces spéciales. Si l'enfer redouble ses efforts, le ciel redouble aussi les siens.

Oui, je le sais, on raconte avec admiration des conversions à l'article de la mort.

On ne les raconterait pas, on ne les admirerait pas, ces conversions à l'article de la mort, si en effet elles n'étaient pas extraordinaires, rares surtout et très rares, étonnantes et presque miraculeuses.

Mais vous, après une vie criminelle, après une vie simplement indifférente, avez-vous le droit de compter sur un miracle?

Règle générale, je le répète, telle vie, telle mort.

IVe POINT : QU'EST-CE QUE LA MORT?

Comment mourrez-vous? Il est encore un autre sens à cette question capitale. Comment mourrez-vous, c'est-à-dire en quoi consiste la mort? Qu'est-ce que la mort?

La mort, c'est la séparation. Écoutez l'histoire de Balthazar. C'était, vous le savez, le roi de Babylone. Babylone était une ville immense. Cyrus l'assiégeait avec une puissante armée; mais les remparts de l'orgueilleuse cité, par leur largeur et par leur hauteur, défiaient tous les assauts, toutes les machines de guerre. Il aurait fallu un million d'hommes pour cerner la grande ville. Babylone d'ailleurs avait des vivres pour plus de vingt ans.

Arriva l'anniversaire de la naissance de Balthazar. La cité se mit en fête. Le roi donna un festin à mille des principaux seigneurs.

Et ils mangeaient, et ils buvaient, et ils louaient leurs dieux d'or, d'argent, d'airain, de fer, de pierre et de bois.

Tout à coup, devant la table où était le roi, sur la muraille apparaissent des doigts, une main d'homme, et cette main écrivait. Et Balthazar vit cette main, et il pâlit, et ses genoux s'entrechoquèrent. Et il ne pouvait pas lire l'écriture tracée par cette main sur la muraille.

Les mages, les sages de la Chaldée furent appelés, et le roi leur montra l'écriture. Et les mages, les sages ne purent pas lire.

Enfin, le prophète Daniel est appelé, Balthazar lui

fait les promesses les plus magnifiques s'il peut lui révéler le mystère de cette formidable écriture.

Daniel regarde ces caractères effrayants.

Gardez vos présents, ô roi, ou offrez-les à d'autres : *Munera tua sint tibi, o rex, et dona domûs tuæ alteri da.* Quant à cette écriture, je vous la lirai, ô roi, et je vous l'expliquerai.

Voici ce qui est écrit : MANE, THECEL, PHARES, comptez, pesez, divisez.

MANE, comptez. Dieu a compté les jours de votre règne : ce nombre est complet.

THECEL, pesez. Vous avez été mis dans la balance : vous n'avez pas le poids voulu. *Inventus es minus habens.*

PHARES, divisez. Votre royaume est divisé, il vous est enlevé, il est donné aux Mèdes et aux Perses.

Cette nuit-là même Balthazar avait cessé de vivre et de régner.

Un jour, ou une nuit, comme Balthazar, vous serez surpris dans votre Babylone, petite ou grande, dans votre château ou dans votre chaumière, dans un palais ou dans une prison, au sein de l'opulence ou de l'indigence, au comble de la gloire ou de l'ignominie, au milieu des fêtes et des plaisirs ou sur un lit de douleur.

Un jour ou une nuit viendra où les doigts de la mort traceront, non pas sur la muraille de votre maison, mais sur votre front, les trois mots redoutables :

Mane : comptez. Et la mort répondra : C'est fait, me voici, je frappe.

Thecel : pesez. Et la mort répondra : Voici la balance, pesez, et jugez.

Phares : séparez. Et la mort frappera, la mort séparera le corps et l'âme.

— Et la mort vous séparera de tout ce que vous possédez, que ce soit peu ou beaucoup.

Ce matin vous disiez : Que ferai-je ? mes greniers sont trop étroits pour recevoir mes grains. J'en bâtirai de plus vastes et je dirai à mon âme : Réjouis-toi, tu as des vivres pour plusieurs années : *Stulte, hac nocte...* Insensé, cette nuit même, ton âme on va te la redemander, et ces biens pour qui seront-ils ?

— Et la mort vous séparera de tous les plaisirs des sens : *Gustans, gustavi paululum mellis, et ecce morior*, s'écriait Jonathas. J'ai goûté, en passant, un peu de miel, un peu de plaisir, et je meurs.

Siccine separat amara mors ? Est-ce ainsi, s'écriait le roi Agag, *pinguis et tremens*, gras et tremblant, est-ce ainsi que la mort amère sépare ?

— Et la mort vous séparera des honneurs et de la gloire de ce monde. A peine aurez-vous fermé les yeux, vous serez jugé. Au même instant où le juge suprême prononcera sur vous la sentence de vie ou de mort éternelle, le monde, la famille, vos parents, vos amis, — entendez, je ne dis pas : vos ennemis, j'ai dit : vos amis, — vous jugent, et avec quelle sévérité ! La critique succède à la flatterie, le mépris à la louange.

Heureux si, au plus tôt, il vous est donné d'entrer pour toujours dans l'oubli du silence et dans l'obscurité du tombeau !

On vous disait si nécessaire ! Si vous veniez à manquer qui pourrait vous remplacer ?

Vous êtes mort hier, aujourd'hui votre place est prise.

Les choses vont, elles vont bien, mieux même, dit-on, que lorsque vous y étiez.

En Amérique, un pont d'une immense longueur traversait un lac et portait un chemin de fer. En 1874 deux trains, bondés de voyageurs, se croisèrent sur ce passage ; le pont soudain se brisa, les deux trains furent précipités dans l'abîme. Une immense clameur retentit au loin. C'était le dernier cri des mourants. Un quart d'heure après, la surface du lac était calme et unie, comme avant.

Ainsi en sera-t-il du monde où vous vivez, où vous passez avec fracas ; ainsi en sera-t-il un instant après votre mort.

Fussiez-vous un Alexandre ou un Napoléon, quand vous aurez poussé votre dernier cri, quand vous aurez rendu votre dernier soupir, le monde sera ce qu'il était lorsque vous paraissiez le conduire.

Vous serez oublié ! Vous-même, ne les avez-vous pas oubliés ces morts qui vous étaient si chers. Vous aviez dit : Je ne me consolerai jamais, je ne pourrai jamais les oublier.

Cette mère, cet ami, cet enfant, ce frère, cette sœur ! vous n'y pensez plus.

Et vous travaillez pour le monde ! Vous travaillez pour la gloire ! Vous vous oubliez vous-même, pendant votre vie, pour ne songer qu'à ceux qui vous oublieront après votre mort. C'est pour eux que vous amassez des trésors, pour eux que vous sacrifiez votre santé, votre vie, votre corps, votre âme, votre temps, votre éternité ! Vous voulez, dites-vous, leur laisser une fortune, une position, un nom !

Ah ! plutôt vengez-vous d'avance des oublis à venir, en oubliant le premier ceux qui vous oublieront.

Travaillez pour les hommes, je le veux, c'est un devoir, mais n'ayez en vue que les âmes. Celles que vous aurez aidées, celles-là du moins penseront à vous : au ciel elles ne vous oublieront pas, et pendant l'éternité elles vous béniront.

— La mort sépare le corps et l'âme. Où ira le corps, je le sais. Il ira aux vers qui en feront leur pâture.

Mais votre âme, où ira-t-elle? Je le sais : Finalement elle ira au ciel ou en enfer.

Auquel des deux? Je ne le sais pas.

Vous-même, à moins que Dieu ne vous l'ait expressément révélé, vous ne le savez pas.

La mort est ce point qui sépare le temps et l'éternité, cet instant qui pour vous termine le temps et commence l'éternité.

Or, il y a deux éternités, comme il y a deux morts, comme il y a deux vies :

La vie du juste et la vie du pécheur, la mort du juste et la mort du pécheur, l'éternité du bonheur, l'éternité du malheur.

V^e^ POINT : MORT DU PÉCHEUR

Voltaire avait dit : Dans vingt ans Dieu aura beau jeu! Balaam, cette fois encore, prophétisait. Vingt ans après, Voltaire demandait un prêtre. Le prêtre ne fut pas appelé, ou bien il ne put parvenir jusqu'à Voltaire.

Et l'homme dont le mot d'ordre était : Écrasons l'infâme! — or l'infâme c'était Jésus crucifié, — cet homme

expira dans un accès de rage, et cette mort fut si infâme que la chose ne peut se redire.

Si l'on savait comment ils meurent ces impies, si fiers contre Dieu et contre les saints, si petits devant les amis qui entourent leur agonie pour leur assurer une mort semblable à leur vie, une mort sans prêtre, une mort sans confession, une mort sans Dieu, une mort éternelle!

Mais on peut être pécheur sans être impie. L'impie est chose rare, le pécheur hélas! est chose plus commune. La mort du pécheur, sans être aussi effroyable que celle de l'impie, ne laisse pas d'être effrayante.

Ce mondain, cet indifférent comment mourra-t-il?

Il souffre dans son corps! Avec quelle impatience! avec quelle fureur! et finalement vaincu par la violence du mal, ou trompé par la faiblesse même où il se sent réduit, quel abattement, ou même quelle stupeur, quelle stupidité!

Il souffre dans son âme : s'il se retourne sur le passé, il n'y voit que des grâces méprisées, des péchés accumulés, des années perdues pour le ciel.

S'il s'arrête au présent : autour de lui ce sont des biens qu'il faut laisser; des parents, des amis qui par leurs sanglots lui déchirent le cœur, ou peut-être par leur insouciance ne révèlent que trop avec quelle impatience ils attendent son trépas; enfin, les démons qui s'apprêtent à le saisir.

S'il cherche à entrevoir son avenir : Il se voit devant le juge suprême, prêt à être condamné; au-dessus de sa tête le ciel se ferme, au-dessous l'enfer s'ouvre pour le recevoir.

Sombre et inquiet, ou apathique et indifférent, tantôt il murmure contre Dieu, tantôt il se plaint de ceux qui le soignent. D'abord il se flatte de guérir, puis se sentant mourir il se laisse aller au désespoir. Il n'ose demander le prêtre que déjà peut-être il a repoussé.

Ah! murmurait un jeune homme, mourant des suites de son libertinage et qui s'était obstiné à refuser le prêtre, qu'il est dur de mourir sans sacrements! Ce fut sa dernière parole : cela dit, il expira.

Revenons au mourant.

Une sueur froide annonce la fin. Les traits se décomposent.

On ne sait plus si le malade entend, s'il reconnaît.

Tout le trouble, le silence autant que le bruit. Le bruit l'inquiète, le silence l'épouvante.

On parle bas... on croit qu'il n'entend pas, qu'il ne voit pas. Le pauvre mourant a compris : ce silence, ces chuchotements, ces regards où se peint la compassion, ou la tristesse, ou peut-être aussi l'indifférence, tout lui dit que c'est fait, que c'est fini.

L'agonie commence, le râle de la mort se fait entendre.

L'horloge sonne... une... deux... trois... C'est le dernier coup.

Un long soupir s'échappe des lèvres du moribond, puis un autre... encore un... c'est le dernier...

La tête retombe et reste immobile. La pâleur de la mort se répand sur le visage comme un voile.

Il est mort... Il est jugé...

Il est mort enfin! Enfin, on respire dans la maison, dans la famille! Enfin, on se voit délivré de ses mur-

mures, de ses colères, de ses duretés, de ses emportements, qui le rendaient aussi intolérable aux hommes qu'il était abominable devant Dieu!

Je ne sais pas si, à l'instant de la séparation, l'âme a le loisir de considérer le corps qu'elle vient de quitter. S'il en était ainsi je lui dirais :

Regarde, ô âme, regarde ce cadavre... Ne fuis pas... c'est ton corps, ce corps que tout à l'heure encore tu animais, ce corps auquel tu tenais, ce corps dont tu ne pouvais t'arracher, ce corps auquel tu t'attachais, que tu ne voulais pas abandonner.

Ces yeux si vifs, si beaux, si fiers, si ardents, lorsque tu brillais dans leur regard comme dans un miroir! Ils sont ternes, obscurs. Le monde avec ses charmes, ses splendeurs et ses pompes a disparu pour eux comme pour toi.

Cette oreille si souvent fermée à la voix de la vérité, de la charité, si souvent ouverte à la médisance, à la malice, à la licence ! Ah ! si elle entendait les jugements que porte sur toi maintenant ce monde dont tu craignais tant le qu'en dira-t-on !

Regarde-le bien une dernière fois ce corps dont il n'est pas un membre peut-être qui n'ait été pour toi une occasion ou un instrument de péché, pas un qui ne t'accuse et ne te condamne.

Je ne t'invite pas, ô âme, à le suivre jusqu'à sa dernière demeure, à le contempler dans le tombeau ; je ne t'engage pas à revenir dans six mois, dans un an... Dieu ! quel spectacle ! quelle pourriture ! quels vers affreux se remuent dans cette fange ! — Mais ceci est commun à tous les cadavres.

Laissons ces tristes morts : et la mort de l'impie, et la mort du simple pécheur, qui sans pousser la malice jusqu'à l'impiété, jusqu'à la haine de Dieu, s'est contenté de vivre dans le péché, dans l'inimitié de son Dieu.

Laissons même les morts ordinaires qu'on pourrait appeler simplement douteuses, au point de vue du salut éternel. O Dieu ! que ce doute est effrayant ! — Arrêtons-nous en finissant sur un spectacle plus consolant et qui nous permette de nous reposer doucement dans la pensée de la mort.

VI^e^ POINT : MORT DU JUSTE

Contemplons le juste sur son lit de mort.

Ne craignez pas de lui annoncer que son heure est venue : pour lui la mort est le passage de la terre au ciel. La vue du prêtre ne l'effraie pas, elle le console. Dès qu'il s'est senti menacé, son premier mot a été : Faites venir le prêtre.

La confession lui est douce et facile. Il en a l'habitude.

Avec quelle foi, quelle confiance, quelle joie il reçoit son Dieu, qui se fait son *viatique*, qui vient en personne le soutenir durant le combat suprême de l'agonie !

Quelle douceur, quel parfum, quelle suavité dans cette âme bénie, à mesure que l'Extrême-Onction efface les derniers restes des souillures que les sens ont pu lui faire contracter durant la vie !

Quelle force ranime son cœur, à mesure que, par la vertu de cette onction sacrée, ce juste se sent transformé

en athlète pour combattre jusqu'au bout le bon combat !

Autour du lit de l'agonisant se presse une famille en pleurs. Lui seul est calme et serein. Il a entendu l'ordre du départ : *Proficiscere, anima christiana*, partez, âme chrétienne !

C'est Dieu qui parle par la bouche de l'Église. Les anges, les saints invoqués par cette tendre mère, se préparent à recevoir le nouveau frère.

Tout à coup le mourant promène un dernier regard sur ceux qui l'entourent, puis ses yeux se retournent vers le ciel... on dirait une vision d'en haut ; le front radieux, le sourire sur les lèvres qui s'entr'ouvrent pour laisser échapper les doux noms de Jésus, Marie et Joseph, le juste expire. Ses yeux se ferment. Il est mort. *Moriatur anima mea morte justorum!* Que mon âme meure de la mort de ce juste !

CONCLUSION

Méditez souvent les prières des agonisants, le *De profundis*, le *Dies iræ*. Vous les comprendrez mieux, vous les goûterez à la mort.

Priez chaque jour pour les 80 mille agonisants de la journée : un jour vous aurez prié pour vous-même.

A l'heure de votre agonie, les agonisants auxquels vous aurez obtenu une grâce de salut, vous assisteront à leur tour, et groupés autour de votre couche, ils attendront votre âme pour l'escorter au ciel.

Tous les soirs souvenez-vous des défunts ; offrez pour

les âmes du Purgatoire tous les mérites, toutes les indulgences que vous pourrez gagner pendant les vingt-quatre heures qui vont s'écouler.

Les âmes dont vous aurez hâté l'entrée au ciel vous obtiendront des grâces qui, si vous y répondez, vous préserveront du purgatoire. Si vous mourez avant d'avoir pleinement satisfait, elles inspireront aux vivants la pensée de prier pour accélérer votre délivrance.

Recommandez-vous sans cesse à votre ange gardien et au glorieux archange Michel. Après vous avoir défendu dans le redoutable combat de l'agonie, *in tremendo prælio*, le prince des célestes milices, dont la mission est aussi de recevoir les âmes, *ad suscipiendas animas*, recueillera la vôtre pour la présenter à la clémence du juge souverain.

Vivez habituellement avec saint Joseph, et avec lui vous mourrez doucement entre les bras de Jésus et de Marie.

Insistez chaque soir sur ces mots de la Salutation angélique : Priez, ô Marie, ô ma Mère, pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et *à l'heure de notre mort*.

Considérez souvent Jésus en croix, habituez-vous à baiser le crucifix avec respect, avec confiance, avec amour ; baisez les pieds, baisez les mains, baisez le cœur de Jésus agonisant, le cœur de Jésus mourant, le cœur de Jésus entr'ouvert par la lance.

Heureux s'il vous est donné de rendre le dernier soupir, les lèvres collées sur le cœur de celui qui va vous juger. *Amen*.

LES AGONISANTS

D'après les calculs des savants, il meurt en moyenne trente millions d'hommes par an, deux millions cinq cent mille par mois, huit cent vingt-cinq mille par semaine, quatre-vingt mille ou quatre-vingt-dix mille par jour, plus de trois mille six cents par heure, soixante au moins par minute, un par seconde.

Sur ce nombre, la moyenne des catholiques serait de onze mille quatre cents environ. Le reste, c'est-à-dire plus de soixante-huit mille mourants, seraient païens ou hérétiques.

Et sur les onze ou douze mille mourants catholiques combien ne sont catholiques que de nom ! combien, même parmi ceux qui croient et qui pratiquent, se laissent surprendre par la mort dans l'état du péché mortel !

On vous propose ici d'offrir au Cœur de Jésus agonisant vos prières et vos bonnes œuvres, pour obtenir des grâces spéciales, extraordinaires, miraculeuses même, s'il le faut, à ces quatre-vingt mille mourants de chaque jour dont le plus grand nombre est en voie de perdition.

L'agonie est le combat suprême et décisif. Encore un soupir, et ce sera le dernier ; mais ce soupir pourrait réparer toute une vie de péché, mais ce soupir va décider du bonheur ou du malheur de cette âme pour l'éternité.

SOUVENEZ-VOUS DES MOURANTS

Ne refusez pas à votre frère agonisant une prière qui peut lui obtenir la grâce d'une contrition parfaite et lui ouvrir le ciel.

Vous recevrez selon la mesure que vous aurez faite à autrui. N'oubliez pas les agonisants ; à votre mort vous ne serez pas oublié.

Jésus-Christ a promis la vie éternelle à celui qui, par l'aumône d'un morceau de pain, aide le pauvre à prolonger ici-bas une existence misérable, comment ne l'assurerait-il pas à celui qui, par l'aumône d'une prière, aide l'agonisant à commencer la vie éternelle des cieux ?

Le Cœur du Sauveur est touché du verre d'eau que vous donnez au pauvre en son nom, comment le secours que vous apportez au pécheur agonisant ne vous gagnerait-il pas le cœur de votre juge ?

Sans rien ajouter aux pratiques les plus ordinaires de la piété chrétienne, vous pouvez prier le Cœur agonisant de Jésus pour vos frères mourants.

SOUVENIR PRATIQUE

I. Quand le soir, en récitant l'*Ave Maria*, vous arrivez à ces mots : *maintenant et à l'heure de notre mort*,

pensez aux agonisants, et demandez pour eux une sainte mort ; un jour viendra où vous aurez prié pour vous-même.

II. Le dimanche, lorsque vous assistez à la messe, après l'élévation, offrez le saint sacrifice pour tous les agonisants de la semaine qui commence. Votre offrande se rencontrera avec le *Memento* du prêtre pour les défunts.

III. Quand vous communiez, pensez que cette communion, pour vous, peut être la dernière : les morts subites sont si fréquentes ! Recommandez donc au Cœur de Jésus votre agonie et celle de tous les agonisants du mois.

Ces trois pratiques n'ajoutent rien à ce que vous faites. Elles peuvent vous aider à une fidélité et à une dévotion plus grandes.

On donne un conseil analogue aux personnes qui refusent les pratiques et œuvres nouvelles, par la raison que, en vertu de leur position, elles se trouvent suffisamment chargées. Tels sont les prêtres, les religieux, les religieuses.

Qui empêche de choisir chaque jour, chaque semaine et chaque mois, un exercice spécial parmi ceux qui reviennent régulièrement, et d'y attacher le souvenir du Cœur de Jésus agonisant et des agonisants du jour, de la semaine et du mois ?

Telles seraient, par exemple, l'heure des Complies, ou l'*Ave Maria* et le *De profundis* du soir, la Messe et la communion du vendredi de chaque semaine, et spécialement du premier vendredi de chaque mois.

EXERCICE POUR LES MOURANTS

L'exercice que nous présentons ici sera pour vous-même une excellente préparation à la mort.

Adressez vos supplications au Père, au Fils, au Saint-Esprit, par l'intercession de Marie, de Joseph, patron de la bonne mort, et par celle des anges et des saints.

Au Père vous adresserez les sept demandes de l'Oraison dominicale que vous appliquerez aux agonisants.

Au Fils vous présenterez les sept sacrements qu'il a institués pour le salut de tous les hommes, et que la mauvaise mort rend inutiles pour tant de milliers d'âmes.

Au Saint-Esprit vous demanderez un écoulement spécial de ses dons sur les âmes des pauvres agonisants.

Vous rappellerez au Cœur de Jésus les sept paroles qui accompagnèrent sa longue agonie sur la croix.

Vous presserez le Cœur compatissant de Marie, par le souvenir des sept douleurs qu'il a endurées pour sauver les âmes.

Vous rappellerez à saint Joseph les sept grandes douleurs de sa vie.

Vous redirez aux trois anges principaux dont les noms nous sont connus et aux neuf chœurs angéliques les fonctions et les titres qui les obligent à multiplier leurs bons offices auprès des mourants.

Vous ferez un appel aux saints en faveur de leurs frères agonisants.

Terminant comme vous avez commencé, vous invo-

querez encore la Sainte Trinité par le signe de la croix appliqué à l'intention des quatre-vingt mille agonisants de chaque jour.

AU PÈRE

Les sept demandes du Pater.

Pater, Père, souvenez-vous que ces agonisants sont vos enfants et que vous les avez créés à votre image. Ne souffrez pas, ô Père, qu'en leur personne votre image soit insultée, déshonorée, profanée, pendant l'éternité, par vos ennemis ; ne souffrez pas qu'ils soient, pendant l'éternité, à la merci des démons qui se vengeront sur eux de l'impuissance de leur haine et de leur rage contre vous.

En ce moment qui va décider du sort éternel de votre enfant agonisant, ô Père, accordez-lui un secours spécial sans lequel il va mourir dans le péché. Il n'y a aucun droit, je le sais ; car vous avez fait pour lui déjà infiniment plus qu'il ne fallait pour faciliter sa conversion : mais cet agonisant, je le répète, est votre enfant, et vous êtes son Père.

Pater NOSTER

NOTRE *Père.*

Si vous êtes *notre* Père, nous sommes tous frères. Ces quatre-vingt mille agonisants qui vont mourir aujourd'hui, ce sont mes frères. Serai-je insensible à leur perte éternelle ? En ce moment un de mes frères est à l'agonie.

Si je priais pour lui, je lui obtiendrais une grâce nouvelle.

Il est vrai, ô notre Père, que jusqu'ici il a rejeté tous les secours que vous lui avez prodigués ; vous ne lui devez donc plus rien, ni en vertu de votre justice dont vous avez dépassé toutes les promesses, ni en vertu de votre miséricorde qui s'est comme épuisée en sa faveur. Cependant, une prière pourrait encore obtenir un secours tout spécial, un secours qui enfin sauverait cette âme. Cette âme est celle de mon frère ; ô Père, ne rejetez pas mes instances, sauvez l'âme de mon frère et de votre enfant.

Qui es in cœlis.

Qui êtes aux cieux.

La mort devait être pour ce pauvre agonisant la porte du ciel, sera-t-elle la porte de l'enfer ? Le ciel est la demeure de son Père, — Notre Père qui êtes aux cieux, — le ciel est sa patrie.

Cet agonisant n'entrera donc jamais dans sa patrie, dans la maison de son Père ? jamais il ne verra son Père ? Né pour le ciel, comment pourra-t-il soutenir les ardeurs des feux dévorants d'un enfer éternel ?

O Père, ayez pitié de votre enfant ; étendez sur lui votre main paternelle, saisissez-le, il en est temps encore, et par une grâce extraordinaire attirez-le à vous.

Sanctificetur nomen tuum.

Que votre nom soit sanctifié.

L'honneur de votre nom est ici engagé. Pendant toute l'éternité les démons ne cesseront d'insulter à votre nom de Père, si vous ne leur arrachez pas cet agonisant qui est votre enfant. Et lui-même, ce malheureux agonisant, éternellement il ne cessera de maudire ce nom qu'il devait bénir à jamais.

O Dieu, si jaloux de votre gloire, ne permettez pas que votre nom si grand et si saint soit blasphémé éternellement par tant de milliers d'âmes qui vont aujourd'hui descendre en enfer, si vous ne leur accordez pas un secours extraordinaire.

Adveniat regnum tuum.

Que votre règne arrive.

A la prière de votre Fils mourant vous avez ouvert les portes de votre royaume à un voleur repentant. Unissant ma prière à celle de Jésus en croix, je vous conjure de vous souvenir des milliers de pécheurs qui aujourd'hui vont entrer en agonie. Vous êtes leur roi, souffrirez-vous qu'ils vous soient enlevés par votre mortel ennemi ?

Étendez sur ces mourants votre sceptre royal ; touchez-les comme Assuérus toucha Esther ; touchez-les par la crainte de vos jugements, et ranimez-les par l'espérance en votre miséricorde.

Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Votre volonté, vous l'avez dit, n'est pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. O Père, qui ne voulez pas la mort de l'impie, vous qui voulez surtout la miséricorde, vous qui pouvez tout ce que vous voulez, vous pour qui vouloir c'est faire : *Quæcumque voluit fecit*, montrez la puissance et la bonté de votre volonté par la conversion de ce pécheur, de cet infidèle agonisant.

Montrez que vous êtes aussi bon et aussi puissant sur la terre que vous l'êtes au ciel, et que sur la terre comme au ciel rien ne résiste à votre volonté, rien, pas même le cœur le plus obstiné dans le péché.

Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

Donnez à ces mourants le pain de la vie éternelle. Donnez-le aujourd'hui, demain il serait trop tard.

Ce pain, c'est le saint Viatique; donnez-le aux agonisants catholiques. Inspirez aux personnes qui les entourent et aux prêtres de l'endroit un zèle prudent mais généreux, industrieux mais efficace, qui décide ces infortunés à recevoir enfin le pain céleste de l'Eucharistie.

Ce pain, c'est encore toute parole sortie de votre

bouche. Accordez aux mourants hérétiques ou infidèles une de ces paroles qui donnent la vie surnaturelle à ceux qui ne l'ont jamais reçue. *Verba vitæ æternæ habes.* Vous avez les paroles de la vie éternelle.

Vous appelez ce qui n'est pas comme ce qui est. D'un mot vous pouvez donner l'être au néant, la vie au mort, la grâce au pécheur. Dites un de ces mots au cœur de ce pécheur, de cet hérétique, de cet infidèle qui, sans ce mot, va mourir du même coup et de la mort temporelle et de la mort éternelle.

Dimitte nobis debita nostra
sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.

Pardonnez-nous nos offenses
comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Pardonnez-leur, ô Père, pardonnez à ces agonisants, car ils ne savent ce qu'ils font. Si votre divin Fils a pu inventer cette excuse en faveur de ceux qui l'avaient fait clouer à la croix, on peut l'appliquer avec plus de vérité encore au plus grand nombre des infidèles ou des hérétiques qui se trouvent en ce moment à l'agonie.

Combien parmi eux n'ont jamais vu, jamais entendu ce que les Juifs avaient vu et entendu ! Combien parmi eux qui ne pensent même pas aux crimes de leur vie ! S'ils ne songent pas à s'en repentir, s'ils ne se préoccupent ni de leur âme, qu'ils vont perdre, ni de votre bonté, qu'ils ont offensée, c'est qu'ils ne savent pas ce qu'ils font.

Pardonnez-leur comme ils ont eux-mêmes pardonné.

Il n'en est pas un peut-être, parmi ces milliers de mourants, qui, durant sa vie, n'ait reçu bien des offenses de la part des autres hommes, pas un qui n'ait beaucoup pardonné.

En vue de ce reste de bonté que vous aviez mise dans leur cœur, et dont ils ont suivi le mouvement, pardonnez-leur, ô Père, comme ils ont pardonné ; pardonnez-leur, comme Jésus lui-même, qui du haut de la croix leur a pardonné aussi bien qu'à tous ses autres bourreaux.

Et ne nos inducas in tentationem.

Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.

Présent au chevet de ce mourant, le démon le presse par toutes les tentations à la fois. O Père, il s'agit de vous enlever l'âme de votre enfant, ou plutôt il s'agit de vous enlever les âmes de quatre-vingt ou cent mille de vos enfants.

Voyez avec quelle haine, quelle obstination, quelle habileté votre ennemi déploie en ce moment décisif toutes les ressources de son génie infernal. Défendez vos enfants dans ce combat suprême, défendez plutôt votre propre gloire, votre bonté, votre miséricorde, qui sont en jeu dans cette lutte acharnée. La victoire de ce mourant sur le démon sera le triomphe de votre grâce. Ne permettez pas que ces agonisants succombent à la tentation du désespoir qui a perdu Caïn et Judas.

Sed libera nos a malo.

Mais délivrez-nous du mal.

Le mal, c'est le péché. Si cet agonisant meurt dans l'état où il se trouve, pour lui le péché va devenir le mal éternel.

Le mal, c'est l'enfer. Dans quelques minutes cet agonisant y tombera, si vous ne lui accordez pas une grâce extraordinaire de salut.

Le mal, c'est la mort. Pour le juste la mort du temps est le commencement de la vie éternelle ; mais pour ce pécheur, pour cet infidèle agonisant la mort du temps sera le commencement de la mort éternelle.

De ces trois maux, la mort, l'enfer, le péché, il n'en est qu'un dont je vous supplie de délivrer ces mourants, délivrez-les seulement du péché. Une fois le péché effacé par le repentir, la mort pour eux ne sera plus un mal, car ils seront délivrés de l'enfer.

AU FILS

Les sept sacrements

BAPTÊME

Souvenez-vous, ô Jésus, que vous avez institué le Baptême pour purifier tous les hommes du péché originel, pour les arracher au pouvoir de Satan, pour en faire les enfants de votre Père céleste, pour en faire vos propres frères et vos propres membres, pour leur

donner la vie, la vie de la grâce, votre propre vie, la vie divine, la vie éternelle, la vie de la gloire, la vie du ciel.

Parmi les milliers d'agonisants de ce jour, il en est qui ont reçu le baptême. Souffrirez-vous que ceux qui, au moins pendant quelque temps, ont été les enfants de votre Père, vos frères, vos membres, souffrirez-vous qu'ils soient livrés pendant toute l'éternité à votre ennemi, au démon, qui ne cessera de vous insulter en disant : Il n'a pu sauver les enfants de son Père, il n'a pu sauver ses frères, il n'a pu sauver ses membres !

Mais le plus grand nombre de ces agonisants n'a pas même reçu le baptême. O Jésus, auriez-vous donc institué ce sacrement en vain pour l'immense majorité des hommes ! N'auriez-vous dans votre Cœur aucun moyen d'en étendre l'effet même à ceux qui se trouvent dans l'impossibilité morale et physique de le recevoir ! Par un suprême effort de votre amour, ô Jésus, inspirez à ces âmes infidèles le repentir de leurs péchés, avec le désir de tout ce qui est nécessaire pour en obtenir le pardon. Dans ce désir se trouvera, même à leur insu, le désir du Baptême, et à défaut du sacrement qu'ils ne peuvent recevoir, ils seront sauvés par le baptême de désir.

CONFIRMATION

Par le Baptême, ô Jésus, vous nous avez faits enfants de votre Père céleste, par la Confirmation vous nous faites vos soldats : l'agonie est le combat suprême et décisif. Parmi les agonisants de ce jour, il en est qui ont

été marqués de ce caractère ineffaçable de soldat chrétien que la Confirmation imprime dans les âmes. Quelle honte si un de vos soldats, ô Jésus, descendait en enfer, portant ce signe indélébile qui durant toute l'éternité rappellera qu'il fut un de vos guerriers !

Mais le plus grand nombre des agonisants, loin d'être confirmé, n'a pas même été baptisé. O Jésus, envoyez-leur directement votre Esprit-Saint, cet Esprit qui s'emparant des Samson, des Saül, des David, les transformait soudain en héros ; cet Esprit qui, descendant sur les apôtres, faisait en un instant de ces hommes timides autant de prédicateurs et de martyrs intrépides. Voici l'heure de montrer votre puissance, en faisant de chacun de ces mourants autant d'athlètes invincibles et de chacun de ces agonisants autant de vainqueurs du démon.

EUCHARISTIE

Par l'Eucharistie, ô Jésus, vous êtes présent au milieu de nous, vous vous sacrifiez pour nous, vous vous donnez à nous. Daignez visiter ces agonisants pour lesquels chaque jour vous vous immolez sur l'autel, soyez leur viatique à l'heure du grand passage de la vie présente à la vie éternelle. Rappelez aux agonisants catholiques le jour où pour la première fois, par la communion, vous êtes descendu dans leur cœur. Ce souvenir sera pour eux une source de confiance et de salut.

Mais ces milliers d'infidèles qui ne vous connaissent même pas, comment les visiterez-vous ? comment serez-vous leur viatique ? Si vous pouvez les sauver par le

baptême de désir, implicitement contenu dans le désir de faire tout ce qu'il faut pour aller à Dieu, vous pouvez leur inspirer le désir de s'unir à celui qui peut les sauver. Du fond de votre tabernacle, ô Jésus, étendez jusqu'à ces infortunés les effets salutaires de votre présence.

PÉNITENCE

Sans la Pénitence, il n'est pas de salut pour le pécheur. Or parmi ces milliers d'agonisants, combien de pécheurs refusent le secours que vous leur avez préparé dans le sacrement de Pénitence ! Combien se trouvent dans l'impossibilité d'y recourir, les uns parce qu'ils n'ont pas de prêtre à leur portée, les autres parce qu'ayant perdu l'usage des sens et de la raison, ils ne peuvent pas même faire un acte de contrition, les autres enfin parce qu'ils ne connaissent pas la religion catholique !

Mais vous pouvez, ô Jésus, vous pouvez écarter les misérables qui veillent autour du moribond pour éloigner le prêtre ; vous pouvez inspirer à quelque parent, à quelque ami, une lumière, une démarche, une parole qui change ce cœur obstiné à se perdre. Vous pouvez rendre une lueur de raison à ce mourant, vous pouvez mettre au cœur de cet hérétique et de cet infidèle un repentir sincère, et par une grâce extraordinaire, vous pouvez suppléer au sacrement qu'ils ignorent et qu'ils ne peuvent ni demander ni recevoir.

EXTRÊME-ONCTION

Par l'Extrême-Onction, ô Jésus, vous nous avez préparé un secours spécial pour le dernier combat. Mais, hélas! que de mourants en sont privés par une fausse et funeste pitié qui craint de les alarmer! Combien entrent en agonie sans avoir même soupçonné la gravité de leur état! Que d'âmes perdues par une amitié sans foi et sans charité!

Mais si les catholiques eux-mêmes, au sein d'une famille chrétienne, sont trop souvent exposés à mourir sans les derniers secours de la religion, qui dira l'abandon où se trouvent les milliers d'infidèles qui en ce moment sont à l'agonie? Où est pour eux l'onction qui adoucit les suprêmes souffrances et qui fortifie dans les dernières faiblesses? O Jésus, l'onction invisible de votre grâce n'est pas limitée par le signe sensible. Vous pouvez l'étendre à tous les agonisants, vous pouvez la faire pénétrer dans toutes les âmes.

ORDRE

Par le sacrement de l'Ordre, ô Jésus, vous avez conféré au prêtre un double pouvoir : l'un sur votre corps réel, dans le sacrement de l'Eucharistie, l'autre sur votre corps mystique par l'absolution des péchés, dans le sacrement de Pénitence. Faites que tous vos prêtres comprennent l'obligation que leur impose cette puissance surnaturelle. Ce n'est pas précisément pour eux-mêmes qu'ils l'ont reçue, c'est pour le salut des

âmes. Or, s'il est un instant où le prêtre doive user de ses pouvoirs, c'est surtout en ce moment de l'agonie d'où dépend l'éternité du mourant.

Que d'agonisants seraient sauvés si tous les prêtres étaient fidèles à remplir promptement, constamment leur mission ! S'ils se présentaient à temps au chevet des malades, s'ils ne se laissaient pas rebuter par de premiers refus, si, pour sauver le mourant, il apportaient une obstination égale à celle que les complices de son impiété mettent à consommer sa perte !

Le malade, au reste, fût-il inabordable, fut-il aussi éloigné de la confession et même de la religion que le sont les hérétiques et les infidèles, le prêtre possède dans le sacrifice de la messe un moyen d'action dont l'efficacité est toute puissante. Le double *memento*, celui des vivants et celui des morts, devrait lui rappeler également les nombreux agonisants qui, aujourd'hui, vont se trouver entre la vie et la mort.

MARIAGE

Par le sacrement de Mariage, ô Jésus, vous avez voulu sanctifier la famille et assurer l'éducation chrétienne des enfants. Souvent à l'instant de l'agonie, le seul souvenir d'une mère chrétienne peut réveiller la foi et ranimer la confiance dans le cœur du pécheur le plus obstiné.

Mais qui viendra au secours de ces milliers d'agonisants qui n'ont reçu de leurs parents que l'infidélité, l'ignorance et peut-être le scandale ? Le salut de ces infortunés serait assurément désespéré si dans votre

Cœur, ô Jésus, vous ne renfermiez pas toutes les tendresses, toutes les sollicitudes d'une mère.

Ce n'est pas assez : vous voulez être l'époux de toutes les âmes ; vous êtes épris pour toutes d'un amour qui vous a fait endurer tous les tourments de la passion la plus cruelle, qui vous a fait répandre tout votre sang ; vous laisserez tomber sur les pauvres agonisants quelques gouttes de ce sang qui purifie dans le Baptême, qui fortifie dans la Confirmation, qui vivifie dans l'Eucharistie, qui ressuscite dans la Pénitence, qui ranime dans l'Extrême-Oction, de ce sang sur lequel le prêtre reçoit une sorte de pouvoir dans le sacrement de l'Ordre, de ce sang dont la sainte fécondité est figurée par le sacrement de Mariage, signe sacré de l'union spirituelle de Jésus-Christ avec son Église et avec chaque âme fidèle.

AU SAINT-ESPRIT

Les sept Dons.

CRAINTE

Esprit-Saint, pénétrez les âmes des agonisants de la *Crainte* salutaire des jugements de Dieu, mais d'une crainte filiale qui ne leur ôte pas l'espérance du pardon. Faites-leur entendre que si Dieu est un juge qui demande compte des fautes même les plus légères, il est aussi un père prêt à pardonner les plus grands crimes.

PIÉTÉ

Esprit-Saint, remplissez les âmes des agonisants d'une *Piété* filiale qui, avec le respect qu'ils doivent à Dieu, leur inspire un vif repentir d'avoir offensé un père si bon, et une confiance sans bornes en sa miséricorde.

SCIENCE

Esprit-Saint, éclairez les âmes des agonisants par une *Science* supérieure qui leur fasse connaître le désordre de leur vie, le néant de ce monde qu'ils vont quitter, la certitude de l'éternité où ils vont entrer, les horreurs de l'enfer que peut-être ils ont mérité, la justice de Dieu qu'ils ont offensé, mais surtout la miséricorde et la bonté de ce Père qui, pour pardonner, n'attend qu'une prière, un soupir, un bon désir.

FORCE

Esprit-Saint, donnez aux âmes des agonisants la *Force* de soutenir vaillamment ce combat qui va être le dernier, le combat suprême, le combat décisif; donnez-leur la force de vaincre les tentations que l'enfer et le monde multiplient, en ce dernier moment, afin de les retenir dans le péché ou de les y entraîner; donnez-leur la force de vaincre tous les obstacles qui s'opposent à leur conversion, s'ils sont pécheurs, à leur persévérance, s'ils sont justes.

CONSEIL

Esprit-Saint, éclairez les âmes des agonisants, par le don de *Conseil* qui leur fasse distinguer les deux voies ouvertes devant eux, la voie qui mène au ciel, la voie qui conduit à l'enfer; éclairez-les sur les moyens de conversion et de persévérance qui peuvent assurer leur salut.

INTELLIGENCE

Esprit-Saint, donnez aux âmes des agonisants l'*Intelligence* des choses de Dieu, des choses de l'âme, des choses du monde. Faites-leur comprendre que pour elles le monde n'est plus, que pour elles il n'est plus ni richesses, ni plaisirs, ni honneurs; que leur unique affaire, leur unique sollicitude doit être enfin le salut de cette âme immortelle qui seule va survivre après les dernières luttes de l'agonie; qu'en Dieu seul est le salut et le bonheur: que Dieu perdu, tout est perdu, que Dieu possédé, tout est sauvé.

SAGESSE

Esprit-Saint, élevez les âmes des agonisants par une *Sagesse* supérieure qui leur fasse enfin comprendre que venant de Dieu elles doivent retourner à Dieu, à Dieu qui va les juger, à Dieu qui va les rejeter à jamais, si elles ne se hâtent pas d'obtenir le pardon d'une vie coupable, à Dieu qui va les admettre à la vie éternelle, si elles se présentent à son tribunal avec une conscience pure ou purifiée par le repentir.

A JÉSUS CRUCIFIÉ

Les sept Paroles.

Pater, dimitte illis : non enim sciunt quid faciunt.
(Luc, xxiii, 34.)

Père, pardonnez-leur : car ils ne savent ce qu'ils font.

Pardonnez à ces agonisants qui, dans leur ignorance, leur indifférence, ou même leur impiété, ne savent pas ce qu'ils font en demeurant ou en s'obstinant dans le péché.

Ils ne savent pas ce qu'est le péché dans lequel ils vont mourir ; ils ne savent pas ce qu'est le ciel qu'ils vont se fermer à eux-mêmes par leur impénitence, ce qu'est l'enfer qui va s'ouvrir pour les recevoir; ils ne savent pas ce qu'il vous en a coûté, ô Jésus, pour leur mériter la grâce du salut; ils ne savent pas ce qu'est le Dieu qu'ils ont offensé et qu'ils offensent plus que jamais par leur endurcissement dans le péché.

Ils ne savent pas combien est redoutable la justice de ce Dieu qui va les juger dans un instant, combien est inévitable la puissance de ce Dieu aux mains duquel ils ne peuvent échapper; ils ne savent pas surtout combien est inépuisable sa bonté, et combien est patiente sa miséricorde à leur égard. Ils ne savent pas que ce Juge qui tout à l'heure sera pour eux si terrible, est en ce moment un père qui n'attend qu'un acte de repentir pour pardonner et pour sauver.

Amen dico tibi : hodie mecum eris in Paradiso.
(Luc, xxiii, 43.)

En vérité, je vous le dis : aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis.

Si un instant vous a suffi, ô Jésus, pour changer le cœur d'un brigand à l'instant même où il venait de vous insulter avec son complice [1], quel est le pécheur qui, réduit à l'agonie, résisterait aux attraits de votre miséricorde ? Permettez-moi donc, ô bon Jésus, de vous demander avec Ésaü, si vous n'avez qu'une seule bénédiction.

Vous avez eu un pardon pour un voleur, pour un blasphémateur, vous en trouverez un aussi dans votre Cœur pour ces agonisants dont le plus grand nombre est sans doute moins coupable que ne le fut ce larron. Dites, Seigneur, dites à ces malheureux qui vont mourir : Aujourd'hui, vous serez avec moi dans le Paradis.

Mulier, ecce filius tuus. — Ecce mater tua.
(Jo., xix, 26, 27.)

Femme, voici votre fils. — Voici votre mère.

Du haut de votre trône, ô Jésus, montrez à Marie les milliers d'agonisants de ce jour, et dites-lui, comme

1. Idipsum autem et latrones, qui crucifixi erant cum eo improperabant ei. (Matt., xxvii, 44.) — Et qui cum eo crucifixi erant, convitiabantur ei. (Marc., xv, 32.)

du haut de votre croix : Voilà votre fils ; Mère, voilà mes frères. Tous ces pécheurs qui vont mourir, je vous les ai donnés pour fils sur le Calvaire ; je les ai confiés à votre cœur maternel. Je vous les confie encore, et je mets leur salut entre vos mains ; puisez dans les trésors de ma miséricorde, puisez dans mon Cœur : ce Cœur, vous le savez, ne peut rien refuser au vôtre.

Et vous, chers agonisants, vous ignorez que vous avez au ciel une mère, et quelle mère ! Vous ne la connaissez pas, mais elle vous connaît. Ne résistez pas aux douces inspirations de sa tendresse et de sa sollicitude. Cédez à cette voix mystérieuse qui vous presse de faire un acte de repentir. Tout ignorants que vous êtes sur ce qui tient à la religion, il vous reste encore assez de lumière pour reconnaître votre état, pour déplorer votre passé, pour entrevoir votre avenir, pour craindre, pour espérer, pour demander grâce et pour l'obtenir.

Sitio. (Jo., XIX, 28.)

J'ai soif.

La soif brûlante que vous ressentiez dans votre corps desséché par la perte de votre sang, ô mon divin Jésus, ne fut qu'une image de la soif si pressante que vous éprouviez dans votre Cœur et dans votre âme à la vue des millions de pécheurs pour lesquels vous souffriez inutilement.

C'est surtout par nos prières pour les agonisants que nous pouvons étancher cette soif. Si du moins à cet instant suprême le pécheur consentait à se repentir, votre sang, ô Jésus, n'aurait pas coulé vainement pour lui.

Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?
(MATTH., XXVII, 46.)

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?

Faudra-t-il que pendant toute l'éternité cet agonisant se plaigne d'avoir été abandonné de Dieu ? Je le sais, Dieu n'abandonne que ceux qui l'abandonnent, et il n'abandonne entièrement et définitivement que ceux qui, jusqu'au dernier soupir, s'obstinent à repousser les avances de sa miséricorde. Combien, cependant, parmi les quatre-vingt mille agonisants de chaque jour, combien d'hérétiques, d'infidèles qui seraient sauvés s'ils recevaient la dixième partie des grâces accordées à certains catholiques !

O Jésus, par ce cri désolant que vous arracha le sentiment de l'abandon apparent de votre Père, compatissez à l'abandon des milliers d'agonisants qui vont mourir sans prêtre, sans sacrements, qui n'ont jamais entendu parler de vous, et qui vous invoqueraient s'ils vous connaissaient : Jésus, Jésus, ne les abandonnez pas.

Consummatum est. (JO., XIX, 30.)

Tout est consommé.

Serait-il vrai que pour cet agonisant tout est consommé, que vous avez fait pour lui tout ce que vous pouviez, que vous ne pouvez plus rien pour le sauver, et que sa perte est consommée ?

Non, ô mon Jésus, il n'en sera pas ainsi. Vous n'avez dit : Tout est consommé, qu'après avoir mérité pour tous les hommes sans exception des grâces de salut surabondantes. Il se trouve donc encore dans le trésor de vos miséricordes des secours extraordinaires pour le pécheur agonisant.

Tant qu'il respire, pour lui tout n'est pas consommé. Il est encore permis de prier pour lui, car il est encore permis d'espérer qu'enfin il cédera aux sollicitations de votre Cœur.

Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.
(Luc., xxiii, 46.)

Mon Père, je remets mon âme entre vos mains.

Et cette âme, ô mon Jésus, cette âme qui dans un instant va se séparer de son corps, cette âme qui vous appartient, car vous l'avez achetée au prix de votre sang et de votre mort, cette âme souffrirez-vous qu'elle soit remise aux mains de votre plus mortel ennemi ?

Elle va vous échapper, elle est perdue pour vous et pour votre Père : ô vous qui n'avez laissé périr aucun de ceux qui vous avaient été confiés : *Quos dedisti mihi custodivi, et nemo ex eis periit* (Jo., xxii, 12), est-ce que ces pauvres agonisants ne vous ont pas été donnés, eux aussi ? N'êtes-vous pas mort pour eux aussi bien que pour vos apôtres ? Mais, hélas ! abandonnées du monde entier, la plupart des âmes de ces agonisants sont perdues, si vous ne vous chargez pas vous-même de les recommander et de les remettre à votre Père céleste.

A MARIE

Les sept Douleurs.

I. Vierge sainte, par ce glaive de douleur qui transperça votre cœur, quand le saint vieillard Siméon annonça que le divin Enfant serait la résurrection, mais aussi la ruine de plusieurs, obtenez aux pécheurs et aux fidèles agonisants une grâce extraordinaire qui puisse empêcher cette ruine et cette perte éternelle dont la seule prévision a suffi pour désoler le Cœur de votre divin Fils et pour percer votre âme de la plus vive douleur.

II. Vierge sainte, rappelez-vous vos inquiétudes et vos angoisses en cette nuit où Joseph vous annonça que Hérode cherchait le divin Enfant pour le faire périr. Un autre Hérode, plus redoutable et plus acharné, s'apprête à perdre pour toujours des milliers d'agonisants qui sont vos enfants, qui vous ont été confiés par Jésus mourant et que vous avez adoptés. Souffrirez-vous que Satan accomplisse son dessein?

Quand Hérode, pour faire périr votre petit Jésus, fit massacrer tous les petits enfants de la contrée, sa fureur ne servit qu'à procurer à ces innocents la vie éternelle ; mais ces milliers de pécheurs agonisants que Satan tient sous son empire vont descendre en enfer pour y maudire éternellement votre divin Fils, si vous ne leur obtenez pas une grâce de salut. Souvenez-vous que vous êtes leur mère.

III. Vierge sainte, rappelez-vous les angoisses de

votre cœur pendant les trois jours que vous avez passés à chercher l'Enfant Jésus qui s'était un instant dérobé à votre vigilance. Du moins à la fin vous l'avez retrouvé.

Mais ces milliers de pécheurs agonisants, s'ils meurent dans l'état où ils sont en ce moment, vous ne les retrouverez jamais. Ils sont perdus sans espoir, perdus pour vous, qui êtes leur mère, perdus pour Jésus, qui est leur frère. Priez pour ces pauvres pécheurs.

IV. Vierge sainte, rappelez-vous la douleur dont vous avez été saisie, lorsque vous avez rencontré Jésus portant sa croix et succombant sous le poids de cette lourde charge. Faudra-t-il que la rude et sanglante ascension du Calvaire demeure inutile pour un si grand nombre de pécheurs ?

Vous le savez, ô tendre Mère, ce qui accablait votre divin Fils, c'était bien plus encore la perte des âmes que la pesanteur de la croix. Vous eussiez voulu partager avec le nouvel Isaac le fardeau du bois sur lequel il allait être sacrifié ; mais vous lui apportez une consolation bien plus vive par l'union des désirs de votre Cœur aux désirs de son Cœur sacré pour le salut des pécheurs qui, en ce moment, sont à l'agonie.

V. Vierge sainte, malgré votre immense douleur, vous avez eu la force de vous tenir debout auprès de la croix sur laquelle votre divin Fils agonisait. En ce jour vous avez des milliers d'enfants à l'agonie. Nous vous en supplions, ne les abandonnez pas. Restez auprès d'eux, assistez-les jusqu'à ce qu'ils aient incliné leur tête mourante sur votre Cœur maternel, et que vous ayez reçu vous-même leur dernier soupir.

VI. Vierge sainte, rappelez-vous quelle fut votre

douleur, lorsque le corps de votre Jésus fut descendu de la croix et déposé sur vos genoux. Ah ! si ce pécheur agonisant meurt dans l'état où il se trouve, vous ne pourrez plus rien pour lui.

Cependant ce pécheur est votre fils. Il est, je le sais, il est comme nous, l'un des meurtriers de votre unique, de votre Jésus: mais Jésus lui-même vient d'implorer son pardon et d'inventer une excuse en sa faveur. Il vous l'a donné pour fils, et il vous a donné pour lui un cœur de mère.

Le Fils que vous pleurez sur le Calvaire n'est mort que pour quelques jours, vous le savez, et cependant vous êtes inconsolable ; souffrirez-vous que des milliers de vos fils agonisants périssent pour toujours.

VII. Vierge sainte, rappelez-vous la désolation qui s'empara de votre âme lorsque le tombeau où le corps de Jésus venait d'être déposé fut fermé sous vos yeux. Alors il vous sembla que vous étiez seule dans le monde. Vous saviez cependant qu'au troisième jour ce Fils ressusciterait et vous serait rendu.

Si cet agonisant meurt dans son péché, le tombeau qui va recevoir son corps n'est qu'une image du tombeau qui va recevoir son âme, en attendant que le corps vienne l'y rejoindre. Or, le tombeau infernal ne se rouvre jamais sur ses victimes.

Ce fils agonisant, s'il échappe à votre tendresse, ô Marie, vous ne le reverrez jamais, ou plutôt vous le verrez éternellement plongé dans les flammes, en proie à des tourments plus intolérables que toutes les douleurs de la passion de votre divin Fils. Mère tendre, à cette heure décisive, priez pour les pécheurs, priez pour vos

enfants. *Ora pro nobis peccatoribus nunc et* IN HORA MORTIS *nostræ.*

A JOSEPH

Les sept Angoisses.

I. Souvenez-vous, ô Joseph, de la douleur dont vous avez été saisi lorsque vous avez cru devoir vous séparer de Marie. Jugez par là du malheur des pécheurs agonisants que la mort va séparer à jamais de Dieu lui-même, de Jésus l'unique sauveur, et de Marie leur mère. Intercédez pour ces pauvres mourants, afin que trouvant en Jésus un sauveur, ils participent à la joie immense que vous avez ressentie lorsque l'ange vous révéla le mystère de l'incarnation opéré par le Saint-Esprit dans le sein de Marie.

II. Souvenez-vous, ô Joseph, de vos angoisses lorsqu'il vous fut impossible d'obtenir à Bethléem un asile pour Marie, votre épouse, et pour l'Enfant qui allait naître. Puissiez-vous être plus heureux auprès des pécheurs agonisants, puissiez-vous trouver une entrée dans leur cœur pour l'Enfant Jésus qui désire y prendre une naissance nouvelle et y apporter le pardon, la paix et le salut! Puissent ces infortunés ne pas rejeter leur aimable Sauveur, afin qu'il leur soit donné de participer à la joie que vous avez éprouvée à la vue du divin Enfant et que, pendant l'éternité, ils puissent unir leurs voix aux concerts des anges et leurs adorations à celle des bergers!

III. Souvenez-vous, ô Joseph, de la douleur que vous avez éprouvée en voyant couler le sang du divin Enfant

sous le couteau de la circoncision. Souffrirez-vous que ce sang précieux ait coulé inutilement pour les milliers d'agonisants qui ne connaissent pas le nom de Jésus, ou qui ne songent pas à l'invoquer ? Unissez votre puissante intercession à nos faibles prières, et obtenez à ces malheureux une grâce qui leur ouvre le ciel, pour y bénir éternellement avec vous le grand et doux nom de Jésus.

IV. Souvenez-vous, ô Joseph, de la douleur dont votre cœur a été pénétré lorsque vous avez entendu le vieillard Siméon annoncer que le divin Enfant serait un signe de contradiction, et qu'un glaive de douleur transpercerait l'âme de votre sainte épouse. Ne permettez pas que la redoutable prophétie s'accomplisse sur ces infortunés agonisants pour lesquels, jusqu'à ce jour, Jésus a été un signe de contradiction. Obtenez-leur la grâce de réjouir Marie, votre épouse et leur mère, par leur résurrection spirituelle.

V. Souvenez-vous, ô Joseph, de vos angoisses lorsque l'ange vous ordonna de fuir en Égypte pour dérober le divin Enfant aux fureurs d'Hérode. Voici que de nouveaux Hérodes, le démon, le monde, la passion, menacent de la mort éternelle des milliers d'agonisants. A la joie que vous eûtes de sauver l'Enfant Jésus ajoutez celle de sauver aussi ces pauvres mourants pour lesquels il a tant souffert.

VI. Souvenez-vous, ô Joseph, de vos craintes lorsqu'au retour de l'Égypte vous apprîtes que le fils d'Hérode régnait à la place de son père. Étendez aux agonisants la sollicitude que vous avez eue pour le divin

Enfant ; préservez-les des ennemis qui se succèdent pour consommer leur perte en ce moment décisif.

VII. Souvenez-vous, ô Joseph, de la douleur que vous avez partagée avec Marie lorsque le divin Enfant se fut dérobé à votre vigilance. Voici des milliers d'agonisants qui n'ont jamais connu Jésus, ou qui l'ont perdu par leur faute. Ils ne songent pas à le chercher; comment le trouveraient-ils, si personne ne les excite à le chercher, si personne ne les aide à le trouver? Assistez ces mourants, ô Joseph, et faites que, du moins à leur dernier instant, ils participent à la joie que vous avez eue de retrouver enfin le divin Jésus.

AUX SAINTS ANGES

Aux trois grands Archanges.

Saint Michel, vous avez foudroyé Lucifer, permettrez-vous qu'il enlève à Dieu les âmes de ces milliers d'agonisants. Dans le combat suprême et redoutable, défendez les pauvres mourants; obtenez-leur une grâce qui assure leur persévérance ou leur conversion, afin qu'avec vous ils ne cessent de redire pendant l'éternité: *Quis ut Deus?* Qui est semblable à Dieu ?

Saint Gabriel, vous avez annoncé la venue du Sauveur au prophète Daniel, au prêtre Zacharie et enfin à la Vierge Marie. Achevez votre œuvre en faisant connaître ce divin Sauveur à tant d'infortunés agonisants qui ne le connaissent pas. Vous avez conclu avec Marie la grande affaire du salut du monde, poursuivez votre œu-

vre et ménagez encore avec Marie le salut des agonisants de ce jour. Ne permettez pas qu'ils échappent à la douce royauté de Celui dont le règne n'aura pas de fin.

Saint Raphaël, vous avez heureusement conduit le jeune Tobie, conduisez aussi les agonisants dans ce dernier voyage qui doit les mener au terme final du grand pèlerinage de la vie ; vous avez délivré le jeune Tobie du monstre qui allait le dévorer, délivrez les agonisants du monstre infernal qui s'apprête à les saisir et à les entraîner aux enfers; vous avez chassé le démon qui obsédait Sara, chassez les démons qui entourent les malheureux agonisants ; vous avez rendu la vue au vieux Tobie, ouvrez les yeux aux pauvres mourants sur le triste état de leur âme et de leur corps, sur la justice et sur la bonté de Dieu, afin que la crainte de l'enfer et l'espérance du pardon leur assurent le salut.

Aux neuf chœurs

I. Sublimes Séraphins, à la vue de Dieu et de ses perfections infinies vous êtes embrasés de l'amour le plus pur. Voyez ces agonisants si froids, si insensibles envers Dieu. Dans quelques instants ils vont être livrés aux ardeurs dévorantes de ces feux vengeurs dont les anges rebelles ne peuvent supporter la violence. Communiquez à ces pauvres âmes quelques étincelles du feu qui vous embrase, réchauffez ces cœurs glacés par la mort du péché, faites qu'ils répondent par un acte de contrition parfaite aux derniers efforts de la miséricorde du Cœur de Jésus.

II. Sublimes Chérubins, à la vue de Dieu et de ses perfections infinies vous êtes éclairés de la plus vive lumière. Voyez ces agonisants plongés dans les ténèbres du péché. Ne dirait-on pas qu'ils ignorent s'ils ont une âme ou s'il y a un Dieu ? Sur le point de quitter la vie présente, ils ne songent pas même à cette autre vie, à cette éternité dans laquelle ils vont entrer. Rallumez dans ces pauvres âmes le flambeau à demi éteint de la raison ; rallumez la foi dans celles qui l'ont reçue avec le baptême. Ne permettez pas que des âmes créées pour voir Dieu et pour le louer avec vous pendant l'éternité, soient jetées dans les ténèbres de la mort infernale pour y maudire à jamais le Dieu si beau et si grand dont la vue vous rend vous-mêmes si beaux et si grands.

III. Trônes sublimes, vous vous reposez en Dieu par la considération de ses perfections infinies, et c'est par vous que ce grand Dieu exerce ses jugements. Suspendez la rigueur des jugements divins à l'égard des agonisants, et obtenez-leur encore des grâces de miséricorde qui leur assurent le repos que la seule possession de Dieu peut donner.

IV. Très hautes Dominations, vous participez à la souveraineté de Dieu en dirigeant les anges inférieurs dans l'accomplissement de la volonté divine. Étendez votre empire sur les agonisants, et faites qu'enfin leur volonté se soumette à la volonté souveraine de ce Dieu qui veut les sauver, mais qui ne les sauvera pas malgré eux.

V. Vertus célestes, vous participez à la force de Dieu, à cette force supérieure qui opère les miracles. C'est

un miracle que nous demandons en faveur de tant de milliers d'agonisants qui, sans un coup de force extraordinaire, ne peuvent pas être sauvés. Communiquez-leur la vigueur spirituelle dont ils ont besoin pour sortir victorieux du combat suprême de l'agonie.

VI. Puissances invincibles, vous participez à la puissance de Dieu en disposant toutes choses pour l'exécution des conseils divins et en repoussant les puissances ennemies. Accourez au secours des agonisants, écartez les puissances des ténèbres qui les environnent en ce moment, disposez ces pauvres âmes à une douce et sainte mort.

VII. Saintes Principautés, qui présidez au gouvernement des sociétés humaines [1], ne permettez pas que ces milliers d'agonisants soient séparés de la société des saints, et qu'ils aillent grossir les rangs de la société infernale.

VIII. Saints Archanges, vous êtes chargés d'annoncer et de faire exécuter les grandes choses [2]. Il s'agit pour ces pauvres agonisants de l'affaire capitale. Faites-leur comprendre l'importance souveraine de cet instant d'où dépend pour eux le bonheur ou le malheur éternel.

IX. Saints Anges, vous êtes chargés d'annoncer et de faire exécuter les petites choses [2]. Le salut de cet

1. (Principatus) qui sunt primi in executione divinorum ministeriorum utpote præsidentes gubernationi gentium et regnorum. (THOM., *Sum.*, q. CVIII, art. 6. C.)

2. Angeli dicuntur qui minima nuntiant, archangeli qui summa. (THOM., *Sum.*, q. CVIII, art. 5. C.)

(Dionysius) ordines posuit in tertia hierarchia quorum nomina designant operis executionem, scilicet principatus, archangelos et angelos. (*Ib.*, art. 6. C.)

agonisant, sa conversion ou sa persévérance peuvent dépendre d'une circonstance minime, d'un instant. Veillez auprès de cette âme et ménagez-lui de la part d'un ami une parole, un regard, un geste, un petit service qui peut-être décidera de son éternité.

Vous surtout, Anges gardiens de ces agonisants, souvenez-vous que ces âmes vous sont confiées et que votre honneur est comme engagé à leur salut. Redoublez donc en ce moment de zèle et d'activité afin que durant toute l'éternité, cet agonisant remercie la divine bonté de lui avoir donné en votre personne un si bon Ange gardien.

AUX SAINTS

Saints Apôtres, vous avez parcouru le monde pour faire connaître le nom de Jésus. Souffrirez-vous que ce nom béni soit éternellement maudit par des milliers d'âmes? Faites que pour elles aussi ce nom divin soit un nom de salut.

Saints Martyrs, quelque cruelle qu'ait été votre agonie, en voici une bien plus effrayante : c'est celle de ces âmes qui ne connaissant pas Jésus, ou qui n'y pensant pas, ou qui refusant de l'invoquer, vont passer des angoisses de l'agonie temporelle aux horreurs d'une agonie éternelle. Offrez pour ces infortunés les mérites surabondants de votre douloureuse et glorieuse agonie.

Saints Confesseurs, qui êtes ainsi nommés parce que votre sainte vie fut comme une confession, c'est-à-dire

une louange continue de la grandeur et de la bonté de Dieu, obtenez aux agonisants la confession dans tous les sens du mot : obtenez-leur la grâce de connaître et de confesser leur misère et leurs péchés, afin qu'avec vous ils puissent confesser et exalter éternellement les miséricordes et les bontés de Dieu.

Saintes Vierges, qui suivez l'Agneau partout où il va, usez du pouvoir que vous avez sur son Cœur, pour obtenir une grâce spéciale de persévérance ou de conversion aux agonisants de ce jour.

Saintes femmes, saintes mères de famille, qui autrefois avez veillé avec tant de sollicitude sur le berceau et sur le tombeau de vos enfants, qui avez surveillé avec une tendresse si touchante les premiers et peut-être aussi les derniers instants de leur existence temporelle, regardez avec un œil et un cœur de mère ces milliers d'agonisants, et obtenez-leur la vie éternelle, afin que vous devant leur salut, ils vous aiment et vous honorent comme s'ils étaient vos propres enfants.

AUX AMES DU PURGATOIRE

Saintes âmes du Purgatoire, vous, du moins vous êtes assurées de votre sort éternel. Oh ! si vous pouvez intercéder pour ceux qui vivent encore ici-bas, obtenez aux pauvres agonisants la grâce de vous rejoindre. Comme vous, ils sont entre le ciel et l'enfer, mais avec cette différence que pour vous l'entrée au ciel n'est que retardée, tandis que pour la plupart de ces mourants, sans un secours extraordinaire, l'enfer est

inévitable. Quelle consolation dans vos souffrances, si quelques-unes de ces âmes qui vont quitter leur corps viennent au Purgatoire pour y partager votre purification, mais aussi pour vous remercier de leur salut! Quelle gloire pour vous, lorsqu'à votre sortie du Purgatoire vous ferez votre entrée au ciel avec un nombreux cortège d'âmes sauvées par votre intercession!

AUX FIDÈLES

Qui sont sur la terre.

N'oubliez pas les agonisants. Évidemment vous ne pouvez pas à chaque minute penser que cet instant va décider de l'éternité d'une âme, mais toutes les fois que la pensée de la mort vous est rappelée, offrez pour les mourants vos prières, vos œuvres, surtout vos souffrances de la journée présente.

Voici à ce propos une belle pensée de saint François Régis :

« Quelque bien que nous fassions aux pécheurs pendant le cours de leur vie, il n'est toujours qu'un bien incomplet et incertain. Nous semons le bon grain sans doute, mais vient l'ennemi qui sursème la zizanie. A la mort il n'en est pas ainsi : le bien que nous faisons alors demeure et il n'est pas exposé à l'inconstance humaine, ni aux artifices de l'esprit du mal. C'est alors seulement que se trouve fixé et fixé pour jamais le salut de nos âmes. »

Viendra un jour, un instant qui, pour vous aussi, sera

celui de l'agonie, qui, pour vous aussi, sera le dernier de la vie du temps et le premier de la vie de l'éternité. Si vous avez inspiré à un grand nombre de personnes la pensée de prier pour les agonisants, à l'heure de votre agonie vous serez soutenu par des prières dont le nombre et la ferveur répondront aux inspirations de votre zèle.

En attendant votre tour, priez vous-même pour les agonisants ; ne vous lassez pas d'offrir pour leur salut vos actions et vos souffrances. A votre entrée au ciel, vous vous verrez entouré par des milliers de bienheureux qui jetteront leurs couronnes à vos pieds. Hé ! direz-vous, à qui s'adressent ces hommages ? Qui êtes-vous, saintes âmes, et qui suis-je ? Je ne vous connais pas encore, et pour vous, jusqu'ici, je suis un inconnu. — Non, vous n'êtes point pour nous un inconnu, répondront ces bienheureux. C'est grâce à vos prières qu'au moment de notre dernier soupir, un secours extraordinaire a décidé notre salut. C'est à vous que nous devons cette couronne, à vous que nous devons notre bonheur éternel. Aussi, depuis notre admission au ciel, nous n'avons cessé de supplier le Cœur de Jésus d'étendre sur vous la miséricorde que vous nous avez obtenue et qui nous avait sauvés nous-mêmes. Enfin vous voici : désormais notre joie est complète. Pendant l'éternité nous serons votre couronne et votre gloire, et nous vous bénirons, en même temps que nous ne cesserons de bénir le Dieu si bon qui nous a sauvés par vous, et qui vous a sauvé avec nous. Amen. Alleluia.

CONCLUSION

Au nom du Père, qui a créé toutes les âmes pour sa gloire et pour le bonheur;

Au nom du Fils, qui par sa mort a racheté toutes les âmes;

Au nom du Saint-Esprit, qui veut sanctifier toutes les âmes afin de les béatifier et de les glorifier pendant l'éternité;

Par le Cœur agonisant de Jésus;

Par le Cœur compatissant de Marie;

Par le Cœur de saint Joseph, patron de la bonne mort;

Par l'archange saint Michel et par tous les chœurs des anges;

Par tous les saints du ciel:

Nous demandons une grâce de salut pour les quatre-vingt mille agonisants de ce jour, et aussi pour nous-mêmes qui, aujourd'hui, peut-être, serons à l'agonie. Ainsi soit-il.

DIES IRÆ

1. Dies iræ, dies illa
Solvet seclum in favilla
Teste David cum Sybilla.

Représentez-vous un nuage immense de cendres qui tourbillonnent dans le vide, brûlantes et brillantes encore comme des étincelles d'un incendie universel qui a tout dévoré.

De ce monde, de cet univers, de ces soleils si beaux, de cette terre en particulier avec vos palais, vos magasins, vos colossales fortunes, vos grandeurs et vos gloires, voilà tout ce qui reste : un peu de cendre : *favilla*.

2. Quantus tremor est futurus,
Quando judex est venturus,
Cuncta stricte discussurus !

Représentez-vous le juge souverain des vivants et des morts, descendant des cieux, porté sur un nuage, dans tout l'éclat de la force, de la puissance et de la majesté.

Au bas, sur la terre, au fond de la vallée qui rassemble la grande famille humaine, les hommes éperdus

et tremblants. Au sein de cette foule, voyez-vous vous-même, immobile de terreur!

3. Tuba mirum spargens sonum.
Per sepulchra regionum,
Coget omnes ante thronum.

Représentez-vous l'ange du jugement sonnant de la trompette. A ce signal les tombeaux s'ouvrent, les morts se lèvent : en un clin d'œil tous les hommes se trouvent rassemblés au pied du trône qui attend le juge suprême sur la cime du mont des Oliviers, au bas duquel s'étend la vallée du jugement.

Et moi je serai là, confondu dans la foule immense des fils d'Adam.

4. Mors stupebit et natura,
Cum resurget creatura,
Judicanti responsura.

Représentez-vous la mort sous l'emblème d'un squelette armé d'une faux. Elle regarde avec stupeur ces milliers et ces milliers d'hommes qui sortent vivants des tombeaux où elle croyait les avoir couchés et renfermés pour toujours.

Considérez l'attitude, le regard de ces hommes revenus tout à coup à la vie. Ils vont paraître devant le juge et ils le savent. Déjà aussi ils connaissent leur sentence.

Quel effroi, quel désespoir sur le visage des réprouvés! Quel calme, quelle assurance, quelle joie sur la face radieuse des élus! Alors quelle sera l'expression de mon regard et de mon visage?

5. Liber scriptus proferetur
In quo totum continetur
Unde mundus judicetur.

Représentez-vous un livre immense ouvert à tous les regards. Ce livre est écrit en caractères ineffaçables, et tellement lisibles que tous les yeux seront forcés de le lire. On y lira toutes les actions, toutes les paroles, toutes les pensées bonnes ou mauvaises, de tous les anges, de tous les hommes.

Un coup d'œil suffira pour cette lecture et pour en graver le souvenir dans toutes les mémoires : et ce souvenir sera éternel. Donc pour les uns, gloire universelle, éternelle; pour les autres, infamie universelle, éternelle. Effaçons dans le temps par la pénitence ce qui en ce jour nous couvrirait de honte pour l'éternité.

6. Judex ergo cum sedebit,
Quiquid latet apparebit:
Nil inultum remanebit.

Représentez-vous le juge suprême assis sur un nuage, promenant sur l'immense assemblée un regard qui pénètre toutes les consciences. Les péchés les plus secrets sont dévoilés, les fautes les plus cachées apparaissent au grand jour. Pas un crime, pas un péché, pas un délit qui ne reçoive son châtiment.

Rien n'échappe à la science de Celui qui a tout vu et qui n'a rien oublié; rien n'échappe à la justice de Celui qui demandera compte même d'une parole oiseuse.

7. Quid sum, miser, tunc dicturus ?
Quem patronum rogaturus,
Cum vix justus sit securus ?

Représentez-vous vous-même, courbé, accablé sous le fardeau de votre misère spirituelle, couvert de la honte de vos péchés, comme un criminel que l'on a surpris en flagrant délit. Vous voici amené devant le juge suprême et en présence d'un immense public, en présence du genre humain tout entier.

Que direz-vous pour votre justification ? Quel patron, quel protecteur, quel avocat invoquerez-vous ? — Les anges ? les saints ? — Tous s'apprêtent à redire contre vous la sentence du juge infaillible.

Eux-mêmes, d'ailleurs, en face de Celui qui est la sainteté par essence, sont saisis d'un respectueux tremblement qui n'est pas incompatible avec l'assurance qu'ils ont de leur salut en vertu de la sentence du jugement particulier : *Cum vix justus sit securus.*

8. Rex tremendæ majestatis
Qui salvandos salvas gratis,
Salva me fons pietatis.

Représentez-vous sur un trône qui domine l'univers le Roi éternel dans sa majesté redoutable. O Jésus, souvenez-vous que vous n'êtes pas seulement le Roi, mais que vous êtes aussi le Sauveur : *Qui salvandos salvas gratis.*

Souvenez-vous que vous n'êtes pas seulement la majesté redoutable devant laquelle tremblent les Puissances angéliques : *Tremunt Potestates* (Préface), mais

que vous êtes la bonté, la miséricorde, la tendresse, la piété dans sa source : *Fons pietatis.*

O vous qui êtes la source de toute piété maternelle et filiale, sauvez-moi, moi votre enfant, moi le fils adoptif de votre Mère et de votre Père céleste, moi votre frère.

9. Recordare, Jesu pie,
Quod sum causa tuæ viæ,
Ne me perdas illa die.

Représentez-vous Jésus dans les voyages continuels que durant sa vie publique il a entrepris pour notre salut. C'est moi qui par mes péchés suis la cause de ces voyages si pénibles, souvent même si humiliants.

C'est pour moi que le Fils de Dieu, le Très-Haut, est descendu du sein de son Père dans le sein de Marie, pour moi qu'il a été de Nazareth à Bethléem afin d'y naître dans la pauvreté, la souffrance et l'humiliation, pour moi qu'il a parcouru les villes et les campagnes de la Judée y répandant la doctrine du salut; c'est pour moi qu'il a gravi le Calvaire portant cette lourde croix sur laquelle il allait mourir; c'est pour moi, pour m'y préparer une place et pour m'envoyer son Esprit-Saint, qu'il est monté au ciel; c'est pour moi qu'il a envoyé ses apôtres prêcher son Évangile à toute la terre.

Après tant de voyages, tant de travaux, tant de souffrances pour me sauver, ô bon et tendre Jésus, pourriez-vous finalement me perdre au dernier jour?

10. Quærens me sedisti lassus :
Redemisti crucem passus :
Tantus labor non sit cassus.

Représentez-vous Jésus assis au bord du puits de Jacob pour s'y reposer un instant de la fatigue du voyage. La Samaritaine ici figure l'âme coupable, ou plutôt la grande famille humaine, que Jésus est venu chercher et qu'il veut retirer de l'iniquité et de la misère.

Contemplez Jésus en croix : voilà le siège que l'ingratitude lui a préparé pour s'y reposer de ses courses à la recherche de la brebis égarée ; voilà le lit sur lequel il étendra son corps épuisé par les fatigues et brisé par les douleurs.

O Jésus, tant de travaux seraient-ils donc perdus ? Ils le seront, pour moi du moins, si vous me condamnez au jour du jugement.

11. Juste judex ultionis,
Donum fac remissionis,
Ante diem rationis.

Représentez-vous le juge suprême s'apprêtant à venger la gloire de son Père, à venger les opprobres et les tourments de sa propre passion, les persécutions de son Église, les iniquités et les violences dont les bons furent les victimes.

Suppliez-le maintenant de vous remettre et de vous pardonner vos fautes avant le jour solennel du jugement final : car alors tous les comptes seront réglés, et il n'y aura plus à y revenir.

12. Ingemisco tanquam reus :
Culpâ rubet vultus meus :
Supplicanti parce, Deus.

Représentez-vous vous-même chargé de vos propres péchés, couvert de confusion, debout devant le Juge suprême en présence de toute la cour céleste. Poussez des gémissements, rougissez de honte au souvenir de vos ingratitudes, de vos insolences, de vos iniquités.

Ne cherchez pas à vous justifier, reconnaissez et confessez humblement que vous êtes pécheur, et un grand pécheur, et humble, suppliant demandez grâce et miséricorde.

13. Qui Mariam absolvisti,
Et latronem exaudisti,
Mihi quoque spem dedisti.

Représentez-vous Marie-Madeleine aux pieds de Jésus et le bon larron en croix, l'un et l'autre implorant le pardon : la première par ses larmes, le second par ses paroles. Jésus remet à Madeleine ses péchés et la renvoie en paix; il assure au larron pénitent l'entrée du paradis.

Quand je serais couvert d'infamie comme la pécheresse, et de crimes comme le larron, j'espère, ô mon Jésus, j'espère en votre miséricorde, plus que je ne redoute votre justice. Vous êtes mon juge, je le sais, mais vous êtes aussi mon Sauveur.

14. Preces meæ non sunt dignæ :
Sed tu bonus fac benigne
Ne perenni cremer igne !

Représentez-vous les prières qui s'exhalent de votre cœur comme la fumée de l'encens qui monte de l'encensoir d'or que l'ange de l'Apocalypse offre au Seigneur.

Mais, hélas ! quelle différence ! La fumée des désirs qui sortent de votre cœur est-elle suave et pure comme celle qui s'échappe des lèvres des martyrs, des confesseurs et des vierges ? Au lieu de monter vers le ciel ne redescend-elle pas sur vous pour se changer en pluie de feu ?

O Jésus, daignez intervenir dans votre bonté, unissez ma prière à la vôtre, et alors elle éteindra le feu éternel qui s'apprête à m'envelopper et à me dévorer.

15. Inter oves locum præsta
Et ab hædis me sequestra
Statuens in parte dextra.

Représentez-vous deux troupeaux immenses, l'un à la gauche du suprême Pasteur, l'autre à sa droite. A gauche les boucs, ignobles, affreux, maudits. A droite les brebis, douces, candides, bénies.

De quel côté serez-vous ? Choisissez, de votre vivant, entre la lubricité, l'insolence du bouc, et l'humilité, la patience, l'innocence de la brebis.

16. Confutatis maledictis,
Flammis acribus addictis,
Voca me cum benedictis.

Représentez-vous, à gauche, les réprouvés, les maudits, sur le bord de l'abîme infernal qui s'ouvre pour les engloutir, et qui les attire dans ses feux ; représentez-vous, à droite, les élus, les saints, les bénis de Dieu, calmes, tranquilles, assurés de leur sort.

O Jésus, mon Sauveur et mon juge, ne permettez pas que je sois confondu avec les maudits ; appelez-moi de cette douce et grande voix qui dira : Venez, les bénis de mon Père.

17. Oro supplex et acclinis,
Cor contritum quasi cinis,
Gere curam mei finis.

Représentez-vous vous-même, humble et suppliant, courbé, incliné, prosterné devant le juge suprême, et votre cœur broyé par le repentir de vos fautes et comme réduit en cendre sous la pression de cet effort qui se nomme la contrition (*contritio a conterendo*, broyer).

Qui vous relèvera ? qui réunira, qui rejoindra les parcelles de votre cœur que la violence de la douleur a dispersées ? Confiez le soin de votre sort final à Celui qui avant d'être votre juge veut être votre sauveur.

18. Lacrymosa dies illa,
Quâ resurget ex favillâ
Judicandus homo reus

Représentez-vous les pécheurs ressuscités. A peine rappelés à la vie leur premier mot est un cri de douleur. Des larmes brûlantes coulent de leurs yeux. Mais ce ne sont pas les larmes du repentir. Ces malheureux sont confirmés à jamais dans leur péché, dans leur malice, dans la haine de Dieu. Ce sont des larmes de rage et de désespoir. C'est le pleur éternel qui commence.

Enfin, ce fier impie, cet impudent libertin, ce pécheur insolent va comparaître devant le juge suprême. Enfin, toutes les fiertés tombent; enfin, l'impudence a fait place à la honte, et l'insolence est réduite à se taire dans la terreur et le tremblement.

19. Huic ergo parce, Deus,
Pie Jesu Domine,
Dona eis requiem.

Représentez-vous le pécheur qui avant de mourir eut le bonheur de se repentir; le voici encore suppliant et prosterné aux pieds du juge, mais son cœur est rempli d'une douce confiance.

Pour cet humble pénitent qui a reconnu ses fautes et qui les a détestées il fut un pardon, et ce pardon émané du doux Cœur de Jésus lui assure en ce jour terrible le repos éternel des cieux.

LE JUGEMENT DERNIER

Le monde offre un spectacle étrange. Les biens et les maux tombent au hasard et pêle-mêle sur les bons et sur les méchants. Il semble même que les biens cherchent les méchants et que les maux se donnent rendez-vous pour accabler les bons. — Il faut que la réparation se fasse.

Les bons et les méchants sont mêlés et tellement confondus que souvent il est impossible de les distinguer les uns des autres. Le méchant se couvre du masque de la vertu; le juste vit dans l'oubli ou le mépris. Le vulgaire s'y trompe, et il prend l'un pour l'autre. — Il faut que la séparation se fasse.

Il s'est rencontré des écrivains, même parmi les catholiques, qui, pour se donner des airs d'impartialité, ont entrepris la réhabilitation d'un Julien l'Apostat et des hommes de la révolution antireligieuse et antisociale de 89. — Au contraire, qu'un roi, qu'un grand, qu'un simple particulier se dévoue pour la cause de Dieu, pour la défense de l'Église, pour le soutien de la justice et du droit, vous entendrez ces mêmes catholiques unir leur voix à celle des impies pour flétrir le nom de ces

hommes de dévouement. Comme l'a dit un penseur chrétien, l'histoire est devenue une vaste conspiration contre la vérité. — Il faut que la lumière se fasse.

L'impiété, l'injustice, l'impudence marchent le front haut, écrasant la religion et la vertu, et foulant aux pieds tous les droits. — Il faut que la justice se fasse.

Le bien et le mal se perpétuent. Comptez les âmes qui aujourd'hui encore se perdent sous l'influence de la révolte d'un Luther, des ricanements d'un Voltaire et des sophismes d'un Rousseau. Comptez les âmes qui se sanctifient grâce à la prédication des apôtres, aux souffrances des martyrs, à l'action des ordres religieux fondés par les Benoît, les François, les Dominique, les Ignace, grâce aux écrits des Docteurs, aux combats des saints Papes et des saints Évêques pour la liberté de l'Église.— Il faut que la conclusion se fasse. Il faut que les uns soient enfin couronnés de gloire et les autres couronnés d'infamie : *Coronabit te tribulatione.* (Isaïe, xxii, 18.)

Et la conclusion se fera, et la justice se fera, et la lumière se fera, et la séparation se fera, et la réparation se fera, et la Providence se justifiera.

Au dernier jour vous comprendrez son dessein : *In novissimis diebus intelligetis consilium ejus.* (Jérem., ~~xxiii~~ xxx, 24. ~~30.~~)

Aujourd'hui vous ne comprenez ni son dessein ni ses plans. Le désordre vous paraît à son comble. Et avec l'impie vous êtes tenté de demander s'il y a un Dieu, si ce Dieu voit ce qui se passe, et sachant qu'il le voit vous demandez où est sa sagesse, sa justice, sa bonté? Aux derniers jours vous comprendrez son plan : car il y aura un jugement dernier.

Le jugement dernier! Voilà un évènement que nous pouvons raconter d'avance comme si déjà c'était un fait. Les Prophètes et les Apôtres, et surtout Jésus-Christ, nous en ont révélé les traits principaux, les traits les plus frappants, les traits qui pour nous sont les plus intéressants.

Le jugement dernier : voilà un fait qui nous touche et nous regarde tous; un fait qui intéresse chacun de nous personnellement. Quand on vous rappelle un fait passé, vous pouvez dire : Je n'y étais pas, jamais je n'y serai; qu'y puis-je faire?

Il n'en est pas ainsi du jugement dernier. Vous y serez, j'y serai, tous ensemble nous y serons : et ce jugement sera pour chacun de nous tel que nos œuvres l'auront fait et déterminé d'avance.

LES SIGNES AVANT-COUREURS

Ici les questions se pressent. Et d'abord quand se fera le jugement dernier? Nul ne le sait. Le Fils de l'homme lui-même ne le sait pas, du moins comme fils de l'homme, ou, s'il le sait, il ne le sait pas de manière à pouvoir le dire : *De die autem illo vel hora nemo scit, neque angeli in cœlo, neque Filius, nisi Pater.* (MARC., XIII, 32.)

Ce que nous savons, c'est que le jour du Seigneur surviendra comme le voleur au sein de la nuit : *Dies Domini sicut fur in nocte, ita veniet.* (I *Thess.*, V, 2.)

Grand Dieu! quel coup de tonnerre! quel fracas,

lorsque soudain les mondes se heurteront, se briseront, s'écrouleront dans un immense incendie ! Le feu ! partout le feu ! Quel effroi ! quelle épouvante pour ceux qui vivront en ce temps-là ! Et pour ceux qui dormiront en cette nuit-là, quel réveil !

Il ne tiendrait, cependant, qu'à nous de ne pas être surpris. Jésus-Christ nous a prédit les signes avant-coureurs de ce grand jour, de ce dernier des jours.

Il y aura des signes dans l'ordre surnaturel et dans l'ordre naturel.

SIGNES DANS L'ORDRE SURNATUREL

Premier signe : L'Évangile sera prêché par toute la terre, et alors aura lieu la consommation. — L'Évangile a-t-il été prêché à toute la terre ? A mesure que sur le globe se découvre une région habitée, l'Église y envoie des missionnaires. Il n'est donc pas une nation connue à laquelle l'Évangile n'ait été prêché. Remarquez : Jésus-Christ n'a pas dit que l'Évangile serait accepté par toute la terre, il a dit seulement qu'il serait prêché, annoncé, présenté partout. Malheur au peuple qui refuse l'Évangile, qui rejette la foi, qui repousse et qui massacre les envoyés de l'Église ! Dès lors que l'Église s'est présentée par la prédication de l'Évangile, elle a rempli sa mission, elle n'est pas responsable de la perte de ceux qui ont refusé de croire et d'obéir.

Mais existe-t-il encore sur le globe un coin de terre

habité qui ait échappé aux investigations de nos intrépides missionnaires ?

Naguère encore on croyait que l'intérieur de l'Afrique n'était qu'un désert absolument inhabitable. On vient d'y découvrir des peuples dont on ne soupçonnait pas l'existence. Les missionnaires, en ce moment, leur annoncent la foi.

Au centre de l'Asie, au centre de l'Amérique du Sud, au centre de l'Australie il existe des régions à peu près inexplorées et qui peut-être sont habitées. L'Évangile y a-t-il été prêché? On l'ignore. Ces peuples, inconnus pour nous, ne l'étaient pas de leurs voisins ; il se peut que, de proche en proche, la foi leur ait été présentée, mais qu'ils l'aient ou rejetée ou perdue pour demeurer ou pour rentrer dans leurs ténèbres volontaires.

Quoi qu'il en soit, nous ne savons pas si à l'heure présente l'Évangile a été, oui ou non, prêché et présenté à toute la terre habitée.

Il semble cependant que le règne de Jésus-Christ par l'Évangile n'a pas encore atteint la splendeur que les David, les Isaïe et les Daniel ont entrevue et annoncée dans leurs visions et dans leurs chants.

Mais avec les moyens si rapides de communications que nous possédons aujourd'hui, il suffirait de l'apparition d'un grand Pape et de la protection d'un grand roi pour étendre en quelques années le bienfait de la foi à toute la terre et pour réaliser les magnifiques aperçus des prophètes sur le règne universel du Dieu Sauveur.

Second signe : La diminution de la foi. *Filius hominis veniens, putas, inveniet fidem in terra?* (Luc., xviii, 8.) Le Fils de l'homme, quand il viendra, pensez-vous qu'il

trouve encore de la foi sur la terre ? — Or, on se plaint de la diminution de la foi dans certaines contrées ; mais la foi reprend dans d'autres régions que désolait l'indifférence ; mais elle gagne chaque jour du terrain sur l'hérésie ; mais grâce à l'œuvre admirable de la propagation de la foi, elle s'étend de toutes parts chez les infidèles. En somme, il semblerait plutôt que le nombre et la ferveur des croyants ne cessent de s'accroître.

Troisième signe : Refroidissement de la charité. *Refrigescet charitas multorum.* (MATTH., XXIV, 12.) — Jamais dit-on, l'égoïsme ne fut plus universel ; il semble avoir glacé les cœurs de ceux-là même qu'on est convenu d'appeler les bons. Chacun ne pense qu'à soi. Nul n'oserait se compromettre pour la défense du droit et de la religion : voilà ce qui se dit et se répète à chaque instant.

Et cependant je cherche en vain dans l'histoire de l'Église une époque plus féconde en œuvres de zèle et de dévouement. Jamais peut-être la charité ne s'est montrée plus désintéressée, plus active, plus audacieuse. Il n'est pas un genre de misère, spirituelle ou corporelle, qui n'enfante quelque association de secours. A mesure que l'Église voit surgir des adversaires nouveaux, elle voit aussi se lever de nouveaux défenseurs. Et ce n'est pas seulement dans les professions qui, par leur nature même, sont engagées à se dévouer pour Dieu et pour les âmes ; mais jusque dans les rangs des simples fidèles, dans les classes riches et nobles aussi bien que dans les conditions inférieures, il se forme des ligues et des croisades qui rappellent les temps les plus héroïques de la foi et de la charité.

Quatrième signe : Les faux prophètes et l'antechrist. *Exurgent pseudochristi et pseudoprophetæ, et dabunt signa et portenta ad seducendos, si fieri potest, etiam electos.* (MARC, XIII, 22.) Alors s'élèveront de faux christs et de faux prophètes, et ils feront des signes et des prodiges capables de séduire, s'il se pouvait, les élus eux-mêmes. Et déjà saint Jean écrivait de son temps : Comme vous l'avez entendu dire, l'antechrist vient, et maintenant beaucoup sont devenus des antechrists : ce qui nous annonce que nous touchons à la dernière heure. *Sicut audistis quia antichristus venit et nunc antichristi multi facti sunt : unde scimus quia novissima hora est.* (I JO., II, 18.)

Aujourd'hui les sophistes surabondent, les antechrists se multiplient. Autrefois l'esprit d'erreur se bornait à l'hérésie. Or l'hérésie se contente de faire un choix entre les dogmes révélés ; elle en rejette quelques-uns, mais elle en garde un certain nombre ; elle ne va pas jusqu'à nier absolument Jésus-Christ ; elle ne va pas surtout jusqu'à nier Dieu lui-même. Aujourd'hui c'est l'Église tout entière, c'est tout le christianisme, c'est toute révélation, c'est Jésus-Christ, c'est Dieu enfin qui est complètement nié, ainsi que toute religion. C'est l'antichristianisme déclaré, c'est l'athéisme osant s'affirmer publiquement et à la face du monde entier. Le paganisme lui-même est dépassé.

L'ANTECHRIST

Si, comme l'ont pensé quelques théologiens, l'antechrist ne doit pas être un individu, mais une légion ou

l'ensemble des impies conjurés contre Jésus-Christ, on peut dire que cet antechrist est né déjà, et qu'il vit, et qu'il grandit, personnifié dans la Franc-Maçonnerie qui, sous les noms divers de Socialisme, d'Internationale, de Nihilisme, a envahi le monde entier et qui a juré la destruction de toute société, afin d'abolir la société religieuse ou l'Église, afin d'anéantir toute religion et jusqu'à la notion même de Dieu.

Mais il est plus probable que l'antechrist doit être un personnage, dont l'avènement sera préparé par l'apostasie des princes et des peuples, par la séparation de l'État et de l'Église. Jusque-là, dit saint Paul, ne vous effrayez pas comme si le jour du Seigneur approchait : *Neque terreamini... quasi instet dies Domini*, parce que d'abord doit venir la séparation, puis l'apparition de l'homme du péché, du fils de perdition : *Quoniam nisi venerit* DISCESSIO *primum et revelatus fuerit homo peccati, filius perditionis.* Cet homme s'élèvera contre tout ce qui est appelé Dieu et tout ce qui est honoré comme Dieu, au point de s'asseoir dans le temple de Dieu, se déclarant lui-même Dieu. *Qui adversatur et extollitur supra omne quod dicitur Deus aut quod colitur, ita ut in templo Dei sedeat, ostendens se tanquam sit Deus.* (II *Thess.*, II, 2, 3, 4.)

Il est certain que si ce personnage apparaissait en ce moment il trouverait une armée toute prête à le suivre. Car on peut dire avec saint Jean que, en ce moment, les antechrists sont nombreux : *Et nunc antichristi multi facti sunt.* A cette heure on voit et l'on entend de toutes parts des hommes s'élever contre Dieu et contre tout ce qui tient au nom et au culte divin. L'État s'est séparé

de l'Église et il s'est uni à la Révolution. Or la Révolution est la négation de la religion, et de toute religion, même du peu de religion qui reste encore dans le protestantisme et dans le paganisme. La Révolution devenue l'État et incarnée dans l'État défend de prononcer même le nom de Dieu dans l'École ; mais elle ne défend pas d'y enseigner que Dieu n'est qu'un mot, et qu'à ce mot ne correspond rien de réel. Que l'antechrist paraisse et qu'il se lève, aussitôt les hommes sans Dieu, les écoles sans Dieu, les États sans Dieu s'empresseront sous son drapeau : alors le jour du Seigneur, le jugement dernier sera proche.

En ce moment, mais ce moment était signalé comme présent par saint Paul, le mystère de l'iniquité agit : *Nam mysterium jam operatur iniquitatis.* (*Ibid.*, 7.) Ce mystère d'iniquité aujourd'hui ne serait-ce pas ce qu'on appelle les sociétés secrètes ? Quand leur œuvre sera faite, alors se montrera l'homme inique, si bien préparé par les hommes iniques qui gouvernent les États sans Dieu : *Et tunc revelabitur ille iniquus.* (*Ibid.*, 8.)

Mais c'est alors aussi que reparaîtra le Seigneur Jésus qui d'un souffle de sa bouche exterminera l'homme inique et qui le détruira par l'éclat de son avènement final : *Ille iniquus quem Dominus Jesus interficiet spiritu oris sui, et destruet illustratione adventus sui eum.* (*Ibid.*, 8.)

L'homme inique, l'antechrist, doit donc précéder le retour solennel de Jésus-Christ, venant juger les vivants et les morts.

Cet antechrist, ce personnage diabolique ne s'est pas encore montré. Mais qui sait s'il n'est pas déjà existant ?

Or, je le répète, qu'il paraisse et aussitôt une armée

formidable se rangera sous son étendard. Les sociétés secrètes, la Franc-Maçonnerie, le Socialisme, le Nihilisme lui ont préparé des soldats dans toutes les contrées du monde. Ces légions infernales n'attendent qu'un chef et un signal.

Tels sont les principaux signes avant-coureurs du jugement dans l'ordre surnaturel.

SIGNES DANS L'ORDRE NATUREL

L'ordre naturel en offrira de plus sensibles.

Et d'abord, un triple fléau s'abattra sur les hommes : la guerre, la peste, la famine.

La guerre : *Audituri estis prælia et opiniones prœliorum. Consurget enim gens contra gentem et regnum in regnum.* (MATTH., XXIV, 6, 7.)

Tout est prêt. Les nations sont armées jusques aux dents. Et il ne faut qu'une étincelle pour allumer une conflagration universelle.

La peste et la famine : *Et erunt pestilentiæ et fames et terræ motus per loca.* (MATTH., XXIV, 7.)

On se riait des pestes du moyen-âge ; on les attribuait à l'ignorance et à l'incurie de nos pères, à l'insalubrité et à la malpropreté des villes ; aux marécages, aux forêts sombres et humides, causes de la stagnation des eaux et des miasmes répandus dans les campagnes.

Mais voici que nos manufactures et nos usines, avec leurs émanations, le déboisement excessif et mille autres causes ont multiplié les maladies et les conta-

gions infectes. La peste a fait place à des maux inconnus aux anciens et plus pestilentiels, plus mortels encore, qui semblent s'être fixés, pour ne plus les quitter, dans tous nos centres de population. Or aujourd'hui, grâce à la rapidité des communications, il suffit de quelques heures pour transmettre l'infection à tous les pays, avant que les autorités aient eu le loisir de penser à un cordon sanitaire.

La famine : Des myriades de végétaux ou d'animalcules microscopiques envahissent, depuis quelques années, nos blés et nos vignes et généralement toutes les plantes et même les animaux qui sont le plus nécessaires à notre alimentation.

Tous les éléments se troublent et se confondent. Le sol tremble sous nos pas. Les savants ont constaté que, chaque semaine, plusieurs contrées sont agitées par quelque secousse : elle est si mince la couche qui nous sépare des feux infernaux ! dix ou vingt lieues d'épaisseur sur quinze cents lieues de rayon jusqu'au centre du globe, c'est à peine l'écorce d'un fruit. Qu'il faudrait peu de chose pour ébranler cette enveloppe et pour la briser en mille endroits !

Et cependant les autres éléments s'arment contre l'homme coupable.

Après la terre qui lui refuse la nourriture, qui renverse ses demeures et qui s'entr'ouvre pour l'engloutir, ce sont les eaux, les fleuves et les mers qui s'élancent pour l'inonder.

Et in terris pressura gentium præ confusione sonitus maris et fluctuum. (Luc., xxi, 25.)

LA FIN DU MONDE

Ici tout est mystérieux et redoutable.

Nous rapporterons simplement les données de la révélation et celles de la science, laissant à d'autres la réponse aux questions que soulèverait une curiosité imprudente. Disons seulement que là où l'Église n'a pas encore défini, chacun reste libre d'accorder, selon sa pensée, les oracles des prophètes avec les assertions des savants.

Écoutez le prophète Isaïe : Voici que le jour du Seigneur viendra, jour cruel, jour d'indignation, jour de colère et de fureur; il vient, ce jour, pour faire de la terre une vaste solitude et pour y broyer les pécheurs. Les étoiles du ciel et leur splendeur ne répandront plus leur lumière; le soleil s'enveloppera de ténèbres à son lever, et la lune cessera d'éclairer la nuit. (Isaie, xiii, 9, 10.)

Écoutez le prophète Ézéchiel : Et je couvrirai le ciel et j'obscurcirai ses étoiles; et j'envelopperai le soleil d'un nuage et la lune refusera sa lumière. (Ezéchiel, xxx, 2, 7.)

Écoutez le prophète Joël : Peuples, peuples, rassemblez-vous dans la vallée où vous serez taillés en pièces : *In valle concisionis.* Car voici qu'approche le jour du Seigneur sur cette vallée où il doit enfin tailler tous ses ennemis en pièces : *Quia juxta est dies Domini in valle concisionis.* Et quel est le signe de l'approche de ce jour

formidable ? Le soleil et la lune se sont enveloppés de ténèbres et les étoiles ont retiré leur splendeur. (JOEL, III, 15.)

Écoutez Jésus lui-même : « Aussitôt après les tribulations » qui doivent précéder le jugement, « le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel et les vertus des cieux seront ébranlées. » (MATTH., XXIV, 25. Cfr. MARC., XIII, 24, 25.) — Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles. (LUC, XI, 25.)

Écoutez enfin saint Pierre, interprète fidèle de son Maître : Le jour du Seigneur arrivera comme un voleur. Alors les cieux passeront dans un choc immense, les éléments seront dissous par la chaleur, la terre et toutes les œuvres des hommes qu'elle supporte, seront consumées. Puisque tout cela doit se dissoudre, comprenez ce que vous devez être, combien sainte doit être votre conduite et quelle doit être votre piété, attendant et pressant l'avènement du jour du Seigneur, ce jour où les cieux s'embraseront et se dissoudront, où les éléments seront desséchés dans l'ardeur du feu. (II PETR., III, 10, 11, 12.)

Les cieux qui existent maintenant et la terre, qui avec les cieux a été affermie par la parole divine, sont réservés au feu pour le jour du jugement, qui sera aussi le jour de la perte des impies. (II PETR., III, 7.)

Enfin, dans son Apocalypse, saint Jean a vu ce dernier signe avant-coureur du dernier des jours : « Et voici qu'il se fit un grand tremblement de terre, et le soleil devint noir comme un cilice, et la lune devint rouge comme le sang, et les étoiles du ciel tombèrent sur la

terre, comme les figues tombent de l'arbre agité par le vent, et le ciel se replia comme un livre en forme de rouleau, et toutes les montagnes et toutes les îles disparurent. » (*Apoc.*, VI, 12, 13, 14.)

Lorsque par une belle nuit vous contemplez les cieux, avez-vous essayé de compter les étoiles qui brillent au firmament ? Un célèbre astronome, Herschell, durant l'espace d'un quart d'heure en a vu passer cent seize mille dans le champ d'un télescope qui n'avait que quinze minutes d'ouverture (ARAGO, 1840), c'est-à-dire qui n'embrassait qu'une région très peu étendue dans le ciel. Une autre fois, en quarante et une minutes, il en a compté deux cent cinquante-huit mille.

C'est donc par millions et par milliards qu'il faut estimer le nombre des étoiles.

Et comment calculer leur distance, soit entre elles, soit par rapport à nous ? et par conséquent comment calculer l'espace compris sous ce mot : les cieux.

« Il n'est aucune étoile, dit Arago, dont on ait pu mesurer la distance d'elle à nous. Elles sont toutes à plus de cinq trillions de lieues. »

Or le trillion comprend mille billions ou milliards, et le billion ou milliard comprend mille fois mille.

La lumière parcourt soixante-seize mille lieues à la seconde. La lumière du soleil met huit minutes pour parvenir à la terre. Pour venir à nous de l'étoile la plus rapprochée, elle met au moins trois ans. Herschell pense que certaines étoiles de la voie lactée, visibles seulement dans son télescope de six mètres, sont situées à une distance telle qu'il a fallu deux mille ans pour que

leur premier rayon de lumière arrivât jusqu'à nous. Il estimait que la lumière émise par les dernières nébuleuses, encore visibles dans son télescope de quarante pieds, devait employer près de deux millions d'années pour venir jusqu'à la terre.

Voilà pour la distance. Mais qui dira leur volume et leur éclat ?

La terre a neuf mille lieues de tour. Le soleil est un million quatre cent mille fois plus gros que la terre. Or le soleil est classé parmi les étoiles de sixième grandeur. Il y a donc jusqu'à cinq classes d'étoiles qui sont des soleils incomparablement plus volumineux et plus brillants que le nôtre.

Hé bien ! ces soleils si beaux, si brillants, si énormes, si rapides, si nombreux, ils s'écrouleront, ils s'évanouiront un jour dans la flamme d'un immense incendie. *Cœli ardentes solventur et elementa ignis ardore tabescent.* (II Petr., III, 10, 11, 12.)

Et que faut-il pour causer cet embrasement universel et pour replonger le monde dans le chaos ?

Il suffit qu'un astre, que la terre, par exemple, vienne à rencontrer une autre planète, et soudain ces deux astres se brisent dans le choc et s'embrasent ; l'équilibre est rompu dans le système solaire, tous les satellites du soleil se heurtent, se brisent et s'embrasent les uns les autres, ou bien vont se perdre dans le soleil lui-même, qui, à son tour, par suite de ce désordre, se trouve lancé en dehors de sa route et va se précipiter dans un autre système solaire, et bientôt tous les systèmes solaires se confondent, tous les soleils se heurtent, se brisent et s'embrasent. En quelques heures tous les

éléments, fondus, vaporisés, subtilisés dans cet effroyable incendie, ne forment plus qu'un immense chaos.

Il est un autre procédé, plus rapide encore, par lequel en un clin d'œil tous les astres peuvent s'embraser et se dissoudre. Les savants nous apprennent que si la terre, qui tourne si rapidement sur elle-même et autour du soleil, venait à s'arrêter tout à coup, à l'instant même elle prendrait feu et ne serait plus qu'un vaste foyer de flammes, un amas de vapeur et de cendres. La loi est la même pour tous les astres. Que Dieu fasse entendre une parole et que le mot d'ordre soit celui-ci : Halte ! à ce mot toutes les planètes, tous les soleils s'arrêtent et s'enflamment, le monde planétaire, le monde solaire, le monde sidéral n'est plus qu'un immense nuage de vapeur, ou plutôt de feu. C'est le chaos primitif : *Cœlum et terra transibunt.* (MATTH., XXIV, 35.)

Quand aura lieu cette épouvantable catastrophe ?

Au temps de Noé les géants, les hommes fameux et puissants bâtissaient des maisons, ils célébraient des noces brillantes, ils dansaient, ils chantaient : soudain les cataractes des cieux et les abîmes de la terre s'entr'ouvrent, les eaux descendent des cieux, les eaux montent de la terre, et les géants avec leurs cités sont engloutis dans les flots.

Les habitants de Sodome dormaient au sein de leurs criminelles voluptés : soudain une pluie de feu les surprend et les consume eux et toute leur opulence.

Souvenez-vous du festin de Balthasar : on mangeait, on buvait, on riait, on chantait, on célébrait les dieux d'or, d'argent, de bronze et de fer. Le roi Balthasar,

ivre de vin et d'orgueil, profanait les vases sacrés du Dieu d'Israël, quand soudain apparurent des doigts qui tracèrent sur la muraille trois mots : c'était la sentence de Balthasar. Quelques instants après, Balthasar avait cessé de vivre, et Babylone était aux mains du vainqueur.

Ainsi en sera-t-il au dernier des jours : *Sicut autem in diebus Noe, ita erit et adventus Filii hominis.* (MATTH., XXIV, 37, 38, 39.)

Et vous ne songez qu'à vous établir sur ce sol tremblant ! N'osant pas vous flatter de jouir vous-même de cette opulence, de cette grandeur qui fut l'objet constant de vos travaux, vous espérez du moins que vos œuvres éterniseront votre mémoire et votre nom. Insensés ! Au jour de l'immense incendie que deviendront vos établissements, vos châteaux, vos magasins, vos palais, vos cités ! Ces monuments que vous disiez immortels ! qu'en restera-t-il au sein de cet universel embrasement ? *Terra et quæ in ipsa sunt opera exurentur.* (II PETR., III, 10.)

Le monde est donc rentré dans le chaos. Le silence et la nuit de la mort planent sur cet immense amas d'atomes et d'éléments confondus.

LES NOUVEAUX CIEUX

Tout à coup, *in momento*, la trompette finale se fait entendre, *in novissima tuba ;* en un clin d'œil, *in ictu oculi*, les terres et les soleils ont repris une forme nou-

velle, mais qui permet de les reconnaître. On peut penser que sur notre terre les lieux illustrés par quelque grand fait recevront la forme qu'ils eurent jadis. Ne serait-il pas permis de supposer, par exemple, que l'on pourra revoir la place où furent Jérusalem, le Calvaire, le mont des Oliviers, et cette vallée de Josaphat où se doivent tenir les solennelles assises du jugement dernier?

Mais tout sera renouvelé : *Ecce facta sunt omnia nova* (II *Cor.*, v, 17.) « Selon les promesses du Sauveur, dit saint Pierre, nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre » ; des cieux, des astres renouvelés, mais les mêmes cieux, les mêmes astres ; une terre renouvelée, mais la même terre : *Novos vero cœlos et novam terram secundum promissa ejus expectamus.* (II Petr., III, 13.) Et saint Jean dans l'Apocalypse a vu d'avance ce ciel nouveau et cette nouvelle terre : *Et vidi cœlum novum et terram novam.* (*Apoc.*, XXI, 1.) Et il a entendu Jésus lui-même déclarer qu'il renouvelait toutes choses : *Ecce nova facio omnia.* (*Apoc.*, XXI, 5.)

Alors sur ce monde nouveau retentira la grande voix du Fils de l'homme : Levez-vous, ô morts, et venez au jugement. Et soudain, en un clin d'œil, les anges rassembleront les cendres de ce qui fut jadis votre corps.

LA RÉSURRECTION

Voyez-vous ce corps hideux? Ignoble libertin, c'est ton corps. Sous son affreuse laideur, on peut le recon-

naître. Amenée de force devant son complice, l'âme s'écrie avec fureur : Te voilà donc, chair hideuse, pour laquelle j'ai sacrifié mon Dieu, mon bonheur, mon éternité ; te voilà, méprisable corps, qui m'as entraînée et perdue.

Ah ! si le corps pouvait répondre : C'est toi, dirait-il, âme superbe et libertine, c'est toi qui devais me gouverner et me sauver en te sauvant toi-même.

Viens donc, reprendra l'âme damnée ; tu as partagé mes infamies, viens partager mes supplices ; viens commencer la seconde mort, cette mort qui ne finira jamais : *Mors secunda, mors æterna.*

Voyez cet autre corps. Il est si beau qu'on peut à peine le reconnaître ; cependant on distingue les traits renouvelés et glorifiés de ce pauvre, de cet humble, de ce pénitent que le monde ne regardait pas. Tout à coup une âme, belle comme un astre, rapide comme l'éclair, descend des cieux. Elle s'arrête à la vue de son corps transformé. Viens, lui dit-elle, viens, compagnon docile de mes travaux et de mes souffrances. Je t'ai rudement traité, il t'en souvient, mais ce fut pour te sauver en me sauvant moi-même. Viens, tu as partagé la peine, tu partageras la joie, tu partageras la gloire. Entre nous, désormais, plus de séparation. Je te communiquerai ma vie. Avec moi tu seras immortel, impassible, agile comme l'éclair, subtil comme la lumière, brillant comme le soleil.

Ne l'oubliez pas : c'est votre corps, ce corps que vous flattez ou que vous soumettez, ce corps qui partage vos plaisirs coupables ou vos travaux méritoires, ce corps qui est le vôtre, c'est celui-là qui ressuscitera pour ne

plus périr, pour vivre éternellement dans les joies du ciel, ou pour mourir éternellement dans les supplices de l'enfer : Je verrai, disait Job, je verrai mon Dieu dans ma chair : *Et in carne mea videbo Deum meum.* (JOB, XIX, 26.)

LA GRANDE ASSEMBLÉE

La résurrection générale se fera dans un clin d'œil : *In ictu oculi ;* et au même instant nous serons tous rassemblés en un même endroit. L'Écriture désigne la vallée de Josaphat, qui s'étend au pied du mont des Oliviers. C'est au bas de cette montagne que Jésus commença la Passion, c'est du haut de cette montagne que Jésus ressuscité monta au ciel. Le lieu est donc admirablement choisi pour le jugement dernier. C'est là que le prophète Joël convoque les peuples et qu'il les cite devant le juge suprême : Que les nations se lèvent ensemble et qu'elles se rendent dans la vallée de Josaphat ; c'est là, dit le Seigneur, que je m'assiérai pour juger toutes les nations rangées dans cette enceinte : *Consurgant et ascendant gentes in vallem Josaphat ; quia ibi sedebo ut judicem omnes gentes in circuitu.* (JOEL, III, 12.)

Là donc se trouveront toutes les nations ; et les nations fameuses : Hébreux, Égyptiens, Assyriens, Perses, Grecs, Romains, Français, Anglais, Espagnols, Allemands ; et les nations barbares ou sauvages, les nations sans histoire.

Là se trouveront toutes les générations, depuis Adam

jusqu'à ceux qui auront été surpris les derniers par l'effroyable incendie de la fin des temps.

Là se trouveront toutes les conditions : les rois et les sujets, les prêtres et les simples fidèles, les grands et les petits, les bourreaux et les martyrs, les persécuteurs et les victimes, les riches et les pauvres.

Mais il n'y aura plus ni riches ni pauvres, ni grands ni petits, ni rois ni sujets. La voici enfin l'égalité tant rêvée et jamais réalisée !

L'égalité ! Non, jamais, et alors moins que jamais ! Alors, il est vrai, une seule distinction restera, mais cette distinction est complète et radicale. Il n'y aura plus que des justes et des méchants, des élus et des réprouvés : distinction désormais irrévocable, éternelle : Donc séparation !

LA SÉPARATION

Séparation : à gauche, les incrédules superbes, les prétendus libres-penseurs, les fiers impies, les persécuteurs, les indifférents, les blasphémateurs insolents, et surtout les écrivains, les discoureurs, les professeurs qui, par leurs journaux et par leurs livres, par leurs discours et par leurs leçons, ont perverti et corrompu les peuples et la jeunesse ; à gauche, les profanateurs du dimanche et ceux surtout qui ont forcé le pauvre à violer le jour du Seigneur ; à gauche, les enfants et les sujets rebelles, et les parents, les princes, les magistrats, les prêtres faibles et timides qui n'auront pas réprimé,

quand ils le pouvaient, le scandale de l'erreur et du vice ; à gauche, les homicides, mais surtout les assassins des âmes; les libertins secrets et surtout les corrupteurs ; les accapareurs du bien d'autrui, et les voleurs vulgaires qui peuplèrent les bagnes, et surtout ces voleurs habiles, ces adroits spéculateurs, rois de la finance, qui, sans pitié pour le pauvre, ne surent faire fortune qu'en multipliant autour d'eux la misère et les malheureux; à gauche, les calomniateurs, surtout ceux qui, faisant de l'histoire une vaste conspiration contre la vérité, ont consacré leur plume à noircir les défenseurs les plus dévoués de la religion et de la justice ; à gauche et ces insensés qui se sont ligués contre Jésus-Christ et contre son Église, et ces prudents, ces timides qui ont rougi de se déclarer pour Jésus-Christ et pour son Église ; à gauche, en un mot, quiconque se sera laissé surprendre par la mort dans l'état du péché mortel.

N'avez-vous pas remarqué que, dans les assemblées, les méchants, les impies, se mettent toujours à gauche !

Mais vous qui avez été pauvres volontaires, vous qui avez pleuré vos péchés, vous qui avez été miséricordieux, vous qui avez eu faim et soif de la justice, vous qui avez eu le cœur pur, vous qui avez été doux et pacifiques, vous qui avez été persécutés, maudits, calomniés, foulés, écrasés, broyés par les riches superbes, par les juges iniques, par les tyrans de tout degré, par les hommes sans foi, sans loi, par les hommes fameux et puissants, par les géants de la chair, par les impies : vous, passez à droite.

Et vous qui lisez ces lignes ou qui entendez ces paroles, si en ce moment, si tout à coup, si sans vous laisser un instant pour vous replier sur vous-même, le sol s'entr'ouvrait sous vos pieds, ou si en ce moment la foudre venait à frapper votre tête, — au jour du solennel rendez-vous, au jour du jugement dernier, seriez-vous à droite ou à gauche ?

Mais restons dans la vallée de Josaphat.

L'immense assemblée attend en silence : à gauche, silence de terreur et de mort; à droite, silence calme et tranquille.

Soudain l'enfer s'ouvre. Des millions et des millions de démons apparaissent et couronnent la gauche. Car eux aussi ils doivent comparaître pour être jugés, pour répondre des millions d'âmes qu'ils ont perdues, et pour être condamnés à des supplices nouveaux dont la rigueur s'accroîtra en raison du nombre des conquêtes qu'ils auront faites pour l'enfer, et des crimes qu'ils auront fait commettre. Peut-être seront-ils forcés d'apparaître visiblement sous ces formes hideuses que parfois ils ont revêtues pour épouvanter les humains.

A la tête des légions infernales paraît Lucifer, l'antique serpent, le dragon entrevu par saint Jean dans l'Apocalypse. Il était si grand, il était si beau, si brillant au matin de sa création! Ah! maintenant, pour cacher sa laideur, il voudrait dissimuler sa grandeur. C'est en vain : par sa fierté, par sa laideur, par sa malice, par son ignominie, il domine tous les anges déchus, et il ne peut se dérober ni aux regards de ceux qui sont à gauche, et qui s'accordent à le maudire, ni aux regards de ceux qui sont à droite, et qui le flétrissent de leur mépris.

L'ARRIVÉE DU JUGE

Enfin, le ciel s'ouvre. Les Anges, les Archanges, les Principautés, les Puissances, les Vertus, les Dominations, les Trônes, les Chérubins, les Séraphins déroulent leurs bataillons. Il est permis de supposer qu'ils ont revêtu une forme visible, comme dans les apparitions que rapporte l'Écriture. Si vous désirez vous faire une idée de leur beauté, de leur grandeur, de leur puissance, rappelez-vous l'Ange qui apparut à Daniel, et ceux que vit saint Jean dans les grandes visions de l'Apocalypse.

C'est par millions et par millions que se dénombrent les chœurs angéliques. Or, le dernier des anges efface par son éclat la splendeur de tous les soleils réunis. Qui dira la splendeur et la gloire des Vertus, des Dominations, des Trônes, et surtout des Chérubins tout illuminés des clartés du Verbe, et des Séraphins tout embrasés des feux de l'Esprit-Saint?

Ici-bas lorsqu'on annonce l'arrivée d'un personnage, d'un général, d'un évêque, surtout d'un roi, et que serait-ce si l'on vous annonçait l'entrée du Pape dans les murs de votre cité? alors toute la population se presse et se range pour voir!... Que l'on annonce une revue, une procession, les femmes, les enfants, les hommes, toutes les classes de la société accourent pour jouir du spectacle. On oublie tout, la faim, la soif, la fatigue pour se procurer le plaisir de contempler un défilé qui ne dure que quelques instants. Que sont les entrées des géné-

raux ou des évêques, des rois ou même des papes; que sont les revues les plus brillantes, les processions les plus solennelles, auprès de cette immense et splendide revue, de cet interminable défilé de tous les anges qui descendent du haut des cieux et dont les bataillons se succèdent, toujours plus beaux, toujours plus brillants? Quelle procession peut se comparer à celle qui annoncera et qui précèdera l'arrivée solennelle du Roi des rois, du Grand-Prêtre par excellence, lorsqu'il descendra pour juger les vivants et les morts?

Déjà voici son étendard; voici le signe du Fils de l'homme; voici la croix portée sans doute par le vainqueur de Lucifer, par le glorieux Michel que l'Église dans sa liturgie appelle le porte-étendard : *Signifer*. Ne serait-il pas permis de penser que cette croix sera celle-là même sur laquelle Jésus a été cloué, et dont les anges auront recueilli et réuni les parcelles éparses dans le monde entier? Qu'elle est belle, cette croix, qu'elle est brillante, toute ruisselante de l'éclat des gouttes du sang de Jésus dont elle fut inondée et pénétrée, et qui maintenant étincellent comme autant de diamants et de pierres précieuses : *Tunc parebit signum Filii hominis in cœlo.* (MATTH., XXIV, 30.)

Enfin, sur un nuage, brillant du côté de la droite, sombre, foudroyant du côté de la gauche, Jésus apparaît dans tout l'éclat de sa force, de sa puissance et de sa majesté. Il s'est annoncé lui-même en ces termes à ceux qui osèrent le juger : *Amodo videbitis Filium hominis sedentem a dextris virtutis Dei et venientem in nubibus cœli.* (MATTH., XXV, 24. — MARC, XIV, 62. — LUC, XXII, 69.) Il s'est annoncé sous les mêmes traits à

ses Apôtres : *Et videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli cum virtute multa et majestate.* (MATTH., XXIV, 30.)

Le voilà le petit enfant de Bethléem! Ah! qu'il a grandi! *Hic erit magnus!* Le voilà celui qui est par excellence le grand !

Le voilà le crucifié du Calvaire ! Caïphe, et vous, impies, qui avez dit de lui et de son Église : Il faut qu'il meure : *Oportet unum hominem mori;* vous qui avez porté contre lui et contre son Église la sentence de mort : *Reus est mortis;* vous qui avez ameuté les peuples contre Lui et contre son Eglise et qui leur avez inspiré ce cri de haine et de fureur : *Tolle, tolle, crucifige*, enlevez, enlevez, à la croix, à la croix ! vous qui avez dit : Écrasons l'infâme.... Le reconnaissez-vous ? — L'infâme ? Ah! c'est vous.

Judas, et vous, hommes d'argent, qui, pour un peu de métal, avez vendu votre foi, votre conscience, votre honneur, votre âme, votre Dieu, votre Sauveur et votre Roi : le voilà ce Jésus que vous avez vendu pour un peu d'or, que vous avez livré par le baiser du traître !

Et toi, Hérode, type de l'homme du monde, de l'esprit moqueur, toi qui as méprisé le sage, le juste, dans la personne du prêtre et du chrétien fidèle : le voilà ce Jésus que tu as revêtu d'une robe de fou, ce Jésus que tu as méprisé, toi et ta cour et ton armée, cour et armée servile et lâche comme le sont tous ces mondains qui ne pensent et ne parlent que d'après l'opinion et la passion d'un meneur aussi fat et aussi sot qu'insolent !

Et toi, Pilate, et vous, politiques habiles, esclaves du respect humain, vous saviez et vous avez reconnu que ce

Jésus était juste, qu'il était le Roi, qu'il était le Sauveur, qu'il était Dieu; mais, craignant de vous compromettre, mais, pour garder votre place, vous avez rougi de Lui dans les assemblées et sur vos tribunaux, vous avez condamné le Juste, le Roi, le Sauveur, le Dieu; vous l'avez livré à ses ennemis : aujourd'hui, à son tour, il vous abandonne; vous avez rougi de Lui devant les hommes : à son tour il rougit de vous devant son Père, devant ses anges, devant tous les hommes assemblés; vous ne l'avez pas reconnu devant Caïphe et devant le peuple : à son tour, devant cette assemblée universelle du genre humain, devant les états généraux du monde entier, devant toutes les nations réunies, il ne vous connaît pas : *Nescio vos!* En vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas : *Non novi vos!*

Pilate!... *Ecce homo*, voilà l'homme! Le voilà celui que tu as fait flageller, que tu as laissé couronner d'épines; le voilà celui que tu as livré aux soufflets, aux crachats, symboles des journaux immondes auxquels d'autres Pilates ont livré son Église et ses ministres : *Ecce homo!* Voilà l'homme! Enfin, le reconnais-tu?

Alors le Roi siègera sur le trône de sa majesté : *Cum autem venerit Filius hominis in majestate sua, et omnes angeli cum eo, tunc sedebit super sedem majestatis suæ.* (MATTH., XXV, 31.)

A cet instant solennel tout genou fléchira : *Vivo ego, mihi flectetur omne genu.* (*Rom.*, XIV, 11.) Lucifer aussi bien que Michel, les hommes de la gauche aussi bien que ceux de la droite; les uns frémissant de rage et tremblant de frayeur, les autres tressaillant de bonheur, tous,

anges et hommes, chacun à leur manière, se prosterneront devant le Fils de l'homme.

Et la hauteur des hommes puissants se courbera, et la fierté s'abaissera, et seul le Seigneur sera grand en ce jour-là. *Et incurvabitur sublimitas hominum, et humiliabitur altitudo virorum, et elevabitur Dominus solus in die illa.* (Isai., II, 17.)

LA MANIFESTATION DES CONSCIENCES

Le juge s'est assis : le jugement va commencer. C'est d'abord la manifestation des consciences : *Libri aperti sunt.* (*Apoc.*, XX, 11.) Essayons de nous expliquer comment se fera cette grande et solennelle manifestation. D'un seul regard l'œil de l'homme peut embrasser et distinguer tout un ensemble de personnes. Souvent nous lisons sur le visage ce que pense, ce que veut celui que nous regardons, et l'expression de ses traits déclare quelquefois sa pensée intime avec plus d'évidence que sa parole.

Au jour de la grande manifestation, nous serons placés de telle manière que chacun puisse voir tous les hommes, et que chacun puisse être vu de tous. D'un seul regard, d'un seul coup d'œil je verrai, je lirai sur le front de chacun des hommes l'histoire et le tableau de toute sa vie. Et en même temps tous les hommes verront et liront sur mon front l'histoire et le tableau de ma vie entière.

Essayons une autre explication. Dans une seule idée,

dans un seul souvenir, je puis embrasser tout un ensemble de personnages et de faits; je puis au même instant les distinguer et les juger par un seul acte, par un seul coup d'œil de mon intelligence.

Au jour de l'ouverture solennelle du livre des consciences, Dieu pourra imprimer dans votre esprit le tableau complet de la vie entière de chacun des hommes, et au même instant il imprimera dans l'esprit de chacun des hommes le tableau complet de votre vie tout entière. Vous connaîtrez donc tout ce que chacun des hommes a fait, dit, pensé de bien ou de mal, et chacun des hommes connaîtra tout ce que vous avez fait, dit, pensé de bien ou de mal. — Et ce tableau, cette vue ne s'effacera jamais.

Du haut du ciel, pendant toute l'éternité, chacun des saints verra toute la vie, toute l'infamie de chacun des damnés. Mais, dites-vous, cette vue ne troublera-t-elle pas le bonheur des élus?

Je vous le demande, lorsque vous apprenez ou que vous vous rappelez la fin, la mort, le supplice de quelque tyran cruel, d'un Néron, par exemple, ou d'un Robespierre, ce souvenir est-il fait pour vous troubler? Au contraire! Ah! dites-vous, il était temps qu'enfin ce scélérat eût son tour. De même, alors, la vue des ennemis de Dieu et du genre humain, la vue de ces hommes qui voulurent et qui veulent encore l'anéantissement du bien et de tout bien, la vue de ces hommes obstinés dans le mal, voulant toujours le mal, voulant toujours l'anéantissement de Dieu, l'anéantissement de tout ce qui vit et de tout ce qui est, la vue de ces hommes méchants et cruels expiant enfin leur insolence et leur infernale malice,

cette vue ne servira qu'à faire admirer la puissance et la justice souveraine du Dieu très bon et très haut, et à faire mieux ressentir aux élus les excès de la divine miséricorde qui les a préservés de la malice et du malheur de ces scélérats, qui les a délivrés de ces cruels et perfides agents des puissances infernales.

Lui aussi, du fond des enfers, le damné verra, comme dans un tableau éternellement présent à l'œil de son intelligence, la vie entière et la gloire de tous les élus. Les voilà ces hommes qu'il méprisa, qu'il foula aux pieds, qu'il écrasa ! A la vue de leur triomphe, il se sentira saisi, transporté d'une rage éternelle, mais éternellement impuissante.

Choisissez, il en est temps encore, choisissez entre la gloire éternelle ou l'infamie éternelle.

Effacez, il en est temps encore, effacez dans le livre de votre conscience ce que vous ne voulez pas qu'on y puisse lire au jour du jugement.

Mais, hélas ! direz-vous, comment effacer la trace et le souvenir de mes iniquités, de mes infamies? Comment échapper à la honte éternelle, à la confusion universelle du jugement, s'il est vrai que ma vie entière doit être représentée à tous les regards pour n'être jamais oubliée ni au ciel ni dans l'enfer ?

O merveille du repentir ! Vous savez que Madeleine fut une pécheresse publique ; vous savez que saint Augustin passa quinze années de sa vie dans le libertinage. Cependant comparez Madeleine la pécheresse à une Thérèse qui jamais ne perdit l'innocence du baptême. De Madeleine ou de Thérèse, dites-moi quelle est celle qui vous paraît la plus grande au ciel ! Comparez un

saint Augustin avec un saint Thomas d'Aquin qui conserva pure et intacte la grâce baptismale, et dites lequel d'Augustin ou de Thomas vous semble le plus grand dans l'Église et au ciel. La pénitence a effacé les hontes de la vie et ne laisse que l'honneur du repentir.

La confession ! La confession ! Que dira le confesseur ? — Ce qu'il dira ! Rien. Il est tenu au secret le plus inviolable. — Que pensera-t-il ? — Il admirera le courage et la générosité de votre confession et dans le sincère aveu de vos fautes il ne verra que ce qui s'y trouve en effet : un acte héroïque, et d'autant plus héroïque que la vie précédente aura été plus coupable.

Demandez plutôt ce que l'on pensera et ce que l'on dira de vous au jour du jugement, ce que penseront et ce que diront de vous tous les anges, bons et mauvais, tous les hommes, élus et réprouvés, si maintenant par la contrition, et par la confession, vous ne réparez pas, vous n'effacez pas les infamies de votre vie.

LA SENTENCE DES ÉLUS

La cause est instruite, le Juge va prononcer. Se tournant vers la droite : Venez, leur dit-il, de sa voix la plus douce et la plus éclatante et avec le sourire le plus ravissant, venez les bénis de mon Père. Le monde vous a maudits : moi, je vous déclare bénis ; mon Père vous déclare bénis. Et les anges et les saints redisent tous ensemble : Nous sommes bénis.

Et les démons et les hommes damnés sont forcés de

s'écrier : Nous nous sommes donc trompés, *Ergo erravimus!* Les voici ceux que nous avons tournés en dérision et que nous avons accablés de nos insultes. Insensés nous-mêmes, nous avons regardé leur vie comme une folie qui ne devait aboutir qu'au déshonneur, et les voilà rangés parmi les fils de Dieu et parmi les saints : Donc nous nous sommes trompés : *Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum et in similitudinem improperii. Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam et finem illorum sine honore : ecce quomodo computati sunt inter filios Dei et inter sanctos sors illorum est. Ergo erravimus!* (*Sap.*, v, 3, 4, 5.)

Venez, poursuivra le Juge suprême, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde.

C'est pour vous que j'ai créé le ciel et la terre, pour vous que j'ai conservé le ciel et la terre, pour vous que j'ai toléré les impies vos persécuteurs. J'attendais que votre nombre fût complet. A l'instant où le dernier d'entre vous, où le dernier des élus a rendu le dernier soupir, à cet instant j'ai brisé les terres et les soleils, j'ai brisé les impies ; et pour vous j'ai fait les nouveaux cieux, les nouveaux soleils et les nouvelles terres : *Omnia propter electos... Impius quoque in diem malum.*

Venez, les bénis de mon Père, venez et entrez en possession de cet immense royaume. Venez, nobles vainqueurs, et asseyez-vous avec moi dans mon trône : *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo.* (*Apoc.*, III, 21.)

Et qu'avons-nous fait, ô Jésus, s'écrieront les saints, pour mériter tant d'honneur et de gloire ?

J'ai eu faim, répondra le Sauveur et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire.

Et quand, et où, Seigneur, reprendront les élus, quand et où vous avons-nous donné à manger et à boire ?

En vérité, je vous le dis, répondra Jésus, ce que vous avez fait au moindre des miens, c'est à moi que vous l'avez fait.

Quel encouragement pour les œuvres de charité ! et surtout pour les œuvres de zèle! Si la vie éternelle est le prix d'un morceau de pain donné à celui qui a faim, d'un verre d'eau donné à celui qui a soif ; quelle est la gloire et la récompense qui vous attend, ô vous qui consacrez votre vie, votre intelligence, votre activité au salut des âmes, à l'enseignement et à l'éducation chrétienne de l'enfance, de la jeunesse et du peuple !

LA SENTENCE DES DAMNÉS

Alors s'adressant à la gauche : Retirez-vous de moi, *discedite a me*, leur dira-t-il d'une voix plus redoutable mille fois que l'éclat de tous les tonnerres.

Retirez-vous de moi ! — Mais, Seigneur, vous êtes Dieu, vous êtes ce bien suprême, infini, éternel, que réclament toutes les puissances de l'âme, et sans lequel il ne reste plus pour l'homme que le mal et le malheur éternel.

— Ils m'ont préféré le bien qui passe ; ils ont mis dans la balance d'un côté ma bonté infinie, de l'autre un morceau de métal, un plaisir honteux, le sourire d'un impie

ou d'un libertin, et ils m'ont préféré cela. Je ne leur refuse que ce qu'ils ont refusé ; je leur donne ce qu'ils ont voulu. Ils m'ont refusé, ils ne m'ont pas voulu : Qu'ils se retirent : *Discedite a me.*

Retirez-vous de moi ! — Mais, Seigneur, vous êtes le Sauveur, et le Sauveur unique : hors de vous, sans vous, loin de vous, il n'est pas de salut : *Nec est in aliquo alio salus.*

— Aussi pour les sauver je me suis fait homme, je suis né dans une étable, j'ai multiplié les miracles, je me suis livré aux soufflets, aux crachats, aux fouets, aux épines, à la croix. Au lieu de chercher en moi le salut, ils m'ont rejeté. Ils ont mis en parallèle le Sauveur et le brigand, celui qui guérissait et qui ressuscitait, et celui qui tuait et qui assassinait, Jésus et Barabbas, et ils ont dit : Jésus, non, mais Barrabas, *Non hunc, sed Barabbam.* Qu'ils aillent à celui qu'ils ont choisi, qu'ils aillent à Barabbas. Ils n'ont pas voulu que je règne sur eux : *Nolumus hunc regnare super nos ;* ils ont préféré la royauté de Satan, Satan règnera sur eux. Ils m'ont crucifié sur le Calvaire, ils m'ont crucifié dans mon corps mystique qui est mon Église, dans la personne de mon Vicaire, de mes prêtres, de mes fidèles qui sont mes membres. Qu'ils aillent avec les persécuteurs.

Ils n'ont pas voulu Dieu ? ils ne l'auront pas : *Discedite a me.* — Ils n'ont pas voulu Jésus ; ils ne l'auront pas : *Discedite a me.* — C'est la peine du dam.

Maledicti ! Le monde acclamait en vous les grands, les puissants, les géants, les triomphateurs, les heureux du siècle. Mon Père vous déclare maudits, moi je vous déclare maudits. Et alors tous les anges rediront : Ils

sont maudits; et tous les élus répèteront : Ils sont maudits ces hommes qui nous maudissaient, qui nous persécutaient, qui nous proscrivaient, qui nous dépouillaient, qui nous exécutaient, qui nous exterminaient. *Maledicti.*

Et avec l'accent de la rage et du désespoir, tous les démons et tous les réprouvés s'écrieront : Nous sommes maudits.

Discedite a me, maledicti. Et où iront-ils, grand Dieu ? *In ignem,* au feu. — C'est la peine du sens.

Ils ont voulu et cherché le bonheur, ce bonheur infini et éternel que réclamait leur nature même, ce bien éternel et infini sans lequel il n'est pas de bonheur possible, ils l'ont cherché, ils l'ont voulu là où il n'est pas, là où il ne peut pas être, à moins de cesser d'être en Dieu, à moins que Dieu ne cesse d'être le bien éternel et infini, à moins que Dieu ne cesse d'être Dieu. Ils ont donc voulu l'anéantissement de Dieu.

Mais sans Dieu qui la conserve et qui la soutient, la création tout entière retombe dans le néant. L'anéantissement de Dieu serait donc l'anéantissement de tout ce qui est, l'anéantissement de tout bien. Aussi contre ces insensés la création tout entière s'est armée : *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* (*Sap.*, v, 21.)

Par le péché mortel l'homme a voulu faire de la créature son dieu, ou plutôt il a voulu se faire lui-même le dieu de la créature et de la création, et par cette substitution, heureusement impuissante, qui fut à la fois le comble de la folie et le comble de la malice, l'insensé pécheur a voulu l'anéantissement de Dieu et du même coup

l'anéantissement de la création entière et de lui-même. Et maintenant la création tout entière rassemble et résume toutes ses forces et toutes ses colères dans le plus terrible et le plus puissant de ses éléments, dans le feu : *In ignem.*

Et quel feu ? Non ce feu qui brûle et qui, faute d'aliment, finit par s'éteindre, mais un feu qui brûlera toujours et qui jamais ne s'éteindra, parce que son aliment existera toujours et jamais ne se consumera.

Cet aliment, c'est l'ange rebelle et immortel, c'est l'homme avec son âme et avec son corps, c'est le corps humain ressuscité et réuni à l'âme qui, malgré son effort éternel pour s'en séparer, sera forcée de le maintenir vivant, sensible, moins pour vivre que pour mourir d'une mort éternelle.

Or si, comme le déclare saint Pierre, les démons ne peuvent pas supporter le feu allumé par le souffle de la juste colère d'un Dieu vengeur, quel est l'homme qui, avec son corps si délicat, avec son âme si sensible, pourra demeurer dans ces ardeurs dévorantes?

Mais écoutons la raison de la sentence : J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire.

Et quand donc, Seigneur, s'écrieront les réprouvés, quand vous avons-nous rencontré ayant faim ou soif, infirme ou prisonnier, sans vous venir en aide?

En vérité, je vous le dis, lorsque vous avez refusé de soulager l'indigent, le malheureux, le moindre des miens, c'est moi que vous avez dédaigné.

Grand Dieu! si l'enfer est le partage de celui qui a refusé au malheureux un morceau de pain ou un verre

d'eau, quel sera le sort de ce spéculateur avide qui, par ses calculs habiles, ôte le pain à des centaines d'infortunés!

Quel sera surtout le sort de celui qui refuse aux âmes le pain de la vérité, aux ignorants le pain de la doctrine du salut?

Mais quel sera le sort de celui qui, non content de refuser la vérité et la doctrine du salut à l'ignorant en lui retirant l'enseignement du prêtre et en lui fermant les écoles religieuses, pousse la cruauté jusqu'à remplacer la vérité par le mensonge, jusqu'à imposer un enseignement trompeur, immoral et impie? Quel sera le partage des empoisonneurs et des assassins des âmes? *Discedite maledicti*, retirez-vous, maudits, allez au feu éternel qui fut allumé pour le père du mensonge, pour le premier menteur, pour le premier calomniateur, pour le premier séducteur, pour votre père, en un mot, fils du mensonge : *Vos a patre diabolo estis*. Allez, allez rejoindre Satan, l'antique serpent et le prince des ténèbres.

L'EXÉCUTION

La sentence est portée. Jésus remonte au ciel. Les saints, proclamés rois en ce grand jour, escortent le Roi des rois et vont s'asseoir dans ce trône immense qui entoure la majesté du Dieu trois fois saint.

Où serons-nous en ce jour-là? Ferons-nous cortège à l'agneau devenu le lion de Juda, le lion vainqueur et triomphant? ou bien resterons-nous dans les rangs de

cette immense multitude, de ce grand nombre, de cette effrayante majorité du genre humain qui se compose d'un milliard de païens, de cent millions d'hérétiques, de cent millions de schismatiques, auxquels il faut peut-être ajouter le quart, le tiers même des deux cent millions de catholiques? En ce jour de colère et de justice où serons-nous? Avec la minorité triomphante? avec le petit nombre des élus? ou bien avec la majorité, avec la multitude, foudroyée, écrasée, maudite et damnée?

Entendez-vous les cris déchirants qui s'élèvent du sein de cette foule désespérée?

Adieu, ô mon père, ô ma mère! j'ai méprisé vos leçons, j'ai raillé vos exemples, j'ai ri de vos conseils, pour m'attacher aux exemples et aux leçons du libertin et de l'impie. Je me suis séparé de vous sur la terre, me voici séparé de vous pendant l'éternité!

Adieu, ô mon bon ange! j'ai rejeté vos inspirations, j'ai dédaigné vos avertissements pour suivre ceux des démons dont je me suis fait l'esclave et dont je partage le supplice éternel.

Adieu, amis pieux! j'ai tourné en dérision votre piété, votre innocence, votre vertu, et je vais partager le sort des compagnons infâmes de mes vices et de mes débauches.

Adieu, ô Marie! on m'avait dit que votre serviteur, que votre enfant ne périrait jamais, mais j'ai cessé de vous servir, j'ai cessé de vous prier, j'ai rejeté les insignes de votre protection, votre scapulaire, votre médaille, votre chapelet... Ah! dans l'enfer où je vais, il n'y a plus de mère!

Adieu, ô Jésus, adieu, ô doux enfant, si aimé|qué dans

votre crèche, adieu, ô Jésus : vous êtes mort sur la croix pour me sauver, et moi je vous ai crucifié de nouveau ; adieu, ô Jésus, vous le Jésus de ma première communion. Ah ! qui m'eut dit en ce beau jour où je vous reçus dans mon cœur pour la première fois, qu'un autre jour viendrait où je vous forcerais de me maudire et où je vous maudirais moi-même, pour ne cesser de maudire et d'être maudit pendant l'éternité !

Adieu ! ô Dieu ! Dieu est si beau ! Je ne le verrai jamais ! Dieu est si bon ! Je ne l'aimerai jamais !

Adieu, ô beau ciel !

Le ciel se ferme. La terre s'entr'ouvre. Lucifer pousse les démons sur les hommes damnés. Les démons précipitent leurs esclaves et leurs victimes dans les gouffres infernaux. Là, pendant l'éternité, leur unique occupation sera de torturer les corps et les âmes de ces misérables, de se venger sur eux de leur impuissance contre le Dieu fait homme, contre le Verbe fait chair, contre Jésus-Christ qui vient de les foudroyer finalement et pour toujours.

Cependant, resté seul sur les bords du gouffre, Lucifer, hier encore si menaçant, Lucifer tout écrasé qu'il est sous la ruine de son empire, se dresse une dernière fois de toute la hauteur de son indomptable orgueil, comme pour lancer un défi suprême...

Mais l'ange exécuteur de la sentence finale le pousse au fond des enfers, et apposant sur le puits de l'abîme le sceau de l'éternité, il remonte aux cieux en jurant qu'il n'y aura plus de temps : *Tempus non erit amplius.*

PAROLES D'OR.

1. On voit des hommes qui pour se grandir ont recours aux richesses et aux honneurs. Celui-là seul est grand qui n'a pas besoin de ces échasses et qui, tout en restant à terre, domine les riches et les grands par le mépris des richesses et des grandeurs. (Chrys.)

2. En vain vous louez les biens du Ciel, si on vous voit attaché aux biens de la terre, on croira plus à votre conduite qu'à votre parole. (Chrys.)

3. Le monde entier ne vaut pas une âme. Quand vous donneriez aux pauvres des sommes immenses, vous ne feriez pas autant que si vous convertissiez une seule âme. (Chrys.)

4. S'agit-il d'aller au théâtre ou à une fête mondaine, vos occupations, vos affaires vous laissent toujours le temps et la liberté. S'il est question de venir à l'Église, vous n'avez plus ni la liberté ni le temps. (Chrys.)

5. La force du corps est bonne en soi : Caïn en abuse, Dieu le châtie par un tremblement perpétuel. Ainsi la

sagesse naturelle est bonne en soi : l'homme en abuse, se croyant capable de tout savoir par lui-même ; Dieu rend la sagesse humaine incertaine et tremblante, aveugle et folle, même dans sa sphère naturelle. (CHRYS.)

6. Dieu peut nous enlever malgré nous tout ce qu'il nous demande, la vie, les biens, la gloire ; il se borne à en demander quelques parcelles et il nous laisse le mérite d'un sacrifice volontaire. (CHRYS.)

7. Si l'on vous avait chargé de garder la pourpre d'un roi, auriez-vous le droit et le front de vous en parer vous-même ? Avec quel soin ne la conserveriez-vous pas, afin de pouvoir la présenter au prince dans tout son éclat. Il en est ainsi des biens que Dieu nous confie. (CHRYS.)

8. Vous dites ma maison. Mais les pierres dont elle est composée, le sol qui la soutient, ces mains qui l'ont bâtie, cet or qui vous a servi pour l'acquérir, tout cela est à Dieu. La mort d'ailleurs vous l'enlèvera. (CHRYS.)

9. Lorsque Dieu vous retire la fortune, la gloire, la santé, un parent, un ami, la vie, il ne fait que reprendre ce qui lui appartient. Vous n'êtes le premier auteur d'aucun de ces biens, rien de tout cela n'est à vous. Pensez-vous que Dieu vous avait confié ces biens pour toujours ? (CHRYS.)

10. Tout appartient à Dieu. Ton âme elle-même ne t'appartient pas. Tu rendras compte des biens extérieurs comme de ton âme. (*Ex* CHRYS.)

11. Avare, figure-toi que tout l'or du monde t'appartient, tu seras aussi heureux que tu l'es avec ce que tu appelles *ton* or. Tu en jouiras tout autant avec la peine de le garder en moins. — *Ton* or! Tu n'en jouis pas. Tu te donnes plus de mal pour le conserver que tu n'en retires de bien. (CHRYS.)

12. L'or, dit le riche, me rend redoutable! — Dis plutôt qu'il te fait trembler toi-même. Tu crains les pauvres, tu crains les riches, tu crains le peuple, tu crains le roi : tu ne vois partout que des voleurs. (CHRYS.)

13. Veux-tu vivre sans crainte, sois pauvre. Rappelle-toi le proverbe : « Cent hommes se jetteraient sur celui qui est pauvre et nu pour le dépouiller, ils n'en viendraient pas à bout. » On ne peut rien ôter à celui qui n'a rien. Celui-là seul est libre et indépendant qui ne tient à rien et qui ne veut rien avoir. (CHRYS.)

14. Les dons du Créateur emportent toujours ordre d'en user. C'est désobéir au Créateur, qui ne fait rien en vain, que d'enfouir son talent. (BOURDALOUE.)

15. Qu'importe d'être en paix avec tous, si vous êtes en guerre avec Dieu; qu'importe d'être en guerre avec tous, si vous êtes en paix avec Dieu? Que tous les hommes nous haïssent et nous repoussent, qu'avons-nous à craindre si Dieu nous aime et nous protège? (CHRYS.)

16. Passez une lame, fût-elle la plus mince, entre les membres d'un animal ou entre les branches d'un arbre ;

pour le membre ou la branche séparée, c'est la mort. Ne méprisez donc pas les fautes, même les plus légères et les plus subtiles. (CHRYS.)

17. On pleure la perte d'un parent, d'un ami, d'un peu d'argent ; et la perte de l'âme on ne la pleure pas ! (CHRYS., *Ib.*)

18. L'homme du monde est un enfant de cent ans : *Puer centum annorum*. Il vieillit en âge sans vieillir en sagesse. L'enfant se roule dans la poussière et dans la boue ; l'homme du monde se roule dans la poussière des richesses et dans les boues de la volupté. — Si vous parlez de choses sérieuses, l'enfant rit et ne comprend pas. Tel aussi le mondain dès que vous parlez des choses de Dieu ou de l'âme. — L'enfant voit un voleur enlever le trésor de son père et il rit ; mais si on lui enlève un joujou il pleure, il crie, il tempête. Le mondain perd la grâce et il rit ; il perd de l'argent ou une occasion de plaisir, il se désole et se fâche. — L'enfant frappe celui qui le porte ; le mondain frappe le prêtre qui ne cherche que le bien de son âme. (CHRYS.)

19. L'esclavage est plus cruel et plus humiliant pour un roi que pour un simple sujet. De même l'esclavage du péché, l'esclavage de l'enfer est plus affreux et plus honteux pour un chrétien que pour un païen. (CHRYS.)

20. La nuit m'environne, dit le pécheur, et personne ne me voit. — Oui, la nuit t'environne, car tu ne vois pas la malice et la folie de ce que tu vas faire. Mais

tu es seul à ne pas voir. Dieu te voit. Pour lui, pas de nuit. (CHRYS.

21. Le péché ressemble au voleur. Celui-ci à peine entré dans un palais y éteint la lumière afin de piller à son aise. A son entrée dans l'âme, le péché éteint la double lumière de la raison et de la foi, et il dévaste tout, la grâce, la vertu, l'honneur. (CHRYS.)

22. Parlons contre les hommes vicieux, non pour leur faire honte, mais pour les délivrer de la honte. (CHRYS.)

23. Craignez Dieu et non l'homme : Si vous craignez l'homme, il vous méprisera; si vous craignez Dieu, les hommes eux-mêmes vous estimeront. (CHRYS.)

24. Celui qui est libre dans son cœur, fût-il vendu mille fois, ne sera jamais esclave ; celui qui est esclave par caractère, fût-il mille fois affranchi, ne sera jamais libre. (CHRYS.)

25. Voici, d'après saint Jean Chrysostôme, le règne de la trinité infernale sur la nature humaine : le diable a trompé, le péché a égorgé, la mort a enterré. (*Hom. de uno legislatore.*)

26. Dieu ne nous retire pas de la tentation ou de la tribulation, mais il nous en fait triompher. Il n'éteint pas le feu de la fournaise, mais il ordonne au feu de rafraîchir les trois jeunes gens, au lieu de les brûler; il ne tue pas les lions qui environnent Daniel dans la fosse,

mais il leur ordonne de conserver le prophète au lieu de le dévorer. (CHRYS.)

27. La colère ne nous a pas été donnée pour pécher, mais pour combattre le péché ; elle ne nous a pas été donnée pour blesser un membre sain, mais pour retrancher un membre gangrené. (CHRYS.)

28. La mort, voilà le grand ouvrage : la vie et toutes les autres œuvres n'en sont que la préface. (BOURDALOUE.)

29. Il est facile de tout mépriser, lorsqu'on pense sans cesse que l'on doit mourir. (S. JÉROME.)

30. Si en cette vie nous faisons un peu de bien et beaucoup de mal, nous y jouirons, afin que ce peu de bien reçoive sa récompense ; si nous faisons beaucoup de bien et peu de mal, nous y souffrirons, afin que ce peu de mal soit expié. (CHRYS.)

31. Si vous aviez à choisir entre une heure de plaisirs et d'honneurs rêvés en songe et suivis de mille ans de supplices endurés en réalité, et une heure de supplices réels suivie de mille ans de joie et de gloire, quel serait votre choix ? Or, la vie ici-bas fût-elle de cent ans, comparée à l'éternité est moins qu'une heure. (CHRYS.)

32. L'horreur de Dieu pour sa créature est ce qui fera l'enfer. (BOURDALOUE.)

TABLE ANALYTIQUE

On trouvera ici comme un tableau résumé des Exercices qui peut rappeler les points de méditation et le sommaire des lectures.

Préface : Plan de l'ouvrage..... i
Ordre des Exercices mis en harmonie avec le cycle de l'année liturgique..... vij

Saint Ignace..... I
Le grand combat..... I
Le guerrier..... V
Manrèze..... VII
Les études..... XI
Les compagnons d'armes..... XII
Montmartre..... XIV
Rome..... XV
Le plan..... XVII
I. Les catholiques..... XVII
a) Le catéchisme..... XVII
b) Les collèges..... XIX
c) La prédication..... XX
d) Les congrégations..... XXI
e) Les exercices..... XXII
f) Les livres..... XXII
g) Les confessions..... XXIII

II. Les Hérétiques..... XXIV
III. Les Infidèles..... XXIX
Conclusion..... XXXI
Le testament d'Ignace..... XXXII
Mission de la Compagnie..... XXXIV
Tableau dramatique..... XXXVII
Chant : Saint Ignace et la Compagnie de Jésus..... XXXIX

LES EXERCICES SPIRITUELS..... 1
ANNOTATIONS..... 1
1re But des exercices: Purifiez votre âme et ordonnez votre vie selon la volonté de Dieu..... 4
2e Exercez-vous : Méditez par vous-même sur le sujet proposé..... 15
3e Cherchez Dieu par l'intelligence ; Unissez-vous à Dieu par la volonté..... 20
4e Achevez ce que vous avez commencé..... 21
5e Soyez généreux et libéral envers Dieu..... 25
6e Soyez fidèle dans les petites choses..... 27
7e Ne vous découragez jamais..... 29
8e Discernez les divers esprits..... 29
9e Gardez-vous des pièges grossiers, des inclinations sensuelles..... 30
10e Gardez-vous des pièges subtils, des illusions spirituelles..... 31
11e Soyez tout entier à l'action présente..... 34
12e Consacrez à chaque exercice le temps marqué... 35
13e Dans la désolation, soyez constant et ne vous troublez pas..... 36
14e Dans la consolation, soyez prudent et ne précipitez rien..... 37
15e Abandonnez-vous à la conduite de Dieu..... 38
16e Efforcez-vous de ne vouloir que ce que Dieu veut 40
17e Obéissez à votre Directeur comme à Dieu même. 40
18e Proportionnez les exercices à votre capacité naturelle et surnaturelle..... 41

1° Si vous ne pouvez pas tout ce que voulez, faites tout ce que vous pouvez..... 42
2° Retirez-vous en vous-même : soyez-y seul avec Dieu seul..... 43
Exercices spirituels : Titre : Se vaincre et se régler.. 45
Interprétez dans le sens le plus favorable ce que vous entendez et ce que vous lisez..... 47

PREMIÈRE SEMAINE..... 51
D'OU VENEZ-VOUS? OU ALLEZ-VOUS?..... 51
D'où venez-vous?..... 52
1. Du néant?..... 52
2. De vous-même?..... 52
3. Des autres hommes?..... 54
4. Des éléments?..... 56
Vous venez de Dieu..... 58
II *Où allez-vous?*..... 60
Au néant?..... 60
Sentiment de l'immortalité..... 61
L'idée et le désir de l'infini et de l'éternel..... 62
Il vous faut un bonheur infini et éternel..... 63
Où est le bonheur?..... 63
1. En vous-même?..... 64
2. Dans le monde?..... 66
a) Dans les richesses?..... 66
b) Dans les plaisirs?..... 70
c) Dans la gloire?..... 72
d) Dans la science..... 75
e) Dans tous ces biens ensemble..... 76
3. En Dieu : Vous devez aller à Dieu..... 79

PRINCIPE ET FONDEMENT..... 83
L'homme..... 86
Fin de l'homme..... 88
Fin de l'intelligence..... 89
Fin de la mémoire..... 89
Fin de la volonté..... 90

Salut de l'âme..... 92
Fin des autres créatures..... 93
Règle des actes humains..... 94
Droits et devoirs..... 95
Usage des créatures..... 96
Indifférence..... 97
a) envers l'homme..... 98
b) envers Dieu..... 98
Indifférence légitime et nécessaire..... 99
1. Santé ou maladie..... 100
2. Richesse et pauvreté..... 101
3. Estime ou mépris..... 102
4. Vie longue ou vie courte..... 103
Types de l'indifférence..... 105
Le pécheur, l'impie..... 105
Les saints..... 106

Examen particulier..... 111
Un seul ennemi à la fois..... 112
Le défaut dominant..... 113
Signes du défaut dominant..... 114
a) Fautes habituelles..... 114
b) Blâmes d'autrui..... 115
c) Défauts d'autrui..... 115
d) Qualité dominante..... 116
Tactique de l'examen..... 119
Premier temps : Le propos..... 121
Sujet de l'examen : *a)* un défaut particulier..... 121
b) un défaut habituel..... 122
Second et troisième temps : L'examen..... 123
Additions à l'examen..... 125
Objection : minutie..... 127
L'ordre du jour, matière de l'examen..... 129
Tableau pour marquer les fautes..... 133

Examen général..... 135
But de cet examen..... 135

1. Les pensées 136
Pensées venant *a*) de nous-mêmes 136
— — *b*) d'un autre 137
Distinction des esprits 138
a) Le mauvais esprit 138
b) Le bon esprit 139
c) Dieu 139
Pensées mauvaises 143
Péché véniel 143
Péché mortel 143
Péché extérieur 144
Sentiment et consentement 145
2. Les paroles 146
a) Relatives à Dieu 146
Dieu dans les créatures 147
b) Relatives à nous-mêmes 148
Paroles oiseuses 148
c) Relatives au prochain 149
Détraction 149
Quand peut-on parler des fautes du prochain 151
3. Les actions 152
Manière de faire l'examen général 152
1. Remercier des bienfaits reçus 152
2. Demander lumière et contrition 152
3. Examiner sa conscience 153
4. Demander pardon 154
5. Se proposer l'amendement 156

Confession et Communion 159
I. *Confession* 161
Confession générale 162
Quand est-elle nécessaire? 162
a) par défaut de contrition 162
b) par défaut d'intégrité 163
Quand est-elle nuisible? 164
Quand est-elle utile? 164
Pratique de la confession 165

Confession fréquente..... 166
Effets de la confession..... 166
Avant la confession..... 167
Examen de conscience..... 167
Motifs de contrition..... 168
Manière de se confesser..... 169
Satisfaction..... 170
Indulgences..... 170
II. *Communion*..... 171
Avant : Foi, Espérance, Charité..... 172
Au moment de la communion..... 173
Manière de communier..... 173
Après : Action de grâces..... 176
Communion spirituelle..... 177

Le Péché..... 179
Premier Exercice : *Le* 1er, *le* 2e, *le* 3e *péché*..... 179
Oraison préparatoire..... 180
Intentions..... 180
Actions..... 180
Opérations..... 181
Service..... 183
Louange..... 183
Préambules..... 185
1. Composition du lieu..... 185
11. Demande de la grâce..... 187
Ier *point* : Péché des anges..... 189
Annonce de l'Incarnation..... 193
Lucifer..... 194
Michel..... 195
Le combat..... 196
IIe *point* : Péché du premier homme..... 197
Le fruit défendu..... 199
Le serpent..... 199
La chute..... 201
IIIe *point* : Péché particulier..... 202
Gravité..... 203

Malice..... 203
Colloque..... 204
Pater..... 205
Second exercice : *Les péchés*..... 207
Oraison préparatoire..... 207
I^er^ *préambule :* Composition du lieu..... 208
II^e^ *préambule :* Demande de la grâce..... 208
I^er^ *point :* Procès des péchés..... 209
II^e^ *point :* Peser les péchés..... 210
III^e^ *point :* Comparaison : moi et les créatures..... 211
IV^e^ *point :* Comparaison : moi et Dieu..... 213
V^e^ *point :* Etonnement..... 216
Colloque de miséricorde..... 218
Troisième exercice. *Répétition*..... 218
Triple colloque et triple grâce..... 219
a) Sentiment intérieur de mes péchés..... 220
b) Sentiment du désordre de mes opérations..... 220
c) Connaissance du monde..... 222
Quatrième exercice : *Répétition*..... 223
Cinquième exercice : *L'enfer*..... 224
I^er^ *préambule :* Le lieu..... 225
II^e^ *préambule :* La grâce..... 226
I^er^ *point :* Voir..... 227
II^e^ *point :* Entendre..... 228
III^e^ *point :* Respirer..... 230
IV^e^ *point :* Goûter..... 231
V^e^ *point* : Toucher..... 232
Colloque..... 232
Observation : Heures des exercices..... 235
Autres sujets..... 236

ADDITIONS..... 237
1^re^ Avant le sommeil : Prévision du sujet..... 237
2^e^ Au réveil : Penser au sujet..... 239
3^e^ Avant l'oraison : Présence de Dieu..... 240
4^e^ Pendant l'oraison : Constance..... 241
5^e^ Après l'oraison : Examen de la méditation..... 244

6e Pensées conformes à la méditation..... 246
7e Obscurité..... 247
8e Rire..... 247
9e Regard..... 248
10e Pénitence..... 249
a) Intérieure..... 249
b) Extérieure..... 250
Le manger..... 251
Le sommeil..... 251
Austérités..... 252
Notes..... 252
1re But des pénitences..... 252
2e Usage des additions..... 253
3e Usage des pénitences..... 253
4e Examen particulier sur les exercices..... 254

SUPPLÉMENT A LA PREMIÈRE SEMAINE..... 257
Sujets qu'on peut ajouter..... 257
Le décalogue..... 259
Ier *Commandement*..... 259
La prière..... 259
Les associations pieuses..... 261
IIe *Commandement*..... 262
Le blasphème..... 262
Les doctrines impies..... 262
L'instruction religieuse..... 262
a) par les conférences..... 264
b) par les bons livres..... 264
c) par les représentations dramatiques..... 269
d) par les images instructives..... 273
e) par les chants populaires..... 273
IIIe *Commandement*..... 275
Le repos du dimanche..... 275
L'assistance aux offices..... 277
Les images religieuses..... 278
Les chants religieux..... 280
Les manifestations religieuses..... 281

IV^e *Commandement*..... 282
La famille..... 282
Le mariage..... 282
Les patronages..... 283
Les domestiques..... 283
L'État..... 284
Devoirs des classes supérieures..... 285
L'Église..... 286
V^e *Commandement*..... 288
L'armée..... 288
Le duel..... 288
VI^e *Commandement*..... 288
Les mœurs..... 288
VII^e *Commandement*..... 289
La propriété..... 289
L'aumône..... 289
Commandements de l'Église..... 290
L'abstinence et le jeûne..... 291
Conclusion..... 291

LE PÉCHÉ..... 295
Ses effets..... 295
a) Sur l'intelligence : aveuglement..... 295
b) Sur la volonté : asservissement..... 297
Péché mortel..... 298
LE PÉCHEUR..... 299
a) Le passé..... 299
b) Le présent..... 301
c) L'avenir..... 303
LE PÉCHÉ MAL SOCIAL..... 303
1^er *point :* Histoire du péché..... 304
Lucifer, Adam, Caïn, Cham, Pharaon..... 304
Le peuple de Dieu..... 305
Les peuples païens..... 306
Les peuples chrétiens..... 307
II^e *point :* Conséquences pratiques..... 310
a) contre la liberté de pécher..... 310

b) contre l'indifférence à l'égard du péché d'autrui... 312
Obligation de combattre le péché..... 313

Péché véniel..... 315
Ier *point :* Châtiments..... 315
1° En cette vie..... 315
a) La femme de Loth..... 315
b) Dina, fille de Jacob..... 316
c) Jacob..... 316
d) Joseph..... 317
e) Marie, sœur de Moïse..... 317
f) Moïse..... 318
g) Héli..... 319
h) Bethsamites — Oza..... 320
i) David..... 321
j) Encore David..... 321
k) Encore David..... 322
l) Prophète trompé..... 322
m) Ezéchias..... 322
n) Enfants moqueurs..... 323
Le péché véniel et l'anéantissement de la création... 323
2° En l'autre vie..... 325
A) Dans l'enfer..... 325
B) Dans le purgatoire..... 325
a) Peine du sens..... 328
b) Peine du dam..... 329
C) Dans le ciel..... 330
IIe *point :* Malice du péché véniel..... 331
1° A l'égard de Dieu..... 332
a) Le Père..... 332
b) Le Fils..... 332
c) Le Saint-Esprit..... 333
2° A l'égard du prochain..... 333
3° A l'égard de celui qui le commet..... 334
Colloque..... 336

Tiédeur..... 337
I. *Effets et signes*..... 337

1° Dans les rapports avec Dieu 337
2° Dans les rapports avec le prochain..... 338
a) A l'égard des supérieurs..... 338
b) A l'égard des égaux..... 338
c) A l'égard des inférieurs..... 339
3° Dans les rapports avec soi-même..... 339
II. *Dangers et dommages*..... 339
A) Dangers..... 339
a) Aveuglement 339
b) Impuissance..... 339
B) Dommages 340
a) Omission du bien..... 340
b) Corruption du bien..... 340
Disposition au péché mortel..... 341
III. *Causes et remèdes*..... 341
A) Causes 341
B) Remèdes..... 341

MORT..... 343
I^er^ *préambule :* Le fait : Serez-vous heureux ?..... 343
II^e^ *préambule :* Le lieu : La terre, vaste cimetière ... 344
III^e^ *préambule :* La grâce : Lumière : jugement de la mort..... 346
I^er^ *Point :* Vous mourrez..... 347
Une fois 349
II^e^ *Point :* Quand mourrez-vous ?..... 350
Bientôt..... 350
Quand vous n'y penserez pas..... 354
III^e^ *Point :* Comment mourrez-vous ?..... 356
De quel genre de mort ?..... 356
Dans quelles dispositions ?..... 357
IV^e^ *Point :* Qu'est-ce que la mort ?..... 359
Séparation des richesses 361
— des plaisirs..... 361
— des honneurs..... 361
V^e^ *Point :* Mort du pécheur 363
VI^e^ *Point :* Mort du juste 367

Conclusion 368

Les Agonisants 371
Souvenez-vous des mourants 372
Exercices en faveur des mourants 374
Au Père. Les sept demandes du *Pater* 375
Au Fils. Les sept sacrements 381
Au Saint-Esprit. Les sept dons 387
A Jésus en croix. Les sept paroles 390
A Marie. Les sept douleurs 395
A Joseph. Les sept angoisses 398
Aux anges 400
Aux trois grands Archanges 400
Aux neuf chœurs 401
Aux saints 404
Aux âmes du Purgatoire 405
Aux Fidèles 406
Conclusion 408

Dies iræ 409

Jugement dernier 419
Les signes avant-coureurs 421
Signes dans l'ordre surnaturel 422
L'Antechrist 425
Signes dans l'ordre naturel 428
La fin du monde 430
Les nouveaux cieux 435
La résurrection 436
La grande assemblée 438
La séparation 439
L'arrivée du juge 442
La manifestation des consciences 446
La sentence des élus 449
La sentence des damnés 451
L'exécution 455

TABLE

Préface i
Saint Ignace 1
Les Exercices spirituels 1
Annotations 1
Exercices spirituels : le Titre 45
Première semaine 51
D'où venez-vous ? 51
Où allez-vous ? 60
Principe et Fondement 83
Examen particulier 111
Examen général 135
Confession et communion 159
Confession 161
Communion 171
Le péché 179
Premier exercice 179
Oraison préparatoire 180
Préambules 185
I. Péché des anges 189
II. Péché du premier homme 197
III. Péché particulier 202
Second exercice : Les péchés 207
Troisième exercice : Répétition 218
Quatrième exercice : Répétition 223
Cinquième exercice : L'enfer 224
Observation 235

Additions..... 237
Notes..... 252
Supplément..... 257
Le décalogue..... 259
Le péché : ses effets..... 295
Le pécheur..... 299
Le péché, mal social..... 303
Le péché véniel..... 315
La tiédeur..... 337
La mort..... 343
Les agonisants..... 371
Dies iræ..... 409
Le jugement dernier..... 419
Paroles d'or..... 459
Table analytique..... 465

Bourges. — Imp. TARDY-PIGELET, rue Joyeuse, 15.

ERRATA

Page 325, ligne 8, *lisez :* 2° en l'autre vie.

Page 408, ligne 13 : cœurs, *lisez :* chœurs.

060.32
B698

6358

DE BOYLESVE, S.J., MARIN

AUTHOR

Exercices Spirituels

TITLE Vol. I

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
		MAY
	STORAGE - COS	

6358